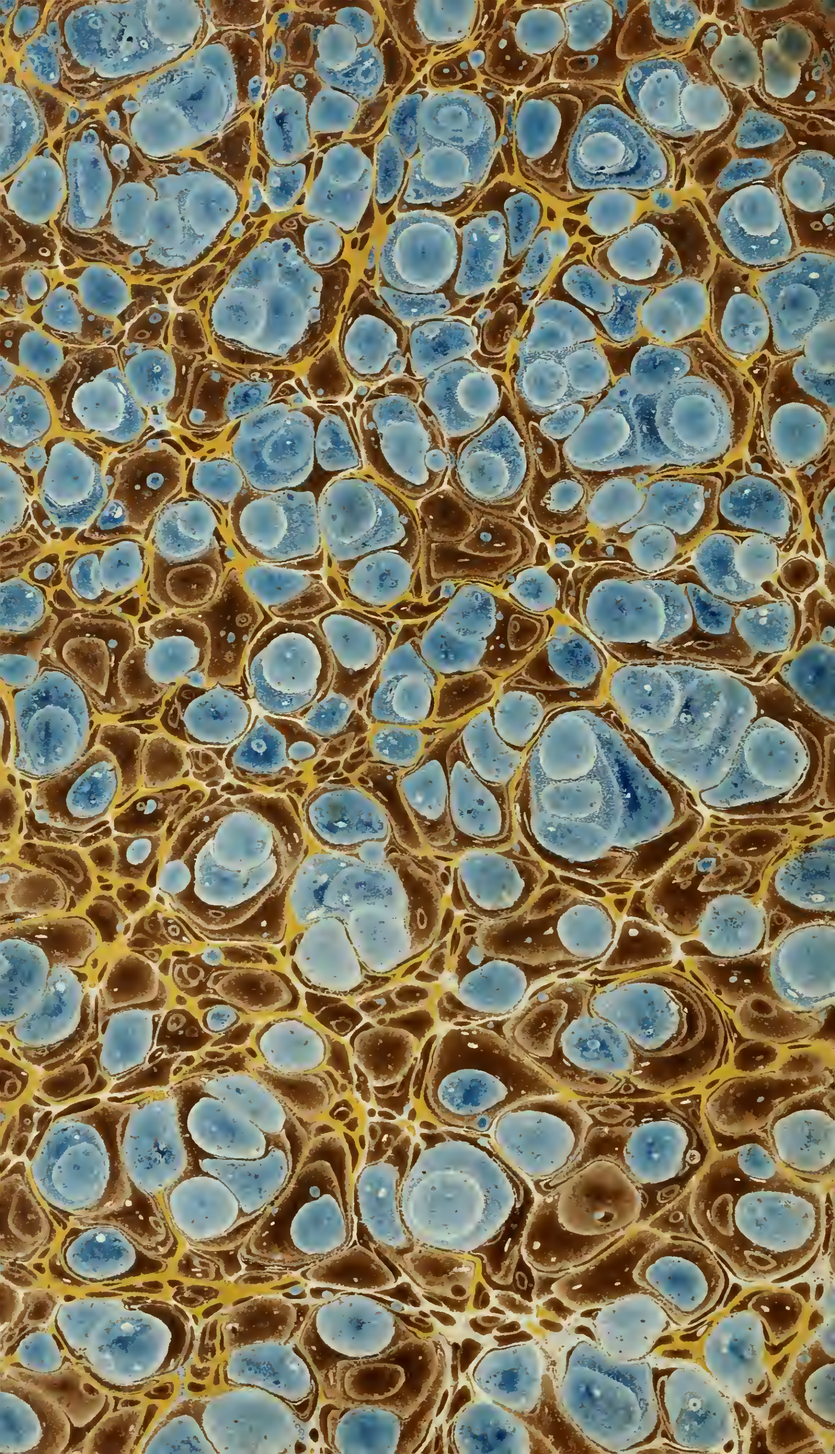
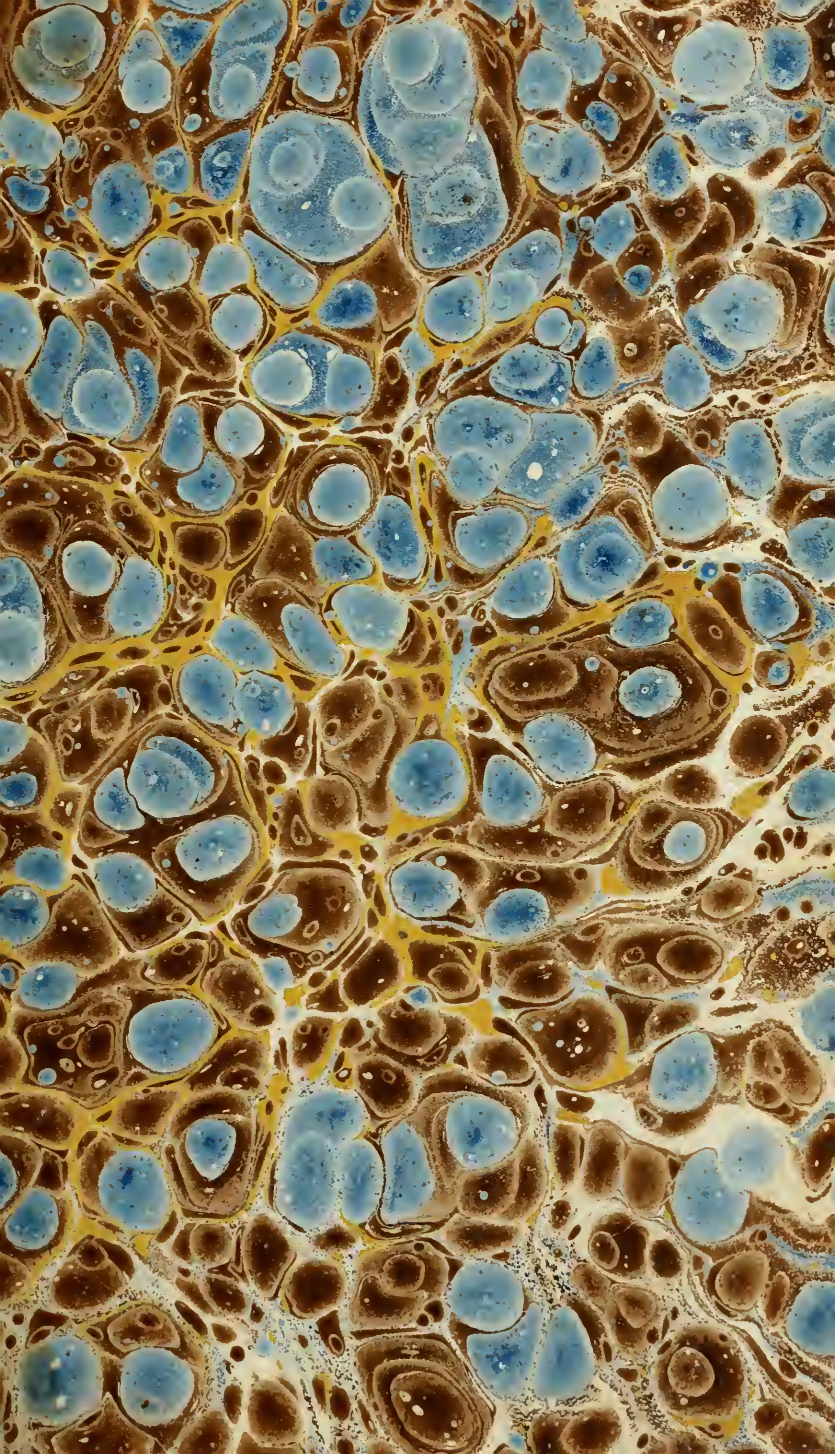






REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; L. AM. SÉDILLOT; GENET; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

Tome Vingt-Quatrième.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE GRENELLE-ST.-HONORÉ, No 29;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, No 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, No 46, au Marais.

1829.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

REVUE

BRITANNIQUE.



DES DRAMES HISTORIQUES DE SHAKSPEARE (1).

De toutes les qualités de Shakspeare, celle que l'on a le moins observée et qui le caractérise le plus spécialement, c'est son impartialité hautaine. Observateur inexorable, il juge les hommes avec une froideur qui désole, avec une profondeur qui effraie, découvre la plus légère faiblesse dans la plus haute vertu, la moindre nuance de vertu dans l'ame la plus criminelle, et ne prend la peine de tirer aucune conclusion de ses remarques. Vous diriez quelque intelligence suprême qui reproduit pour ses menus plaisirs le drame de l'histoire, et reste

(1) Cette analyse, remarquable par la sagacité des vues, est due au célèbre et spirituel Hazzlitt, qui nous a déjà fourni toute cette brillante série d'articles insérés, dans notre recueil, sous le titre de *Beaux Esprits Contemporains*. Voyez les numéros 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 28, 32, etc.

inaccessible aux passions qu'elle dépeint et qu'elle analyse. Ce poète, si souvent raillé comme un auteur frénétique et barbare, est surtout remarquable par un jugement si haut, si ferme, si impitoyable, qu'on serait tenté d'accuser sa froideur, et de trouver, dans une observation si impassible, je ne sais quoi de cruel pour la race humaine.

Les pièces historiques de Shakspeare portent ce caractère au plus haut degré. Le génie pittoresque, rapide, véhément, qui les a dictées, semble soumis lui-même à la loi supérieure d'un jugement presque ironique dans sa clairvoyance. Sensibilité dans les détails; force ardente d'imagination; éloquence des émotions; tous ces dons brillans de la nature, qui semblent devoir entraîner un poète hors de toutes les limites, se subordonnent dans cette intelligence extraordinaire à une sagacité froide et même moqueuse, qui ne pardonne et n'oublie rien. Aussi les drames dont nous parlons sont-ils pénibles comme de l'histoire. Eschyle vous montre la fatalité planant sur le monde; Calderon vous ouvre le ciel et l'enfer, comme derniers mots de l'énigme de la vie; Voltaire fait de son drame l'instrument de ses propres doctrines; mais Shakspeare cherche la fatalité dans le cœur même des hommes; et quand il nous le fait voir si bizarre, si agité, si incertain, il nous apprend à contempler sans surprise les singularités et les caprices de la destinée. Dans les drames purement poétiques, auxquels ce grand poète a donné tant de vraisemblance, nous nous consolons en pensant que ces malheurs sont imaginaires et que leur vérité n'est que générale. Mais les chroniques dialoguées que Shakspeare a esquissées sont trop réelles : voilà des maux irrévocables, des scènes que le monde a vues, des horreurs qu'il a souffertes. Plus les détails qui ont dû accom-

pagner ces événemens sont frappans de vérité, plus ils nous font mal. Plus l'auteur est impartial, plus il nous blesse et nous accable. Cet emploi d'un grand talent n'est plus qu'une froide et profonde satire de ce que nous sommes, de ce que nous serons, de ce que nous fûmes.

Né après les dernières convulsions du moyen âge expirant, Shakspeare a retracé, dans ses pièces historiques, les cent années qui précédèrent sa propre naissance. C'est une galerie chevaleresque : là sont suspendues les cottes de maille et les massues du quatorzième et du quinzième siècle. Vous voyez réunis sous leurs gonfanons et leurs bannières, les fiers paladins de cet antique brigandage. Ils revivent; leurs cœurs indomptés battent contre leurs cuirasses; leur sang bouillonne pour le combat; leurs paroles sont menaçantes comme leurs glaives. Le poète ne les flatte pas; il ne les calomnie point. Il ne leur prête ni loyauté, ni vertus surhumaines, ni principes exaltés. Il n'en fait pas des monstres ou des lâches. Reconnaissant pour unique droit, celui de la force; audacieux à mal faire et à défendre leurs actes; ces barbares ont de la grandeur sans moralité et du courage sans justice. Écoutez, dans *Richard II*, Aumerle repousser l'imputation lancée contre lui devant Bolingbroke, d'avoir trempé dans le meurtre de Gloster : vous croyez avoir vécu parmi ces hommes de fer : vous entendez leurs défis; vous comprenez leurs ames iniques et intrépides.

FITZWATER, *à Aumerle.*

Voici mon gage, Aumerle! De par la lumière de ce soleil qui tombe sur ton casque! tu t'es vanté en ma présence, je le jure, d'avoir donné la mort à Gloster. Je le jure; et si tu le nies, tu mens! Tu mens, dis-je, et la pointe de mon épée étouffera ton mensonge, au fond de ce cœur félon qui l'a forgé!

AUMERLE.

Lâche ! tu n'oserais vivre assez pour me voir en champ clos !

FITZWATER.

Ah ! sur mon ame, que ne puis-je t'y voir au moment où je parle !

AUMERLE.

Fitzwater ! tu mens par ta gorge.

PERCY.

Je garantis son honneur : Aumerle, voici mon gage. Il t'accuse avec raison ; je le soutiendrai jusqu'au dernier souffle. Prends mon gant, si tu l'oses !

AUMERLE.

Puisse jamais le fer de ma vengeance ne percer désormais la cuirasse de mon ennemi, si je ne réponds à votre appel. Tous, je vous défie. Fussiez-vous cent, tous, je vous défie, etc.

La première partie, ou, si l'on veut, la première pièce de cette grande chronique anglaise, est d'un intérêt si douloureux qu'il est impossible de la jouer sur le théâtre. Le *Roi Jean,* qui renferme les passages les plus pathétiques et les situations les plus déchirantes ; le *Roi Jean,* où se trouve cette admirable scène d'Hubert et du jeune Arthur, est une révélation si vive et si terrible de la politique des camps et des cours, qu'à moins de vivre dans une république, on ne peut, sans une espèce de crime de haute trahison, exiger qu'elle soit représentée. La perfidie de Jean, la mort d'Arthur, la douleur de Constance, vous apprennent comment les hautes dignités et la puissance se jouent sans pitié des affections de la nature et des promesses les plus saintes. Cette froide audace avec

laquelle chacun soutient sa cause, les mains baignées dans le sang ; cette espèce de dignité de langage que tous conservent dans le crime ; cette raison d'état qui n'est que la légitimité du vol et du meurtre ; cette profonde indifférence pour la vie des hommes ; cette fatalité attachée au pouvoir qui regarde comme permis tout ce qu'il peut oser ; causent une inexprimable angoisse. Au milieu des jeux de la politique, se trouvent placés une mère et un enfant : Constance et Arthur. Tous deux sont écrasés, comme ces victimes que le char de Jaggrenat brise et mutile sous ses roues sanglantes. Abandonnés de leurs amis, trompés par leurs parens, faisant en vain valoir des droits réels, Shakspeare les traite comme l'égoïsme de l'ambition a coutume de traiter les innocens dénués de secours. Il montre leurs larmes, leurs prières stériles, leur désespoir et passe outre. Habitué à s'identifier à tous les caractères qu'il jette sur la scène, à faire entièrement disparaître l'auteur dramatique, à se constituer, pour ainsi dire, le greffier impassible de l'histoire, il vous ouvre ensuite les secrets des cabinets ; il vous prouve qu'Arthur doit périr. Shakspeare est le poète des hommes d'état : c'est le Tacite du drame.

Il y a dans cet ouvrage un caractère de femme chez qui la violence et la fougue se mêlent à la tendresse maternelle la plus profonde. Constance, mère du jeune Arthur, voit son fils accablé par le sort : alors s'établit une lutte entre elle et la fortune ; plus elle se sent malheureuse, plus elle est inflexible. Elle ne s'abaisse point à la prière, et finit par trouver dans son désespoir comme un douloureux triomphe.

J'aime mon malheur, s'écrie-t-elle ; je m'assieds là, sur la terre nue. Dites aux rois qu'ils s'assemblent et que mon désespoir les convoque à ses pompes !

Et quand la dignité d'une reine s'est ainsi jointe à la dignité de l'infortune, quelles paroles pathétiques elle retrouve!

CONSTANCE.

Le reverrai-je au moins dans le ciel, père cardinal, le reverrai-je, mon fils? Ah! depuis le premier né de toute la race humaine, aucun enfant ne fut plus aimable et plus beau! Et maintenant la douleur va ronger ma fleur chérie, détruire sa fraîcheur, flétrir sa beauté. Mon Arthur ne sera plus qu'un fantôme creux et hâve! Il sera pâle et maigre! et puis il mourra. Et moi, quand j'irai le retrouver dans le ciel, je ne le reconnaîtrai plus; et jamais, non jamais, je ne reverrai mon cher Arthur, mon pauvre enfant!

LE ROI PHILIPPE.

Vous aimez votre douleur, plus encore que votre fils.

CONSTANCE.

J'aime ma douleur! Oui, je l'aime! Elle me rend mon fils absent, elle prend sa place, elle m'entoure de son souvenir, elle reproduit partout son image. Elle répète ses paroles, me rend ses douces caresses, se revêt de ses parures. Elle est mon fils, elle est moi-même. Laissez-moi chérir ma douleur.

Le roi Jean, qui donne son nom à l'ouvrage, n'est que l'intérêt de la couronne personnifié. Il ne se complaît pas dans le crime; il le trouve facile, utile, désirable et l'accomplit. Accessible au remords, dénué de grandeur et de force intellectuelle, il vous révolte quand il commande le meurtre, et son repentir n'a rien de touchant. C'est une des conceptions les plus profondément vraies de Shakspeare que ce caractère égoïste qui n'a pas la vigueur nécessaire pour devenir un scélérat complet; c'est une de ces variétés si communes dans l'espèce humaine, un de ces mélanges de faiblesse et de mauvaises

pensées, dont le monde offre tant d'exemples, et dont le mépris public poursuit à la fois les crimes et les remords.

Mais la merveille peut-être de cette pièce, c'est un rôle de bâtard, insouciant, gai, brave, regardant le monde comme une comédie dont l'irrégularité de sa naissance lui donne le droit de rire tout haut. Fils illégitime de Richard, il joint aux brillantes qualités de son père, une gaîté de tempérament, une ironie toute en dehors, une vivacité à la Figaro, une activité d'épigrammes, qui lui font jouer le même rôle, en sens inverse, que celui que le chœur des anciens remplissait dans leurs tragédies. C'est le moraliste bouffon, l'homme chargé de présenter ces forfaits politiques, ces révolutions d'empire sous leur point de vue ridicule. Il a de la force dans le caractère, de la bravoure, de la bonne humeur, et sa continuelle plaisanterie ne lui ôte rien de sa dignité. Vous le voyez, heureux de sa naissance, fier de son père, charmé de se trouver en dehors de la ligne commune, se moquer de ce frère légitime, qui, héritier de la maison et du titre des Faulconbridge, est si maigre et si débile, qu'un souffle le renverserait. Né du hasard, il rend un culte à ce dieu; il retrouve partout sa main puissante :

Monde insensé! drame comique! monarques bouffons! L'un manque à son serment comme on brise un verre; l'autre, pour nuire à son ennemi, renonce à ses propres droits. Tout est parjure, compromis, capitulation de conscience; le hasard et l'occasion nous chatouillent et nous séduisent. Placés sur une pente glissante, mendians et rois, vierges et femmes décrépites, guerriers et prêtres, nous cédons tous au penchant qui nous entraîne. C'est le grand chemin du monde entier. Ce qui nous est commode est notre loi; déception perpétuelle, duperie, attraction irrésistible. La boule même du monde va comme elle est lancée. Et nous, tous tant que nous sommes, pauvres boules

de verre, nous roulons dans notre sillon. Fi donc! quelle honte! De la guerre à la paix, du serment au parjure, aller comme le veut le hasard, comme la commodité nous pousse! Suivre le mouvement que l'occasion nous imprime! — Mais moi-même, suis-je à l'abri de la séduction, de la circonstance? lui ai-je résisté? Non certes. Ai-je repoussé les avances de la fortune? Non. Il faut donc attendre, pour blâmer les autres, que je sois sûr de ma propre force. Cependant roulez, roulez, monarques et gueux, comme la bille sur le tapis : parlez de vos volontés, vantez votre puissance; riches, insultez les pauvres; pauvres, insultez les riches; tristes jouets, vous avez tous un maître, c'est le hasard; une reine, c'est la circonstance. Hasard! je t'adore!

Est-il un commentaire à la fois plus poétique et plus plaisant de ce mot de Montaigne : « Le monde est une branloire perenne. »

On connaît cette scène d'un intérêt si déchirant, où le jeune Arthur, par ses enfantines caresses, attendrit le geolier, qui s'apprête à brûler avec un fer chaud *ses pauvres yeux!* Jamais le pathétique simple n'a été poussé plus loin. Une scène plus profonde de conception a été moins souvent citée. C'est celle où le faible et cruel monarque, se voyant sur le point de perdre la couronne, se repent du meurtre d'Arthur, et appelle auprès de lui Hubert, l'exécuteur de ses ordres.

LE ROI JEAN.

Pourquoi viens-tu me parler sans cesse du jeune Arthur et de sa mort? Pourquoi veux-tu me remplir de crainte? C'est toi qui as tué Arthur, et si j'avais des raisons pour désirer sa mort, quelles étaient les tiennes pour l'assassiner?

HUBERT.

Lesquelles? n'est-ce pas vos ordres, sire?...

LE ROI.

Malédiction des rois ! être entourés d'esclaves qui épient leurs caprices ; qui font de leur regard une loi ; qui versent le sang des hommes sous la garantie d'un mot échappé au hasard ; qui cherchent dans un coup d'œil, égaré peut-être, l'autorisation de forfaits à commettre !

HUBERT.

Voici votre signature ; voici votre sceau ; je suis lavé de ce que j'ai fait.

LE ROI.

O quand viendra ce jour où le ciel comptera avec la terre? Alors ce sceau et cette signature porteront contre nous témoignage pour la damnation éternelle ! Mon Dieu ! à combien de crimes nous entraîne le seul aspect des instrumens du crime? Si je ne t'eusse pas trouvé auprès de moi, toi, misérable, marqué du doigt céleste, noté, désigné pour l'infamie, jamais mon esprit n'eût conçu l'idée de ce meurtre; mais quand je découvris dans ton affreuse figure la prédestination au crime, alors seulement je te laissai entrevoir la possibilité du forfait. Et toi, pour complaire à un roi, tu n'as pas eu conscience de faire périr un prince !

HUBERT.

Sire...

LE ROI.

Il ne fallait que secouer la tête, ou seulement garder le silence ; jeter sur moi un seul regard incertain, ou me demander une explication sans détours, pendant que je te déroulais obscurément mes vagues pensées. Tes craintes eussent éveillé mes remords ; la honte m'aurait saisi, et je me serais tu. — Mais jusqu'à mes signes, tu as tout compris. Ton ame criminelle a entendu ce langage muet de mon ame égarée. Ta main cruelle s'est engagée, sans peine, à ce crime détestable que ma bouche ni la tienne n'osent nommer. Misérable, hors de ma vue ! ne me revois jamais ! Mes nobles m'abandonnent ; aux portes même

de ma capitale les armes étrangères m'insultent. Hélas! même dans ce sein mortel, dans ce royaume de sang, règnent la discorde et le tumulte ; ma conscience indignée se révolte contre la mort de mon cousin.

HUBERT.

Sire, j'apaiserai la révolte de votre conscience ; armez-vous contre le reste de vos ennemis. Arthur vit; ma main est innocente, elle est vierge, le sang ne l'a jamais souillée. Jamais, dans mon sein, n'est entrée une pensée meurtrière. Mes traits sont grossiers; mais mon cœur est bon : et jamais l'idée ne m'est venue d'égorger un innocent enfant.

LE ROI.

Il vit! cours! assemble mes nobles, qu'ils sachent la vérité : que leur obéissance me soit rendue! Pardonne, pardonne à ce que ma douleur a dit de toi : non, ton visage n'est pas celui du crime, la fureur m'aveuglait... Va, cours, amène-les ici, mes prières sont trop lentes! ah! de grâce, devance-les.

Richard II est l'histoire des calamités d'un roi en même tems faible et despote. Si nous avons méprisé le roi Jean, malgré ses remords, nous avons pitié de Richard, malgré ses fautes. Telle est la magie du talent de Shakspeare ; le roi s'éclipse à nos yeux. L'homme souffrant se montre seul. Toute notre commisération accompagne sa terrible chute. Il commence par se jouer de la vie et du bonheur de ses sujets, non par cruauté, mais par une conviction intime de son droit divin : il jette dans l'exil un grand vassal ; il usurpe les propriétés des citoyens, il méprise les terribles prophéties de son oncle au lit de mort. Chacun de ses actes tyranniques est un pas qu'il fait vers le malheur : nous voyons, avec une sorte de tristesse philosophique, cet enivrement du pouvoir ; et si nous ne pouvons nous empêcher de le blâmer,

nous le concevons du moins. A côté de ce roi qui creuse sa tombe, grandit et s'élève la puissance de Bolingbroke. C'est là le véritable héros de la pièce. Son progrès vers le trône suit une route parallèle à la lente déchéance de Richard. Attendre et servir l'occasion; prévoir de loin ses avantages; les saisir, mais au moment précis; éviter le danger sans avoir l'air de le craindre; accomplir une usurpation systématique quoique audacieuse; mêler l'humilité à la témérité, la supercherie à la bravoure; tels sont les moyens de Bolingbroke. Shakspeare développe tous ses ressorts avec une incroyable habileté : on voit cette ambition toujours active environner le trône de piéges; bâtir sa puissance sur l'opinion, rattacher à son intérêt tous les intérêts et toutes les craintes; s'élever par degrés d'une soumission apparente à une rivalité avouée, puis à une prépondérance réelle mais silencieuse; faire planer son ascendant sur la tête du monarque, et le forcer enfin à se dépouiller lui-même de la pourpre qui lui pèse.

A la terreur mêlée de curiosité, que ce caractère excite, joignez l'intérêt de pitié profonde que celui du roi fait naître. C'est une pitié sans estime. La folie, les vices, les travers, les infortunes de Richard, son impuissance à soutenir le sceptre et son désespoir en le quittant; ses pleurs indignes d'un roi; ses regrets dignes d'une femme; ces mouvemens nerveux qui se rapprochent du délire; ce reste de dignité royale qui s'allie à son avilissement; cette commisération qu'il a de lui-même; ce mépris pour sa faiblesse; toutes ces nuances si bien saisies, forment un ensemble qui arrache des larmes, sans commander le respect. Nous reconnaissons un être débile, gâté par l'usage et l'abus de l'autorité; incapable de la garder avec honneur et de l'abdiquer avec calme; écrasé par

Bolingbroke comme un faible oiseau par un aigle; tremblant sous cette serre cruelle qui le déchire et l'anéantit; sans énergie pour l'amour comme pour la haine; mais si cruellement sensible à tous les coups de la mauvaise fortune, si habitué à ne pas souffrir, si complétement étranger à l'héroïsme qui brave le sort ou à l'impossibilité qui échappe à ses blessures, que jamais victime plus palpitante, plus gémissante, ne fut immolée sur l'autel des révolutions. De là cette sympathie qu'il nous inspire en dépit de nous-mêmes : nous oublions le tyran; nous voyons les mortelles souffrances de l'homme; nous le pleurons, nous le sauverions volontiers. Nous nous sentons entraînés vers son infortune, par ce mouvement d'équité généreuse qui repose au fond de tous les cœurs; et quand Bolingbroke le traîne à sa suite, comme ornement de son triomphe; c'est le triomphateur que nous sommes tentés de maudire; c'est le roi méprisable et opprimé que nous aimons.

Une scène de peu d'importance renferme l'une des pensées les plus philosophiques que Shakspeare ait placées dans ses drames. Richard est prisonnier à Pomfret. Un long monologue, rempli des mélancoliques rêveries du roi captif, nous associe à ces douleurs d'une ame faible, si cruelles parce qu'elles manquent de contrepoids. Richard entend de la musique, et pleure : « Une musique douce est cruelle, dit-il, quand on a été roi et qu'on se sent esclave. » Alors un pauvre *groom* des écuries de l'ancien monarque profite de l'accès facile que son obscurité même lui procure, pour rendre visite à Richard.

LE VALET D'ÉCURIE.

Salut, noble prince!

RICHARD, *regardant attentivement les haillons du valet.*

Salut, noble pair!... Et qui es-tu, toi qui viens me voir? Nul ne me rend visite, excepté ce triste personnage qui m'apporte des alimens et fait vivre ma misère.

LE VALET.

J'étais un pauvre valet de tes écuries, alors que tu étais roi. J'ai marché de Londres ici, toujours à pied, pour voir une fois encore la figure de mon noble maître. Ah! comme mon cœur a saigné, quand j'ai vu Bolingbroke, le jour de son couronnement, monter ta belle jument de Barbarie! cet animal qui t'a si souvent porté, que si souvent j'ai soigné de mes mains!

RICHARD.

Ah! c'est Barbarie que Bolingbroke a montée ce jour-là! et comment allait-elle?

LE VALET.

Elle hennissait de joie.

RICHARD.

C'est une ingrate; mais les hommes le sont aussi. Ne les ai-je pas, comme elle, nourris de ma main, etc.

L'intérêt triste et profond de cette tragédie n'a pas servi à sa gloire (1). *Richard II* a été, pour ainsi dire, écrasé par le brillant et fougueux *Richard III*. Tous les acteurs novices ont préféré pour leurs débuts le rôle du *sanglier royal* (2), dont l'effet dramatique est si puissant. Cependant *Richard II*, où l'autorité suprême se montre à la fois si digne de pitié par les fautes qui lui sont inhérentes et par les calamités qui l'accablent, est l'un des

(1) M. d'Epagny a fait représenter récemment, sous le titre de *Lancastre*, une pièce remarquable dont l'usurpation de Bolingbroke est le sujet.

(2) *The royal bear.*

beaux titres de Shakspeare à l'admiration de tous les juges éclairés.

A mesure que les siècles se succèdent et s'écoulent, les généralités philosophiques perdent leur influence. Depuis long-tems on avait dit que le pouvoir est un danger pour la vertu et pour le bonheur. Il était réservé à Shakspeare, non d'expliquer, mais de montrer par quels degrés il s'acquiert; à quelle invincible destinée il obéit; quelle magie fatale il exerce; et comment il se suicide par ses fautes. Cette forte leçon, qui n'a rien de théorique et que l'auteur anglais fait jaillir du sein des événemens, sans jamais l'exprimer, repose au fond de toute cette chronique en vers, sur laquelle nous jetons un rapide coup-d'œil. Les anciens n'avaient pas d'autre divinité de leur scène tragique que *le Destin*. Toutes leurs tragédies sont un hymne au *Fatum*. Shakspeare nous fait assister aux conseils secrets de ce *Fatum*, et nous montre chacun de ses personnages façonnant, pour ainsi dire, sa propre destinée. Voilà la vraie philosophie. Ceux qui ont imité sur le théâtre moderne le système fataliste des anciens ont pu créer des ouvrages beaux en eux-mêmes : jamais des ouvrages en rapport avec la civilisation moderne. Phèdre obéissant à l'influence qui la poursuit; Oreste guidé par les Furies et puni par elles; sont des symboles du paganisme. Les peuples modernes, qui ajoutent foi à la liberté relative des actions, devaient-ils conserver un système dramatique en opposition directe avec leurs croyances? Et Shakspeare, créateur du véritable drame philosophique, drame fondé sur l'analyse, l'expérience et l'observation, n'a-t-il pas mieux compris l'art qu'il cultivait, que ces critiques idolâtres, nés dix-huit siècles trop tard et attachés à la tragédie hellénique par d'invincibles préjugés?

Les deux parties de *Henri IV* sont aussi populaires que *Richard II* l'est peu. Dans *Henri IV*, les mouvemens des empires sont rejetés sur le second plan ; la partie comique y est en première ligne. Profitant avec adresse de l'occasion qui lui était offerte, Shakspeare a placé sur le devant de la scène les mœurs licencieuses et frivoles de l'héritier du trône, ses intrigues d'auberge, ses plaisirs de cabaret. Ici les conspirations se mêlent aux jeux les plus futiles ; l'héroïsme s'allie à la légèreté ; et les nuances les plus opposées se confondent dans les mêmes caractères. Admirez ce prince Henri ; véritable type des altesses du seizième siècle ; courageux quand il le faut ; d'autant plus négligent et plus dissipé, qu'il est plus sûr de sa force intime et de son énergie morale. Héros unique dans son genre, il domine à la fois la partie comique et la partie sérieuse de l'ouvrage. De libertin, il devient héros ; guerrier généreux, il se laisse retomber dans son apathie et sa débauche. Il a besoin d'une occasion puissante pour éveiller les facultés de son ame et faire jaillir l'étincelle de vertu que ses habitudes semblent étouffer. Caractère d'une originalité si vraie, si naturelle et si piquante, que jamais sur aucun théâtre on n'a vu s'accomplir une fusion plus merveilleuse et plus facile à comprendre de la comédie et de la tragédie.

Dans ses rapports avec ses compagnons de débauche, le prince conserve je ne sais quelle supériorité ironique qui prouve son mépris et sa force : dès la première scène où il se montre avec Falstaff, on peut prévoir que Henri, devenu roi, enverra son vieil ami faire pénitence dans quelque maison de santé, et que ces habitudes de licence, bizarre dévergondage d'un esprit insouciant et moqueur, s'effaceront sous la pourpre royale. Citons cette première conversation du gros Falstaff avec le prince mauvais

sujet, qui lui permet de le traiter avec la familiarité la plus triviale et lui répond sur le même ton (1).

FALSTAFF.

Quelle heure est-il, dis-moi, cher petit Henri, mon bon prince?

LE PRINCE HENRI.

Cela ne te regarde pas : ton esprit chancelle, troublé par les fumées du rum que tu lampes; ce gros ventre que tu déboutonnes après souper, et cette maudite habitude de ronfler sous la table quand tu as trop bu, t'enlèvent le peu de bon sens que contenait ta cervelle. Et que diable veux-tu faire de l'heure? Il te faut de bons chapons, et non des horloges; de grosses bouteilles, et non des minutes; des filles de belle humeur, et non des pendules : le jour, la nuit, le matin, le soir, sont pour toi même chose. N'as-tu pas plus de respect pour une Vénus facile, avenante, étincelante de taffetas rouge, et l'œil en feu, que pour l'astre du jour dans sa splendeur? La vie n'a pas d'heures pour toi.

FALSTAFF.

Tu as assez raison : le soleil m'inquiète peu. Nous autres braves preneurs de bourses, chevaliers de la lune et de ses étoiles, que nous importe le blond Phébus? Mais dis-moi, cher prince de mon ame, quand tu seras roi et que ta grandeur, ta munificence, ta majesté, ta sainteté (si jamais tu es saint)...

LE PRINCE.

Au fait, au fait... arrive...

FALSTAFF.

Je te dis donc que, dès ton glorieux avénement, un premier

(1) Note du Tr. Il est inutile de prévenir le lecteur de la difficulté ou plutôt de l'impossibilité d'une traduction à la fois fidèle et vivante de ces plaisanteries du seizième siècle, de cette humeur bouffone et vive, assez semblable à ces liqueurs spiritueuses dont la saveur se perd lorsqu'on les transvase.

devoir t'est imposé : nous autres, gardes-du-corps de la nuit, ne souffre plus qu'on nous appelle escrocs, filous, gibiers de potence. Reconnais-nous pour gens d'honneur, gens de courage, suivans de Diane, favoris de la lune, gentilshommes des ténèbres. Diane nous guide : par conséquent nous sommes chastes ; et nous volons...

LE PRINCE.

A la potence. Tu sais que Diane est la reine du flux et du reflux. Lundi soir, la bourse ou la vie ; voilà le flux : mardi matin, le gibet et le testament ; voilà le reflux.

FALSTAFF.

C'est triste, mais c'est vrai. Ah çà, comment trouves-tu notre hôtesse ? morceau friand, hé ?

LE PRINCE.

Et toi, comment trouves-tu la perspective de Tyburn. Joli paysage, hé ?

FALSTAFF.

Tyburn ! Te voilà encore ! toujours plaisant ! Qu'ai-je de commun avec Tyburn, moi ?

LE PRINCE.

Et qu'ai-je de commun avec notre hôtesse, moi ?

FALSTAFF.

Ne lui as-tu pas dit vingt fois, moi présent : « Mon hôtesse, qu'est-ce qu'il vous faut ? »

LE PRINCE.

T'ai-je appelé pour la payer ?

FALSTAFF.

Non ; il faut te rendre ce qui t'est dû : tu as tout payé.

LE PRINCE.

J'ai vidé ma bourse, tiré à vue sur mon père, souscrit des lettres de change et usé mon crédit.

FALSTAFF.

Usé, cela est vrai! Et si bien usé que, sans la présomption légitime que tu es l'héritier légitime et présomptif de la couronne, je t'assure... mais chut! Brave garçon, voyons, quand tu seras roi, laisseras-tu debout un seul gibet? Cette vieille édentée, cette grotesque figure, ce magot rouillé, la Loi aura-t-elle le droit de tourmenter des gens d'honneur? Plus de juges, plus d'avocats. Dis à tous ces gens-là : Désormais, messieurs, je vous défends de pendre les voleurs.

LE PRINCE.

Non, ce sera toi.

FALSTAFF.

Je pendrai, moi! Comment l'entends-tu, beau prince? Tu me fais juge! O le brave, le rare, l'excellent juge que Falstaff!

LE PRINCE.

Tu commences par juger fort mal. Tu pendras; ce qui signifie...

FALSTAFF.

En bien!

LE PRINCE.

En ta propre personne, ou dans celle de l'exécuteur des hautes œuvres. Choisis!

FALSTAFF.

C'est une charge comme une autre; on pourrait s'y faire.

LE PRINCE.

De bons petits profits!...

FALSTAFF.

Une belle garde-robe... défroque considérable : mais pardieu, tout cela m'attriste; mon imagination s'assombrit; me voilà mélancolique comme un vieux ours pris au piége...

LE PRINCE.

Comme un sonnet élégiaque.

FALSTAFF.

Comme la dormeuse psalmodie d'une cornemuse.

LE PRINCE.

Comme un larron qui s'apprête à rêver entre ciel et terre. Que te semble de mes comparaisons?

FALSTAFF.

Tes comparaisons sont de mauvais goût. Ah! le plus métaphorique, le plus délicieux, le plus scélérat, le plus charmant des princes! Henriot, ne me parle plus comme cela ; tu me donnes de l'amour-propre : laisse ma vanité tranquille. Si je savais où l'on achète une bonne réputation, j'en ferais mon affaire... et toi aussi. L'autre jour, un vieux seigneur de la cour me parla de toi, grand prince : que de choses très-sages, très-profondes, dites au milieu de la rue et que je n'écoutai pas!

LE PRINCE.

La sagesse crie sur les toits ; personne ne l'écoute.

FALSTAFF.

Pécheur endurci! tu pervertirais un saint. Ah! Henriot, tu m'as fait bien du mal! que Dieu te le pardonne! Innocent avant de te connaître ; et maintenant! damné, moi damné pour un fils de prince!

Shakspeare avait une prédilection singulière pour ces héros qui joignent, comme le Fiesque de Schiller et le prince Henri, la légèreté à la grandeur. Quelle merveille que ce Hotspur, si brillant, si opiniâtre, si enthousiaste, si dénué de prudence! Sa bravoure impétueuse entraîne le lecteur, incapable de juger froidement un chevalier qui déploie la valeur d'Achille et montre l'opiniâtreté d'un enfant. Glendower, né sur les bords des lacs du comté de Galles, croit à la magie comme tous les habitans

des pays sauvages. Il est pour lui-même l'objet d'une sorte de culte ; il se persuade que la fatalité s'attache au cimier de son casque. Cette connaissance du monde qui, dans les ouvrages de Shakspeare, domine toujours l'imagination, lui apprend pourquoi Bolingbroke triomphe sans peine de la conspiration ourdie par ses adversaires : manquant d'unité dans le plan et dans les vues, dirigée par le faible Mortimer, égarée par la fougue imprudente de Hotspur, une révolte si dangereuse va échouer contre la résistance passive et la volonté ferme du roi. Machiavel ou Tacite n'eussent pas donné à tous ces détails une finesse plus admirable, une couleur plus vraie. C'est la vie des cours dans ce qu'elle a de plus profond.

La seconde partie de *Henri IV* n'a, pour ainsi dire, aucun sujet : le souvenir du jeune Hotspur règne encore et retentit dans les premiers actes. Les derniers sont une élégie sur les malheurs des rois, sur les remords de l'ambition vieillissante, sur cette convoitise du trône, qui balance les sentimens naturels ou les étouffe. Le vieux monarque usurpateur contemple sa couronne avec effroi : il voit, dans ce diadème d'or, une prison, une source de crimes, une cause de soucis cruels et troubles de toute espèce ; au milieu de cet insigne du pouvoir suprême, il entrevoit, cachée sous les pierreries dont il est orné, la mort hideuse et son néant. Que cette fin d'un roi est touchante et grandiose ! Qu'il y a de profondeur dans ce spectacle de la lutte dernière entre la vie qui s'éteint et l'habitude de commander ! Quand le jeune prince, saisissant sur le chevet du lit de son père, la couronne royale, s'inaugure, pour ainsi dire, lui-même et que son père, en s'éveillant, voit son fils tout prêt à régner, quelle leçon pour Bolingbroke ! Et que la simplicité de ces actions presque vulgaires ajoute de poids à

la valeur philosophique et à l'éloquence de ces admirables scènes !

Les événemens sérieux que nous venons d'indiquer sont interrompus par une continuelle comédie, qui traverse toutes les parties du drame, s'enrichit dans son développement de personnages nouveaux et oppose sans cesse la licence des mœurs les plus jovialement triviales, à toute cette fantasmagorie des cours. C'est dans la partie bouffonne qu'apparaissent Shallow, juge de paix, Silence son cousin, types singuliers de la nullité de l'esprit dans l'exercice de fonctions graves; Pistol, fanfaron néologiste, qui se fait de ses grands mots une arme offensive et défensive; Poins, Peto; Falstaff enfin, caricature sans égale de la sensualité grossière jointe à la finesse de l'esprit. Les nuances qui distinguent et différencient ces caricatures établissent une gradation singulièrement plaisante, de la bêtise à l'idiotisme complet. La tautologie si commune aux sots, les prétentions des gens en place, le ridicule inhérent au vice, même spirituel; l'observation et la peinture des circonstances basses et grotesques dont l'histoire des plus grandes révolutions se trouve remplie, une intrigue toujours gaie, mêlée à des événemens graves : tels sont les principaux mérites de cette création, qui, loin d'être secondaire, contribue à la perfection de l'ensemble. Le prince Henri, le premier des vauriens comme le premier des héros, ramène à l'unité ce double drame : et au moment même où le couronnement de Henri V termine la partie sérieuse de l'ouvrage, la partie comique a aussi sa catastrophe inattendue. Falstaff, fier de son crédit auprès du nouveau roi, accourt pour profiter de ce crédit; mais le libertin, devenu monarque, repousse à distance convenable les compagnons de ses égaremens, et, détruisant leurs es-

pérances, dénoue la comédie dont lui-même a été le principal acteur.

On voit comment Shakspeare concevait ses drames historiques, et par quelle entente harmonieuse il en sauvait les dissonances. Le règne de Henri V, où la conquête de la France et la bataille d'Azincourt offraient de magnifiques tableaux à un peintre d'histoire, était cependant plus difficile encore à mettre en scène que ceux dont Shakspeare a tiré les tragédies précédentes. Il y avait là de l'épopée et non du drame. L'intérêt se trouvait divisé; la guerre, soumise au hasard des circonstances, est le pire de tous les nœuds dramatiques : et ces batailles, redoutables dans le choc de la mêlée, ne deviennent plus, sur la scène, qu'une contrefaçon ridicule, puérile. Comment ranimer une action si peu théâtrale, suppléer à la représentation nécessairement défectueuse d'une conquête? comment faire de cette entreprise guerrière une tragédie?

Le bon sens exquis de Shakspeare l'a guidé dans cette tentative. Au lieu de tourner l'obstacle, il a osé l'aborder de front; et donnant son drame pour une épopée lyrique, il en a lié les diverses parties par les chants d'un chœur éloquent, chargé de peindre ce mouvement de la guerre, ces échecs et ces victoires, qu'il ne pouvait mettre en action. C'est la franchise d'un génie puissant, qui trouve les limites de l'art et s'y arrête. Grâce à ces morceaux lyriques jetés entre les actes, on s'aperçoit qu'il ne s'agit plus d'une tragédie ou d'un drame, que le genre change et sort de sa sphère naturelle : une sorte de majesté épique plane sur l'ensemble. Ces chœurs sont la plupart d'une beauté sublime. Dans le premier, Shakspeare se plaint de l'impossibilité de rendre complète l'illusion scénique.

Oh! quelle muse, sur ses ailes de flammes, m'entraînera jus-

qu'à la plus haute sphère de la pensée! Il me faudrait pour théâtre un royaume, pour acteurs des princes, pour spectateurs des monarques! etc., etc.

La description des deux camps avant la bataille est plus remarquable encore. Mais, sous le rapport philosophique, on doit admirer surtout les causes morales qu'il suppose au succès des armes anglaises dans les champs d'Azincourt. Chez notre auteur, l'avénement ne dépend plus du hasard seul, mais des qualités des généraux et de leur influence sur l'esprit des soldats. Il appuie avec une partialité patriotique (d'ailleurs assez pardonnable à un poète), sur la frivolité de ces chevaliers français, tout occupés, la veille du combat, à faire valoir les qualités respectives de leurs chevaux et de leurs maîtresses. Il oppose à cette légèreté impatiente, à cette vanité qui attendait le signal de la bataille comme signal du triomphe, la résolution de l'armée ennemie, placée dans une situation désespérée, et décidée à mourir du moins avec honneur.

C'est ainsi qu'il rattache toujours les événemens généraux aux mystérieux mobiles de l'ame humaine. Jamais il ne s'arrête à la superficie : voyez comme la politique secrète de Henri V et de ses conseillers se trouve dévoilée. Henri avait besoin d'une guerre étrangère pour raffermir son trône. Le clergé de son côté aimait à voir l'activité du monarque occupée à l'extérieur; il s'offrait à payer des impôts considérables plutôt que de subir une réforme qui l'eût privé de la moitié de ses revenus. C'est une comédie politique, à la fois sérieuse et plaisante, que nous donnent ces évêques empressés à prouver au roi son droit incontestable à la couronne de France, et ce roi tout aussi empressé qu'eux à leur offrir l'occasion de tran-

quilliser sa conscience. On lui démontre que la loi salique n'a jamais eu la puissance de régler, en France, la succession au trône : on lui fait voir clairement la légitimité de son usurpation. Ici éclatent l'impartiale justice de Shakspeare et son adresse à mettre à nu les mobiles ordinaires des grands événemens. Henri V est son héros ; mais il nous le montre tout prêt à sacrifier sa propre vie pour détruire des milliers d'êtres humains ; demandant à ses évêques la permission du meurtre et du pillage, depuis tel cercle de latitude jusqu'à tel autre ; enfin il nous le montre roi conquérant. Nous sourions de ce pieux archevêque qui donne au monarque *carte blanche*, et sanctionne, au moyen d'un arbre généalogique, une guerre dont l'iniquité est évidente. Quant au roi, il profite de la permission, court « soumettre la France ou la réduire en poudre, » et, par une dernière plaisanterie royale, laisse aux hommes pieux qui composent son conseil le péché d'une telle action, si tant est qu'elle soit péché. On admire ce Henri V comme on admire un tigre dans sa cage, parce qu'on est à distance de lui : ces yeux étincelans, ces taches brillantes, cette fourrure veloutée, tant de cruautés sous des formes si souples, excitent en nous une sorte d'horreur agréable, dont le sentiment de notre propre sécurité augmente le plaisir.

Shakspeare n'a pas renoncé, dans cette pièce, aux caractères comiques et secondaires, dont il fait un si heureux et si habile emploi. Falstaff, disgracié par le roi et tué par ses vices, meurt de chagrin et d'ivrognerie. En expirant, il demande encore un dernier verre de sa liqueur favorite. Bardolph et Nym, compagnons de Falstaff, ne vont en France que pour piller l'ennemi et se faire pendre. Un lourd Écossais, un fougueux Irlandais, un Gallois pédantesque, s'exprimant dans leurs dialectes

spéciaux, suivent l'armée, et prouvent ainsi que le génie belliqueux du jeune roi a rallié sous ses drapeaux tous les habitans des îles britanniques. Rien n'est plus divertissant que la dispute de l'Écossais et du Gallois, sur « la discipline des anciens Romains, » dispute qui commence, s'interrompt et continue au fort de la mêlée. Le roi lui-même, au milieu des graves devoirs dont il est obsédé, conserve ce caractère ironique et cette humeur légère dont les écarts de sa jeunesse ont donné tant de preuves; sa conversation nocturne, avec trois soldats de garde, est d'autant plus remarquable qu'elle contient une forte leçon pour le monarque, et qu'il y apprend à redouter ces jugemens populaires, si méconnus des souverains et si rigides dans leur équité.

Les événemens tragiques se pressent et s'accumulent dans les trois parties de *Henri VI*. Pendant ce règne, l'Angleterre était un théâtre d'horreurs confuses que Shakspeare a reproduites avec fidélité. Sans s'inquiéter de l'apparente incohérence des tableaux, l'auteur, qui ne peut, dans un si grand ouvrage, nuancer finement les caractères, se contente de peindre à fresque. Peu de préparation, point d'exposition. Les personnages se jettent sur la scène, pour ainsi dire, d'un seul élan, et s'annoncent avec une énergie qui ne les quitte plus. Des scènes qui ébranlent fortement l'ame se succèdent sans détruire mutuellement leur effet. Des couleurs plus sombres couvrent la toile, à mesure qu'elle se déroule. La rage des guerres civiles s'enflamme jusqu'au délire; partout règnent le meurtre, la vengeance, la révolte, la perfidie; et jusqu'aux dernières scènes, cette progression sanglante ne s'arrête pas un seul instant.

La première partie de *Henri VI* contient le commencement de ces divisions entre la Rose rouge et la Rose blanche

qui firent couler des torrens de sang anglais; et les nombreuses vicissitudes de la guerre contre la France. Jeanne d'Arc, être merveilleux qui sauva son pays, offrait à Shakspeare une difficulté majeure. La représenter comme une héroïne céleste, c'eût été blesser tous les préjugés anglais et se priver de la grande ressource des auteurs dramatiques, la sympathie de l'auditoire. Shakspeare devait partager toutes les opinions des chroniqueurs britanniques et faire de la bergère de Vaucouleurs une sorcière méprisable, s'il voulait intéresser ses spectateurs et ne pas encourir leur blâme. Cependant, ce coup d'œil philosophique, qui l'élevait au-dessus des idées vulgaires, ne lui permettait pas de leur céder complétement sous ce rapport. L'adresse avec laquelle il a éludé l'obstacle est vraiment étonnante. Il commence par montrer Jeanne d'Arc, environnée de la gloire pure d'une vierge guerrière; il ne repousse point l'idée de sa vocation céleste; il suppose même que, par le feu et la séduction de son éloquence, elle rattache le duc de Bourgogne à la cause nationale. Mais ensuite l'orgueil, la volupté, démons infernaux, viennent la séduire : elle succombe, et appelant à son secours, non plus les célestes puissances, mais les génies de l'abîme, elle court à sa perte.

Vis-à-vis d'elle apparaît Talbot, guerrier formidable : vous diriez ces armures de bronze, placées dans nos arsenaux, et qui, la visière baissée, semblent à la fois inexorables comme la mort et terribles comme des fantômes. Quand cet homme de fer, au moment de périr, ne s'occupe que de sauver son fils auquel il vient de voir accomplir ses premiers faits d'armes, lorsqu'il presse ensuite dans ses bras mourans le cadavre du jeune Talbot, qui vient de recevoir sur le champ de bataille le baptême sanglant du courage, la réunion de ce spectacle et de ces

émotions produisent l'effet le plus pathétique et le plus héroïque à la fois.

TALBOT, *à son fils.*

O mon enfant, je t'ai fait venir en France pour que ta jeunesse y apprît le métier de la guerre ; pour que le grand nom de Talbot revive un jour en toi, quand je ne serai plus qu'un vieux chêne sans sève et sans feuillage. Mais que la destinée est cruelle ! je ne t'ai appelé que pour te voir mourir. Je t'ai convoqué à un festin sanglant ; je t'ai attiré dans un piége inévitable. Écoute, Jean Talbot, l'ennemi va nous entourer et nous tailler en pièces. Monte vite sur mon meilleur cheval ; fuis, je vais te montrer la route ; fuis, pas un mot de plus !

LE JEUNE TALBOT.

Me nommé-je Talbot ? suis-je votre fils ? Si je le suis, ne déshonorez pas le sang de ma mère. Si je suivais vos conseils, Talbot ne serait plus mon père ; né d'une race légitime et illustre, je deviendrais bâtard, si je fuyais quand vous restez.

TALBOT.

Fuis ; je mourrai, et tu me vengeras.

LE JEUNE TALBOT.

J'aime mieux vous défendre.

TALBOT.

Si nous restons ici, nous péririons tous deux.

LE JEUNE TALBOT.

Eh bien ! mon père, sauvez-vous ; je resterai. Votre vie est précieuse : votre gloire est éclatante. Je suis un chevalier sans renommée ; la mort ne me fera rien perdre. Toute l'espérance de l'Angleterre repose au contraire sur vous. Je suis à jamais déshonoré si mon premier combat n'est qu'une lâche fuite ; mais vous,

votre bravoure a fait ses preuves. Je vous en supplie ici à genoux, laissez-moi mourir, plutôt que de vivre déshonoré.......

TALBOT.

Courageux et malheureux enfant, né pour vivre si peu et pour mourir ce soir : viens donc ; nous combattrons côte à côte ; nos deux ames s'enfuiront ensemble du champ de bataille vers le ciel !

(Quelques momens après, on revoit le jeune Talbot, entouré d'ennemis ; son père accourt et le sauve.)

LE JEUNE TALBOT.

C'en était fait de moi, quand votre épée a sauvé ma vie. Cette vie que vous m'avez donnée deux fois, est deux fois à vous !

TALBOT.

Ah ! lorsque j'ai vu les étincelles jaillir sous ton glaive, du casque d'acier du dauphin, tu as réchauffé le vieux cœur de ton père. Tu m'as servi d'exemple, brave Jean Talbot. Mais dis-moi, cher enfant, ton bras n'est-il pas las ? Tu peux quitter le champ de bataille sans honte : le sang qui coule de ta blessure est le sceau de ton courage. Va, quitte-moi, tu reviendras punir les Français de ma mort. Pourquoi nous obstiner à mourir tous deux ? Si l'ennemi m'épargne aujourd'hui, la vieillesse me tuera demain. Cher enfant, ne me résiste pas davantage. Conserve, en suivant mes avis, les jours de ta mère et le nom de ma race.

LE JEUNE TALBOT.

Je souffre moins de ma blessure que de vos paroles. Si jamais je flétris ma jeunesse pour sauver ma vie, que tous les paysans de France me montrent au doigt comme un infâme ! Mon père, ne me parlez plus de fuite ; cela est inutile. Je mourrai à vos pieds.

TALBOT.

Tu le veux ; tu périras avec moi. Mais du moins ne me quitte plus...

. . . .

(On rapporte le vieux Talbot blessé et mourant.)

TALBOT.

Je sens que la vie me quitte ; où est Jean Talbot, ma seconde vie? Sa valeur enorgueillit mes derniers momens. Trépas victorieux, mort triomphante! Ah! quand mes genoux plièrent sous moi, comme son épée, flamboyant au-dessus de ma tête, écarta la foule de mes ennemis acharnés! puis, quand il les eut éloignés de leur proie, comme il se plongea dans la mêlée, pour y éteindre, dans une mer de sang, la soif de vengeance qui le dévorait!

UN SOLDAT.

Ah! seigneur, voici votre fils qu'on apporte sur des drapeaux...

(Des soldats apportent le cadavre du jeune Talbot.)

TALBOT.

Mettez-le là, près de moi. Deux Talbots, unis par la mort, vont échapper ensemble aux angoisses de la vie. Cher enfant, dont les blessures sont si glorieuses, parle à ton père, parle-lui, avant de rendre le dernier soupir ; brave la mort qui t'accable : qu'en dépit d'elle, ton père entende ta voix! — Pauvre Talbot, il ne peut que me sourire! — Allons, qu'on le place sur mon sein. Je sens que je me meurs... Soldats, adieu! Je le tiens maintenant; et le jeune enfant trouve sa tombe dans les bras de son vieux père (1).

La conversation dans la prison, entre le vieux Mortimer et Richard Plantagenet, offre un mélange singulier des plus hautes considérations politiques et d'un pathétique élégiaque.

Dans la seconde partie de *Henri VI*, on assiste aux commencemens des guerres civiles que les grands excitèrent pendant la minorité de Henri. Là se dessinent le

(1) Toute cette scène est rimée dans l'original.

beau caractère du duc de Gloecester surnommé le bon Humfroy, et celui du cardinal de Beaufort, son meurtrier. La mort du duc de Beaufort, les adieux de la reine Marguerite et de son amant Suffolk, l'assassinat de ce même Suffolk par un pirate, enfin la révolte de Jack Cade, remplissent le reste de ce grand tableau. De quelles couleurs nobles et tragiques Shakspeare n'a-t-il pas revêtu l'amour illégitime de la reine et de Suffolk? en les blâmant, on les plaint; et le poète, sans faire fléchir la rigueur de la loi qui les condamne, nous associe à leur douleur. Il y a une scène courte mais sublime, entre le cardinal assassin, Beaufort et le roi Henri VI, qui le visite à son lit de mort. C'est un saint en présence d'un damné. L'un blasphème le ciel dont il redoute la colère; l'autre appelle, sur la couche où le coupable est étendu, la grâce céleste et l'inépuisable pardon du Très-Haut. Le voile qui cache à nos yeux le juge suprême et l'éternité semble tressaillir et se soulever à demi; à l'effroi que cause un remords dévorant, se mêle une émotion solennelle et religieuse.

LE ROI HENRI.

Cardinal, comment vous sentez-vous? répondez à votre souverain.

LE CARDINAL BEAUFORT.

Est-ce la mort qui vient me parler? Laisse-moi, mort terrible! laisse-moi le tems de me repentir!

SALISBURY.

Quel indice d'une vie criminelle, quand ses derniers momens causent tant de terreur!

LE CARDINAL.

Faites-moi mon procès; conduisez-moi devant les juges!

N'est-il pas mort dans son lit? Où voulez-vous qu'il mourût? Suis-je maître de rendre la vie, quand Dieu la retire? Ah! vous me faites mal! Épargnez-moi les tortures; j'avouerai tout! Vous dites qu'il existe? Où! où est-il? Que je le voie; je donnerais tout pour le voir. Ces cheveux hérissés, ces yeux sanglans... faites panser ses blessures, soignez sa chevelure, donnez-lui des vètemens... Ah! où est le poison? Donnez-le moi; je veux boire.

LE ROI.

Dieu du ciel, jette un regard de pitié sur tant de misères! L'éternelle vie de l'univers dépend de toi; qu'un rayon de ta bonté descende sur ce lit de mort, chasse le démon qui l'obsède, épure ce cœur souillé, et change en repentir et en espérance la terrible angoisse de son désespoir!

SALISBURY.

Il se roule sur son lit, il écume, il semble au supplice.

WARWICK.

Taisons-nous; qu'il meure en repos!

LE ROI.

Paix à son ame, si Dieu le permet! Lord cardinal, le moment approche; l'abîme que vous allez franchir se découvre; si Dieu vous apparaît clément et miséricordieux, faites un signe, un seul qui nous révèle votre espoir! — Non, il meurt, il se tait; il reste immobile. Souverain des mondes, pardonne-lui!

SALISBURY.

La torture de sa mort révèle la monstruosite de sa vie.

LE ROI.

Ne le jugeons pas. Nous sommes tous coupables. Fermez ses paupières; abaissez les rideaux de son lit. Mylords, voici un grand sujet de méditation. Retirons-nous et pensons à notre vie, à notre mort! aux fautes de la puissance et aux menaces de l'éternité.

Quel sermon fit jamais plus d'effet que cette terrible et courte scène! Dans la révolte de Jack Cade, Shakspeare semble avoir deviné l'ivresse anarchique de la multitude, lorsque, fatiguée de souffrir, elle se soulève avec fureur contre les supériorités sociales. Le mélange de terreur et de ridicule, dont la révolution française a offert récemment au monde de gigantesques exemples, respire dans cette partie du drame.

La troisième pièce de cette Trilogie en est le dénouement. Ici tout se rembrunit; le sang paraît dégoutter des pinceaux de Shakspeare : suivant la marche naturelle des passions humaines, le poète les montre s'enflammant par la rapidité même de leur course, comme le char dont les roues s'embrasent dans la carrière. Henri VI perd sa couronne. Trop pur et trop timide pour apaiser un désordre excité par sa faiblesse, le malheureux roi apparaît comme une image céleste, mais impuissante, au milieu du carnage et de la fureur universelle. Il pleure sur les maux de son règne et ne peut y porter remède. Victime de ces tems malheureux et de son caractère indécis, il périt en prophétisant le règne d'un monarque atroce et ferme, dont la volonté peut seule enchaîner ces orages et commander à ces factions. Quelle tragédie, que cette série de catastrophes, toutes soumises à cette fatalité des caractères, qui domine chez ce grand poète et plane sur ses œuvres, divinité terrible et puissante! Quelle gradation dans ce mouvement continuel et progressif de l'esprit de parti, déchirant tous les liens sociaux, foulant aux pieds toutes les affections, étouffant les idées de patrie, de religion, de famille, les sentimens de pitié et de générosité! Dès la première scène, toutes les épées sont sanglantes; la tête de Somerset roule sur le théâtre; mais bientôt la rage enflamme la

rage, la vengeance appelle la vengeance; toute humanité s'éteint; les ames les plus nobles s'endurcissent jusqu'à la férocité : les sarcasmes les plus amers partent de toutes les bouches et insultent à tous les malheurs. Enfin l'on voit que, dans cette lutte de crimes, la palme doit rester au plus méchant. Richard Gloster nous apparaît déjà : il prévoit et prépare sa puissance; et par une justice poétique conforme à l'histoire, la vengeance de tant de forfaits, la punition de ces longues horreurs sont confiées à ce monstre qui sera Richard III.

La tragédie consacrée à reproduire les machinations de Gloster et les deux années de son règne est le plus célèbre de ces drames historiques. Le sujet même offrait à Shakspeare plus de ressources dramatiques et plus d'unité. Un grand caractère, un être satanique, un monstre doué de génie, tel est le héros qui règne sur toute la pièce, l'anime, l'échauffe, la remplit, pour ainsi dire, de son ame infernale. Déjà, dans la troisième partie de *Henri VI,* ce caractère s'est annoncé : à peine Richard s'est montré, qu'on a pu lire sa destinée sur son front difforme; il s'est peint lui-même avec une précision effrayante; et l'on a reculé d'horreur devant cette méchanceté profonde, qui se connaît et qui a la conscience de sa force, parce qu'elle a celle de sa noirceur.

Ah! oui... Édouard est un galant prince! Malédiction sur ses amours et sur sa race! malédiction sur ses enfans et ses frères! Entre mes désirs et moi, quelle distance énorme! que de pas à franchir! — La couronne! Je la vois, je la veux; je rêve d'elle; mais... l'atteindre! Je suis un homme placé sur le sommet d'un roc et séparé par la vaste mer de l'objet de ses désirs. Épui-

serai-je les flots de la mer? parviendrai-je à l'impossible? mon pied foulera-t-il ce rivage lointain que je dévore des yeux? — Non, c'est trop espérer; il n'y a pas de trône pour Richard. Je vais donc chercher d'autres plaisirs. Et où? dans les bras des femmes, dans l'art de séduire et de plaire? vais-je devenir un beau galant comme ce prince? Sottise! vingt diadèmes me seraient plus faciles à saisir que cette métamorphose à opérer! Dans le sein même de ma mère, la nature m'a rejeté avec dégoût; l'amour me renie; mon corps est difforme; mon bras est paralysé; tout chez moi est laideur et disgrâce; mes membres attachés sans ordre, chaos sans proportion, masse incohérente, m'avertissent que je suis né pour inspirer la haine et la crainte. L'amour serait monstrueux chez un monstre : eh bien, puisque le monde n'a pas de voluptés que je puisse goûter, puisqu'il ne me reste qu'un seul espoir, dominer, ne pensons qu'à la haine et au trône. Je ne l'ai pas encore, mais j'y songe; c'est là tout mon plaisir; et tant que je ne l'obtiendrai pas, ce plaisir sera mon supplice. J'y rêverai sans cesse; il est à moi, c'est mon bien, c'est ma patrie... Je me fraierai vers lui ma route, fût-ce avec ma massue sanglante. J'y arriverai; c'est le but de tous mes efforts. Eh quoi! ne puis-je pas sourire comme un autre, et frapper en même tems? Ne sais-je pas comme un autre pleurer quand mon cœur bondit de joie; rire quand la rage est dans mon sein, changer de forme et de visage, tromper mes ennemis ou les tuer? Et je ne serais pas roi!

On a souvent admiré la profondeur de cette création; c'est l'égoïsme le plus réfléchi, le plus dénué de remords, c'est la méchanceté dans tout ce qu'elle a d'infernal. Richard légitime la férocité de son ame, en accusant la nature qui l'a créé contrefait. Séparé de la société humaine, il renonce à l'amour, il embrasse la haine; il veut que sa malice intérieure se trouve d'accord avec sa laideur inouie. Au lieu de désavouer ou de pallier ses vices, il les motive, les ramène à des principes et se

crée pour son usage une moralité du crime. Caractère vraiment colossal, il n'inspire pas seulement l'horreur; une sorte d'intérêt s'attache à sa haute capacité, à sa prudence, à son activité impétueuse, à sa valeur indomptée. Il est aussi profond dans l'art de la tyrannie que dans la connaissance de son propre caractère. Altier et hypocrite, violent et rusé, tous ses vices sont complets; et la vigueur de son intelligence les rehausse encore. C'est l'ame visible et invisible de la pièce; dans les scènes mêmes où il ne paraît pas, sa trace livide et sanglante effraie le regard. Satirique inexorable, il accable de son dédain le vulgaire des hommes, leurs vertus mêlées de faiblesses et leurs vices mêlés de remords. Il se complaît à parodier les sentimens pieux et le langage de la dévotion, moins encore pour atteindre à son but et décevoir les hommes, que pour sa satisfaction personnelle, pour contrefaire les pensées religieuses et braver le ciel dont il se rit. Dans sa moquerie universelle, il joue avec ses victimes : il se donne la comédie, en envoyant Hastings à l'échafaud, en livrant aux bourreaux ses propres satellites. Quand Buckingham, son complice et son affidé le plus dévoué, a refusé d'assassiner les deux jeunes princes enfermés dans la tour, il y a, entre Richard et lui, une scène caractéristique où éclate l'ironie démoniaque du tyran.

BUCKINGHAM.

J'ai réfléchi, sire, à l'ordre que vous m'avez donné.

RICHARD.

N'en parlons plus. Dorset a passé à l'ennemi, savez-vous cela?

BUCKINGHAM.

On vient de me l'apprendre.

RICHARD.

Buckingham, Dorset est votre beau-fils, n'est-il pas vrai? Prenez-y garde.

BUCKINGHAM.

Sire, j'ai votre royale parole, que les propriétés, le titre et tous les biens du duché d'Hereford, me seront accordés; je viens réclamer ces biens et ce titre. Votre honneur est engagé, sire.

RICHARD.

Buckingham, Dorset est votre beau-fils; que votre femme n'ait aucun rapport avec les traîtres! vous m'en répondez.

BUCKINGHAM.

Votre majesté daigne-t-elle répondre à la juste demande que je viens de lui faire?

RICHARD.

Que pensez-vous des prophéties, vous? y ajoutez-vous foi? Un vieux sorcier a prétendu que le jeune Richmont serait roi...

BUCKINGHAM.

Sire...

RICHARD.

Roi!... peut-être! Eh bien, qu'en pensez-vous? Le même prophète soutenait que la couronne ne resterait pas plus de deux ans sur ma tête!...

BUCKINGHAM.

Sire, votre parole...

RICHARD.

Quelle heure est-il?

BUCKINGHAM.

J'ose, sire, vous prier de me répondre.

RICHARD.

C'est très-bien, mais quelle heure est-il?

BUCKINGHAM.

Dix heures vont sonner.

RICHARD.

Laissez-les sonner !... Que diable ! vous m'importunez de vos sollicitations, à l'heure où je me mets en prières. Je ne suis pas aujourd'hui d'humeur généreuse.

BUCKINGHAM.

Que votre majesté veuille ou m'accorder définitivement, ou mettre au néant ma requête !

RICHARD.

Ni l'un ni l'autre. Je ne suis pas de cette humeur; adieu, vous savez que mes méditations dévotes me réclament. Ne mendiez plus !

Il semble que Shakspeare ait deviné le ton heurté, la conversation incohérente, la brusquerie ironique dont un monarque plus grand que Richard III, mais également despotique, Napoléon, se servait si souvent pour intimider ceux qui l'entouraient.

C'est dans la peinture de ce caractère que le poète s'est complu. Il lui a sacrifié plusieurs scènes pathétiques; de toutes les victimes de Richard, Clarence seul périt sur la scène. Un récit admirable est consacré à la peinture des derniers momens des deux jeunes princes. Rivers, Hastings et les amis de la reine, sont exécutés derrière la toile. Buckingham, complice et satellite du tyran, périt également loin des regards du public. Shakspeare semble avoir concentré tout son talent sur des situations plus originales, sur le portrait de Richard et sur ce groupe de femmes infortunées, qui toutes sont tombées du rang le plus haut dans un abîme d'infortunes. La plus terrible de ces figures se montre dans le fond du tableau : c'est Marguerite, la veuve de Henri VI, la vengeresse du passé. Furie qui ne respire plus que la haine, et qui évoque sans cesse la malédiction de l'avenir sur les crimes

du présent. Cassandre nouvelle, plus effrayante que la Cassandre antique, elle annonce l'infortune, non comme un arrêt des dieux, mais comme une sentence que les forfaits portent sur eux-mêmes. Son cœur ulcéré jouit de toutes les calamités que ses persécuteurs attirent sur leurs têtes. C'est un baume qui soulage ses blessures; c'est une volupté qui la console de vivre. A sa voix prophétique se joignent les imprécations de ces autres femmes, dont elle semble dédaigner les malheurs moins poignans et moins nombreux que les siens.

LA REINE MARGUERITE.

Accordez à ma douleur son privilége et sa préséance : reines, que je vois étendues sur la terre, mon infortune prend le pas sur la vôtre. Faites place! votre chagrin doit me reconnaître comme souveraine? Ici, au milieu de vos larmes, je suis reine; j'avais un fils, Richard l'a tué; j'avais un mari, Richard l'a tué. Toi, tu n'avais qu'un mari, Richard l'a tué; et toi, tu étais mère de deux fils, Richard les a tués!

LA DUCHESSE D'YORK.

O femme de Henri, ne triomphe pas de nos peines; le ciel m'est témoin que j'ai pris part à tes chagrins.

LA REINE MARGUERITE.

Laisse-moi sourire et maudire! J'ai soif de vengeance et je m'en abreuve. Les voilà donc morts, ces assassins; les voilà frappés par une main plus sanguinaire encore que la leur. Ils ont frappé mon Édouard; et ils sont morts! Tous morts! Richard seul est vivant, chargé par l'enfer de recueillir et de lui envoyer des ames. Mais bientôt, bientôt sonnera sa dernière heure; sa ruine approche. L'enfer brûle, l'abîme s'ouvre, les anges pleurent, les démons rient... O Dieu! Dieu juste et vengeur! fais que la vieille Marguerite vive encore assez long-tems pour voir son cadavre et l'insulter!

Je ne parle pas de cette grande scène du cinquième acte, objet de tant de critiques et d'éloges. C'est celle où les victimes de l'usurpateur, s'élevant du sein de la terre, pendant la nuit qui précède le combat, apparaissent entre les tentes de Richmont et de Richard, maudissent le tyran, lui prédisent sa chute prochaine, et se retournant ensuite du côté de son adversaire, le comblent de bénédictions. Schlegel reproche au poète l'invraisemblance de cette scène où les deux armées, campant sur le même théâtre, se trouvent, pour ainsi dire, confondues. En admettant la justesse de cette critique, qui n'admirerait l'adresse sublime de l'auteur, qui suscite contre Richard sa propre conscience, fait plier cette ame de fer sous le poids du remords, et nous montre d'avance l'issue de la lutte, en nous faisant assister aux secrètes pensées des deux adversaires, l'un maudit par le ciel, l'autre choisi par lui comme instrument de vengeance et de justice? Ainsi Richard, quoiqu'il meure en héros sur le champ de bataille, n'attire pas sur lui cet intérêt puissant et doux que la vertu seule excite : nous ne voyons dans son désespoir héroïque qu'une lutte forcenée contre Dieu qui le punit.

Comme le *Roi Jean* est le prologue de ce grand tableau historique, *Henri VIII* en est l'épilogue. Drame plus simple, plus réel, d'un ton plus naïf et moins élevé, *Henri VIII* se distingue des pièces précédentes par toutes les qualités qui séparent la prose de la poésie. Admirons ici la sagacité de Shakspeare. Il a senti que, n'ayant plus à peindre l'énergique turbulence du moyen âge, mais un état de calme et de soumission monarchique, son sujet lui demandait d'autres couleurs. Il s'est contenté d'analyser avec finesse et de reproduire avec force la réalité historique. Vous ne retrouvez plus, dans *Henri VIII*,

cet esprit de barbarie héroïque et d'insubordination grandiose, ces volontés invincibles, ces caractères plus forts que nature, dont le poète a rempli tous ses drames chevaleresques. Ce ne sont plus les voix redoutables d'un Talbot, d'un Clifford, d'un Warwick,

Faiseur et défaiseur de rois (1),

qui retentissent comme des trompettes guerrières. L'effervescence féodale s'est calmée : il ne reste plus au poète qu'une tâche, celle de peindre, avec la profondeur de Tacite, ce tyran bizarre et voluptueux, dont les vices mêmes sont des énigmes pour l'histoire.

Avec quelle finesse de discernement il s'est acquitté de cette tâche! Quel portrait repoussant de vérité que ce Henri VIII! Sa grossièreté, sa sensualité, son opiniâtreté, son hypocrisie; sa gaîté triviale et sa cruauté inflexible; cette insensibilité profonde, mêlée au goût le plus effréné pour des voluptés brutales; sa prodigalité envers ses favoris; et cette avidité de vengeance qu'il voilait d'un prétexte de justice : tous ces traits de son odieux caractère sont gravés avec une profondeur inouie. Unissant tous les vices du sauvage à tous les vices de l'homme civilisé, il ne tue pas comme Richard III par haine, par ambition et par vengeance, mais par plaisir. Il a toute la sensualité du meurtre. Les objets de son amitié ou de son amour sont ses victimes : meurtrier libertin, il légitime ses voluptés par l'assassinat; il veut des épouses, non des maîtresses; et, pour se marier, il tue. Enfin il ajoute à cet horrible mélange de vices abjects et atroces, une tartuferie religieuse que Shakspeare n'a pas oublié de reproduire. Mais le prodige, c'est que l'on ait osé

(1) *Setter-up and puller-off of kings.* SHAKSPEARE.

présenter à la reine Élisabeth, sa fille, le portrait du tyran dans toute sa laideur. C'est là le chef-d'œuvre de l'adresse et de la franchise. A force de vérité, de simplicité, de naïveté, Shakspeare a vaincu l'obstacle; et par une flatterie heureuse, donnant pour dénouement à sa pièce la naissance d'Élisabeth, suivie de prédictions sur le bonheur et la gloire de son règne, il a su se faire pardonner l'étrange et incroyable hardiesse de ses tableaux.

L'héroïne de l'ouvrage c'est Catherine, épouse fidèle, femme simple et dévouée, matrone pudique, reine pleine de dignité. Son appel au roi, ses remontrances aux cardinaux, ses conversations secrètes avec ses dames d'honneur révèlent un caractère plein de candeur et de noblesse, de douceur et de force. Quand Wolsey, son ennemi, est mort disgracié, il y a une scène inimitable, où elle écoute sans peine et sans colère l'éloge de cet homme qu'elle détestait vivant. Après elle, c'est Wolsey qui attire le plus vivement l'attention. *Hardi dans le vice,* comme Shakspeare le nomme, il éblouit par sa magnificence, il étonne par son orgueil, il surprend par les ressources de son adresse. Quand une chute honteuse succède à l'éclat dont il brillait; quand ce ministre, aussi puissant qu'un roi, tombe du faîte de la grandeur, que ses trésors lui sont arrachés, que sa vie est menacée, que ses ennemis l'accablent et l'écrasent, l'état de dénuement profond où il se trouve, exprimé avec une sorte de simplicité enfantine, résultant de cet isolement et de cet abandon, nous pénètre de pitié. Un des talens les plus remarquables du poète est d'éveiller notre commisération en faveur de l'homme, alors même que notre estime ne le protége pas.

Si nous jetons sur l'ensemble de ces drames un coup d'œil général, nous y verrons une vaste épopée, nous

reconnaîtrons que chacune des dix tragédies qui la composent forme un chant séparé, mais nécessaire à l'effet de l'ensemble. Shakspeare n'a pas prétendu être seulement dramatique, dans cette immense composition. Ce sont les plus grandes leçons de l'histoire qu'il a réunies et coordonnées, ce sont les passions politiques dans toute leur véhémence qu'il a fait revivre, pour l'instruction des rois et des peuples. Eschyle et Aristophane à la fois, il a tracé le lugubre et comique tableau de la perversité de l'homme et du néant de sa grandeur. Voyez tous ces ambitieux portés sur le char de victoire, entourés d'un peuple qui les adore, et bientôt foulés aux pieds de leurs propres chevaux. Quelle galerie de misères royales, de crimes punis, de vengeances épouvantables! Quel tableau funèbre et ridicule tour à tour! Quelle raison moqueuse et sévère plane sur cette composition colossale! Une connexion intime en réunit tous les membres; chaque drame conduit le lecteur au drame qui le suit; les traits principaux des événemens y sont rendus avec justesse; les causes apparentes et les mobiles secrets sont saisis avec pénétration; et chaque personnage y revit tel qu'il exista réellement. C'est le manuel des rois et des princes. C'est là qu'ils verront de quelle complication d'intérêts se composent les états qu'ils doivent régir; combien leur vocation est haute et difficile; combien le crime est facile pour l'homme puissant, et comment la tyrannie se détruit en croyant s'affermir. Miroir terrible des fautes et des faiblesses communes aux princes, cette série de drames héroïques est, pour l'histoire moderne, ce que les annales de Tacite sont pour l'histoire de Rome expirante.

(*Extractor.*)

JOURNAUX ANGLAIS HEBDOMADAIRES.

Dans un précédent numéro nous avons présenté un tableau statistique des journaux quotidiens qui se publient en Angleterre (1). En nous occupant aujourd'hui de la presse hebdomadaire, nous nous bornerons aux publications qui portent le nom de feuilles du dimanche, et aux journaux littéraires qui paraissent le samedi. Les feuilles qui se publient le dimanche sont : l'*Atlas*, l'*Advertiser*, l'*Age*, le *Bell's Messenger*, le *John Bull*, le *Catholic Journal*, le *Despatch*, l'*Examiner*, l'*Englishman*, le *Life in London*, le *News*, l'*Observer*, le *Sunday Times*, le *Sphinx*, le *Spectator*, le *Weekly Times*, le *Weekly free Press*, et le *Weekly Courier*. La plupart de ces journaux avaient autrefois deux publications distinctes, celle du samedi soir pour la province, et celle du dimanche matin ; et quelques-uns en avaient même une troisième le lundi matin, pour les marchés de ce jour. Mais dans ces derniers tems, une mesure arbitraire prise par les commissaires du timbre, ou plutôt par le solliciteur, a forcé quelques-uns de ces journaux à se borner à l'édition du samedi, à moins que l'arrivée de nouvelles extraordinaires ne les détermine à publier une seconde édition le dimanche ou le lundi matin. Le solliciteur du timbre les a contraints à prendre ce parti, en exigeant un double droit pour les annonces qui paraissent dans les deux éditions ; de sorte que si un journal,

(1) Voyez notre 44e numéro.

portant la date du dimanche et publié le matin du jour dont il porte la date, expédie quelques-uns de ses numéros dans la nuit du samedi, le gouvernement perçoit, sur chaque annonce, un droit de 7 schellings (8 fr. 75), au lieu de 3 schellings 6 d. Maintenant comme ces journaux, même les plus répandus, n'envoient pas en province la huitième partie de leurs numéros, et que la poste chôme religieusement le dimanche, on conçoit sans peine combien l'exigence du fisc est odieuse et oppressive.

A la vérité, si, dans notre pays, comme dans quelques autres, où les pratiques de la religion, à défaut de la religion elle-même, sont encore en vigueur, les propriétaires de journaux pouvaient expédier leurs feuilles par la poste, le dimanche après midi, il n'y aurait pas de raison pour qu'ils le fissent le samedi; mais puisqu'on leur refuse cette facilité, il y a une excessive rigueur à les placer dans la cruelle alternative de paraître le dimanche avec les nouvelles de la veille ou de renoncer à l'édition du samedi. Cette mesure blesse également les intérêts des propriétaires de journaux, et la classe si nombreuse de leurs lecteurs. Il semble, d'ailleurs, que l'inaction de la poste est déjà en elle-même un assez grave inconvénient : si elle ne se reposait pas le dimanche, les nouvelles se répandraient dans tout le pays avec plus de régularité et de promptitude, et au lieu de payer une surtaxe au gouvernement, les journaux du dimanche, fidèles à leur titre, suppléeraient efficacement au silence forcé de la presse quotidienne. Mais que les caprices du fisc ajoutent aux rigueurs de la loi, et qu'un journal, contenant cent annonces, ce qui n'est pas sans exemple, soit chargé arbitrairement d'un impôt de près de 20 liv. st. (500 fr.), cette exigence ne nous paraît rien moins qu'une atteinte directe au droit de propriété; heureusement l'industrie a

trouvé moyen de remédier en partie à ce mal. Le sévère puritanisme, qui, dans l'intérêt de la sainteté du dimanche, impose silence au fouet du postillon, ne s'étend pas au-delà des frontières de notre comté : à la distance de dix ou onze milles de la métropole, la poste fait son service ordinaire, sans que l'on ait remarqué les fâcheux effets de la violation du sabbat, et les lettres y sont reçues et acheminées comme pendant le reste de la semaine. Lors donc que le propriétaire d'un journal veut expédier le dimanche un certain nombre de numéros, il les envoie par un messager à l'un des bureaux qui ne sont pas dans le ressort, Barnet, Saint-Alban, ou Kingston, par exemple ; la poste les y reçoit et les fait circuler rapidement dans les comtés. Mais ce moyen de transmission est trop dispendieux pour être d'un usage habituel. Toutefois cet expédient peut servir de leçon aux autorités qui créent à plaisir de semblables difficultés, et si elles ne veulent pas rester en arrière, elles devront infliger une nouvelle taxe à ces journalistes réfractaires, qui se dérobent, autant qu'il est en eux, aux rigueurs salutaires de l'impôt.

Parmi les journaux du dimanche actuellement existans, il y en a fort peu qui soient établis depuis long-tems. Le plus ancien était le *Sunday Monitor*, qui a enfin cessé de paraître ; après lui vient le *Bell's Weekly Messenger*, dont la destinée paraît devoir être plus heureuse, quoique la valeur de ce journal n'égale probablement pas celle que devait avoir le *Sunday Monitor*, avant que le nombre de ses rivaux n'eût porté atteinte à sa prospérité. Cette feuille a été fondée par M. Bell, qui s'occupait beaucoup de spéculations de ce genre. Le *Weekly Messenger* doit avoir eu autrefois une circulation considérable : elle est encore assez étendue pour être

profitable à ses propriétaires, quoique la concurrence lui ait apporté quelque dommage. Le succès possible de ces sortes d'entreprises, qui peuvent d'ailleurs échouer sans compromettre trop gravement la fortune de ceux qui les tentent, amène sans cesse de nouveaux compétiteurs dans la carrière, et force les journaux déjà établis à faire de nouveaux frais pour se soutenir sans désavantage contre les efforts de leurs concurrens. Nous avons vu quels frais entraîne nécessairement l'établissement d'une feuille quotidienne, et nous avons reconnu que, quel que fût le talent des rédacteurs et l'habileté du directeur, il fallait pendant long-tems supporter une perte de 100 liv. st. à 120 (2,500 à 3,000 fr.) par semaine. Un journal du dimanche n'exige aucune avance de fonds; car on peut, sans inconvénient, traiter avec un imprimeur qui prêtera ses presses, en vertu d'un marché, avantage précieux que l'importance et la continuité des travaux interdisent à un journal quotidien. Les frais d'une feuille hebdomadaire s'élèvent à 20 l. st. (500 f.), et il y a des exemples de succès assez rapides pour que ces avances nécessaires aient été couvertes sur-le-champ, et qu'au bout d'une année l'entreprise ait présenté un bénéfice de trois ou quatre cents livres (7,500 ou 10,000 fr.). Ces exemples sont rares, à la vérité, mais toutefois assez fréquens pour tenter les spéculateurs qui veulent courir les chances de cette loterie. Le *John Bull* est un exemple de ces coups de fortune. Cette feuille parut pendant le procès de la reine, sans autre introducteur que quelques annonces et un prospectus qui fut distribué dans les rues de Londres. Ce prospectus était si adroitement rédigé, que les badauds qui en eurent connaissance s'imaginèrent qu'il leur annonçait l'apparition d'un représentant du radicalisme le plus pur. Le titre, à la vérité, favorisait cette

illusion. Aussi, les demandes, pour le premier numéro, furent-elles considérables; mais le désappointement fut égal à l'empressement, et la fureur des dupes alla si loin, non seulement parmi les simples acheteurs, mais parmi les dépositaires, classe ordinairement fort indifférente à la tendance politique des journaux qu'elle débite, que des paquets entiers furent brûlés publiquement. Mais le but des entrepreneurs était atteint, la publicité, condition *sine quâ non* de tout succès; et, en moins d'un mois, les propriétaires du *John Bull* étaient non-seulement couverts de leurs avances, mais nantis d'un bénéfice assez considérable. Le nom de ces heureux spéculateurs est demeuré dans l'ombre; se contentant des profits de l'entreprise, ils ont sacrifié l'honneur qu'ils pouvaient en recueillir. Malheureusement pour les intérêts de la justice, la loi permet aux propriétaires d'un journal d'échapper à la responsabilité de leurs œuvres. Il suffit, conformément aux dispositions d'un acte du Parlement, de déclarer le nom d'un propriétaire et celui du *publisher* et de l'imprimeur. Cette simple déclaration est tout ce qu'on exige. Or, le prétendu propriétaire, dont on livre le nom au bureau du timbre, est un homme de paille, un employé subalterne à qui l'on fait quelques avantages pécuniaires, en faveur desquels il brave la prison, et encourt la responsabilité des péchés d'autrui (1). Cette fiction désarme souvent la justice et empêche, en matière de diffamation, l'offensé de poursuivre

(1) Note du Tr. La même disposition a produit chez nous les mêmes résultats. Nous lui avons dû, pendant quelque tems, la comédie des éditeurs responsables, innocens mannequins, incapables des délits qu'ils s'attribuaient et contre lesquels s'exerçait à regret la sévérité des tribunaux. Le ridicule, plus encore que la loi, a depuis fait justice de ces honnêtes criminels.

la réparation de l'injure. Ce n'est pas que ces plastrons offerts à la vengeance inspirent la pitié, mais c'est que l'indignation d'un honnête homme ne trouve pas son compte à frapper à côté du coupable. D'ailleurs les caractères généreux aiment à se retrancher dans leur dignité, et n'invoquent contre la calomnie que le témoignage de leur conscience et de l'estime publique. Quoi qu'il en soit, la loi est impuissante contre les véritables auteurs des délits, et le système de la fausse responsabilité a été poussé si loin, qu'il y a tel journal dont la propriété est attribuée à des femmes dont la résidence est inconnue, et qui n'ont aucun intérêt dans l'entreprise qui s'est emparée de leur nom.

Nous n'avons pas de détails assez précis sur la circulation des feuilles du dimanche pour parler avec une entière confiance de chacune de ces entreprises en particulier. Cependant nous pouvons assurer, en connaissance de cause, qu'il ne se débite pas moins de cent dix mille numéros, sans compter le tirage du lundi, qui a lieu dans deux ou trois établissemens. Le total des sommes payées au gouvernement pour frais de timbre, et pour la taxe des annonces et les droits de l'excise, dépasse 92,000 liv. st. (2,300,000 fr.) par an. Cependant cette somme, tout considérable qu'elle soit, ne suffit pas à l'exigence du nouveau solliciteur du timbre, car il a fait savoir qu'il préleverait un droit de 3 sch. 6 d. (4 fr. 35 c.) sur chaque paragraphe annonçant une réunion ou dîner, quoique le propriétaire insère ces avis à titre de nouvelles, et qu'il le fasse gratuitement. L'éditeur du *Bell's Life in London*, journal imprimé, dit-on, à 22,000 exemplaires, et qui, par conséquent, paie des droits de timbre très-considérables, a déclaré que cette nouvelle charge était si forte, qu'il était hors d'état de

la supporter. Malheureusement, en pareille matière, la volonté du solliciteur du timbre a force de loi, et toute tentative de résistance, grâce au zèle des commissaires, qui seconde merveilleusement les caprices de ce fonctionnaire, amènerait infailliblement la ruine du téméraire qui s'aviserait de lutter contre cette tyrannie.

L'opinion libérale a pour organes les quatre cinquièmes de ces feuilles du dimanche; l'opinion opposée n'a pour défenseurs que le *John Bull*, l'*Age*, et l'*Old Soldier* (1); mais ces trois champions ne transigent sur aucun point, et soutiennent dans toute leur pureté les doctrines politiques et religieuses des vieux torys. Toutefois la faveur publique s'attache à leurs adversaires, et ils ne comptent qu'un lecteur et demi contre neuf; cette infériorité relative n'est pas un fait sans importance, si l'on considère que ces journaux sont principalement répandus dans la classe moyenne et la classe inférieure. Les anti-catholiques peuvent bien se rassembler en plein air, rallier à leur bannière tout ce qu'il y a de plus ignorant et de plus mal famé dans la société, et se donner ainsi une apparence de force; ils peuvent encore faire grand bruit de leurs pétitions et des milliers de signatures que l'influence de quelques cerveaux brûlés et de quelques fanatiques dans le clergé et la magistrature arrache aux pauvres des dépôts, aux malades des hôpitaux et aux enfans des écoles de charité. Mais que devient cette prétendue majorité, même dans les classes inférieures, lorsque nous trouvons que les feuilles libérales du dimanche, qui prêchent la réforme et la liberté

(1) Cette dernière feuille a cessé de paraître, de sorte qu'il ne reste plus à cette opinion d'autre organe que le *John Bull* et l'*Age*. Nous ajouterons, avec douleur, que, dans la question catholique, le *Bell's Weekly Messenger* s'est rangé du parti de l'intolérance.

religieuse, obtiennent une préférence si marquée sur les soutiens de la cause opposée? On peut objecter que cette proportion, si favorable aux principes de la liberté, n'existe que pour Londres. Il faut bien avouer que le peuple de la capitale a une grande supériorité d'instruction sur les populations des campagnes, que le clergé et la magistrature maintiennent avec tant de soin dans leur antique ignorance. Mais ce qui prouve que, même dans les comtés, la balance penche encore en faveur des mêmes doctrines, c'est que, sur les 250 journaux qui s'impriment hors de Londres, les trois quarts sont consacrés à la défense des principes libéraux. Ce calcul, déjà si favorable à la réforme, remonte à une époque où nos doctrines avaient moins d'organes qu'elles n'en ont à présent, de sorte que le rapport a dû varier en notre faveur, et si, au lieu de prendre pour point de départ le nombre des journaux, nous prenions celui des numéros que chacun d'eux met dans la circulation, ce qui serait la véritable base d'une appréciation rigoureuse, nous trouverions, sans doute, que la proportion ne s'éloigne pas beaucoup de celle que nous avons trouvée pour les journaux de la métropole. Quels puissans auxiliaires nos ministres n'ont-ils pas eus dans les journaux de Londres et des provinces? c'est à leurs efforts qu'ils doivent surtout attribuer le merveilleux succès qui vient de couronner leur entreprise. Ces instituteurs infatigables ont triomphé de l'ignorance qui pesait sur la masse du peuple, et les lumières qu'ils ont répandues ont enfin dissipé les ténèbres que l'intérêt privé et le fanatisme auraient voulu rendre éternelles. Aussi l'émancipation des catholiques, préparée par degrés, au lieu d'exciter les clameurs populaires contre le papisme qui n'auraient pas manqué de l'accueillir il y a quelques années, n'a-

t-elle provoqué que les protestations ridicules du club de Brunswick, honteux et désespéré de sa déconfiture.

Quelques-uns des journaux du dimanche sont rédigés avec un talent qui aurait fort surpris les journalistes du siècle précédent. Si l'on veut trouver des articles de haute critique sur l'art dramatique et la musique, il suffit de feuilleter les pages du *Spectator*, de l'*Examiner* et de l'*Atlas*, pour y rencontrer un grand nombre de morceaux que ne désavoueraient pas nos meilleurs écrivains. Le talent et l'éclat ne manquent pas non plus chez les adversaires des libéraux : le *John Bull* et l'*Age*, par la vivacité de leur style, ne permettent pas à leurs adversaires de se négliger, et les forcent, sans doute, par l'émulation qu'ils excitent, à leur opposer des armes d'une trempe brillante et vigoureuse. La presse hebdomadaire est fortement organisée, et l'influence qu'elle exerce sur les classes moyennes et inférieures de la société lui assure une haute importance.

Les perfectionnemens mécaniques introduits pendant ces dernières années, dans le matériel de la presse hebdomadaire ne l'ont pas laissée en dehors du mouvement général. La dimension de ces journaux est en rapport avec celle des autres feuilles; ils sont imprimés en beaux caractères, et, grâce à l'action des presses mécaniques (1), ils peuvent être délivrés aux dépositaires le

(1) Avant l'introduction des machines, dit le *Mechanic's Register*, dans son dernier numéro, le tirage présentait les plus grandes difficultés, une presse ordinaire ne pouvant tirer au-delà de sept cent cinquante exemplaires en une heure, quelle que fût l'activité des ouvriers. Cette lenteur de la presse forçait les journaux dont la circulation est assez considérable, à mettre en mouvement plusieurs presses ensemble, et par conséquent à multiplier les compositions, ce qui augmentait beaucoup les frais. La différence pour les journaux tirés à sept ou huit mille est au moins de 2,000 liv. st. (50,000 fr.) par an. Nous tenons de l'un des pro-

dimanche matin, et offrir au public le récit détaillé des opérations des hautes cours de justice et des tribunaux de police pendant le jour précédent. Un coup d'œil jeté sur l'*Atlas* peut montrer avec quel soin et quelle étendue ces matières sont traitées. Cette feuille, qui commença à paraître il y a environ trois ans, adopta, à son début, un format beaucoup plus considérable que celui des autres écrits périodiques. La nouveauté du plan et les ressources qu'il offrait aux entrepreneurs pour donner toutes les nouvelles de la semaine, en réservant une large place aux matières littéraires, assurèrent tout d'abord à cette entreprise la faveur publique, quoique l'élévation du prix, un schelling (1 fr. 25 c.), bien supérieur à celui des autres journaux, eût pu déconcerter le zèle des consommateurs. Ce succès, d'un heureux augure, prouve combien le public est disposé à encourager la presse périodique.

L'*Atlas*, qui justifie son titre par ses dimensions colossales, a imité dans son numéro du 22 mars l'exemple donné par le *Times* pour échapper aux droits du timbre sur les supplémens, et, en doublant sa stature, il s'est élevé à cinq pieds trois pouces et demi de longueur sur quatre de largeur. Cet expédient, dirigé contre les prétentions du timbre, nous semble justifié par l'absurdité et la tyrannie de cette administration; en effet, il y a tyrannie à contrarier ainsi, par une mesure arbitraire, l'industrie des entrepreneurs de journaux, et absurdité, puisque l'administration, en réprimant l'usage de ces supplémens au lieu de l'encourager, prive le trésor d'un

priétaires du *Constitutionnel* de Paris, que l'emploi de la presse mécanique leur sauve par an plus de 80,000 fr. de frais, ce qui ne doit point nous surprendre, puisque ce journal, pour servir à tems ses 20,000 abonnés, était obligé de faire huit compositions.

accroissement de recettes que produiraient les perceptions de l'excise. D'ailleurs, le propriétaire d'un journal, livrant au public un supplément dont la rédaction et la composition tombent entièrement à sa charge, n'a-t-il pas des droits à quelques ménagemens? Cependant il paraît que le gouvernement va proposer une mesure contre ces doubles feuilles, et fixer une limite qu'elles ne pourront point dépasser.

Lorsque le *Times* publia, pour la première fois, sa double feuille, quelques curieux s'amusèrent à calculer ce qu'il contenait de matière : en appliquant ces calculs à l'*Atlas* du 22 mars, nous trouverons qu'il remplirait deux forts volumes in-8°, et même trois, en adoptant le système des larges marges dont nos éditeurs modernes font si habilement usage; et que la presse quotidienne de Paris, en réunissant tous ses produits d'un jour, n'opposerait qu'un pygmée au gigantesque *Atlas*. Si le contraste entre cette feuille colossale et les journaux français, tels qu'ils sont aujourd'hui sous leur forme nouvelle, est déjà curieux, quelle figure ferait, à côté de l'*Atlas*, un numéro du *Daily Journal*, dont nos ancêtres admiraient la haute stature? Le malheureux disparaîtrait tout entier dans l'une des quatre-vingt-six colonnes que l'*Atlas* du 22 mars offrait à l'avidité de ses lecteurs. Ce prodigieux numéro, destiné à reproduire en entier les débats du Parlement dans la question catholique, ayant été tiré à 15,000 exemplaires, n'a pas consommé moins de trente rames de papier, dont le poids s'élevait à 4,260 livres, et a payé au gouvernement 60 liv. st. (1,500 fr.) pour les droits de l'excise, et 200 liv. st. (5,000 fr.) pour les frais de timbre. Maintenant, si l'on suppose toutes ces feuilles de papier attachées les unes aux autres, la longueur totale sera de plus de quinze milles (cinq lieues)!

Le nombre des personnes employées à Londres aux journaux du dimanche, le vendredi et le samedi, s'élève au moins à quatre cents, sans y comprendre les vendeurs de journaux et leurs employés. Dans notre premier article sur la presse nous avons évalué à 2,700 le nombre des personnes attachées, tant à Londres que dans la province, au service de la presse quotidienne ; mais dans ce calcul approximatif nous avions omis les vendeurs de journaux et leurs sous-employés. Nous n'avons pas, en ce moment, le moyen d'établir d'une manière rigoureuse le nombre des personnes engagées dans le commerce des journaux de Londres; mais, d'après les renseignemens qui nous ont été communiqués à ce sujet, nous pouvons affirmer que, dans la Grande-Bretagne et en Irlande, toute la presse périodique n'occupe pas moins de deux mille vendeurs, agens et autres employés des vendeurs, ce qui élève notre chiffre à cinq mille. L'opinion commune est que ce nombre est encore plus considérable ; néanmoins nous sommes fondés à croire que notre calcul ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité.

On a déjà vu que le nombre des numéros de journaux du dimanche, distribués chaque semaine, est d'environ cent dix mille, terme moyen. Dans les momens de crise, ce nombre s'élève beaucoup plus haut ; mais il décroît sensiblement quand le calme renaît.

On a souvent agité la question de savoir si le débit des journaux du dimanche, comparé à celui des journaux quotidiens, ne pourrait pas servir de *criterium* pour déterminer le rapport entre le goût du public pour les nouvelles et les ressources qu'il a pour le satisfaire. Il est très-difficile, en effet, lorsque la vente des journaux quotidiens est en baisse, et que par contre-coup celle des feuilles hebdomadaires est en hausse, de savoir dans

quelle proportion le défaut d'intérêt et la gène des acheteurs contribuent à ce mouvement. A la fin de la dernière guerre, le public, rassasié de nouvelles, s'imaginant que la paix ne fournirait plus assez d'alimens à une curiosité de tous les jours, manifesta une indifférence assez générale pour les nouvelles, et il résulta de cette disposition que nombre de lecteurs que l'intérêt des circonstances avait engagés à prendre un journal quotidien, cessèrent de le faire, et se contentèrent de se mettre une fois par semaine au courant des nouvelles au lieu de s'y tenir jour par jour ; mais ce ne fut que pour un tems. Dans les quatre ou cinq dernières années qui suivirent cette ère d'indifférence, les souscriptions sont revenues en foule aux journaux quotidiens, sans que cet accroissement ait porté aucune atteinte à la prospérité des journaux hebdomadaires, et nous pouvons ajouter que depuis six ans le nombre des lecteurs a considérablement augmenté.

Peut-être nous contestera-t-on l'exactitude de nos calculs ; mais comme ils reposent sur des données certaines, il nous est facile de les justifier. Nous montrerons d'abord cet accroissement dans les journaux quotidiens. De tous les journaux en circulation, il n'y a, depuis dix ans, que le *British-Press* qui ait cessé de paraître, sans avoir été remplacé ; quant au *Representative* qui a été réuni au *New-Times*, aujourd'hui le *Morning-Journal*, on ne peut pas dire qu'il ait perdu ses souscripteurs. Parmi les journaux du soir nous avons vu à différentes époques de nouveaux prétendans à la faveur publique, tels que le *True Briton*, l'*Evening Chronicle*, le *Nation and Argus*, disparus après s'être fait une certaine clientelle qui n'avait pas causé un dommage proportionnel aux journaux précédemment établis ; le

nombre de leurs souscripteurs, comparé à celui que perdirent leurs rivaux, était dans le rapport de cent à un, et cependant, en mourant, ils léguèrent à ceux-ci plus de la moitié de ce nouveau fonds de lecteurs. Le *Statesman*, par exemple, qui comptait plusieurs centaines de souscripteurs, les transporta au *Globe*, qui en conserva la plus grande partie. En outre, l'une de ces nouvelles entreprises a prospéré, et il est resté dans la circulation un nouveau journal du soir. Toutefois il ne faudrait pas affirmer que la circulation des six journaux du soir, pris ensemble, soit aujourd'hui plus considérable qu'elle ne l'a jamais été. Pendant la dernière guerre, au moment où l'intérêt était si vivement excité, le nombre des numéros jetés dans le public était prodigieux; mais c'était un paroxisme fébrile, et dans une pareille crise, le débit des journaux ne pouvait pas être considéré comme une preuve des progrès de l'intelligence. On lisait les journaux seulement pour y trouver le récit des batailles et des siéges; aujourd'hui on les lit pour s'instruire. Cette exaltation, causée par la guerre, ne se représentera pas de long-tems, et à défaut de pareils sujets, les colonnes de journaux se remplissent de matières instructives et d'utilité pratique. Depuis la paix, la circulation des journaux n'a jamais été plus considérable que dans ces trois dernières années. Si nous bornons nos remarques aux journaux du soir, nous trouvons que le *Sun* a vu le nombre de ses souscripteurs s'élever de trois cent cinquante à près de deux mille; le *British Traveller*, qu'on peut considérer comme le remplaçant du *Statesman*, a deux fois plus de lecteurs; et le *Standard*, qui date à peine de deux ans, se tire aujourd'hui à quinze cents exemplaires au moins. Le *Courier*, à la vérité, a beaucoup perdu; mais, en revanche, le *Globe*,

en trois ans, a gagné plus de mille abonnés. Le *Star*, dont le discrédit est si complet, n'a pas eu depuis quelques années une circulation sur laquelle il fût possible de perdre beaucoup. Que conclure de là, sinon que le nombre des lecteurs a toujours été croissant, quelles qu'aient été les ressources des particuliers, et que le genre humain, devenu plus raisonneur, s'est enfin émancipé ?

Sans prétendre déterminer avec précision la cause de ce progrès, ne pourrait-on pas l'attribuer en partie à l'établissement de ces cafés ou échoppes où le peuple lit les journaux, et qui ont servi à répandre les feuilles publiques dans tout le pays? La classe ouvrière qui fréquente ces endroits se souciait jadis fort peu des journaux; elle y venait uniquement pour boire et fumer. Aujourd'hui, tout homme qui sait lire, et combien peu ne le savent pas parmi les habitués de ces cafés, tous disons-nous, demandent, en même tems, le journal et leur café. Le changement introduit dans les mœurs par la fréquentation de ces lieux publics est notable. Il suffit, pour l'apprécier, d'examiner la différence qui existe entre les artisans de la capitale et ceux des villes de province et des campagnes où cet usage n'a pas pénétré. On reconnaîtra que c'est à l'influence de la lecture des journaux et aux discussions qu'ils soulèvent nécessairement, que nous sommes redevables des heureux progrès de l'intelligence dans la classe inférieure de Londres. Rien ne contribue plus à perpétuer l'ignorance et les préjugés, qu'un cercle étroit de connaissances, et la lecture exclusive de ces feuilles qui font sans cesse des appels aux passions basses et malveillantes. D'où vient qu'aux dernières élections d'Oxford les trois quarts des membres du clergé donnèrent leur voix à Sir H. Inglis, tandis que

les trois quarts des avocats et des hommes du monde votèrent en faveur de M. Peel ? La réponse est simple : les ministres anglicans, en général, ne sortent jamais du cercle de leurs paroisses ; rarement ils lisent d'autres journaux que ceux que lisaient leurs pères. Aussi, eussent-ils désiré dépouiller les préjugés de leur enfance, et acquérir quelques idées nouvelles, que jamais ils n'en auraient trouvé l'occasion. Il en est de même de la multitude. Aussi long-tems que les artisans passèrent les heures de leurs loisirs dans les maisons publiques où ils songeaient à toute autre chose qu'à la lecture, ils se maintinrent dans cet heureux état d'ignorance qui, suivant l'aristocratie, doit être leur partage ; mais aussitôt qu'on leur ouvrit des cafés, un plaisir d'une espèce nouvelle leur fut révélé. Ils lisent et ils raisonnent, et bien que l'ignorance et les préjugés soient loin d'être vaincus, néanmoins, les progrès qu'ils ont faits doivent satisfaire les amis de l'humanité.

Revenons à notre argument. Nous avons avancé que le nombre des journaux qui circulent aujourd'hui est plus considérable qu'il ne l'a jamais été, sauf les momens de crise. D'après les renseignemens qui nous ont été fournis, on peut évaluer la circulation des journaux du soir à onze mille exemplaires, ce qui donne une différence d'un mille en faveur du présent ; et, en admettant que chaque numéro soit lu par trente personnes (évaluation modérée, attendu la grande quantité de journaux répandus dans les cafés, les cabinets de lecture et autres lieux publics), nous trouvons un surcroît de trente mille lecteurs pour les journaux du soir seulement, et si nous appliquons le même calcul aux feuilles du matin, le chiffre sera bien plus élevé. On peut, sans crainte de mécompte, porter à 5,000 les nouveaux souscripteurs

des sept journaux du matin, le *Times*, le *Morning Herald*, le *Morning Journal*, le *Morning Chronicle*, le *Morning Post*, le *Morning Advertiser* et le *Public Ledger*. Donc, le tirage journalier s'élève à 28,000. En prenant la même base d'évaluation (trente lecteurs pour un exemplaire) nous aurons 150,000 nouveaux lecteurs, ce qui, ajouté à ceux que nous ont donnés les journaux du soir, produit une somme totale de 180,000.

Mais l'accroissement est surtout sensible dans la circulation des journaux hebdomadaires. On ne peut pas l'évaluer à moins de dix mille numéros, d'où il résulte un accroissement proportionnel de 300,000 lecteurs. Ainsi, sans comprendre dans nos calculs, les journaux de provinces, nous obtenons pour somme totale près d'un demi-million de nouveaux lecteurs. Nous espérons établir incessamment la preuve de notre estimation, au moyen des rapports officiels, et nous serions bien étonnés s'ils ne la confirmaient pas.

Si nous jetons les yeux sur l'état des journaux, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de surprise, en comparant le rapport de leur nombre avec la population du pays. Nous avons vu qu'il s'en imprime environ cinq cent mille par semaine. Les états de la population pour 1821 la portaient à 22,000,000; pour mieux établir notre évaluation, nous supposerons qu'elle s'élève aujourd'hui à 25,000,000. Une circulation hebdomadaire de 500,000 journaux donnera par jour un peu plus de 70,000 (1), ce qui fait un journal pour 357 personnes; ou,

(1) Depuis que cet article a été écrit nous avons examiné les rapports officiels du timbre pour l'année 1821, et nous avons trouvé pour cette année un total de 24,000,000 d'estampilles, ou environ 68,000 par jour. Cet état prouverait, si le calcul que nous avons présenté dans notre article est vrai, que l'accroissement, depuis 1821 jusqu'à 1829, est de

déduction faite des exemplaires envoyés aux Indes orientales et occidentales, en Amérique et dans les autres parties du monde, un journal environ pour quatre cents personnes, dans lesquelles sont compris les enfans et ceux qui ne savent pas lire : proportion étonnante et que n'offre aucun autre pays, à l'exception, toutefois, des États-Unis où le rapport en faveur de la population lisante est beaucoup plus élevé ; mais aussi les propriétaires de journaux n'y sont pas, comme chez nous, surchargés de taxes, et les frais d'un journal y sont fort peu de chose.

En calculant d'après ces données, on pourrait estimer à un huitième de la population totale du royaume, le nombre des lecteurs de journaux ; mais comme il est difficile en pareille matière d'arriver à une appréciation rigoureuse, voulant rester en deçà de la vérité plutôt que de la dépasser, nous prendrons le terme de un à vingt pour expression du rapport de ceux qui lisent à ceux qui ne lisent pas, et certes, cette appréciation si modérée fournit encore un puissant argument en faveur de la marche progressive de l'intelligence. Si jamais la publication et le débit des journaux venaient à être délivrés des entraves que l'administration leur a imposées, on ne saurait dire quels développemens prendrait cette industrie, mais il est hors de doute que la société en retirerait d'immenses avantages.

750,000 estampilles par an, ce qui réduirait le nombre des nouveaux lecteurs à 40 ou 50,000 ; mais nous n'avons pas le plus léger doute que, dans l'absence de documens officiels, et par le vif désir que nous avions d'éviter toute apparence d'exagération, nous avons affaibli la circulation des journaux des comtés. Suivant un état publié en 1824, la circulation de ces journaux (et elle n'a pas diminué depuis) était si fort au-dessus de l'évaluation que nous avons adoptée, qu'en prenant cet état pour base, nous trouvons que la différence en plus entre la circulation de 1821 et celle de 1829, pour ces feuilles, dans tout le pays, est au moins de 1,000,000 d'exemplaires.

Une autre question se présente ici, c'est celle de savoir dans quelle proportion ce genre de lecture répand les idées libérales. Nous avons déjà montré le rapport entre les feuilles libérales et celles de l'opinion opposée, et ceux de nos lecteurs qui voudront prendre la peine de faire une simple opération arithmétique ne seront pas embarrassés de répondre à cette question. Citons cependant, comme fait à l'appui, la circulation du *Bell's Life in London.* Ce journal, le plus répandu de tous les journaux du dimanche, et qui, par sa nature, compte le plus grand nombre de ses lecteurs dans la classe inférieure, est un organe de l'opinion libérale. Pendant plusieurs années, sa circulation, qui n'a pas sensiblement diminué depuis, était de 22,000 numéros. Cette feuille a quelquefois publié sur la politique générale des articles vraiment supérieurs, et l'accueil que ses lecteurs ont fait à de pareils morceaux témoigne des progrès du goût et de l'intelligence dans les classes inférieures de la société.

Les feuilles littéraires publiées le samedi sont la *Litterary Gazette* et le *London Weekly Review.* Le premier de ces journaux jouit depuis long-tems de la faveur publique. En général ses directeurs s'abstiennent de toucher à la politique; mais dans certaines occasions où ils se sont un peu écartés de leur réserve habituelle, nous avons observé que la nuance de leurs opinions les rapprochait plutôt des torys que des amis de la liberté. Cette publication donne un bénéfice de 5,000 liv. sterl. (125,000 fr.) environ par an. Le *London Weekly Review* est d'une date plus récente, mais il obtient un succès progressif. Comme la *Gazette,* il s'interdit la politique. L'*Athenæum,* le troisième des journaux littéraires, a pris une marche opposée; quoique consacré spécialement

à la littérature, il a pris franchement une couleur politique et s'est placé dans les rangs des plus chauds défenseurs des opinions libérales. Cependant il obtient peu de succès. Son début fut brillant et d'un heureux augure; mais la détermination qu'il a prise de paraître deux fois par semaine a porté à sa prospérité un coup dont il ressent encore les atteintes.

Nous terminons ici cette partie de notre travail. Nous avions l'intention de renfermer dans le même article ce que nous avons à dire de la presse des provinces et des journaux étrangers sur lesquels nous avons acquis des renseignemens authentiques, mais nous nous voyons forcés d'ajourner cette nouvelle statistique au prochain numéro.

(*Westminster Review.*)

Politique.--Législation.

GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

S'il est un pays qui, plus que tout autre, soit de nature à exciter puissamment l'intérêt des habitans de la Grande-Bretagne, ce sont, sans contredit, les États-Unis. Sortis de notre sein, formés dans le même moule, nourris des mêmes préjugés et professant la même religion que nous, les enfans de l'Union Américaine portent encore nos noms et parlent notre langue. La fortune qui leur fut propice et les progrès du tems mirent dans leurs mains les rênes de leur propre gouvernement. Comment ont-ils usé de ce pouvoir nouveau? Qu'ont-ils fait? quelles institutions ont-ils fondées, eux qui n'eurent pas à lutter contre ces milliers d'obstacles qui, dans les vieilles monarchies européennes, compriment de toutes parts l'opinion publique, et s'opposent à son entier développement?

Toute lumière nouvelle, tout document authentique qui nous arrive sur cet important sujet, est accueilli par nous avec reconnaissance. Chose étrange! on pourrait à peine citer un exemple de voyageur anglais qui, ayant fait d'abord les études nécessaires pour observer avec fruit, ait visité l'Amérique dans l'intention de rendre compte d'une manière impartiale, de sa situation morale et politique, de ses institutions et de ses lois. Voyez l'Irlande si rapprochée de nous, si

intimement liée à notre pays : nous demeurons dans l'ignorance la plus complète de tout ce qui la concerne ; et si la vérité n'a pu encore franchir le canal qui nous en sépare, comment espérer qu'elle parvienne à traverser l'Atlantique ? Pourtant, il ne peut pas y avoir d'occupation plus attrayante, pour un publiciste philosophe, que l'étude de ce peuple d'origine anglaise qui, s'étant aventuré avec succès dans de nombreux essais de constitutions dont les principes sont adoptés aujourd'hui comme bases des gouvernemens libres de tout l'hémisphère occidental, reporte ainsi à la mère-patrie la gloire d'avoir répandu la liberté politique sur une vaste portion du globe. Assurément rien n'est plus curieux que de voir jusqu'à quel point les modifications apportées à notre système par nos frères transatlantiques doivent être considérées comme des améliorations, et, dans ce cas, si quelques-unes d'elles sont susceptibles d'être transportées ailleurs, ou si, étant plus particulièrement propres à l'état de la nation américaine, elles ne peuvent lui être empruntées avec succès.

Pour donner un tableau complet, et cependant aussi bref qu'il nous sera possible, du système du gouvernement de l'Union, nous aurons recours tant aux renseignemens que nous avons pu recueillir par nous-mêmes, qu'aux excellens documens renfermés dans le livre publié récemment par M. Cooper, auteur de romans américains fameux dans les deux mondes (1). Nous chercherons à indiquer le point où s'arrêtent les pouvoirs des états séparés, et celui où commencent les pouvoirs de la confédération ; et, dans l'examen de la législation intérieure,

(1) *Notions of the American, picked up by a travelling Bachelor.* 2 vol. 8°.

nous nous appliquerons à montrer quels résultats ont eus sur l'état social et politique de l'Amérique, les changemens opérés dans sa première organisation européenne. De pareilles recherches ne seront pas inutiles, car cette partie du mécanisme du gouvernement des États-Unis est assez mal comprise chez nous. Pour ce qui concerne la situation intellectuelle de la nation et les progrès qu'elle a pu faire dans les arts de la civilisation, nous nous en rapporterons entièrement à l'autorité de M. Cooper que personne ne récusera. Nous terminerons cet article par une statistique des États-Unis qui permettra au lecteur de leur assigner le rang qu'ils doivent occuper dans l'échelle des nations.

Avant de nous livrer à l'examen des constitutions diverses qui régissent aujourd'hui l'Amérique du Nord, il est bon de se rappeler que les colonies dont elle est composée doivent leur origine à des émigrés qui vinrent s'y établir à des époques différentes. Bien qu'ils s'accordassent pour la plupart à adopter les lois de la mère-patrie, ils différaient entre eux de religion, et ils avaient été poussés, par les motifs souvent les plus contraires, à abandonner les douceurs de la vie sociale au sein de leur commune patrie. Chacune des colonies eut son gouvernement provincial à part, et le degré d'autorité que la couronne conserva sur elles fut loin d'être uniforme. Quelques-unes recevaient de l'Angleterre leur gouverneur et leur conseil, d'autres leur gouverneur seulement; tandis que, dans le Rhode-Island et le Connecticut, le peuple, en vertu d'une charte octroyée par Charles II, jouissait d'une si parfaite indépendance dans tous les actes de son administration locale, qu'à la révolution il ne fut pas nécessaire d'apporter le moindre changement à l'organisation intérieure de ces colonies.

Une d'elles conserve encore aujourd'hui la charte de Charles II ; l'autre y était restée également soumise jusqu'en 1818 ; et ce n'est qu'à cette époque qu'elle s'en est affranchie pour s'en créer une nouvelle.

Avec des organisations si diverses, il n'est pas besoin de faire observer que chaque colonie était entièrement indépendante des autres. Le gouvernement anglais évitait de s'immiscer dans leurs affaires d'administration locale, ainsi que le prouve le rapport fait sur les causes qui amenèrent la première résistance aux actes du parlement, c'est-à-dire le refus de payer à l'Échiquier un léger droit de timbre. L'émancipation ne produisit donc en réalité aucun changement important dans la forme du gouvernement de plusieurs d'entre elles ; tandis que, pour quelques autres, la substitution d'un gouverneur et du conseil ou d'un gouverneur seul, élus par le peuple, au lieu d'être nommés par le roi, paraît avoir été une bien faible modification à leur condition première. Toutefois, lorsque ces colonies se furent ainsi affranchies de tout contrôle étranger, elles trouvèrent leur propre influence si fort augmentée, que l'on comprend sans peine que les principaux meneurs ne voulurent sacrifier, de leur autorité nouvelle, que ce qui était indispensable à la défense commune.

Des efforts isolés n'auraient pu assurer le succès de la révolution ; il fallait la réunion des forces de toutes les colonies. Déjà, dès l'année 1722, on avait conçu un projet de congrès. Trente-deux ans après, en 1754, il s'en tint un à Albany, avec l'autorisation du gouvernement anglais. Il était composé des députés des provinces du centre et de l'est, et devait aviser aux moyens de défendre ces mêmes provinces contre les Français, alors maîtres du Canada, et contre les Indiens alliés des Fran-

çais. Ce fut à cette occasion qu'on proposa un plan de gouvernement fédéral qui aurait embrassé toutes les colonies depuis le New-Hampshire jusqu'à la Géorgie inclusivement. Il consistait en un conseil général de délégués, choisis tous les trois ans par les assemblées provinciales; le président du conseil général restait à la nomination de la couronne. Mais ni le ministère ni les colonies ne s'accordèrent sur les moyens d'exécution, et le projet fut abandonné.

Le premier congrès qui chercha à porter remède aux maux dont on accusait l'Angleterre d'être la cause, s'assembla à New-York en 1765; il établit que le droit d'imposer résidait uniquement dans les assemblées législatives coloniales. Le langage adopté dans le congrès de 1774 fut encore plus positif; mais il était réservé à celui de 1776 de décider l'émancipation; ce fut le 4 juillet 1776 qu'eut lieu la déclaration de l'indépendance des États-Unis.

Nous avons déjà fait observer que le peu de pouvoir que le gouvernement anglais exerçait sur les colonies de l'Amérique du Nord avait été, lors de la séparation, repris par chacun des nouveaux états. L'autorité du congrès reposait alors bien moins sur des principes fixes et définis que sur la conviction où l'on était généralement de la nécessité de la coopération de tous les pouvoirs. Toutefois le besoin d'un pacte ne tarda pas à se faire sentir, et même avant la déclaration d'indépendance, un comité avait été créé pour préparer l'acte de confédération qui, après avoir été agréé par le congrès, fut soumis à la ratification des différens états, en 1777, et accepté par eux dans le courant de l'année suivante.

Cet acte était réellement un traité passé entre les treize états indépendans; il portait que « chaque état conservait

sa portion de souveraineté, de liberté, d'indépendance et de juridiction qu'il n'avait pas expressément déléguée, par le présent acte de confédération, aux États-Unis assemblés en congrès. » L'idée d'un droit égal de souveraineté prédomina tellement dans cette convention, que chaque état, sans égard à l'étendue de sa population, n'eut qu'un seul et même vote dans le congrès. On consacrait ainsi un principe dangereux, selon nous, en donnant aux opinions de la minorité un pouvoir aussi grand qu'à celles de la majorité.

Le principal objet que se proposait la ligue, était d'agir avec ensemble et avec plus d'énergie pour la défense du pays. En conséquence, on établit un trésor général pour la solde des troupes et pour toutes les autres dépenses d'un intérêt national. Le congrès n'ayant aucun pouvoir pour percevoir les taxes, devait s'adresser aux autorités respectives, qui en évaluaient le montant, selon le revenu de chaque province, et qui se chargeaient ensuite de les prélever. Les forces de terre étaient également levées par les différens états, et tous les officiers, jusques et y compris le grade de colonel, nommés par eux.

On réserva au congrès le droit de paix et de guerre, les relations avec les puissances étrangères, la conclusion des traités, la haute juridiction sur les états, pour régler les différends qu'ils auraient entre eux; la délimitation des forces de terre et de mer, et le droit d'imposer à chaque état le contingent de troupes qu'il devrait fournir. Mais les bornes étroites assignées à l'autorité suprême, et surtout la dépendance où elle se trouvait à l'égard des législatures provinciales pour faire sanctionner ses décisions, même à une époque où l'existence de la nation était encore menacée par un ennemi puissant, occa-

sionnèrent une sorte d'inactivité qui s'accordait mal avec les besoins pressans du pays et avec les demandes instantes que le gouvernement central adressait aux gouvernemens particuliers. Lorsque l'on n'eut plus rien à craindre du côté de l'Angleterre, on reconnut que la confédération était privée des pouvoirs nécessaires pour assurer le maintien des intérêts généraux. En effet, chaque législature établissait ses réglemens de commerce d'après ses intérêts particuliers, et quoique tous les états fussent liés par des traités aux autres nations, il devenait de plus en plus impossible au gouvernement central d'en assurer l'observation.

Sans nous arrêter ici aux modifications par lesquelles on tenta, à différentes époques, de remédier aux principales difficultés qui naissaient d'un système évidemment défectueux, nous passerons de suite à l'examen de la constitution adoptée en 1787, et mise à exécution à dater du 4 mars 1789.

La grande distinction qui existe entre le système actuel et celui auquel il a succédé, consiste en ce que le gouvernement fédéral, au lieu d'être, comme auparavant, une simple confédération des états, agit dans tous les cas qu'embrasse sa juridiction, d'une manière directe et immédiate sur les individus, sans qu'il ait besoin de recourir à l'intervention d'aucune autre autorité.

Sur tous les points qui ne lui ont pas été dévolus, la souveraineté reste aux états ; ainsi le peuple américain, quoique soumis, sous plusieurs rapports, à l'action de deux gouvernemens entièrement indépendans l'un de l'autre, fait ses propres lois, en détermine le mode d'application et les exécute sans la sanction de la puissance coordonnatrice.

Dans toutes les affaires qui rentrent dans la juridiction

d'un état isolé, la loi est rendue par la législature locale; et les autorités judiciaires chargées de l'interpréter, les officiers ministériels chargés de l'exécution, sont choisis conformément à la constitution de cet état. Lorsque l'affaire est du domaine du gouvernement général, le congrès rend la loi dont l'exécution est alors confiée à des officiers civils qui ne tirent leur autorité que du pouvoir fédéral. Dans les cas de piraterie et de meurtre, par exemple, il est telle circonstance où les crimes, étant du ressort de juridictions différentes, ne pourraient jamais être évoqués aux mêmes tribunaux.

Il se présente quelquefois des affaires civiles dans lesquelles l'intérêt des parties exige qu'elles poursuivent leurs demandes devant les cours fédérales. Les mêmes cours prononcent sur les réclamations que les étrangers, agissant en vertu d'un contrat, élèvent contre des Américains, et sur les réclamations d'un citoyen d'un état contre le citoyen d'un autre état, bien que la partie lésée ne puisse, en aucun cas, être privée du droit de suivre la réparation de son dommage devant sa cour provinciale. Dans le prélèvement des taxes intérieures, il peut arriver, il est vrai, qu'un même objet soit imposé à la fois par le gouvernement fédéral et par les gouvernemens particuliers; mais ne sommes-nous pas exposés, en Angleterre, à de semblables inconvéniens, lorsque l'on voit la même maison sujette à la fois à la taxe royale et à la taxe paroissiale? En cas de contestation, les droits du gouvernement central doivent toujours être assurés les premiers.

Il est nécessaire d'observer que le gouvernement de l'Union, quoique étant limité dans ses pouvoirs, est suprême dans sa sphère d'action. Par un amendement fait à la constitution, il a été établi que tous les pouvoirs qu'elle ne déléguait pas expressément à l'Union, ou dont

elle n'interdisait pas l'exercice aux états particuliers, étaient respectivement réservés à ces états, c'est-à-dire, au peuple américain.

Les États-Unis, dans toutes les relations qu'ils ont avec les puissances étrangères, pour la paix, la guerre, le commerce ou les autres questions d'intérêt commun, agissent en vertu de leur caractère fédéral, tandis que leurs affaires municipales sont, à quelques exceptions près, réglées par les vingt-quatre législatures particulières. Parmi ces affaires, il en est qui, ayant un intérêt commun à tous les états, rentrent dans les attributions du gouvernement central; telle est, par exemple, l'administration des postes. Le congrès a également pouvoir de délivrer des brevets d'invention et de rendre des lois générales contre les banqueroutes. Mais l'existence de tout gouvernement serait impossible, si au droit de faire des lois on n'ajoutait la possibilité de les mettre à exécution; aussi, la constitution a-t-elle pourvu, en termes exprès, aux différentes nécessités du pouvoir exécutif, et une des premières modifications apportées à l'ancien acte de confédération a été d'accorder au gouvernement de l'Union l'autorité nécessaire pour établir et lever les taxes indispensables à la défense et au soutien de la république.

La division des pouvoirs entre les administrations locales et une administration centrale semble le moyen le plus efficace pour appliquer, à une vaste étendue de territoire, un système de gouvernement libre, et pour remédier aux inconvéniens qui amenèrent la destruction des anciennes républiques. A Rome et dans la Grèce, les seuls habitans des capitales jouissaient des avantages politiques réservés à quiconque possédait le droit de cité. L'établissement du système représentatif détruisit ce pri-

vilége en faisant participer tous les citoyens à la puissance législative, quelque éloignée que fût leur résidence du siége du gouvernement. Mais, dans un grand état, en supposant même les députés les plus dévoués aux intérêts des localités, il est impossible que le gouvernement porte une attention égale aux besoins des provinces éloignées, sans s'exposer à se voir arrêté dans sa marche par une infinité de petits détails qui le détournent d'objets d'une plus haute importance. Grâce à la division adoptée aujourd'hui aux États-Unis, les districts les moins rapprochés, aussi bien que ceux qui sont situés dans le voisinage de Washington, ont, s'il est permis de s'exprimer ainsi, leur gouvernement à leur porte, et les intérêts de la communauté, si minces qu'ils soient, ne souffrent jamais de retards. D'un autre côté, les affaires dont la décision est confiée au congrès sont toujours d'une nature assez grave et d'un intérêt assez général pour éveiller l'attention de la nation entière.

Il ne faudrait pas supposer, d'après ce qu'on vient de dire, que le gouvernement américain n'offre aucun des inconvéniens qui doivent nécessairement résulter d'une forme aussi compliquée. Depuis l'établissement de la constitution, nous trouvons les principaux publicistes américains divisés en deux partis, dont l'un réclame la stricte observation des lois, tandis que l'autre voudrait les interpréter d'une manière plus libérale en faveur du pouvoir central de l'Union, et cette question a souvent fait naître des discussions très-vives. Toutefois, on a cherché à élever une barrière contre les envahissemens respectifs de ces deux souverainetés parallèles, en attribuant au pouvoir judiciaire un degré d'autorité qu'il n'a, ce nous semble, dans aucun autre pays. Si le congrès, dans une mesure quelconque, a dépassé les limites qui

lui sont assignées, le citoyen, poursuivi pour violation de la loi, peut se borner, dans sa défense, à démontrer l'inconstitutionnalité de la loi en question; et bien que cette loi ait été rendue dans les formes voulues, si la cour décide qu'elle contrevient à la constitution, qui est la loi suprême du pays, elle la déclare nulle et de nul effet. C'est ainsi qu'on a vu des lois purement politiques, relatives à des objets sur lesquels la juridiction du congrès est absolue, être néanmoins considérées comme non avenues.

Mais, quelque important qu'il soit de contenir le gouvernement général dans l'exercice de ses attributions, il y aurait eu imprévoyance et danger à prévenir les changemens que la marche du tems ou des circonstances particulières au pays peuvent rendre nécessaires dans la loi fondamentale. La loi elle-même y a pourvu, et ce qui se fait chez nous par l'omnipotence parlementaire, s'opère aux États-Unis par le concours du congrès et de la majorité des législatures particulières.

Nous n'apprendrons à aucun de nos lecteurs que le président des États-Unis d'Amérique est le chef suprême du gouvernement, et qu'en lui réside le pouvoir exécutif. La puissance législative se partage entre le président, un sénat et une chambre des représentans.

L'autorité du président peut être comparée à celle d'un roi d'Angleterre; mais il y a, entre leurs caractères politiques respectifs, cette importante distinction, qu'ici les ministres sont seuls responsables, tandis que le président des États-Unis doit répondre personnellement de tous les actes de son gouvernement. Il peut, à la vérité, appeler à son conseil les chefs de chaque département; mais il n'en est pas moins justiciable de l'opinion publique, et en aucun cas il ne serait admis à alléguer, pour sa

justification, qu'il s'est soumis à l'avis de son conseil. Le président nomme à presque toutes les places de l'administration, sauf l'assentiment du sénat. Un traité n'est valide qu'autant qu'il a été confirmé par le vote des deux tiers des membres du sénat, et le congrès a, seul, le droit de déclarer la guerre. Le président, ainsi que nous l'avons déjà dit, participe à la puissance législative, mais il ne possède pas un *veto* absolu, et malgré son refus de sanctionner un bill, ce bill aura force de loi, s'il a été voté par les deux tiers des deux chambres.

La présidence est élective, et se renouvelle tous les quatre ans. Chaque état désigne ses électeurs, dont la totalité ne doit pas dépasser le nombre des sénateurs et des représentans réunis. Ces électeurs, assemblés dans leurs capitales respectives, votent au scrutin par ballottage, et les bulletins envoyés ensuite au président du sénat, sont ouverts par lui en présence des deux chambres. Si un candidat a obtenu la majorité, il est aussitôt nommé président; sinon, la chambre des représentans, votant par état, et non par têtes, choisit sur les trois premiers noms portés sur la liste.

L'élection du vice-président se fait en même tems que celle du président et par les mêmes colléges. Si aucun des candidats n'a obtenu la majorité, le sénat choisit, au scrutin, celui des deux premiers qui ont réuni le plus de voix. Le vice-président est, de droit, président du sénat, et, en cas de mort, c'est lui qui est appelé à remplacer le président des États-Unis, jusqu'à l'expiration des quatre années. Néanmoins, dans les circonstances ordinaires, il n'y a aucune grande importance politique attachée à la charge de vice-président.

Le sénat et la chambre des représentans forment, à proprement parler, la haute législature. Les membres

du sénat sont élus pour six ans, mais de manière que cette chambre se renouvelle par tiers, tous les deux ans. Ils sont nommés par les législatures des différens états, qui, sans égard à leur population respective, ont tous également droit à désigner deux sénateurs.

Les membres de la chambre des représentans sont élus pour deux ans, par tous les citoyens des états, ayant droit de voter dans les nombreuses ramifications de leurs législatures locales. On a sagement proportionné le nombre des représentans à la population de chaque état, et aujourd'hui ce nombre varie de un à trente-cinq. La seule infraction faite à cette règle consiste en ce que, dans le recensement de la population, on a exclu les Indiens qui ne sont soumis à aucune taxe, et que l'on n'y a compris les esclaves que pour les trois cinquièmes de leur évaluation réelle.

Les juges de la cour suprême des États-Unis, quoique revêtus de la plus haute autorité, puisqu'ils peuvent casser les lois, en les déclarant contraires à la constitution, n'en sont pas moins nommés par le président et par le sénat, de même que les autres officiers publics. Toutefois leurs places sont inamovibles.

Cette séparation entre les différens pouvoirs a été établie d'une manière si absolue, qu'un article de la constitution porte que « quiconque remplira des fonctions dépendantes du gouvernement de l'Union ne pourra, sous un prétexte quelconque, siéger dans aucune des deux chambres, tant qu'il continuera de remplir lesdites fonctions. » On est d'abord tenté de croire qu'il doit résulter un grave inconvénient de l'absence des ministres dans les chambres, pour la défense des actes de l'administration ; il n'en est rien. Au commencement de chaque session, les chambres nomment plusieurs comités per-

manens, auxquels on renvoie l'examen des divers sujets énoncés dans le message du président, et si, pendant le cours de la session, il se présentait quelque autre objet imprévu, il serait également renvoyé à un de ces comités ou à un comité choisi spécialement pour en prendre connaissance. Le président de chaque bureau est chargé de soutenir les rapports des comités et de fournir à la chambre tous les renseignemens dont elle a besoin pour éclairer son opinion. Ces renseignemens et les documens officiels sont communiqués aux rapporteurs par le gouvernement qui, en aucun cas, ne peut se refuser aux demandes qui lui en sont faites. En Angleterre, un membre de la Chambre des Communes pose verbalement sa question à un ministre, et la réponse du ministre se fait aussi verbalement. Aux États-Unis, la coutume est de s'adresser au président ou à un des secrétaires d'état, qui transmet ensuite par écrit la réponse aux éclaircissemens demandés. Pour tout ce qui est relatif au budget, le secrétaire du département des finances doit, selon qu'il en est requis, donner aux deux chambres ses informations en personne ou par écrit. Un pareil usage devrait à la longue assurer à ce fonctionnaire le privilége qu'ont en France les ministres qui ne font point partie des chambres; mais jusqu'ici il ne s'est pas encore introduit dans les habitudes parlementaires des Américains.

Les constitutions provinciales diffèrent, pour la plupart, les unes des autres. Lorsque le peuple se dépouilla d'une partie de ses droits pour en investir le gouvernement fédéral, chaque état se prescrivit aussitôt son mode d'administration intérieure, et détermina à sa guise le degré d'autorité qu'il entendait confier à ses chefs particuliers; toute liberté leur fut laissée à ce sujet. Mais il est un point, cependant, sur lequel ne peut s'exercer cette liberté

illimitée, c'est la nature même de leur gouvernement. Un article de la constitution fédérale porte que les États-Unis devront garantir à chaque état la forme de gouvernement républicain (1).

Quelles que soient les différences de détails que l'on remarque dans les systèmes de constitutions établis par les états, pris isolément, ils s'accordent tous entre eux, et avec la constitution fédérale, pour la division générale des pouvoirs. Les gouverneurs des états sont choisis par voie d'élection, de même que le président; mais leur pouvoir se prolonge moins long-tems, et quelques-uns ne restent en place que pendant deux ans, ou même pendant une année. Dans certains états, ils sont nommés par la législature; dans d'autres ils le sont directement par le peuple. La durée de la seconde chambre de ces législatures est ordinairement fixée à un an; on ne cite qu'un seul exemple du contraire : quant à la durée de la chambre haute, composée de conseillers ou de sénateurs, elle varie de un an à quatre ans.

On ne trouvera pas plus d'uniformité dans les conditions requises pour être électeur. Dans les provinces du centre et de l'est, elles sont si peu rigoureuses, que la presque universalité des citoyens est appelée à donner son suffrage. Les pauvres seuls, et les gens repris de justice, sont exclus des élections. Le vote par ballottage a prévalu

(1) NOTE DU TR. Après la révolution de 1660 qui mit aux mains du roi de Danemark le pouvoir absolu et le plus complètement absolu qu'on puisse imaginer, Frédéric III promulgua sa *loi royale*, dans laquelle il est dit expressément que le seul usage de son autorité illimitée qui soit interdit au monarque, est de la modifier et d'altérer en quoi que ce soit la nature de sa puissance absolue. N'est-il pas singulier de voir l'extrême despotisme et la liberté poussée à ses dernières limites, se créer ainsi des barrières contre eux-mêmes et chercher à se prémunir contre les dangers d'une volonté sans contrôle?

dans les élections pour les législatures d'état, et par conséquent pour celles des représentans au congrès. Cette question ayant été débattue récemment au parlement, nous avons pu apprécier tous les reproches que l'on fait à ce mode de suffrage, et le résultat de notre examen a été qu'il n'en existe pas de plus simple et de plus favorable. Dans plusieurs grandes villes où, en un seul jour, on a eu à recueillir quelques milliers de votes, on a toujours trouvé l'accord le plus parfait entre le nombre des votans et le nombre des bulletins déposés dans les boîtes, et l'on a reconnu ainsi l'impossibilité de la plus légère fraude.

En général, les juges provinciaux conservent leurs places tant qu'il ne s'élève aucun grief contre eux, quoique en plusieurs circonstances l'on ait fixé un terme à leurs fonctions. Dans le Rhode Island ils sont réélus tous les ans, en vertu d'une disposition de l'ancienne charte, qui n'a pas été abrogée. A New-York, ils ne peuvent plus siéger après l'âge de soixante ans, et dans le Connecticut après soixante et dix ans.

Il est un autre sujet qui tient une place importante dans les institutions de la plupart des autres peuples, et dont la constitution des États-Unis s'occupe à peine : nous voulons parler de la religion. Un de ses articles porte que « le congrès ne rendra aucune loi sur l'établissement d'une religion quelconque, et n'empêchera le libre exercice d'aucune. » Toutefois cet article n'influe en rien sur le droit des législatures d'état, qui règlent cette matière comme elles l'entendent. Mais le principe, tel que l'a admis le pacte fédéral, se retrouve plus ou moins développé dans les constitutions provinciales, et quel qu'ait été l'esprit d'intolérance que les premiers émigrés aient apporté d'Europe en Amérique, leurs descendans sem-

blent rivaliser d'efforts pour faire marcher de front la liberté politique et religieuse. A son dernier soupir, l'illustre et vénérable Jefferson rappelait avec un noble orgueil qu'il avait contribué au succès de cette double liberté, et il ordonnait que pour toute épitaphe on inscrivît sur sa tombe : « Auteur de la déclaration d'indépendance et des statuts de Virginie pour la liberté religieuse. »

A la vérité, quelques états, tels que le New-Jersey et la Caroline du Nord, n'admettent que les protestans aux emplois publics ; mais ces lois exclusives datent de la première année de l'indépendance, et à cette époque les Américains avaient encore une grande confiance dans la sagesse des institutions de leur ancienne patrie. Si elles n'ont pas été toutes rapportées, comme l'a été dernièrement la loi du Maryland, qui mettait les juifs dans une sorte d'incapacité, cela tient sans doute à ce qu'il existe peu de catholiques dans ces états, et que par conséquent elles sont peu oppressives. On y eût déjà porté remède si le mal avait été plus grave. On cite aussi deux ou trois états qui obligent chaque citoyen de contribuer aux frais d'entretien des ministres de la religion ; mais ils laissent à leur choix de désigner, dans la paroisse ou dans le district, l'église à laquelle ils veulent payer leur taxe. Autant que nous en pouvons juger, d'après un examen attentif des différentes constitutions, ces cas sont les seuls exemples d'entraves apportées à la liberté de religion, et nous croyons qu'il suffit de les relever pour qu'on les fasse bientôt disparaître des statuts des états américains.

Qu'on n'aille pas conclure de ce que nous venons de dire, que le peuple des États-Unis demeure indifférent à tout ce qui touche aux matières religieuses. Bien loin de là, on ne voit nulle part plus d'assiduité dans les temples, et ils observent si rigoureusement le dimanche et

les fêtes, qu'au dire des voyageurs anglais qui ont parcouru l'Amérique en tout sens, on se croirait revenu au tems des puritains. Nulle part aussi le clergé ne vit avec plus d'aisance. Il est vrai qu'on ne trouve pas, dans les diverses églises américaines, des bénéfices tels que ceux de Durham; mais, en revanche, on n'y trouverait pas un ministre dans un état de misère approchant de la position vraiment déplorable de nos curés. Les revenus et la considération des membres du clergé s'élèvent en raison du rang qu'ils occupent et des connaissances que l'on exige d'eux ; de sorte qu'à mérite égal, un ministre du culte peut gagner autant d'argent qu'un médecin ou qu'un avocat.

Antérieurement à la révolution, l'église épiscopale avait reçu des terres dans certaines parties de l'Union, qui dispensent aujourd'hui de la taxe paroissiale les lieux où de pareilles donations ont été faites. Nous avons aussi parlé plus haut des impôts établis par deux ou trois états pour le soutien du clergé. Mais, dans la plupart, il est entretenu aux frais du public par des cotisations plus ou moins volontaires, selon les lois locales, et que l'opinion et l'usage ont fini par rendre, pour ainsi dire, obligatoires. La dépense pour l'érection des églises se fait également au moyen des cotisations. Aux États-Unis, l'opinion publique, tout en laissant les individus maîtres de leur croyance, les contraint néanmoins de faire choix d'une église et de s'y attacher. Une multitude de congrégations, aussi variées dans leur forme que dans leur nom, s'y sont établies, qui, reconnues aujourd'hui comme corporations ou corps politiques, ont droit d'acquérir et de gérer leurs affaires temporelles. L'existence de ces corporations a dû être sanctionnée par une loi spéciale dans certaines provinces, tandis que, dans d'autres,

elles se sont formées à l'instar des *sociétés anonymes*, que les Français ont adoptées en matière de commerce ; il en résulte de grands avantages pour quiconque en fait partie.

Si l'on remonte à l'origine de la nation américaine, on comprendra sans peine qu'elle doit être divisée en autant de sectes religieuses qu'on en compte en Angleterre. La plus nombreuse, principalement dans les états de l'est, est celle des congrégationalistes ou indépendans, qui dans le Massachussetts est en nombre à peu près égal avec les unitaires et les calvinistes, tandis que dans les autres provinces de la Nouvelle-Angleterre les calvinistes sont dans une proportion plus forte. M. Cooper estime les indépendans et les presbytériens ensemble à trois mille congrégations, et les anabaptistes à deux mille. Les méthodistes viennent ensuite : on voit, d'après les documens officiels des épiscopaux (ceux de l'église anglicane) qu'ils entretiennent dix évêques et trois cent quatre-vingt-quatorze ecclésiastiques. La juridiction de ces évêques ne s'étend pas au-delà des matières de religion, et encore n'atteint-elle que les personnes de leur communion qui veulent bien s'y soumettre. On trouve, en outre, en Amérique, des quakers, des luthériens, des frères moraves, et plusieurs autres sectes inconnues à l'Angleterre.

Les catholiques, qui émigrèrent en grande partie de l'Irlande, se sont établis dans les grandes villes du Maryland, de la Floride et de la Louisiane. Quelle qu'ait pu être autrefois leur situation à l'égard de leurs frères hérétiques, il est certain qu'aujourd'hui ils commencent à n'être plus pour eux un objet d'effroi et d'inquiétude. Le fait suivant en est la preuve : les districts nouvellement formés, dont la population n'est pas encore assez forte pour qu'ils soient élevés au rang d'état, envoyent

au congrès des délégués qui, sans avoir droit de voter, assistent et prennent part aux délibérations. Il n'y a pas long-tems que, dans le Michigan, un de ces nouveaux districts, un prêtre catholique fut choisi comme délégué au congrès, bien que les neuf dixièmes des électeurs fussent protestans, et que les plus influens personnages du pays eussent brigué cette mission. Rien ne prouve mieux, selon nous, que de tels exemples, l'esprit de tolérance et d'égalité qui règne aujourd'hui aux États-Unis en matière de religion.

L'abolition du droit d'aînesse, qui, à la vérité, n'est pas particulière à l'Amérique, doit nécessairement avoir un jour des conséquences très-graves sur sa condition sociale et politique. Il en est, à cet égard, comme de la religion; les usages varient selon les localités : mais en général, dans tous les états de l'Union, le plus parfait accord règne sur la nécessité et la légitimité du principe. Chaque état a, par des lois expresses, abrogé les substitutions, et ordonné que, dans le cas où un homme meurt sans testament, ses enfans partagent son bien par portions égales. Il n'y a pas, comme en France, un partage forcé de la terre, car chacun peut, par testament, faire de sa propriété telles dispositions qu'il juge convenables. Toutefois l'opinion publique s'accorde si bien avec la loi, qu'on trouve peu d'exemples de successions où des membres d'une même famille auraient été avantagés les uns aux dépens des autres. Un pareil système, en prévenant l'accumulation des grandes fortunes détruit à l'avance le germe de toute noblesse, et assure l'avenir des institutions républicaines.

C'est en réalité une loi agraire et la seule praticable : nous croyons qu'elle suffit pour donner un démenti formel aux opinions de ces profonds publicistes, qui,

oubliant que le système féodal est déjà bien loin de nous, et que l'égalité politique est encore de fraîche date, nous prédisent que d'un jour à l'autre l'Amérique finira par arriver à la condition de nos monarchies ou de nos aristocraties d'Europe.

Les inconvéniens résultant de la subdivision des exploitations agricoles, contre laquelle certains économistes se sont tant récriés, ne paraissent pas être à craindre de sitôt pour les États-Unis. Il faudrait, pour pouvoir y appliquer les résultats de la théorie de Malthus, que la population surabondât dans les vastes districts de l'ouest, et on en est loin encore. Il est certain que dans les états de l'est, les seuls où la population soit agglomérée, l'étendue des fermes n'a, à proprement parler, éprouvé aucune diminution pendant le siècle dernier. Ces relations de seigneur et de tenancier qui existent chez nous, sont restées tout-à-fait inconnues aux Américains; et, à l'exception des terres à la culture desquelles on emploie les esclaves, la plus grande partie des exploitations se fait par de petits propriétaires qui ensemencent eux-mêmes leurs propres champs. L'usage, à la mort d'un propriétaire cultivateur, est qu'un de ses fils, presque toujours l'aîné, succède à la propriété du sol; il abandonne à ses frères et sœurs les effets mobiliers, et leur donne sur son patrimoine des hypothèques jusqu'à concurrence de leur part dans l'héritage paternel. De cette manière on prévient les inconvéniens que la trop grande division des terres a pour l'agriculture. Les frères puînés, ainsi pourvus, se livrent au commerce, ou vont chercher dans les nouveaux états une terre vierge et fertile, sur laquelle ils puissent prospérer et faire souche d'une nouvelle famille.

Outre les deux points principaux de la religion et du droit

d'aînesse, mentionnés ci-dessus, la loi commune et les divers statuts d'Angleterre ont subi des modifications qui, plus ou moins adoptées dans la pratique, forment la base de la jurisprudence de chaque état, la Louisiane exceptée. Mais comme on citerait à peine deux provinces où ces modifications aient reçu le même degré d'extension, il nous est impossible de les examiner ici, et de les faire connaître d'une manière précise.

La plupart des législatures particulières se sont livrées à une classification minutieuse des crimes; mais, hors les cas de meurtre et d'incendie de maison habitée, la peine de mort n'est presque jamais infligée par les tribunaux provinciaux. Grâce à l'institution des procureurs criminels, dont l'office est de soumettre aux grands jurys le cas d'infraction aux lois, et d'en suivre ensuite l'action devant les tribunaux compétens, les parties lésées n'ont pas en Amérique, comme chez nous, outre le dommage qu'elles ont souffert, l'obligation souvent fort onéreuse de poursuivre leurs agresseurs. D'un autre côté, la loi accorde toujours un conseil à l'accusé, et s'il est dans l'impossibilité de s'en procurer, la cour lui en assigne un d'office.

De nombreux essais ont déjà été tentés pour simplifier la procédure civile, et dans toutes les provinces de l'Union on sent vivement à cet égard le besoin d'amélioration. Les premières ont été faites par les jurisconsultes de la Louisiane, et nous avons eu entre les mains les rapports des commissaires nommés pour la révision des lois de New-York, qui ont consacré deux ou trois années à refondre le corps entier des statuts de cette province, d'après la forme des codes français.

N'est-il pas bizarre de voir ici repousser opiniâtrément les opinions de grands publicistes, tels que Bentham et

autres, sous le vain prétexte qu'elles ne reposent que sur des abstractions, et se refuser à examiner si les Américains n'ont pas obtenu dans la pratique quelque utile réforme dans un système de lois qui nous est commun avec eux? En effet, il semble assez singulier que le parlement, sans alléguer aucun motif plausible contre les changemens demandés, s'épuise chaque année en discussions inutiles pour démontrer la nécessité de conserver religieusement ces formes antiques, que, depuis un demi-siècle, nos frères transatlantiques ont abrogées, sans qu'il en résultât pour eux le plus léger inconvénient. Aussi ne craignons-nous pas de recommander aux comités de législation, nouvellement institués chez nous, de pousser leurs investigations jusqu'en Amérique; ils verront qu'il n'est pas un seul des projets de réforme qui leur ont été soumis, qui n'ait déjà été tenté dans ce pays-là, et dont la pratique n'ait prouvé l'utilité ou l'impossibilité. Néanmoins, il reste encore beaucoup à faire en ce genre aux États-Unis, pour contenter les besoins publics, et l'on n'aura vraiment atteint le but que l'on se propose que lorsque la république possédera un code complet et uniforme, fondé sur les bases immuables de la raison et de la philosophie.

Les institutions politiques des États-Unis, et le droit de suffrage que possèdent la plus grande partie des citoyens, supposent dans la masse de la nation un haut degré d'intelligence. Aussi voit-on que les États de la Nouvelle-Angleterre, et principalement celui de New-York, n'ont rien négligé pour répandre l'instruction et les lumières parmi le peuple. En 1825, on comptait à New-York 7,773 écoles publiques, entretenues, en tout ou en partie, aux frais de l'état, dans lesquelles étaient admis 425,000 élèves, et dans ce nombre ne sont pas com-

prises 656 écoles existantes déjà à cette époque, mais sur la situation desquelles le gouvernement n'avait pas encore reçu de documens authentiques.

Outre les fonds affectés à ce grand nombre d'écoles primaires, l'état de New-York en a aussi pour la subvention des écoles dites classiques : des donations particulières ont également servi à fonder plusieurs colléges. On retrouve, dans quelques autres provinces, la même prévoyance pour l'instruction publique, et le congrès, en autorisant la création de nouveaux états, et leur incorporation au sein de l'Union, a ordonné qu'une portion serait prise sur les terres communales pour être affectée spécialement à l'entretien des écoles primaires, et à l'établissement d'un certain nombre de colléges.

Le système d'éducation adopté dans les colléges est conforme à celui que nous suivons en Angleterre. A l'époque de la révolution, on ne comptait guère en Amérique qu'une demi-douzaine de colléges ou universités : depuis lors, ils se sont tellement multipliés, que chaque état a le sien, et qu'on pourrait citer telle et telle province qui en possède plusieurs. Le nombre des étudians et l'instruction qu'ils y reçoivent dépendent entièrement des localités ou de la carrière à laquelle les élèves sont destinés. En général, les différens grades s'obtiennent aux conditions exigées dans les universités d'Écosse, bien qu'en certains cas l'instruction y soit beaucoup plus forte. Nous ne saurions dire si la direction imprimée aux études en Amérique est la meilleure et la mieux adaptée aux besoins du pays; car, à si grande distance, il est difficile de se former une opinion exacte; mais il nous semble, qu'eu égard à la nature des occupations auxquelles la plupart de ces jeunes gens doivent être un jour appelés, il serait plus utile et plus profitable de les for-

tifier dans la connaissance des langues modernes que de leur faire consumer un tems précieux sur des langues mortes dont l'étude absorbe la plus grande partie des travaux académiques.

Il existe, en outre, sur plusieurs points de l'Union, des écoles de médecine. Personne n'ignore qu'un grand nombre de jeunes élèves en médecine se rendent, chaque année, en Allemagne et en France, pour y terminer leurs études, et reviennent ensuite exercer leur profession dans leur patrie. On ne regarderait pas aujourd'hui aux États-Unis l'éducation d'un jeune Américain comme complètement faite, s'il n'avait visité les pays étrangers; aussi, soit en Italie, soit dans les autres parties du continent européen, sont-ce les noms des Américains qui, après ceux des Anglais, se trouvent le plus fréquemment sur les registres où la police force chaque étranger de se faire inscrire. Leurs journaux, dont le nombre s'élève à 840, montrent jusqu'à quel point les lumières sont répandues en Amérique. Plusieurs de ces journaux paraissent chaque semaine, et ne coûtent que deux dollars par an, environ 11 fr. Il y a 7,617 bureaux de poste, et l'on évalue à 99,134 milles les routes de poste que la malle-poste parcourt.

On peut, d'après ce qu'on vient de voir, se former une idée assez juste de l'état de la société en Amérique. Il ne faut pas s'attendre à y trouver le luxe et le raffinement de notre aristocratie d'Europe; l'extrême division des propriétés s'oppose à l'établissement des grandes fortunes. Cependant on ne doit pas non plus en conclure que l'égalité politique des citoyens les suive dans leurs relations sociales, ni que toute distinction en soit bannie. Ce serait là une conclusion aussi peu logique que celle que l'on voudrait tirer ici de l'égalité de nos droits civils. De

ce que Hunt ou Cobbett peuvent être élus, et siéger au Parlement, il ne s'en suit pas nécessairement qu'ils aient droit à s'asseoir à la table de leurs nobles collègues. Les classes et les séparations de la société sont dans la nature même des choses, et résultent des manières, de l'éducation ou de la fortune. Ainsi, si l'on venait nous dire qu'à New-York ou à Philadelphie il se rencontre des *dames patrones*, qui exercent sur leur société un empire aussi absolu que celui des nobles présidentes d'*Almack* sur la haute société de Londres, nous n'aurions aucune répugnance à le croire. Tant que de semblables distinctions n'ont pas d'autre fondement que l'assentiment que chacun consent à leur donner, il serait ridicule de les interdire, et le républicain le plus rigide aurait mauvaise grâce d'en prendre ombrage. Contraindre des personnes de goût et d'habitudes opposés à vivre ensemble, ou priver celles qui se conviennent de la faculté de se réunir comme bon leur semble, serait l'atteinte la plus odieuse portée à la liberté individuelle. Qu'on laisse à la majorité la part qu'elle doit avoir dans le gouvernement, et elle saura bien empêcher que l'influence du petit nombre devienne jamais dangereuse.

Il est impossible de clore cet article, quelque long qu'il soit déjà, sans parler des esclaves qui forment, en y comprenant les nègres libres, le septième de la population des États-Unis. Nous savons toutes les difficultés qui s'opposent chez eux à l'émancipation; mais, en même tems, nous ne craignons pas d'assurer que les états où l'esclavage s'est maintenu n'ont pas fait tout ce qui dépendait d'eux pour améliorer progressivement la condition malheureuse de la race noire. C'est dans les provinces du sud et du sud-ouest, là où s'est conservé le système de culture de nos îles des Indes occi-

dentales, que les esclaves se trouvent en plus grand nombre. Dans celles de l'est et du centre, on emploie les noirs libres soit comme domestiques de service, soit aux travaux agricoles, car il s'en rencontre encore bien peu parmi eux qui soient propres aux arts mécaniques. Rien n'est plus rare que de voir des nègres affranchis s'élever à des professions indépendantes. Cependant on peut espérer que la nouvelle augmentation du tarif des États-Unis sur les importations aura pour résultat d'appliquer aux travaux des manufactures un plus grand nombre d'esclaves et de noirs libres qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, et les derniers essais prouvent qu'on peut s'en servir avec avantage.

La majeure partie des habitans des États-Unis (plût à Dieu que nous pussions dire la totalité !) commence enfin à ouvrir les yeux sur les dangers et l'injustice de l'état d'esclavage ; mais, par malheur, les droits des colons dans les états du sud et la condition morale de la race noire s'opposeront long-tems à son entière abolition. Ce sont ces mêmes causes qui perpétuent l'esclavage dans nos possessions des Antilles. Dans les provinces du nord et du centre, où les noirs sont peu nombreux, on a adopté, depuis quelques années, un système d'émancipation graduelle, qui consiste à affranchir les enfans nés après une époque donnée, et parvenus à un certain âge ; cette sage mesure ne peut manquer de mettre bientôt fin à une servitude incompatible avec les institutions si libérales de l'Amérique. Quoi qu'il en soit, les noirs libres n'y sont en aucun lieu sur un pied d'égalité avec les blancs, et même dans plusieurs provinces, on ne les admet pas à une entière participation des droits politiques. Il n'est pas besoin d'aller chercher la cause de cette infériorité dans la différence de constitution phy-

sique des deux races ; il faut l'attribuer à l'état d'abrutissement dans lequel on a tenu les nègres depuis plusieurs générations. Soumis à un régime pareil, les blancs se trouveraient dans la même condition morale que les nègres, et ceux-ci ne se releveront de la dégradation où ils sont tombés que lorsque la cause qui l'a produite aura cessé d'exister. Après un aussi long vasselage il faut du tems au noir pour pouvoir s'élever à la dignité d'homme libre et en réclamer les droits, car il est certain qu'il ne saurait éprouver le sentiment et le besoin de la liberté, s'il n'a été nourri à son école ; mais qu'on adopte un jour le plan que nous proposions plus haut, d'employer les esclaves aux travaux industriels, et l'on verra bientôt leur condition s'améliorer par la nature même de ces travaux qui exigent plus d'habileté et plus d'attention que les travaux de l'agriculture, surtout si l'affranchissement devient la récompense de ceux d'entre eux qui, s'y étant le plus distingués, peuvent désormais se rendre utiles à la société. Que si d'injustes préjugés continuaient d'élever une barrière insurmontable à leur émancipation complète dans le pays où ils ont reçu le jour, ils iraient porter leur industrie chez leurs frères d'Haïti ou dans les nouvelles républiques de l'Amérique du Sud ; là, du moins, leur couleur ne sera pas pour ces infortunés un sujet éternel de réprobation, et le pays qui les aura accueillis trouvera en eux de bons et utiles citoyens.

Nous le disons ici avec douleur, et que nos frères d'Amérique ne prennent pas à mal nos paroles, l'esclavage des nègres est la véritable plaie de leur état social et politique ; mais nous ne doutons pas qu'ils chercheront les moyens de le faire cesser, nous, qui nous enorgueillissons de leur prospérité, et qui portons à tous leurs actes un intérêt vraiment fraternel. Qu'ils n'essayent pas

de rétorquer nos argumens, en objectant que nos propres colons ont maintenu chez eux la servitude, et que la condition des esclaves est plus dure encore dans nos possessions des Antilles qu'elle ne l'est aux État-Unis; ce n'est pas répondre que de répliquer par des récriminations. Les habitans des États-Unis et ceux de nos colonies doivent également repousser cette souillure qui les dégrade et qui les déshonore plus que les malheureux sur qui elle pèse.

On estime de treize à quatorze millions d'habitans la population totale des États-Unis, ce qui lui donne, sous le rapport numérique, le cinquième rang parmi les puissances chrétiennes. Mais au lieu d'être bornés comme la Prusse, l'état d'Europe dont la population se rapproche le plus de celle des États-Unis, ceux-ci ont une étendue de 100,000 milles carrés; c'est-à-dire un espace égal aux deux tiers de l'Europe, mais dont la plus grande partie est demeurée jusqu'ici entièrement inculte.

Ce serait se faire une idée fausse des ressources d'une grande nation que de les juger sur ses établissemens de guerre, lorsqu'étant éloignée de tout voisinage dangereux, elle n'a à craindre aucune guerre intérieure. Moins elle dépense pour de pareils établissemens, moins elle touche à ses capitaux; mais aussi, par une conséquence inévitable, elle se prive des moyens de développer en un moment de grandes forces, si les circonstances venaient à l'exiger. L'armée des États-Unis a été réduite, par une loi, à 6,186 hommes, et le budget du département de la guerre s'élève annuellement à quatre ou cinq millions de dollars (de 21,800,000 fr. à 27,250,000 fr.). Sur cette somme, d'après les règlemens de cette année, 1,250,000 dollars (681,250,000 fr.) sont affectés spécialement au matériel des fortifications, de l'artillerie, etc.;

dans le reste sont comprises les pensions militaires, celles de la révolution, le département des Indiens, etc.; et en outre les dépenses ordonnancées, pour le corps des ingénieurs, pour l'entreprise des chemins et des canaux que rendent nécessaires les besoins du commerce et la défense du pays.

Le budget de la marine a été réglé pour l'année 1828 à 3,786,649 dollars (20,637,237 fr. 5 c.). La marine des États-Unis ne compte encore que 12 vaisseaux de ligne et 15 frégates de première classe, 4 frégates de seconde classe; 2 corvettes et 22 sloops de guerre et autres petits bâtimens. La plus grande partie de ces bâtimens est presque toujours à la mer, et au besoin ils pourraient tous être appareillés en très-peu de tems. Une somme de 500,000 dollars doit être prise chaque année sur le budget du département de la marine pour la construction de nouveaux vaisseaux; et, en 1828, outre 5 frégates et 5 sloops de guerre de première dimension, lancés à la mer, on avait sur les chantiers 5 vaisseaux de ligne.

On concevra une plus haute idée de l'importance des États-Unis comme puissance maritime, en laissant de côté sa marine militaire, encore dans l'enfance, pour ne considérer que les développemens de sa marine marchande. Le tonnage de l'Amérique, correspondant à celui de l'Angleterre, s'est élevé, en 1826, à 1,534,190 tonneaux, et le nôtre, dans l'année suivante, a monté à 2,105,605 tonneaux, ainsi qu'il résulte des rapports faits au parlement. Leurs importations, pour l'année 1827, peuvent être évaluées à environ 17,000,000 liv. sterl. (425,000,000 fr.) et les exportations dépassent cette somme d'environ 550,000 liv. sterl. (13,750,000 fr.).

Le revenu public des États-Unis est de 22 à 25 millions de dollars (119,900,000 fr, à 136,250,000 fr.),

qui, à l'exception de deux millions, proviennent entièrement des droits de douanes. Sur le revenu total de la république, dix millions de dollars sont affectés au remboursement des intérêts de la dette publique et à l'extinction de son capital. Comme ce capital a été fixé définitivement, le 1er juillet, à la somme de 55,500,000 dol. (302,475,000 fr.), il sera remboursé en entier dans le courant de l'année 1834; et alors il est à croire, du moins nous nous plaisons à l'espérer, que le gouvernement américain pourra, sans aucun préjudice pour ses intérêts, modifier un tarif qui nuit au commerce des nations étrangères et leur cause de si grands dommages. D'après ce qu'on vient de voir, toutes les dépenses de l'Union, à l'exception du paiement des intérêts de la dette publique et de l'amortissement, se bornent à 12,733,000 dollars (69,394,850 fr.). Néanmoins, pour se former une idée exacte de ce que coûte le gouvernement américain, il ne faut pas perdre de vue qu'une partie des dépenses publiques qui, chez nous, sont à la charge du trésor, sont, aux États-Unis, supportées par les gouvernemens provinciaux. Prenant pour base l'état de New-York, dont le budget particulier monte à 350,000 dollars (1,907,500 fr.), et dont la population forme le huitième de la population totale de l'Union, il faudrait ajouter au budget général de l'état 2,800,000 dol. (15,260,000 fr.), total des budgets provinciaux. Ainsi, un peu plus de trois millions de livres sterling (75,000,000 francs) suffisent pour gouverner treize à quatorze millions d'habitans, ce qui donne par tête un peu moins de 5 schellings (6 fr. 25 c.), c'est-à-dire le quart environ de ce que coûte le gouvernement des Pays-Bas, et moins du dixième de ce que nous payons pour défrayer l'administration de l'Angleterre.

Le tableau des améliorations intérieures devrait être le complément nécessaire de toute statistique des États-Unis ; malheureusement nous ne sommes pas en mesure de le présenter avec tous les détails qu'il exigerait (1). Un canal de 360 milles d'étendue a été ouvert aux frais d'un seul état ; d'autres canaux destinés à joindre les vastes baies du Chesapeake et de la Delaware à la mer, et les lacs intérieurs à l'Océan par l'Ohio et le Mississipi, entrepris par les administrations provinciales ou par des compagnies particulières, ne tarderont pas à être achevés (2). Le congrès, voulant favoriser les opérations de ces compagnies, a plusieurs fois voté des fonds destinés à être joints au fonds social, et le million de dollars qu'il a récemment accordé à la compagnie chargée d'ouvrir un canal entre l'Ohio et le Chesapeake, témoigne de l'intérêt qu'il porte aux entreprises de cette nature.

(*Westminster Review.*)

(1) Voyez, à cet égard, les articles que nous avons publiés dans les numéros 27 et 33.

(2) Voyez, dans le 27e numéro, l'article intitulé : *Statistique des États-Unis.*

Voyages.--Statistique.

NOUVELLE COLONIE ANGLAISE

DANS L'AUSTRALIE (1).

Si les Anglais parviennent à former de grands établissemens coloniaux dans toutes les parties du monde, à

(1) Note de l'éd. Nous avons cru devoir arrêter l'attention de nos lecteurs sur ce nouvel établissement des Anglais, dans la Mer du Sud. Peut-être ce nouvel essai de colonisation nous fera-t-il enfin sortir de notre inertie. Grâces à cette inertie, la race anglaise tend à dominer partout à notre exclusion. Elle occupe déjà toute l'Amérique du Nord, l'extrémité méridionale de l'Afrique, la portion la plus considérable et la plus belle du sud de l'Asie, et, puisque nous la laissons faire, elle envahira également la totalité des îles et des grands continens de l'Australie. Il est peu probable sans doute que l'Angleterre conserve long-tems d'aussi vastes possessions. Elle a déjà perdu une grande partie de l'Amérique du Nord, et ses établissemens austraux, quoique les plus récens de tous, sont peut-être les premiers qui lui échapperont. Avec 25,000 Anglais, elle parvient, il est vrai, à tenir sous le joug cent millions de sujets, dans l'Hindostan; mais l'Inde n'a plus, depuis long-tems, l'habitude de s'appartenir. Quand un nouveau conquérant s'y présente, c'est un conquérant antérieur qui la lui dispute; les vertus guerrières ne s'y trouvent que dans quelques tribus de Sicks, de Mahrattes et de Rajepoutes; et il est vraisemblable que ce Porus qui la défendit si vaillamment contre les entreprises d'Alexandre, était un prince scythe précurseur des Mongols. Les établissemens de l'Australie auront de bonne heure le désir de s'émanciper; car habités par une population homogène, ils n'auront pas besoin d'être protégés par la métropole, comme les colons des Antilles, contre une population esclave, ni, comme ceux du Canada, contre une race indigène et ennemie. Ce n'est pas un petit nombre de sauvages dispersés dans les solitudes de la Nouvelle-Hollande qui pourra jamais troubler leur sécurité. Placés au dernier rang de l'échelle sociale, ces sauvages sont assurément fort au-dessous des indi-

les gouverner avec sagesse et à les attacher à la métropole par les liens de leur propre intérêt, le colosse britannique ne se bornera plus à dominer sur les mers; il ne tiendra qu'à lui d'étendre son sceptre sur tout l'univers. Quant à son commerce et à son industrie, les produits en seront peut-être alors absorbés par les demandes de

gènes du Nouveau-Monde, qui avaient du moins ébauché quelques arts au Mexique et au Pérou, et qui, dans l'Amérique du Nord, se recommandaient par leur courage. Mais ce qui hâtera surtout l'heure de l'émancipation de ces colonies reléguées à l'extrémité du monde, c'est leur prodigieux éloignement de la métropole. Au surplus peu importe à la Grande-Bretagne de les conserver, quand une fois elles seront dignes de se placer au rang des nations. Depuis que les États-Unis se sont émancipés, ils ont triplé les demandes qu'ils faisaient au commerce de l'Angleterre. Il en sera de même de l'Australie. Les relations commerciales survivent à la rupture des liens politiques; et il est probable que même la misérable industrie de l'Espagne alimenterait encore, en partie, les marchés de l'Amérique du Sud, si la cour de Madrid ne s'obstinait pas à prolonger son impuissante bouderie. Je me rappelle qu'étant à Wesel, ville prussienne réunie à l'empire français, je voyais, non sans surprise, ses négocians tirer de Berlin un grand nombre d'articles chargés de gros droits à nos frontières et de fort mauvaise qualité, qu'ils auraient pu obtenir, en France, à des prix très-inférieurs. Ces anciennes relations se maintenaient au préjudice du commerce et des consommateurs, par la puissance de l'habitude, l'une des plus fortes de celles qui gouvernent le monde. En répandant les flots de sa population sur les points les plus éloignés du globe, la Grande-Bretagne prépare donc à son industrie d'innombrables consommateurs, que la postérité des émigrans conserve son joug ou qu'elle le brise. Pourquoi ne pas chercher à entrer en partage des biens qu'elle se ménage ainsi dans l'avenir? Quelques-unes des îles de l'Australie, telles, par exemple, que la Nouvelle-Zélande, surpassent encore, dit-on, la fertilité de ses grandes terres; les Anglais n'y ont pas jusqu'ici formé d'établissement, hâtons-nous de les y devancer. Rien ne nous empêcherait d'en prendre une possession paisible; car ils n'oseraient pas sans doute s'attribuer un droit exclusif sur ce monde nouveau. Des sollicitudes plus pressantes doivent long-tems encore les occuper en Europe; et, dans ce moment, c'est bien assez pour eux d'empêcher que les Russes ne s'emparent de tous les rivages de la mer Noire et de ses communications avec la Méditerranée. S.

ces immenses et opulentes colonies, pour lesquelles la métropole réservera tous les prodiges de ses machines. Les autres nations n'auront donc plus à craindre la concurrence anglaise ; mais la sécurité de leurs fabricans ne sera pas pour eux aussi désirable que pourrait l'être une lutte soutenue sans désavantage : les nations tendront de plus en plus à s'isoler, à pourvoir elles-mêmes au plus grand nombre de leurs besoins, et la somme des échanges entre elles diminuera graduellement. Les arts nouveaux, les découvertes, les importations, les efforts persévérans de l'industrie et de l'esprit national tendront à resserrer de plus en plus les limites du commerce extérieur ; chaque peuple se trouvera presque réduit à lui-même ; mais que sera-t-il en comparaison du peuple anglais? Lorsque l'Australie seule comptera cent millions d'habitans, et que les continens ou de vastes colonies anglaises auront fait des progrès encore plus rapides, la grande famille britannique formera peut-être à elle seule le tiers de la population du globe. Un Anglais ne songe point sans orgueil à cet avenir de sa nation, quelque lointain qu'il puisse être : cette grandeur, cette prospérité dont l'imagination s'étonne, ne sont point inaccessibles ; c'est assez pour que l'amour de la patrie ose les espérer, et s'efforce de les préparer. Aussi voyons-nous former de nouveaux projets d'établissement à cinq mille lieues de l'Angleterre, dans le tems même où l'horizon politique se charge de nuages qui recèlent peut-être de nouvelles tempêtes, où l'activité des fabriques et du commerce est ralentie, où les finances, sans lesquelles le meilleur gouvernement est réduit à l'impuissance, éprouvent d'assez grands embarras. Ces projets méritent l'attention la plus sérieuse, quoique l'exécution ne soit pas encore avancée ; lorsque le nouvel établissement prendra son

rang parmi les colonies anglaises, il sera certainement l'un de ceux auxquels les philanthropes s'intéresseront davantage : essayons de le faire connaître.

Le chef-lieu de la colonie sera placé à l'embouchure de la rivière des Cygnes (*Swan River*), sur la côte occidentale de la Nouvelle-Galles du Sud. Le gouvernement ne se chargera point de transporter les colons, il ne leur fera ni avances ni fournitures; il déclare également que ceux qui voudront quitter la colonie le feront à leurs propres frais.

Les colons qui arriveront avant la fin de 1830, auront droit à une concession gratuite de terrain, en raison des capitaux qu'ils auront apportés, ou dont ils prouveront qu'ils peuvent disposer, pour mettre en valeur les terres qui leur seront concédées. Il sera pourvu à ce qu'ils trouvent sur les lieux les instrumens, les provisions, et tout ce qu'exige une exploitation rurale, ou l'une des industries dont une colonie lointaine ne peut se passer; le tout sur leurs propres fonds, mais avec des facilités pour les paiemens successifs. Le capitaine Stirling, de la marine royale, est nommé lieutenant gouverneur : il sera pourvu à l'administration intérieure de la colonie par un bill soumis aux deux chambres, à la session prochaine. A dater de 1831, une nouvelle ordonnance déterminera le mode de distribution des terres. On voit que la nouvelle colonie est encore naissante, mais que l'on croit pouvoir y attirer un assez grand nombre de colons, sans prodiguer les invitations ni les encouragemens.

Tout le monde est d'accord sur ce point, que l'agriculture des royaumes unis est insuffisante pour les besoins de la population actuelle, et les avis ne sont partagés que sur le choix des sources nouvelles qu'il s'agit d'ouvrir et de faire couler le plus abondamment qu'il sera

possible. Que l'on commence par les terres incultes de la Grande-Bretagne et de l'Irlande surtout, rien de mieux; mais ceux qui pensent que l'on peut accroître nos ressources en formant des colonies agricoles, sans nuire à l'exploitation du sol dans toute l'étendue des trois royaumes, soutiennent, sans contredit, une opinion très-plausible, et pourraient bien avoir aussi raison. Les nombreux partisans de l'agriculture domestique ont choisi M. Sadler pour leur interprète; les *colonistes* placent à leur tête M. Wilmot Horton. Comme le mal est très-étendu, et surtout fort pressant, rien n'empêche que l'on y applique à la fois plus d'un remède, et avec succès.

La question de l'émigration d'une partie considérable d'un peuple pour aller chercher de nouvelles terres à cultiver est une des plus graves que l'on ait à traiter en politique, quoiqu'elle ne soit pas une des plus difficiles à résoudre; mais que des Anglais, en très-petit nombre, aillent s'établir dans un pays inhabité pour y vivre sous la tutelle de leur patrie, et demeurer soumis à ses lois, ce n'est point une *émigration*. La colonie dont nous allons parler est de cette nature : on ne doit point la considérer comme un allégement des souffrances dont la nation anglaise se plaint en Europe; le remède ne serait nullement proportionné au mal : mais, à l'aide du tems, cet établissement si faible dans son origine, peut devenir la source d'un grand bien. Tous les élémens d'une haute prospérité y semblent réunis; il l'emporte évidemment sur les deux colonies voisines, dans la même partie du monde : il est moins éloigné de l'ancienne civilisation, jouit d'un climat aussi favorable, possède un sol aussi fécond, et, dès sa fondation, les liens d'une mutuelle estime uniront tous ses habitans. Les pères y transmet-

tront à leurs enfans l'honorable souvenir de leur vie, héritage précieux que les générations successives ne laisseront point dépérir. L'homme opulent ne craindra point d'aller se placer aussi loin du luxe de nos grandes et brillantes cités ; il aura la certitude d'y trouver un nouveau monde où le spectacle de la misère ne l'affligera point, où ses regards ne rencontreront que des heureux ; un tel pays n'est-il pas une pure utopie, une chimère ? Examinons d'abord la place qu'occupe sur la terre cette nouvelle colonie ; nous passerons ensuite en revue sa constitution, les premiers élémens que l'on y a réunis, et nous discuterons les moyens de la mettre en position d'atteindre son but et d'accomplir ses heureuses destinées.

On lui donne le nom de *Colonie de la rivière des Cygnes*, mais il faudra qu'une dénomination plus convenable soit substituée le plus tôt possible à cette désignation qui pourrait induire en erreur, et faire penser que l'on ne se propose que d'occuper le bassin d'une rivière. Si la fécondité y répond, comme on l'assure, à la beauté du climat, ce pays est bien digne du nom d'*Hespérie Australe* qu'on lui donne. Il comprendrait une étendue de quatre à cinq degrés vers le nord, depuis le cap Lewin, extrémité méridionale de l'Australie. Sa largeur serait fixée d'après la forme du terrain, car, autant qu'il est possible, les limites entre les grandes divisions d'une contrée doivent être assignées par la nature même, afin qu'elles ne varient point. Celles qu'il convient d'assigner à l'Hespérie Australe se présentent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes : c'est une ligne de coteaux parallèle à la côte, à une distance telle qu'un million d'habitans se trouverait à l'aise dans la nouvelle colonie. On a sur cet espace des détails qui méritent une entière confiance ; on les doit au capitaine Stirling, aujourd'hui lieutenant-gouverneur

de la nouvelle colonie, et au savant botaniste M. Frazer, qui l'accompagnait.

Le capitaine Stirling, commandant la frégate *le Succès*, fut chargé par le gouvernement d'une mission à la Nouvelle-Galles du Sud; et comme les moussons retardaient son arrivée à Sidney, le général Darling, gouverneur de la colonie, l'invita à profiter de ce retard pour explorer les côtes ouest de la Nouvelle-Galles, dont le capitaine King n'avait point achevé la reconnaissance, et sur lesquelles on n'avait encore que les notions communiquées par les Français lors de l'expédition du capitaine Baudin.

Le 27 mars 1827, il découvrit le cap Lewin; de ce point de départ, il longea la côte, et mit à l'ancre dans la rade de Gage, vis-à-vis l'embouchure de la rivière des Cygnes, qu'il remonta ensuite, dans une chaloupe, jusque près de sa source, tandis qu'il envoyait reconnaître les deux rives du fleuve. Aussi loin que les explorateurs purent avancer dans l'intérieur du pays, ils trouvèrent partout un sol fertile, des sites pittoresques, de l'eau fraîche excellente, du gibier en abondance : les indigènes ne les inquiétèrent point dans leurs excursions. Le capitaine fait l'éloge du climat, et sur ce point il n'est point d'accord avec les Français; mais il faut remarquer la différence des époques : les Anglais visitèrent cette côte au commencement de l'automne, et les Français en hiver. Les vents d'ouest règnaient alors avec leur violence accoutumée, bouleversaient ces mers, où des rochers au-dessus des flots en font soupçonner d'autres encore plus redoutables pour les navigateurs, et où la sonde confirme leurs appréhensions. Durant la belle saison dont jouirent les Anglais, les variations du thermomètre ne furent que de 11 degrés de Réaumur, et la

plus forte chaleur n'excéda point 23 degrés. Pendant le jour, les brises de mer rafraîchissent l'air, depuis la côte jusqu'aux montagnes, de manière que la température y est toujours agréable. La nuit, les brises de terre les remplacent, comme on l'observe sur presque toutes les côtes; mais ce qui est moins commun, c'est la beauté des nuits, et celles de l'Hespérie Australe sont magnifiques, surtout en automne.

Entre le cap Lewin et la baie du Géographe, la nature des roches provoquera les recherches des mineurs : des granites, des gneiss, des coteaux de calcaire juressique criblés de cavernes, etc. De la baie du Géographe à la rivière des Cygnes, les vents de mer ont amoncelé sur les côtes, aux lieux qui ne sont point protégés par des îles, une multitude de dunes sablonneuses et peu fertiles, ce qui a valu à tout le pays la mauvaise réputation que les Français lui avaient faite. Peu à peu les montagnes prennent de l'élévation, et présentent de nouveau les élémens et la structure des terrains compris entre le cap Lewin et la baie du Géographe.

Le capitaine Stirling et ses compagnons ne négligèrent aucun moyen de constater partout l'abondance et la salubrité des eaux. Ils s'occupèrent aussi, mais avec peu de succès, de la recherche du charbon de terre; ils découvrirent, il est vrai, des terrains où ce combustible peut se trouver, mais aucun affleurement n'en révéla la présence, et l'on n'avait ni les moyens ni le tems de faire des fouilles.

Une colonie naissante a besoin de ports, et à mesure qu'elle prend de l'accroissement, il lui faut un cabotage, une navigation plus active, plusieurs places de marchés où les produits du sol soient réunis pour l'exportation. La nouvelle Hespérie satisfait pleinement à cette condi-

tion. Le cabotage y sera facile et sûr, lorsqu'on y aura signalé quelques écueils. Quant aux terribles vents d'ouest, ce n'est qu'en hiver qu'ils exercent leur furie; d'ailleurs la baie du Géographe sera, dans ces parages, un lieu de refuge comparable à la baie du cap de Bonne-Espérance, pour les vaisseaux qui vont aux Indes ou qui en viennent. Tout près de l'embouchure de la rivière des Cygnes, la rade de Gage est très-bonne. D'autres ports sont indiqués le long de la côte, et pourront être fréquentés, lorsque la population s'en approchera. Les deux principaux que l'on vient de désigner suffiront long-tems pour tous les besoins de la colonie.

Les animaux et les plantes de cette contrée ne diffèrent point de ceux de la Nouvelle-Galles du Sud, non plus que les races indigènes disséminées sur ces terres si dignes des soins de l'homme. La pêche, la chasse et quelques racines, leur fournissent les seuls alimens qu'ils connaissent; leur langage a beaucoup de mots du vocabulaire très-limité des indigènes établis aux environs du port Jackson, à plus de 800 lieues de distance à l'est.

On pense bien que les dénominations imposées par les Français aux lieux qu'ils avaient reconnus les premiers, ont été changées presque partout. L'île de Buache a pris le nom de *Garden-Island*, parce que le capitaine Stirling y a fait faire un jardin. Une vache, quelques agneaux et quelques chèvres y ont été déposés, et comme ils y trouveront une nourriture abondante, ils pourront s'y conserver jusqu'à ce qu'on aille leur faire une nouvelle visite. On regrette que ce coin de terre n'ait pas conservé le nom de Buache. Les Français ont mérité, par leur conduite, lorsqu'ils visitèrent nos établissemens dans cette contrée, que les traces de leur passage ne soient pas entièrement effacées. Que l'on ait fait disparaître les

noms de *promontoire de Napoléon*, *golfe de Joséphine*, etc., à la bonne heure ; mais ceux qui ne rappellent que des hommes chers aux sciences devraient être généralement adoptés par tous les peuples civilisés.

Les observations du capitaine Darling, sur cette contrée, ne se bornent point à ce qui peut intéresser la navigation et la culture. Il a déduit de ce qu'il avait vu, des conjectures assez probables sur l'intérieur du pays. Il soupçonne que la région montueuse à laquelle il a imposé le nom de *Monts-Darlings*, est le premier gradin d'une chaine très-élevée, d'où viennent les vents froids dont on ressent quelquefois les atteintes jusqu'aux bords de la mer. Y aurait-il quelque connexion entre cette chaîne, si elle existe, et les Montagnes Bleues de la Nouvelle-Galles du Sud? Nous ne tarderons probablement pas à l'apprendre, grâces à la multiplication de nos établissemens sur cette grande terre, à l'audace de nos voyageurs et aux directions qui leur seront données. La génération actuelle achèvera cette belle entreprise, et l'Australie entière sera mieux connue que l'Amérique méridionale ne l'est aujourd'hui.

M. Frazer, dont l'opinion est une autorité, assure que l'agriculture et le commerce trouveront plus d'avantages dans cette nouvelle colonie que dans son aînée. L'une et l'autre paraissent également favorables à la santé des Européens; mais les brises rafraîchissantes et les soirées délicieuses de la côte occidentale font pencher la balance du côté de l'Hespérie. Le capitaine Stirling fait l'éloge de la salubrité du climat, et rapporte que, malgré les fatigues excessives auxquelles l'équipage de son vaisseau fut exposé, pendant qu'il relevait les côtes et visitait l'intérieur du pays, le nombre des malades n'augmenta point. Des hommes, qui passèrent plusieurs nuits à terre dans

des lieux marécageux, n'en furent nullement incommodés. Quant aux relations commerciales de la nouvelle colonie avec les principaux établissemens britanniques, il suffit de jeter les yeux sur la carte pour voir que sa position est beaucoup plus avantageuse que celle de la Nouvelle-Galles du Sud. Pendant toute l'année, les bâtimens sortis des ports de l'Hespérie pourront aller en trois semaines à Calcutta, à Madras et à l'île de Ceylan, et revenir en un mois. Pour établir une comparaison décisive entre les deux établissemens, quant aux relations à l'ouest, le capitaine n'a eu besoin que du journal de son voyage. Parti du port Jackson le 17 janvier, il lui fallut six semaines pour arriver au cap Lewin, quoique toutes ses voiles fussent presque toujours dehors; un vaisseau de transport qui le suivait fut contraint par le mauvais tems à retourner au port Jackson. Quant au commerce avec l'Amérique, il est évident que la Nouvelle-Galles du Sud prendra sa revanche, et fera valoir les avantages de sa position plus rapprochée du nouveau continent; mais nous sommes encore loin du tems où les relations commerciales avec les nouvelles républiques américaines pourront être de quelque importance; et dans tous les cas, entre l'Asie, l'Afrique méridionale et l'Europe, d'un côté, et la côte occidentale de l'Amérique, de l'autre part, le choix du commerce ne peut être douteux.

Lorsque la colonie, sortant de la faiblesse de l'enfance, annoncera le développement de ses forces naissantes, ses progrès seront d'une étonnante rapidité. Ce sera de son territoire, que les Européens établis dans l'Inde tireront les productions des climats tempérés auxquels ils sont accoutumés, et qui leur sont nécessaires. Si l'on y établit un entrepôt de produits de nos fabriques pour les distribuer à propos, avec célérité et régularité, dans les

îles malaises où ils sont recherchés avec empressement, on en verra croître le débit, sans nuire aux spéculations des négocians établis dans l'Inde : il est indispensable de multiplier les lieux de dépôt d'où nos marchandises iront se répandre dans les archipels asiatiques. Il est donc à désirer que, pour l'intérêt de nos fabriques, la nouvelle colonie acquière promptement une population nombreuse et active, une marine et les arts qui lui sont nécessaires; que ses cultures s'étendent, et qu'elle fasse un bon choix de productions dont le débit soit assuré. On profitera, sans doute, de l'exemple donné par feu Sir Stamford Raffles, qui, après l'occupation de Singapore, sut y attirer des Malais et des Chinois (1). Ces deux pépinières de cultivateurs, d'ouvriers, de pêcheurs et de marchands sont à la portée de l'Hespérie Australe; les bords de la rivière des Cygnes seront un lieu de délices pour ces populations sans patrie, qui s'accommodent de tous les lieux où elles trouvent leur subsistance par le travail.

Si l'on envisage le nouvel établissement sous un point de vue politique et militaire, on reconnaîtra sur-le-champ qu'il est destiné à protéger, vers l'est, nos vastes possessions de l'Inde, de même que le cap de Bonne-Espérance les protège vers l'ouest. Ces deux postes nous rendent maîtres de l'Océan indien, et dans aucun cas notre position dans l'Asie ne pourra plus être tournée. Mais il faut aller plus loin encore; il faut qu'une ligne de postes se prolonge à travers l'Australie et quelques grandes îles vers le nord, afin d'empêcher la formation d'établissemens qui gêneraient notre commerce dans ces mers. Que l'on pense surtout à nous assurer la possession de tout ce

(1) Voyez, sur les rapides progrès de l'établissement de Singapore, et sur ce qu'il doit à la liberté, la relation d'un voyage à Siam, dans le 7e numéro.

qui est habitable sur les côtes de la Nouvelle-Hollande : il restera toujours assez d'espace dans l'intérieur pour y refouler la rare et inutile population des indigènes. On s'occupera d'abord, et avec diligence, de l'établissement à former au fond de la baie du Géographe, et à mesure que les progrès de la population le permettront, on s'avancera vers la colonie de l'*Entrée du roi George*. Les bords des deux rivières qui forment les ports de Leschenault et de Vasse sont les emplacemens désignés, quoique, suivant le rapport des navigateurs français, l'embouchure de chacune de ces rivières soit fermée par une barre que les bateaux seuls peuvent franchir. M. Frazer pense que cette position vaut tout au moins celle de la rivière des Cygnes ; voici la description qu'il en donne :

« Près du cap du Naturaliste, le rivage devient acore. En plusieurs lieux, des masses de granit s'avancent dans la mer, à une grande distance ; les falaises escarpées ne portent à leur sommet que des encolyptus chétifs et clairsemés. Mais à travers les échancrures de cette côte aride, on découvre des vallées sinueuses et prolongées, arrosées par des ruisseaux, où la végétation la plus vigoureuse atteste la fertilité du sol. On y voit des chardons et des fougères de plus de neuf pieds de haut. Les collines qui bordent ces vallées sont calcaires à leur sommet, couvertes d'une terre végétale très-profonde. La *banksia grandis* y domine, et j'y ai découvert une nouvelle espèce de xylophile. »

Mais ce qui assure à l'Hespérie Australe une incontestable supériorité sur la colonie orientale, c'est que les déportés en sont formellement exclus ; que la population y sera tout homogène ; que les habitans seront unis par les liens d'une mutuelle estime ; que les plus anciens recevront les nouveaux venus comme des amis, comme

des membres de la famille. Les santés affaiblies par le climat de l'Inde viendront s'y rétablir, et les agrémens de la société ne leur seront pas moins salutaires que l'influence du climat.

Une *utilité* réciproque maintiendra long-tems l'union entre la métropole et les colonies australiennes, quand même celles-ci pourraient se laisser entraîner par les prestiges d'une indépendance qui ne servirait qu'à les rendre plus faibles, sans rien ajouter à leur prospérité. Nous avons déjà vu que nos fabriques de draps pourront bientôt se passer des laines d'Espagne, et même de celles de Saxe (1); que les toisons de l'Australie seront, peut-être, bientôt en possession de fournir seules la matière des plus belles étoffes de laine; le chanvre et le lin de cette même contrée seront aussi très-estimés en Europe, et l'exportation en sera considérable. Le coton qu'on y recueillera fera baisser le prix de cette matière aux Indes occidentales et sur le continent américain, et les États-Unis ressentiront les effets de cette concurrence, moins cependant que celle du tabac, autre production que l'Australie peut fournir en quantité illimitée, et au plus haut degré de perfection. Nous avons, sur cette culture et ses avantages, un mémoire qui est sans doute aussi entre les mains des ministres, et qui mérite leur attention ainsi que celle du public. L'auteur (M. Donaldson) n'omet rien de ce qui est relatif à son objet; il le traite en agronome, en administrateur et en politique. Citons quelques-unes de ses observations :

« Nos relations actuelles avec les États-Unis de l'Amérique sont des plus favorables pour mettre à exécution

(1) Voyez, dans les numéros 6, 15 et 31, les articles relatifs aux établissemens anglais de l'Australie.

des projets dont nos colonies lointaines et la métropole se trouveront également bien. Le congrès américain frappe nos marchandises de droits d'entrée équivalens à une prohibition ; soit : on ne peut lui contester ce droit, non plus qu'aux autres gouvernemens ; chaque état veille à ses intérêts, suivant l'opinion qu'il s'en est formée, et s'occupe fort peu de l'effet que produiront au dehors les mesures qu'il n'étend point au-delà de ses frontières. S'il s'écarte des voies de la prudence et de la sagesse, c'est à ses risques et périls : en Amérique, aussi bien qu'en deçà de l'Atlantique, le tarif des États-Unis a été désapprouvé, et l'on est généralement persuadé que le congrès ne tardera pas à sentir les inconvéniens de son système d'exclusion.

» Les économistes reconnaissent que les représailles sont permises, lorsqu'elles ne vont pas plus loin que l'offense : l'Angleterre est donc dispensée de prendre en considération les intérêts des États-Unis, dans ses lois et ses tarifs. Le gouvernement et les chambres examineront dans leur sagesse jusqu'à quel point les droits sur les tabacs peuvent être diminués en faveur de nos colonies ; on aura de justes égards, de la condescendance même pour une culture nouvelle, une branche de commerce non développée, et dont les premiers efforts ont besoin de secours. Aujourd'hui, l'impôt sur le tabac en feuilles est de trois schellings par livre, et pour le tabac fabriqué cette taxe est triplée. »

L'auteur, s'appuyant sur l'autorité des tarifs actuels, propose de réduire à deux schellings par livre les droits sur les tabacs fabriqués, importés des colonies anglaises. Si l'on compare cette réduction à celles qui sont accordées à quelques autres matières coloniales, on la trouvera bien faible : en effet, le riz des États-Unis paie

quinze schellings de droits par quintal, et celui du Bengal un seul schelling. Le coton colonial est encore mieux traité; on ne perçoit à l'entrée qu'un droit de 6 p. °/₀ de sa valeur, et les cotons étrangers, de quelque part qu'ils viennent, sont taxés à 100 p. °/₀. M. Donaldson examine ensuite quelle influence exercerait sur la navigation de la Grande-Bretagne la nouvelle concession qu'il sollicite en faveur de nos établissemens lointains, et s'il ne s'est point trompé dans ses données, les conséquences qu'il en déduit par le raisonnement et le calcul ne peuvent être que très-exactes.

« Supposons que la Grande-Bretagne possède la Virginie et la Nouvelle-Hollande, et que dans ces deux pays tout soit parvenu au même développement, de manière que, relativement à nous, ils ne diffèrent l'un de l'autre que par la distance. Le tabac, que je suppose de même qualité, coûtera deux pence et demi à Baltimore, et à Sydney deux pence. D'Amérique en Angleterre le fret et l'assurance s'élèveront à un demi-penny par livre, et de la Nouvelle-Hollande à un penny; ainsi, le tabac de l'une et de l'autre contrée parviendra dans nos ports au prix de trois pence (30 cent.) la livre. Mais celui qui viendra de plus loin aura donné plus d'occupation à nos marins, précisément en raison de la distance. Or, on sait que, pour une courte navigation, dix vaisseaux manœuvrés par un petit nombre de matelots importeront autant de marchandises que trente bâtimens envoyés au loin avec des équipages plus nombreux. C'est la navigation qui forme les hommes de mer; de plus, ces vaisseaux partis de nos ports ont été construits dans nos chantiers; ils sont chargés des produits de notre sol et de nos fabriques; ils ont contribué, toujours en raison de leur nombre et de la force des équipages, à vivifier l'agriculture et l'industrie

nationales. S'il faut reconnaître la justesse de ces observations, dans l'hypothèse où la Virginie serait soumise à la Grande-Bretagne et confondrait ses intérêts avec ceux de la métropole, que faut-il penser de notre situation présente? Quels ménagemens devons-nous avoir pour une nation qui prend des mesures hostiles contre notre commerce? L'Amérique exporte annuellement plusieurs milliers de tonneaux de tabac, sur ses navires, avec ses équipages, à l'exclusion de toute autre nation : il ne tiendra qu'à nous de leur enlever une grande partie de ce commerce, et de renforcer en même tems le *bras droit* de la Grande-Bretagne, notre marine sur laquelle reposent notre sûreté et notre puissance. Si le gouvernement encourage la culture du tabac dans les colonies australiennes, l'agriculture de ces contrées en ressentira les heureux effets, même dans les exploitations qui n'auront pas reçu autant de secours. On verra croître rapidement, dans ces contrées, une population robuste, intelligente, digne de sa noble origine, marchant à la conquête de la cinquième partie du monde par la force irrésistible de la civilisation. L'avenir de ces contrées lointaines se présente sous l'aspect le plus imposant : l'ancien monde y trouvera peut-être des modèles à imiter, ou des maîtres qui présideront à ses destinées à venir. »

Comme les divisions territoriales de la nouvelle colonie ne sont pas fixées définitivement, rien n'empêchera qu'on ne l'étende de quelques degrés vers le nord : il semble que sa limite la plus convenable est à 31° de latitude, parce que, dans ce climat, d'après les observations les plus attentives, les cultivateurs européens y pourront supporter la chaleur et se livrer à leurs travaux, excepté pendant quelques heures, au milieu des jours d'été. On ferait bien de procéder avant tout à la division du terri-

toire, de marquer l'emplacement des villes, de réserver des terres pour doter les églises et les écoles : on a reconnu, aux États-Unis et dans le Canada, les bons résultats de cette prévoyance.

Il nous reste à donner quelques avis à la multitude empressée, dit-on, d'aller savourer les délices de cet heureux pays. C'est une colonie naissante, où la terre ne fournit la subsistance qu'à ceux qui la cultivent : ainsi, les colons devront y arriver avec des connaissances agronomiques, et des bras pour les faire valoir. Durant quelques années, les champs arrosés de leur sueur, les jardins qu'ils auront créés, quelques bestiaux, du poisson, un peu de gibier seront leurs seules ressources alimentaires. Point de bouches inutiles ; que tous sachent travailler, soit pour eux-mêmes, soit pour la société. Suivant le nombre des habitans, on aura besoin de quelques professions étrangères à l'agriculture : un ecclésiastique, un maître d'école, un apothicaire, quelques marchands en détail, etc., sont de première nécessité. Qu'on se pourvoie de pêcheurs ; ils seront très-utiles, et feront bien leurs affaires ainsi que celles de la communauté. Il est inutile de faire une liste complète des professions qui peuvent se concilier avec quelques travaux de culture et de jardinage : elles sont assez connues pour que chacun les nomme, mais on oublierait peut-être celle de simple manœuvre, si nous n'en faisions point une mention spéciale ; les travaux considérables en exigent toujours un certain nombre. Quant à l'espèce improductive et consommatrice, qu'elle attende ; c'est dans les vieilles sociétés, au milieu de l'abondance, du luxe et de tout ce qui l'accompagne, que ces êtres inutiles, *fruges consumere nati*, sont le moins déplacés ; il est de leur intérêt de ne pas s'en éloigner. On n'a pas encore

oublié les résultats de la dispendieuse tentative que le gouvernement a faite, il y a peu d'années, pour augmenter la population du cap de Bonne-Espérance, étendre et perfectionner ses cultures : lorsque les nouveaux colons furent débarqués à l'est de la colonie, sur le terrain qui leur était destiné, alors, et seulement alors, on remarqua ce qu'il y avait d'étrange et d'hétérogène dans cette foule composée de marchandes de modes et de merciers, parfumeurs, etc. de Bond-Street, de facteurs de pianos, de laquais sur le pavé, d'agens de la presse (soit dit sans offenser les hommes honorables de cette profession), tous gens très-capables de dévorer les subsistances d'une société qui vient occuper un territoire encore inculte, mais qui ne peuvent lui rendre aucun service. On ne l'a que trop bien vu dans les deux colonies de la Nouvelle-Galles du Sud et de la terre de Van Diemen, où cette engeance a répandu à pleines mains des semences de discorde dans les familles, et dans toute la population l'antipathie contre le gouvernement. Ces recrues destinées à compléter l'instruction des cultivateurs hollandais ne manquaient point de ce qui abonde dans les grandes villes, et surtout dans la capitale : des servantes débauchées, des garçons de taverne, des acteurs sifflés, etc.,

Ambubajarum collegia, pharmacopolæ,
Mendici, scurræ, balatrones......

La plupart de ces individus n'avaient jamais vu une charrue, ni manié une pioche; mais se trouvant sans ressources à Londres, ils avaient saisi avec empressement l'occasion de se faire transporter ailleurs, et de subsister quelque tems aux frais de l'état. Dès qu'ils furent débarqués, on les plaça, le moins mal que l'on put, dans les

lieux qui manquaient de population. Quelques-uns furent envoyés dans la capitale de la colonie, ou dans les garnisons; les autres furent contraints à cultiver les terres qui leur furent assignées, ou trouvèrent un asile et du travail dans les fermes du pays. Ils eurent ainsi le tems de faire leur apprentissage, et de se mettre en état de former à leur tour un petit établissement rural.

La colonie de l'Hespérie Australe ne sera pas exposée à recevoir une population aussi mal choisie. Des hommes éclairés, entreprenans et riches ont le projet d'y former des établissemens qu'ils ne commettront point en des mains inhabiles; ils n'ont pas besoin de nos avertissemens ni de nos conseils. C'est donc seulement pour les personnes moins instruites, et moins à portée de recueillir d'utiles informations, que nous allons essayer d'exposer sommairement ce qui peut assurer le succès d'un établissement auquel on consacrerait la totalité d'une fortune très-bornée, et dont on ne doit point s'exposer à rien perdre. Nous avons spécialement en vue les officiers à demi-solde des armées de terre et de mer dont un très-grand nombre se préparent, dit-on, à fuir, jusqu'à cette extrémité du monde habitable, le malaise qui les tourmente ici. Il est certain que, lorsqu'ils auront construit une cabane et défriché un coin de terre pour y créer un jardin, n'ayant plus à payer ni loyer, ni taxe d'aucune sorte, leur demi-solde pourra faire subsister leur famille moins misérablement que dans aucune partie de la Grande-Bretagne. Si les travaux de la culture leur sont connus, surtout si le lieu de leur naissance, des jeux et des premières occupations de leur jeune âge fut une ferme d'Angleterre ou d'Écosse, ils réussiront partout où ils voudront se fixer. Il leur faut une provision de vivres; qu'ils la fassent au cap de Bonne-Espérance, et non pas

en Europe. La baie d'Algoa leur offrira tout ce qu'ils peuvent désirer pour cette importante affaire et pour les commodités du voyage : relâche dans un lieu sain, marchés abondamment pourvus, denrées à bas prix. Qu'ils y prennent des plants de vigne, et en bon nombre; ils les placeront avec un succès complet sur le sol calcaire de l'Hespérie Australe.

Quelques raisonneurs intimement convaincus de leur haute capacité, et qui se décernent eux-mêmes le titre d'hommes d'état, prétendent que, loin de former de nouveaux établissemens coloniaux, il faudrait se débarrasser, et le plus tôt possible, de tous ceux que l'on a. Nous ne nous arrêterons pas à combattre les raisonnemens sur lesquels ils fondent cette doctrine fort peu goûtée du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, en un mot, des classes productives; la réponse à ces arguties est l'empressement qu'ont manifesté des personnes de tous les rangs, pour contribuer à cet établissement de la nouvelle Hespérie. Insistons encore sur ce point, car il est d'une haute importance. L'opinion publique est en faveur de la colonisation; le fait l'établit avec évidence : les intérêts de la Grande-Bretagne sollicitent aussi la plus vaste extension de territoire soumis à ses lois, sur toute la terre. On en sera pleinement convaincu, si l'on observe les efforts que font tous les peuples pour restreindre notre commerce et parvenir à se passer de nos fabriques. On veut nous isoler, et peut-être ne résisterons-nous pas à cette conspiration générale contre les prodigieux développemens de nos manufactures : préparons donc pour l'avenir des débouchés qu'on ne puisse nous fermer, créons des peuples amis qui nous ouvrent dans tous les tems leurs ports et leurs bras. Ne serait-il pas agréable pour un Anglais, qui parcourrait le globe,

d'être reçu partout chez des compatriotes, d'entendre aux antipodes la langue de sa patrie, d'y retrouver les usages de son pays, améliorés peut-être, ainsi que les mœurs? Ceux qui ne veulent point de colonies ont sans doute plus de prévoyance, de profondeur dans les vues que cet homme extraordinaire qui fit courber devant lui toutes les têtes couronnées de l'Europe continentale, et ne trouva rien qui pût résister à ses armes, si ce n'est une île défendue par les remparts de ses vaisseaux. Le conseiller avisé qu'il consultait souvent lui révéla le secret de notre force : *Faites qu'ils perdent leurs colonies,* lui dit M. de Talleyrand, *et vous les aurez forcés dans leurs derniers retranchemens.*

Fas est ab hoste doceri.

Que l'Angleterre ne discontinue donc point d'occuper tout ce qui reste de terres désertes; qu'elle mette sa population à l'aise, tandis qu'il en est tems encore; surtout qu'elle plante son pavillon dans toutes les îles, et qu'elle s'en assure la possession. Les dépenses qu'entraîneront ces paisibles conquêtes ne méritent aucune attention, si on les compare aux accroissemens illimités des rejetons qu'elle plantera dans toutes ces terres : le premier établissement que l'on ait fait à la Nouvelle-Galles du Sud, ne manqua point de détracteurs qui prédirent, à l'envi l'un de l'autre, de fâcheux résultats qui forceraient à renoncer à cette entreprise. Pour bien connaître toute cette affaire, c'est dans le journal du colonel Collins qu'il faut chercher des renseignemens; on y voit avec intérêt, on y suit jusque dans les moindres détails les progrès de cet établissement, qui était alors une expérience politique et morale pour laquelle on n'avait pu mettre à profit les leçons du passé. L'histoire de la

nouvelle colonie ne sera pas moins intéressante, ni moins instructive. Les commencemens y seront plus difficiles: point de travail à bon marché, point de secours gratuits, nécessité de se contenter assez long-tems du plus strict nécessaire, et lorsque l'on aura quelques denrées surabondantes, difficulté de leur procurer un écoulement; le tems seul peut nous donner le moyen d'apprécier ces obstacles dont l'effet inévitable sera de rendre les progrès de la colonie d'honnêtes gens plus lents que ceux de l'établissement recruté dans les prisons. Mais lorsque les premières difficultés seront vaincues, l'avantage ne sera plus du côté des vices. A l'ouest, l'intérêt commun bien connu, et senti par tous, établira l'ordre le plus facile et le plus conforme à la raison; sur la côte opposée, une population hétérogène, turbulente, et où la tranquillité ne peut être maintenue que par une force armée assez nombreuse, parle déjà de son indépendance, et demande une législature, des institutions, le jury; ce désordre s'y prolongera par des causes auxquelles il est peut-être impossible de rien opposer qui contrebalance leur action.

Les symptômes d'insurrection qui se manifestent dans cette colonie nous conduisent à la grande question politique dont il semble que l'affranchissement des États-Unis a donné la solution. Lorsqu'une colonie est assez peuplée, assez forte pour se défendre seule contre les ennemis qui peuvent la menacer; lorsque sa propriété est fondée sur les ressources qu'elle tire de son territoire et de son industrie, ne doit-on pas reconnaître qu'il est tems de l'émanciper? L'Amérique du Nord avait atteint sa majorité, et serait devenue indépendante en vertu de la nature des choses, quand même l'Angleterre n'aurait pas eu la mauvaise pensée de la soumettre à un impôt tyrannique. Que les métropoles se comportent

envers leurs colonies suivant les maximes qui gouvernent la famille; qu'elles nourrissent leur enfance, dirigent et protégent leur jeunesse; qu'elles aident le développement de leurs forces, et qu'elles leur en permettent un usage conforme à la justice et à la raison. Lorsqu'un fils est parvenu à l'âge viril, son père le traite comme un homme: il l'associe à ses projets, à ses pensées; il le consulte, il le met à son niveau. De tous les membres de la famille anglaise, la Nouvelle-Galles du Sud est peut-être celui qui devra rester le plus long-tems soumis à l'autorité paternelle; c'est l'enfant prodigue, et avant qu'il soit admis à réclamer ses droits, il doit faire oublier ses fautes, et prouver qu'il peut et voudra les réparer.

Nos colonies ne peuvent être assimilées l'une à l'autre, quant à l'époque et au mode de leur affranchissement, et à la mesure de liberté qu'elles peuvent supporter. Celle qui va peupler l'Hespérie Australe devancera peut-être ses aînées, et pourra se conduire seule, tandis que toutes les autres auront encore besoin de se laisser diriger. Presque toutes ont une population mélangée, et la fusion des intérêts n'y est pas plus avancée que celle des familles de diverse origine. D'ailleurs une bonne forme de gouvernement, des institutions, le jury, etc., supposent une population instruite et condensée. S'avisera-t-on de donner une assemblée de représentans de la nation aux pêcheurs de Terre-Neuve, aux nègres de Sierra-Leone?

La Jamaïque et les autres îles des Indes occidentales, qui ont obtenu des assemblées législatives, n'ont point répondu convenablement aux témoignages de confiance qu'elles avaient reçus; toutes les mesures du gouvernement royal y sont contrariées, sans que le volcan de Saint-Domingue les épouvante; et cependant, si les troupes anglaises se retiraient, l'explosion serait immi-

nente, et aucun de ces imprudens colons n'y échapperait : hommes, femmes et enfans, tous seraient ensevelis sous les ruines qui couvriraient bientôt ces contrées, aujourd'hui si florissantes. Par des motifs différens les chambres législatives du Canada se montrent aussi contraires au gouvernement de la métropole, quoiqu'elles ne puissent se passer d'une force qui maintienne l'union entre les Anglais et les habitans d'origine française. Le principe est incontestable : toute colonie tend à se rendre indépendante, et tôt ou tard elle se détachera de la métropole ; mais quand il s'agit d'appliquer à nos colonies cette maxime fondamentale d'une saine politique, on est fort embarrassé, et peu satisfait des diverses manières de procéder à cette œuvre, sans être éclairé par le flambeau de l'expérience. La nouvelle colonie de l'Australie, les faits politiques, moraux et législatifs qu'on y observera, une étude plus approfondie de nos autres établissemens, répandront enfin quelques lumières qui nous feront découvrir comment il faut faire ce dont nous ne pourrons point nous dispenser. Ces questions sont à l'ordre du jour : on s'en occupe sur le continent, surtout en France, où elles sont la matière de nouveaux écrits, *indices certains de l'esprit du tems.*

(*Quarterly Review.*)

Souvenirs de l'Italie (1).

No XI.

LES PRINCES ROMAINS.

Rome compte deux aristocraties distinctes : l'une religieuse et élective ; l'autre héraldique et de transmission. La première de ces deux classes jouit du pouvoir, accapare les richesses, usurpe tout le crédit et même les honneurs, et ne laisse aux nobles de race que le vain fantôme de leur ancien nom et leurs écussons blasonnés. Ceux-ci sont les comparses de la pièce où les étoles et les robes rouges jouent les premiers rôles. Vrais mannequins de comédie, les princes romains, sous l'ancien régime papal, n'étaient là que pour représenter : dignités, opulence, faste, maîtresses, voluptés ; jusqu'au talent et au savoir, tout était absorbé par les hauts serviteurs de l'humble apôtre, chargé de diriger la barque de saint Pierre et de conserver l'anneau du pêcheur. Alfiéri, ce républicain aristocrate, ce Byron de l'Italie, n'avait pas de termes assez énergiques, ne trouvait pas dans le luxe de l'idiome toscan d'expressions qui satisfissent sa colère, quand il voulait attaquer « *il cardinalume,* » la *cardinalasse,* comme il la nommait dans son injurieux et vulgaire mépris.

Les choses ont un peu changé : tous les offices de l'état

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 24, 25, 26, 27, 30, 32, 37, 40, 42 et 44 de notre recueil.

n'appartiennent plus exclusivement au sacerdoce; il n'embrasse pas, comme autrefois, toutes les parties de l'administration : il n'enlace pas de son vaste filet le corps politique tout entier. La révolution française, sans lui enlever sa supériorité, a ébranlé sa toute-puissance et l'a forcé de céder quelques pouces de terrain aux laïques. Déjà commence à vaciller cette hiérarchie orthodoxe et théocratique, plus mystique et moins mystérieuse que le sénat de Venise : espèce de république souveraine, formant une caste isolée à laquelle l'autel servait de trône, le plus humble desservant pouvait espérer de s'y raffilier; Peritto devint pape, et le gardien d'un troupeau de porcs, s'élevant peu à peu, par cette route étroite, mais frayée, régna au Vatican et épouvanta l'Europe. C'était le bon tems alors. Des cardinaux vêtus de pourpre, montés sur des mules blanches aux harnais d'or, haranguaient les troupes et les passaient en revue. Ils s'assemblaient gravement pour arrêter les réglemens définitifs sur la loterie, ou même, ce qui était plus curieux encore, pour inventer une fête, ou juger en définitive la valeur réelle de quelque beauté célèbre; c'est ce qu'on vit sous Borgia, au rapport de tous les chroniqueurs (1). L'armée de Bonaparte, en traversant l'Italie, a sapé les bases de cette grande et singulière machine. L'activité et l'expérience des séculiers ont contraint le corps ecclésiastique à plier sur quelques points, à leur confier quelques emplois; mais il a conservé l'ascendant, la force réelle, le pouvoir exécutif, et surtout l'empire despotique des idées, des mœurs et des habitudes.

Quant à la noblesse, elle a peu gagné à ce changement. Elle dégénère dans un pays qui tombe en ruines, et qui

(1) Voy. Burckardt, Muratori, etc

s'affaisse chaque jour : le gouvernement va tout seul, comme un carrosse sans roues avancerait sur la glace. La vieille impulsion, donnée à ce corps débile par le grand et terrible Hildebrand, se prolonge d'elle-même : tout est vermoulu; mais tout marche encore. C'est un vieillard en décrépitude, condamné à ne pas mourir. Aussi les emplois que l'aristocratie romaine commence à partager avec les prêtres du sacré collége, lui ont-ils conféré un très-faible degré d'importance. Ce n'est toujours qu'une noblesse problématique, un assemblage de noms qui résonnent bien à l'oreille, quelque chose de pompeusement inutile, et de magnifiquement nul. Il n'y a que la pairie d'Écosse ou celle d'Irlande qui aient quelque analogie avec ce corps singulier.

Cependant quelle aristocratie, au monde, pourrait se vanter d'aïeux plus illustres ! Quels nobles ont des propriétés aussi vastes, et peuvent faire valoir une continuité de possession plus imposante ! Les autres grands seigneurs comptent par quartiers; ceux-ci comptent par siècles. S'il est une noblesse dont l'orgueil soit excusable, c'est celle qui remonte aux maîtres de l'univers ; or, un arbre généalogique, dont la souche va se perdre dans le patriciat romain, donne droit à quelque fierté. Dans le nord de l'Europe, voyez à quels ancêtres se rattachent les plus grandes familles. Vouloir justifier d'une descendance non interrompue depuis l'Heptarchie saxonne, c'est pour la plupart de nos suzerains une prétention que les maisons royales auraient peine elles-mêmes à étayer d'irréfragables preuves. Quelque brigand du moyen-âge, aussi estimable que le maraudeur de la campagne romaine ; quelque hardi pirate ; quelque Mandrin, sorti des forêts Hercyniennes ou des rochers de la Scandinavie : voilà les nobles auteurs de ces races de

patriciens septentrionaux (1). En Italie, rien de semblable. Bien avant l'époque mérovingienne, on y voit apparaître les noms historiques qui se sont perpétués jusqu'à nous. La Grande-Bretagne était barbare et asservie, alors que de nobles exilés fondaient la république de Venise, au milieu des lagunes de l'Adriatique. Ce sont-là les ancêtres directs du patriciat de Venise. Depuis le sixième siècle, chaque page des annales de Saint-Marc témoigne en faveur de l'antique illustration, chaque année de cette histoire prouve l'incontestable descendance des membres de cette vénérable aristocratie; et je ne m'étonne pas que l'honneur d'avoir pour aïeul un de ces pères de la patrie ait paru plus glorieux à leurs enfans que les titres féodaux que l'Autriche voulait leur donner. Il y a dans le chœur de l'église des Chartreux de Florence une tombe dont l'épitaphe est restée gravée dans ma mémoire. Le noble qui y repose se plaint d'avoir été forcé d'échanger son premier titre de *patricien de Venise*, contre l'un de ceux qui avaient appartenu au *grand duc de Florence.*

A Venise les nobles d'origine restèrent isolés du reste du peuple; dans le reste de l'Italie ils se confondirent avec les hommes nouveaux. Ballottés par les orages politiques; tour à tour exilés et rappelés, spoliés et honorés, ils conservèrent leurs noms. A ces vieilles familles se joignirent les tyrans féodaux, race féconde, qui a couvert de sang et de ruines les champs de la Péninsule italique, et dont les actes sanguinaires sont aussi familiers au lecteur de chroniques du moyen-âge, que l'existence des *tyrannoi* helléniques est familière à ceux qui ont fait de l'ancienne Grèce une étude spéciale. C'était chose étrange que ces républiques mêlées de féodalité, ces démocraties

(1) Voyez l'article sur la noblesse anglaise dans le 14[e] numéro.

soumises au despotisme. Les usurpateurs du pouvoir ne manquaient pas d'usurper la richesse. A leur tour, les possesseurs de la richesse territoriale ou mobilière prétendaient au pouvoir, et ne tardaient pas à l'obtenir. De ces diverses supériorités se composa l'aristocratie italienne, aujourd'hui si déchue.

La guerre civile était permanente à Rome; une anarchie complète y régnait, et la cité de Romulus était la proie d'un Colonna, d'un Orsini, presque toujours assassiné après une ou deux années de despotisme. On se livrait une guerre éternelle, au milieu des ruines de la ville éternelle. Chaque tombeau antique se transformait en forteresse; chaque débris de temple avait sa garnison. Dans ce chaos de brigandage, apparut Colà de Rienzi, qui interrompit momentanément cette succession de tyrans, et détrôna les Lupi et les Orsi; mais cet enthousiaste insensé se chargeait d'une entreprise qu'il était incapable d'accomplir. La révolution romaine n'était après tout qu'une farce gothique, parée de mots insignifians et sonores. Le rhéteur, le pédant et le charlatan se combinaient chez cet homme bizarre, *Tribun du peuple, Clément et Auguste*, comme il s'appelait.

Cette tentative n'eut pas de suites; bientôt la noblesse féodale revint se disputer le droit d'écraser les malheureux habitans de Rome. Les papes quittèrent Avignon, et sur les débris de la féodalité qu'ils annulèrent, on les vit établir le népotisme, nouvelle source de pouvoir et d'illustration. Chaque nouveau pontife voulut laisser une famille noble. La splendeur du pontificat dévora des sommes immenses; le luxe le plus effréné, la volupté la moins discrète signalèrent l'existence intérieure et les cérémonies publiques du Vatican. Les prodigalités font les dettes, et ces dernières alimentent la prodiga-

lité. A force d'emprunter, on se vit obligé de payer avec des titres les nombreux créanciers du Saint-Siége. Les banquiers auxquels le pontife avait recours furent comblés d'honneurs et anoblis ; les Chigi de Sienne, les Médicis de Florence, acquirent, à ce prix, le titre d'Altesse : princes à beaux deniers comptans, et les Torlonia de leur époque. Encouragés et caressés par les papes, ils fixèrent, dans les états romains, le lieu de leur résidence ; et quelquefois, instrumens utiles du Saint-Siége, ils servirent à rabattre les prétentions et à contrebalancer le pouvoir que s'attribuaient les nobles de race antique.

A cette dernière source aristocratique, se joignirent les étrangers. Malgré sa déchéance, Rome n'a pas cessé un instant d'être le centre de l'Italie, et sous un certain rapport la capitale du monde. On vit les Doria quitter Gênes ; les Zustiniani (1) Venise ; les Gabrielli la Romagne ; les Borgia l'Espagne, et briguer à Rome le cardinalat et la papauté. D'autres branches des mêmes familles se répandirent dans les autres provinces d'Italie ; les Doria, connus à Rome sous le nom de Pamphili, s'établirent à Naples sous celui d'Angri. On retrouve en Corse et en Sicile les Colonna sous les noms de Butere, Trebia, etc. Les Orsini sont devenus ducs de Gravina ; quant aux Falconieri, aux Frangipani, aux Santa-Croce, ces vieilles races féodales remontent à Alaric, et n'ont pas quitté depuis tant de siècles la campagne de Rome.

Beaucoup de ces familles ont conservé, sinon dans leur intégrité, du moins en partie, les possessions héréditaires et les titres de leurs ancêtres : notre aristocratie britannique a subi des altérations que la noblesse italienne a su éviter : à peine voit-on, dans l'espace d'un siècle, un

(1) *Giustiniani*. Dans le dialecte vénitien, remarquable par sa douceur, le G se change en Z.

titre changer de possesseur. Jetez les yeux sur les premières cartes de la campagne romaine, vous y trouvez à chaque pas les Orsini, les Buoncompagni, les Colonna, les Odescalchi, précisément à la même place où leurs propriétés actuelles sont situées : le pays le moins féodal de l'Europe est celui où la division matérielle du territoire féodal s'est conservée malgré le laps du tems, et se retrouve encore dans son état primitif.

Ainsi trois classes de noblesse très-distinctes se présentent à nous : d'abord les familles féodales, dont quelques-unes descendent de ces vieux patriciens du Capitole, que le globe alors connu reconnaissait pour maîtres; ensuite les familles papales, fruits du népotisme; enfin les nobles créés par le commerce et la banque, ou venus de l'étranger.

Ces deux dernières classes se sont depuis long-tems confondues; la seconde, composée des races anoblies par la papauté, est la plus considérable des trois. Quant aux derniers rangs de la noblesse, ils sont nombreux et avilis. Le titre de *marquis* s'achète pour quelques écus. J'ai vu deux ou trois roturiers se servir de cette *savonnette à vilain*, sans que personne les honorât davantage. Le népotisme est aux abois. Rome, qui sent sa faiblesse, se voit forcée de renoncer à ce que ses vieilles habitudes avaient de plus choquant. Les cardinaux, ne pouvant obtenir ce titre qu'à un âge avancé, meurent fréquemment; et les nouvelles promotions sont à peu près les seuls mouvemens politiques dont Rome soit agitée. Je ne me rappelle que deux exemples de principautés nouvelles, créées, l'une par la reconnaissance de Pie VII, l'autre par la toute-puissance du cardinal de Somaglia. C'est la principauté de Canino et celle de Musignano. Dénués de pouvoir et souvent de crédit, les princes romains s'environnent encore de

cette auréole attachée aux noms séculaires : moins civilisés que les princes lombards, moins riches que les princes napolitains et siciliens, ils ont tout l'orgueil des grands souvenirs. Parcourez leurs villas et leurs églises; elles sont peuplées de leurs héroïques ancêtres : de toutes parts se réveillent ces ombres qui se trouvèrent mêlées aux plus terribles événemens du moyen-âge, et qui projettent encore un long reflet d'illustration sur leurs arrière-neveux.

Le soir même d'un jour passé à visiter quelques villas, je me trouvai dans une société toute nouvelle pour moi; l'une de celles où l'étranger trouve moyen de se rapprocher intimement de l'habitant indigène de Rome : rien de plus rare, dans le pays où je suis, que cette espèce de contact. Il y avait peu de monde; je ne fus instruit que par hasard, et long-tems après, de la plupart des noms qui peuplaient le salon, et que je citerai plus bas.

En France les mœurs du boudoir n'existent plus, et celles du salon s'effacent de jour en jour. Forcés de s'intéresser aux affaires publiques et d'en parler, les gens du monde ont perdu ces habitudes de conversation frivole, talent spécial de leurs grands-pères. Les petits soupers sont passés de mode; le dîner les remplace. M. Lafitte a détrôné Mme du Deffand. L'attention, que l'on accordait en 1760 à une épigramme contre Maupeou, se concentre aujourd'hui sur la discussion du budget. Sans avoir, comme nous, traversé trois siècles de débats parlementaires, sans avoir sucé avec le lait ces mœurs de club et de taverne qu'on nous reproche, les Parisiens modernes sont devenus grands argumentateurs, péroreurs, et même érudits en faits de précédens politiques. Après le vin de Champagne et les truffes, viennent les investigations sur l'état de la nation; tel homme que vous avez rencontré la veille aux Italiens vous fera l'histoire complète des lettres de cachet,

ou celle du droit de chasse, depuis Henri IV jusqu'à ce jour. Le talent, l'éloquence, ou si l'on veut, l'argot du publiciste sont devenus populaires en France. Mais si ce dernier pays marche rapidement dans la route du XIX[e] siècle, l'Italie en est encore au XVIII[e]. Les classes supérieures seules se sont aperçu qu'il y a eu une révolution. Le reste, endormi dans sa volupté, sa dévotion et sa misère, n'a pas seulement soulevé la tête : c'est toujours le même sommeil de la foule assoupie; *turba de' morti, che mai non fur vivi,* dit Alfiéri (1) : « gens morts, qui ne vécurent jamais. »

Toutefois la société italienne est loin de ressembler à ce que la société française était avant la révolution, encore moins à celle qu'a formée notre étiquette britannique. La mode est un plaisir en France, un fardeau en Angleterre; à Rome, ce n'est rien. Vous vous rendez chez celui qui vous invite, et, si la coterie qu'il rassemble autour de lui vous plaît, vous y revenez : c'est pour toute l'année. Chaque famille distinguée reçoit une fois par semaine; pendant la soirée, l'abandon le plus complet, la liberté la plus parfaite. Quelques lustres, des glaces, le piano et le café, voilà les seules dépenses auxquelles ces réunions donnent lieu : elles sont peu coûteuses; le plaisir en fait les frais. Aussi les habitués d'une coterie se montrent-ils singulièrement exacts : ils bravent, pour ne pas manquer leur soirée, la pluie, l'orage, et même la neige, phénomène qui passe ici pour une catastrophe. Quel plaisir, pour un Anglais, l'être du monde le plus entier, le

(1) Note du Tr. Cette expression n'appartient pas à Alfiéri, mais bien au Dante : ne sachant que faire des gens médiocres, des ames nulles, incapables de vertu comme de vice, il rejette dans les limbes

Questi sciagurati che mai non fur vivi.

Inferno, c. 3.

moins fait pour souffrir l'ennui ou la gêne, le plus passionné pour ses aises ! Il peut rester toute la semaine casematé dans sa chambre, occupé à lire Byron, s'il est poète, Cobbett, s'il est radical, ou à broyer du noir, s'il a le spleen ; puis, quand vient le lundi ou le jeudi, s'il veut sortir de sa tanière, il est sûr que, sans visite préalable et sans la fatigue des apologies, deux ou trois salons lui ouvriront leurs portes, et que sa visite sera regardée comme une condescendance aimable. Vous entrez, saluez, parlez, gardez le silence, rêvez, admirez, vous faites ce qui vous plaît, personne n'y prend garde. C'est l'abbaye de Thelème, instituée par ce fou de Rabelais, et dont le premier réglement était d'agir, en tout, « selon sa volonté, son caprice et bon plaisir. » En quittant Rome, vous rendez une dernière visite : et comme Rome est un grand lac où les ondes affluent de toutes parts, où la circulation est perpétuelle, on ne s'en aperçoit guère.

Aimez-vous la bonhomie, les contes, les anecdotes, le sans-gêne, le sans-façon ? Allez à Rome : vous n'y trouverez pas ces salons d'Almack (1) où l'on n'entre que comme les initiés d'Éleusis entraient dans le sanctuaire ; point de bals à collets montés qui n'admettent que les généalogies pures et sans tache ; point de subdivisions et de catégories qui s'excluent et se méprisent mutuellement ; point de morgue pédantesque ; point de cercles de première, seconde, ou troisième classe (2). Tout est de plain-pied. Si vous êtes ennuyeux, on vous évite ;

(1) Salons où la haute aristocratie anglaise donne des bals et des concerts ; on n'y entre qu'après avoir fait preuve de noblesse.

(2) En Angleterre, où le ridicule de l'étiquette est poussé au plus haut degré, on subdivise la société en *premier ciel*, *second ciel*, *troisième ciel ;* c'est le positif, le comparatif et le superlatif du bon ton.

amusant, on vous recherche. De telles mœurs sont, sans doute, fort hétérodoxes pour les gens qui n'ont pas perdu de vue la Tamise ; mais qu'y faire ? Les Romains ne connaissent pas la rue de Bond (1), le règne des dandys, la grotesque sublimité des *bas bleus* (2); tout cela est lettre close pour eux. Ils ignorent jusqu'à nos *routs*, avec leurs escaliers chargés de fleurs, arrachées à l'artificielle fécondité de la serre chaude. Dès qu'on est à Rome, il faut se résoudre à se passer de tous ces raffinemens d'une société épicurienne et vaniteuse. J'ai même connu des maisons où l'eau pure était rare au cœur de l'été ; où l'huile sentait mauvais ; où l'escalier de briques croulait sous mes pas ; où l'on n'avait pas de tapis l'hiver ; d'où ce luxe d'aisance domestique, nommé *comfort* par les Anglais, était absolument banni. Cependant je m'y trouvais bien, et j'y apprenais, sans m'en douter, une foule de choses que je serais désolé d'ignorer aujourd'hui. Pour jouir de cette espèce de société particulière à l'Italie, il faut dépouiller le vieil homme, répudier cette sauvagerie offensante dont mes concitoyens s'arment comme d'une cuirasse, s'apprivoiser, enfin ; chose difficile pour nos voyageurs, espèces d'hyènes errantes, que l'Europe étonnée voit passer d'une latitude à l'autre, toujours vagabondes, toujours avides de plaisir, et toujours farouches !

Quand je me présentai dans le salon, dont je vais me constituer l'historiographe, il était à peine sept heures, et déjà le divan était au grand complet. On prenait le

(1) Rue de Londres, promenade habituelle d'une certaine classe de dandys.

(2) Nous avons eu plusieurs fois occasion de signaler, dans la *Revue Britannique*, cette désignation singulière, appliquée aux femmes savantes et aux précieuses littéraires de Londres.

café, breuvage qui jouit d'une haute faveur en Italie ; le thé n'a pas pénétré plus loin que Milan. On avait chanté la première ariette. Quelques connaisseurs causaient musique auprès du piano. Les *bonbons* et les sucreries passaient de main en main. Dans un coin de l'appartement, les cartes remplissaient leur office ordinaire, occupaient plusieurs assistans charmés de prendre intérêt à quelque chose, et de se trouver à la fois oisifs et amusés : j'ai toujours regardé les jeux de cartes comme une invention admirable pour empêcher ceux qui ne savent rien que cela, de s'ennuyer eux-mêmes, et de communiquer aux autres leur ennui. On parlait très-haut, on se promenait, on gesticulait ; le costume était fort peu recherché ; la plupart des membres de la réunion avaient gardé tout simplement le déshabillé du matin. Une grande intimité semblait régner entre eux ; la pensée s'échappait toute naïve, toute ingénue, telle qu'elle se présentait à l'esprit : rien de plus familier que le ton général, rien de moins semblable à nos salons du premier ordre ; vous n'eussiez pas dit qu'une seule Excellence se trouvât cachée parmi ces causeurs aimables, bruyans et surtout naturels.

Un domestique, en livrée un peu sale, annonça la princesse de P... ; je tournai la tête et j'aperçus une figure flétrie, une femme que l'âge n'a pas épargnée, et qui a fort à se plaindre du tems, d'ailleurs mis à profit par elle, si la renommée publique ne ment pas. Elle jouit, à Rome, pour me servir de cette expression commune, d'une célébrité plus populaire que brillante ; et la chronique scandaleuse ne reproche à sa jeunesse aucun de ces scrupules, aucune de ces délicatesses dans le choix de ses plaisirs, espèce de morale commode, à l'usage du grand monde des grandes villes. Quant à son mari, on le

voit peu, on ne le désire pas, on l'aime encore moins. C'est un vieillard millionnaire et avare, qui a le malheur d'être prince; ses ancêtres lui rendent le mauvais service de faire ressortir ses défauts.

Sur sa tête se trouvent réunis les titres et les propriétés de plusieurs grandes familles. Une immense fortune, trois palais magnifiques, une villa splendide, un domaine presque royal, et la principauté de P... : voilà de grands moyens de popularité, de munificence, de bienfaisance et d'éclat. Le prince a su économiser ces ressources avec un art merveilleux. Personne ne pouvait faire plus de bien, et ne s'est plus habilement soustrait à cette nécessité de son rang. Ses écussons, suspendus au fronton de son palais, indiquent qu'il existe encore; voilà tout. Il en occupe le second étage; le premier a été fort long-tems loué par une duchesse anglaise : espèce de trafic qui ne déshonore pas un prince romain, et auquel tout le monde, ici, est accoutumé. Cependant le prince de P... ne pouvait-il, au milieu de son opulence, faire exception à la règle? Ses concitoyens eux-mêmes l'ont pensé. On jugera par l'anecdote suivante, fort connue à Rome, et qui passe pour authentique, du degré de respect avec lequel le peuple croit devoir traiter son altesse. La duchesse de... avait fait travailler des ouvriers, auxquels, après leur avoir payé leur ouvrage, elle fit donner quelques bouteilles de vin. Ils se mirent à boire dans la cour du palais, et trouvant le vin bon, ils témoignèrent bruyamment leur reconnaissance par l'exclamation italienne : *Evviva! evviva!* Le prince et la princesse, attirés par ces cris, parurent sur le balcon, et se trompant sur la véritable intention des ouvriers, crurent devoir les remercier, du geste et de la voix. Mais ceux-ci, reconnaissant les P..., s'aperçurent de la

méprise, et l'un d'eux leur cria : « *Oui, oui ; mais ce n'est pas pour votre excellence ; c'est pour l'excellence du vin, et pour l'autre excellence anglaise !* »

On prétend que le prince n'a pas cru déroger en métamorphosant son palais en une espèce de mont-de-piété, et, qu'à force de prêter à la petite semaine, il a su grossir de quelques centaines de piastres ses immenses capitaux : commerce bien peu noble sans doute, et dont je ne connais pas un seul pair d'Angleterre qui ne repoussât la pensée avec indignation. Lorsque je le vis, il venait de marier sa fille au prince A..., héritier d'un grand nom et d'un capital assez singulier, consistant en dettes énormes, accumulées depuis un siècle par les longues profusions de ses ancêtres. Une dot de cent quatre-vingt mille couronnes, douaire presque royal, fut consacré à liquider la plus grande partie de ces dettes. J'ai eu occasion de connaître la princesse de V... (tel était le nom sous lequel elle se présentait dans le monde), femme aimable et spirituelle, qui se faisait remarquer par son attachement pour son mari, et ne paraissait jamais qu'avec lui. L'adoption ou le rejet du sigisbéisme trace une ligne de démarcation très-prononcée entre le nouveau régime et l'ancien. C'est Napoléon qui a introduit, à Milan, cette mode étrange pour l'Italie, ce retour tardif à l'intimité conjugale. Il ne voulait recevoir les femmes, à son lever, qu'avec leurs époux ; l'ordre était péremptoire ; le despotisme, l'ambition et la mode conspirèrent pour la première fois en faveur des vertus domestiques.

L'étoile de la maison A... a pâli depuis long-tems. Être fier et pauvre, orgueilleux et chargé du poids d'un grand nom, cette destinée est triste. Long-tems le palais des A..., magnifique édifice, était resté en ruines ; enfin, depuis le mariage du prince avec la fille de P..., les co-

lonnades se sont relevées, les chapiteaux brisés ont été réparés, les marbres couverts de fange ont retrouvé leur splendeur; une baguette magique n'aurait pas exécuté de métamorphose plus rapide. Les ducats du noble beau-père ont opéré cette féerie; mais s'ils ont suffi pour réparer un palais, ils n'ont pu rendre encore au prince qui le possède, l'éclat et la considération dont s'entouraient ses aïeux.

A l'une des tables de jeu se trouvait assise, et fort attentive à ce qui s'y passait, la princesse Chigi. Tous les jeudis, vous êtes sûr de la trouver au pharaon de Torlonia : le palais du banquier n'a pas de plus constante habituée. D'une taille haute, d'une complexion brune ou olivâtre, maigre et douée d'une voix rude et de manières brusques, elle apporte dans le monde son nom de princesse, sa fortune et son amour pour le jeu. J'oublie qu'elle est née Barberini : c'est sans doute un de ses plus beaux titres.

Son mari, fort âgé maintenant, dilettante littéraire, détruit scientifiquement sa fortune, qui s'élevait à dix mille couronnes de revenu annuel, et qu'il a su réduire à près de deux mille. Le talent de se ruiner est commun à presque tous les princes romains. Oracle de cette coterie littéraire dont l'abbé Féa est le grand référendaire; centre d'attraction pour les savans et les poètes nomades de toute espèce; Apollon reconnu de trois ou quatre Académies; vénéré par les Arcadiens (1); consulté par les antiquaires; il vit comme un ermite dans les vastes et solitaires appartemens de son palais, ne voyant qu'un prêtre ou deux, le petit prince, *il principino,* qu'il fait élever à grands frais par de mauvais maîtres; le gouver-

(1) Les membres de l'académie des Arcades.

neur de ce dernier et quelques littérateurs qu'il protège, tels que Gherardo de Rossi. Il abandonne le soin de ses affaires à son intendant, qu'il nomme son *ministre*; et il rime des sonnets. Son domaine de la Riccia est le plus beau de tous les domaines que renferme la campagne de Rome, si riche en ce genre. Il s'étend sur une des plus belles vallées d'Europe et embrasse un espace de plus de mille acres de terrain, qui décrit une vaste courbe, depuis la chapelle voisine d'Albano, en face du monument des Horaces (monument pseudonyme, pour le dire en passant) jusqu'au village de Genzano. Au centre de ce demi-cercle, et sur la hauteur, s'élève le château de la famille, qui domine le village, et couronne magnifiquement ce paysage enchanteur.

La source première de l'illustration des Chigi, ce fut leur opulence. Sous le pontificat de Médicis, protecteur du commerce, le marchand de Sienne devint l'un des principaux personnages de l'état. Un Chigi ceignit son front de la tiare, et la famille parvint rapidement à l'apogée de la grandeur; mais elle ne tarda pas à déchoir, et sa décadence fut aussi brusque que son progrès. Depuis long-tems elle est restée en arrière des Braschi, des Borghèse. Sa bibliothèque et ses chevaux, voilà aujourd'hui ses principaux titres de gloire. Les chevaux gris-de-fer des écuries Doria, les chevaux bais du prince Colonna cèdent le pas à cette superbe race couleur café au lait, qu'Augustin Chigi a introduite à Rome.

Auprès de la porte, languissamment penchée, et laissant échapper, de ses lèvres à peine ouvertes, les idiotismes élégans et pleins de douceur qui caractérisent le dialecte romain, je reconnus la princesse de Santa-Croce. Elle aussi est maigre et élancée : à l'air de dignité qui la distingue se joint la pâleur d'une statue de marbre, pâ-

leur qui s'augmente encore de l'immobilité et de la froideur aristocratiques qu'elle affecte. Fille du duc de Sorrentino, Napolitain d'origine espagnole, elle a passé sa vie à Rome, et la chronique de boudoir ne l'a pas épargnée. Quant au prince son époux, il a peu de fortune, peu de crédit, mais il place à la tête de sa généalogie le plus romain de tous les noms romains : il signe *Publicola*.

Qui ne connaît ce passage si pittoresque de lord Byron :

> Des yeux larges et noirs, d'où la flamme élancée
> Se grave en traits ardens au fond de la pensée ;
> Sous leurs grands arcs d'ébène, exprimant tour à tour,
> Les langueurs, les désirs, les fureurs de l'amour (1).

On dirait que la princesse Doria posait devant le noble poète quand il écrivit ces vers. Petite et d'une taille peu délicate, l'expression de ses traits et l'ame qui respirait dans ses regards faisaient oublier ses imperfections. Rêveuse, concentrée, méditative, elle semblait absorbée dans cette contemplation douce, profonde et mystique, l'une des voluptés favorites des peuples méridionaux : puis, quand son attention s'éveillait ; quand une pensée ou un objet, frappant cette chaîne électrique dont les personnes douées de sensibilité connaissent si bien l'irritable mobilité, l'arrachait à son repos ; le feu brillait dans ces yeux naguère languissans, toute la physionomie de la princesse changeait, une rare puissance d'enthousiasme et d'amour paraissait l'animer. Son costume était ordinairement noir, selon l'usage aristocratique ; elle parlait peu, mais avec grâce, et ses lèvres roses, dont la forme délicate avait tant d'attrait, ne s'ouvraient qu'avec une sorte de paresse séduisante.

(1) *Don Juan*, c. 7.

Le prince Doria, descendant de l'une des familles les plus réellement illustres de toute l'Italie, riche de quatre-vingt-dix mille couronnes de rentes, possesseur de châteaux, de villas, de galeries sans nombre, a trouvé un secret pour augmenter sa fortune. Il ne dépense presque rien, et il accumule. On ne le voit pas, comme le prince de P..., faire l'usure dans son palais; mais il vit d'épargne, ne hasarde aucune somme, se garde bien de compromettre ses capitaux par des spéculations aventureuses, les laisse paisiblement dormir dans ses coffres, et ne songe pas même à embellir ou à réparer ses propriétés splendides. En général, les nobles romains suivent, ou le système ruineux d'une prodigalité ridicule, ou celui d'une parcimonie absurde. Ils afferment leurs domaines à quelque spéculateur qui leur paie une rente annuelle, exploite le terrain à son profit, en tire tous les bénéfices, et finit par avoir à sa merci la noble famille dont il est le fermier. Économie domestique, agricole ou politique : tout ce qui se rapporte aux intérêts vitaux de la société; commerce, industrie, affaires; rien de tout cela n'est connu à Rome : on ne s'en doute pas. Depuis le cabinet du ministre jusqu'à la hutte du paysan, l'incurie, les faux systèmes, l'habitude d'une oisiveté honteuse, d'une négligence inouie, dévorent les ressources de ce peuple. Il ne travaille et ne réfléchit que dans la proportion précisement nécessaire à la satisfaction de ses plus urgens besoins; aussi est-il toujours pauvre. Le climat de Rome concourt à augmenter cette pénurie, et quand on pense que ce coin de terre stérile s'est deux fois enrichi des dépouilles du monde, que la puissance des armes et celle de la pensée l'ont signalé, pendant plus de vingt siècles, à l'admiration de l'univers,

quand on compare sa destinée avec le peu que la nature avait fait pour lui : on est accablé d'étonnement.

« Et quel est (demandai-je à mon voisin, le comte de C***), ce petit vieillard qui tient ses mains dans ses poches, tourne le dos à la cheminée, et observe les joueurs avec un air de sagacité si contente d'elle-même ?

— Quoi ! vous ne le connaissez pas ? Tout le monde connaît Torlonia, marquis de Rome-la-Vieille, duc de Bracciano...

— Et banquier des Anglais ?...

— Ce dernier titre lui a valu tous les autres : personne ne reçoit meilleure compagnie ; ses soirées sont très-suivies, tout ce qu'il y a de mieux à Rome y afflue. C'est le seul salon de Rome où vos compatriotes daignent se présenter.

— Sans doute ; mais quelle singulière prédilection peut-il avoir pour l'édifice délabré qu'il habite ? Quel contraste entre ces grandes salles désolées, dégarnies, enfumées, et le magnifique palais de Lafitte à Paris ! Torlonia n'a-t-il pas une résidence plus convenable à sa fortune et à son rang dans le monde ?

— Il préfère sa vieille maison ; c'est un attachement d'enfance, une habitude dont il ne peut se défaire : les toits sont dans le plus triste état, les lambris tombent de vétusté, et le propriétaire de tant de villas et de palais ne peut se décider à échanger cette masure contre une résidence plus moderne. Au surplus, quiconque demeure à Rome retrouve partout sur son chemin l'universel Torlonia : antiquités, peintures, domaines de ville et de campagne, bijoux, orfévrerie, statues, tout lui est bon. Il a plus de cent propriétés foncières, et un millier de boutiques : rien de ce qui peut lui procurer

un gain quelconque n'échappe à la pénétration de son coup d'œil ; il a les yeux d'Argus...

— Et les cent bras de Briarée... »

Le comte me répondit par un de ces mouvemens de sourcil, signe muet et expressif que les Italiens emploient quand ils veulent se faire entendre sans parler, puis il me quitta en souriant.

Torlonia, duc de Bracciano, approchait de sa soixante-dixième année, quand je le vis. C'était un petit homme sec, maigre, de couleur olive, d'une physionomie vive et intelligente, les cheveux gris, les yeux gris et pénétrans, l'air actif et assuré ; bien conservé d'ailleurs, et présentant à l'observateur tous les signes qui indiquent cette persévérante vivacité de tempérament à laquelle il doit sa fortune. Né dans les dernières classes du peuple, circonstance que Forsyth a trop amèrement relevée (1), il profita avec adresse des premières faveurs de son étoile, fit de l'argent, doubla ses capitaux, les tripla, et par une heureuse coïncidence d'efforts multipliés, de combinaisons bien entendues et de chances favorables, devint riche. Il établit des maisons de prêt en grand nombre, et qui réussirent. Il leur donna de beaux noms, les appela musées, collections, galeries, prétendit que tous les objets qui les remplissaient avaient été recueillis par bienfaisance, par charité, par philanthropie ; et (sans doute aussi par charité) il conserva jusqu'à sa mort et transmit à ses héritiers la plupart de ces objets précieux. Il devint le chevalier Torlonia, puis propriétaire foncier, puis marquis de *Rome-la-Vieille*. Le gouvernement romain manquait d'argent, Torlonia fut mis à contribution; on le vit remplir sous le pontifi-

(1) *Voyage en Italie et en Sicile.*

cat de Pie VII la même place que Chigi avait occupée sous Léon X. De ses coffres sortaient les écus qui alimentaient la puissance romaine; là se trouvaient en dépôt le sang et la vie qui animaient ce grand corps usé par le tems. La famille Odescalchi, faute de pouvoir payer ses créanciers, allait partir pour l'Allemagne; Torlonia se présente, leur achète très-cher le vieux château gothique de Bracciano et se trouve duc. Peu de tems après, le beau palais Bolognetti Cenci devient sa propriété. Toujours enfermé dans sa vieille maison du Corso, c'est dans ce palais qu'il donne, deux fois par an, ces fêtes royales, qui réunissent dans un immense quadrangle tous les étrangers et toute la noblesse romaine. Dans ses mains se réunissaient les intérêts les plus contradictoires : dynasties légitimes et illégitimes tournaient vers lui les yeux, comme vers leur providence : de lui seul dépendait la régularité du paiement de leurs pensions, régularité que les mouvemens de la politique extérieure n'interrompaient pas, et que sa complaisance assurait à ses propres dépens. Marié à une femme assez commune, mais bienveillante, polie et couverte de diamans, il ne joua jamais, en dépit de son titre, ce rôle aristocratique auquel il croyait pouvoir prétendre. Cependant il maria son fils et sa fille aux premières familles d'Italie; son fils à la princesse Cesarini Sforza; sa fille au prince Orsini de Naples, dernier reste des Orsini de Rome. De son vivant il eut soin de faire composer son épitaphe, en vingt lignes latines, où le *magnificentissimus*, le *fortissimus*, le *nobilissimus* ne sont pas épargnés.

« Non, non, disait Torlonia, je ne veux pas perdre mes *quattrini.* » On l'invitait à s'asseoir à la table de jeu. Il tira sa montre anglaise : « Comment! onze heures, continua-t-il. Il est bien tems d'aller se coucher. » Puis

imitant de son mieux la politesse des vieilles cours, et imprimant sur la main droite de la maîtresse de la maison un respectueux baiser, il s'en alla, et tout le monde le suivit.

« Je regrette, dis-je au comte de C..., en prenant mon chapeau, que mon inspection se termine si vite.

— De demain en huit, Torlonia donne un bal : soyez-y. Rome entière s'y est donné rendez-vous. Elle vous offrira de quoi alimenter votre gaîté. »

Nous descendîmes par le grand escalier; la lune éclairait le Capitole; je pris congé du comte, je jetai un dernier regard sur la voûte du vieux temple, et ne pus m'empêcher de m'écrier avec le poète italien moderne (1) :

O soleils éclipsés! grands noms! stérile gloire!

(New Monthly Magazine.)

(1) Elci., sat. 6.

LE SOLDAT RUSSE

ET LA JEUNE ARMÉNIENNE,

ANECDOTE CONTEMPORAINE.

LES intérêts commerciaux que l'Angleterre a soin d'entretenir dans toutes les régions du monde, et qui servent de voile aux desseins de sa politique, m'avaient amené en Arménie, il y a peu d'années. Déjà les Russes avaient commencé à envahir le territoire arménien; on sait quel succès a couronné leur entreprise : ils ont fini par étendre leurs possessions jusqu'à l'Araxe. Des milliers de soldats slaves, transportés des bords de la Baltique aux rives de la mer Caspienne, couvraient le sol de l'Arménie : instrumens de conquête, ils avaient à lutter contre un climat qui les décimait, bien plus que contre la résistance des peuples envahis. Leurs rangs s'éclaircissaient chaque jour, et leurs ossemens blanchissaient les plaines de Kour, sans que leur glaive fût sorti du fourreau. Quelques connaissances médicales que je possédais, et qui étaient étrangères aux habitans de ces contrées, me mirent en rapport avec les chefs de l'armée russe. Je guéris d'une fièvre ataxique un jeune soldat nommé Pierre Starofsky, qui m'inspira de l'intérêt, et qui paraissait joindre, à l'humble obéissance dont la discipline russe donne l'habitude à toutes ses victimes, des qualités morales assez rares chez les peuples esclaves.

Quatre ans après, je retournai en Arménie; j'y demeurai plus long-tems. Déjà la conquête russe était achevée, l'épée avait tout abattu. Je me sentais vivement

ému du sort de ce peuple agricole, doué de vertus modestes transformées en bassesse par sa longue humiliation, habitant l'un des plus beaux pays du monde, et voué à la dévastation, à l'asservissement, à l'indigence, par la fertilité même de ses campagnes, la beauté de ses filles; et les autres dons que le ciel lui a prodigués. Berceau du monde renaissant, antique jardin de l'homme primitif, l'Arménie est devenue la proie de toutes les usurpations étrangères. A quoi lui a servi la magnificence de ses paysages, la majesté de ses montagnes, et cet admirable mélange de beautés sauvages et champêtres, et ce luxe de végétation, et ces fleuves superbes, et ces rians vallons et ces vastes pâturages? Depuis des milliers d'années, ses plaines ne lui appartiennent plus, ses villes royales sont en débris, ses filles vont servir aux voluptés des harems. Les armées conquérantes ont tracé tour à tour sur cette terre infortunée leur sillon de désolation et de ruine; sa population diminue sans cesse, elle se dégrade de plus en plus. Ses souvenirs, comme ses pressentimens, son passé comme son avenir, ne lui parlent que de servitude et de misère. Libres encore, les habitans du Caucase ont seuls conservé, avec leurs mœurs indomptables, féroces, sanguinaires, le sentiment de la dignité humaine; divisés en tribus ennemies, impatientes du joug, ils vivent dans le carnage: le meurtre, le pillage, la vengeance; voilà les lois et les devoirs de leur existence. Il semble que leur caractère s'associe et sympathise avec la nature sauvage qui les entoure; il fallait une telle population pour habiter ces rocs immenses, ces cavernes plus vastes que des palais, les rives de ces cataractes, la cime de ces pics et la lisière de ces abîmes.

Starofsky, que je retrouvai en Arménie, me raconta

ses aventures : elles ne manquent pas d'intérêt, et retracent vivement l'état de civilisation de ces contrées, que l'Asie et le nord se disputent, où la barbarie de l'Orient lutte avec celle de l'Occident. Je rapporterai avec exactitude le récit du jeune soldat moscovite. C'était un assez bel homme, son regard avait de l'expression, et ses cheveux blonds eussent formé des boucles naturelles, si le costume militaire ne les eût inexorablement aplatis. La physionomie russe, qui nous semble hétéroclite et bizarre, était mêlée chez lui d'un air de bonne humeur, et d'une apparence de santé qui plaisaient au regard, et le captivaient. Bon soldat, remplissant tous ses devoirs avec un soin scrupuleux, soumis à ses chefs, il possédait, en outre, des talens et une grande adresse manuelle. Il avait exercé l'état de charpentier; souvent on l'employait à différens ouvrages, et, malgré la rigidité de l'étiquette russe, les officiers supérieurs auxquels il rendait plus d'un service, qui aimaient sa gaîté, le distinguaient de ses camarades. Je crois le voir encore, portant la blouse de travail et les instrumens de son métier, le bonnet à glands légèrement penché sur l'oreille, répétant joyeusement les refrains de son pays, et fixant sur lui les regards de plus d'une jeune Géorgienne, aux yeux noirs fendus en amande.

Il était depuis six mois en garnison à Téflis. Cette ville, dont tant de voyageurs ont décrit la magnificence orientale, n'est plus qu'une ruine; les quartiers supérieurs surtout n'offrent que des rues encombrées de fragmens de pierres, détachées de ces terrasses superposées, dont l'aspect était si pittoresque il y a cinquante ans. Un soir que Pierre Starofsky avait rempli tous ses devoirs et achevé sa journée d'ouvrier et de soldat, l'envie lui prit de traverser les quartiers supérieurs dont je viens

de parler, et de gravir la montagne sur laquelle la ville s'appuie. Au détour d'une rue déserte, il aperçut une femme qui fuyait, et bientôt il vit un jeune homme, habillé à la géorgienne, la poursuivre et la saisir par le milieu du corps. Le voile blanc, percé de deux trous à la place des yeux, voile qui couvrait le visage et descendait sur la poitrine de la jeune fille, tomba, et laissa voir une de ces figures enchanteresses, modèles de la beauté, qui, achetées à prix d'or ou conquises par les armes, vont peupler les sérails de l'Asie. L'Arménienne pousse un cri perçant, le ravisseur l'entraîne, et Starofsky, ému d'un sentiment de compassion, tire son épée, et s'élance pour la protéger et la défendre. Sous une arcade à demi ruinée, se tenait un autre homme avec un cheval; c'était vers cet endroit que le ravisseur traînait sa proie. Une des mains de ce dernier pressait violemment la bouche de la jeune fille et étouffait ses cris; de l'autre, il faisait signe au domestique. Quand il vit le soldat russe s'avancer sur lui l'épée nue, il saisit le *cummeh*, ou poignard géorgien, qui brillait à sa ceinture, et, présentant la jeune fille aux atteintes de son défenseur, lui cria en arménien : « Retirez-vous! » Starofsky, n'osant frapper et craignant que ses coups ne tombassent sur celle même qu'il voulait sauver, secoua violemment le bras qui retenait et pressait l'Arménienne, et, en même tems, il arme sa main gauche de sa hache de charpentier. La jeune fille roule sur la terre comme inanimée, le ravisseur pousse un long cri d'alarme, espèce de sifflement qui sert à appeler une escorte lointaine, et fait briller le terrible *cummeh* sur le front du soldat russe; mais, avant que le coup fût porté, déjà la hache vengeresse avait atteint le front du Géorgien,

qui tomba baigné dans son sang. Le domestique, effrayé de la mort de son maître, monta sur le cheval, et s'enfuit. Starofsky resta debout, entre le corps sanglant du ravisseur et le corps pâle et glacé de la jeune fille.

Il s'attendait à soutenir un nouveau combat; mais personne ne vint. Il eut alors le tems d'observer la figure et les vêtemens de son adversaire. La taille de ce dernier était haute et noble. Le bonnet de fourrures qu'il portait, s'étant détaché pendant la lutte, avait laissé à découvert une de ces physionomies mâles et terribles, où l'ardeur des passions et des volontés a marqué son empreinte, cet homme avait, d'ailleurs, tous les traits qui caractérisent spécialement les hordes du Caucase. Le sang coulait de son front entr'ouvert; une convulsion affreuse torturait ses membres. Au milieu de cette angoisse, on démêlait encore un désir de vengeance, une férocité innée, qui triomphait de la mort présente, et semblait dominer la douleur même. Pierre avait la conscience d'avoir bien agi; il n'avait immolé qu'une victime nécessaire, un brigand et un ravisseur. Cependant ce cadavre étendu devant lui, grinçant des dents, horrible à voir, et dont le front sanglant était frappé des rayons blafards de la lune, fit dans l'esprit du brave soldat une impression de terreur difficile à rendre. Il essaya vainement de ramener la jeune fille à l'usage de ses sens; elle-même avait été légèrement blessée par sa chute; et son évanouissement durait toujours. Starofsky l'emporta dans ses bras; elle revint peu à peu à elle-même. Starofsky entendait un bruit de voix et de pas qui s'approchaient : « Allons, dit-il brusquement à la jeune fille, apprenez-moi qui vous êtes, et d'où vous venez; je vous conduirai chez vous !

— Dieu ait pitié de moi ! s'écria la jeune fille d'une voix tremblante : je ne connais pas cette ville ; j'y suis arrivée hier avec mon père. Il y a bien peu de tems que je l'ai perdu de vue, au milieu de ces maisons en décombres ; il était resté un peu derrière moi ; et je le cherchais des yeux, quand cet homme est venu me saisir. Je lui ai échappé une première fois et je me suis sauvée. Il m'a poursuivie, et je me suis éloignée en fuyant du lieu où mon père était resté. Que le bienheureux saint Grégoire me protège ! »

A peine avait-elle prononcé ces paroles, quand on entendit plus distinctement des voix qui criaient au loin : « Schuschan ! Schuschan (1) ! où êtes-vous ? » La jeune fille répondit par des cris de joie, et se dirigea avec son libérateur vers le point d'où les cris semblaient partir. C'était le vieux père de Schuschan, qui, après l'avoir long-tems cherchée à travers ces rues désertes et ruinées, était enfin parvenu à peu de distance du lieu où s'était engagé le combat entre Starofsky et son adversaire. Notre soldat, la hache sanglante à la main, et les vêtemens en désordre, apparut aux yeux du vieillard, non comme le sauveur de sa fille, mais comme un brigand et un assassin : il recula, saisi de crainte. Puis, à l'aspect de son unique enfant, qui se jeta en pleurant dans ses bras, il éclata en injures et en anathèmes contre le pauvre Starofsky, si mal récompensé de son héroïsme. Il fallut de longues explications et le témoignage de Schuschan pour vaincre les doutes du vieillard et lui faire regarder le soldat comme un honnête homme. « Cet endroit-ci est dangereux, lui dit le Russe ; partons vite ; nous nous expliquerons après. Je prends à témoin la

(1) *Susanne.*

sainte Vierge et même le bienheureux saint Nicolas (puisse leur intercession me sauver !), que vous n'avez rien à me reprocher. Mais, hâtons-nous. » Peu à peu l'obstination du vieillard céda à l'évidence : il sut comment sa fille unique avait été sur le point de lui être arrachée à jamais par un de ces chefs Lesghiz ou Tcherkasses (1), qui vivent de pillage et volent tout, jusqu'à leurs épouses ; avec quel courage Starofsky avait exposé sa vie, et quelle reconnaissance lui était due.

Gourgîne Bourrdîk de Kouschanloû (ainsi se nommait le père de Schuschan), était un fermier arménien, étranger à Téflis, où il était arrivé la veille, et où un marchand de soie, son compatriote, nommé *Khoujâ Schatoûr*, lui avait donné l'hospitalité. Pierre, qu'un assez long séjour dans cette ville avait familiarisé avec tous les détails des localités, inconnues de Gourgîne, conduisit ce dernier au domicile de Khoujâ Schatoûr, qui demeurait près du grand caravanserail ; et le vieillard, après l'avoir comblé de bénédictions et de remercîmens, l'engagea à entrer dans la maison de son hôte, et à passer avec eux la soirée. Tout ce que l'expression de l'amour paternel et de la reconnaissance orientale ont de plus vif et de plus tendre fut prodigué à Starofsky ; et les deux vieillards (car le marchand de soie était du même âge que Gourgîne) ouvrirent leur bourse au jeune Russe. On déploya sur une table de riches fourrures, de belles pelisses, des étoffes de soie et d'or, et on l'invita à choisir ce qui lui conviendrait, et à le garder comme une preuve de la gratitude de Gourgîne, comme un gage de leur amitié. Starofsky n'accepta rien qu'un manteau à long poil, nommé *yarpounchie*, vête-

(1) Circassiens.

ment particulier aux Arméniens, et commun aux hommes de toutes les classes. « Foi de chrétien, leur dit-il, je me croirais abandonné de la très-sainte Vierge, si je voulais vous vendre ce que j'ai fait pour vous. Je me suis conduit comme je le devais, en sauvant votre fille. Le soldat russe que vous voyez n'est pas riche; il ne refusera pas de s'asseoir à votre table, si vous voulez lui donner l'hospitalité; et cet yarpounchie le protégera contre la pluie qui tombe souvent dans ce pays-ci; mais je ne veux pas de votre argent. Je connais plus d'un officier russe, qui s'en est servi pour payer du vin de Géorgie et acheter des filles géorgiennes; l'un vous enivre, et l'autre vous expose au poignard des Tcherkasses; choses fort dangereuses, comme vous savez, mes pères, et fort communes en Arménie. Ainsi, j'accepte ce manteau; je vous demande votre amitié, et je vous supplie de garder le reste. D'ailleurs, qui sait si vous êtes plus riches que moi?

—Mon fils, répondit le grave fermier, vous êtes le roi des braves, et la perle de générosité parmi les enfans du Sauveur. Acceptez ce que je vous offre : je ne suis qu'un fermier; et comme les gouverneurs chrétiens ou musulmans sont de vrais fléaux pour les riches, on ne montre pas toujours dans ce pays le fonds de sa bourse à ceux qui voudraient y puiser; mais j'ai encore en réserve quelques ducats pour les grandes circonstances. Je vous en prie, au nom du bon patron de l'Arménie, ne me refusez pas; vous me feriez beaucoup de peine. Je demeure fort loin d'ici. Ma ferme est située dans un petit vallon près de Kar Ecclisia. Si jamais vous allez par-là, venez chez moi. Gourgine Bourrdik de Kouschanloû vous prouvera que les bienfaits ne tombent pas sur lui comme le grain tombe sur la pierre stérile. Je resterai peu de

tems à Téflis. Venez me voir souvent ainsi que mon ami Khoujâ : et que la bénédiction de tous les saints soit avec vous, qui m'avez rendu ma fille unique! »

Pierre, introduit dans la maison de Khoujâ par cette circonstance fort brillante pour lui, et fort heureuse pour Gourgîne et sa fille, profita de l'invitation. Dès que son service lui en laissait la liberté, on le voyait se rendre chez le marchand de soie, où l'accueil le plus cordial l'attendait. Les mœurs de l'Orient ne lui permettaient pas d'adresser la parole à Schuschan ; et la jeune fille ne pouvait se montrer sans voile. Mais il avait vu une seule fois, et pendant quelques momens, ces joues rosées dont l'incarnat rappelait celui de la pêche; ces beaux yeux étincelans d'une ardeur humide; cette bouche fraîche, dessinée avec tant de grâce, colorée d'un vermillon si pur.

La jeune Arménienne elle-même ne pouvait voir sans intérêt et sans plaisir celui qui l'avait sauvée. C'était une vierge timide et simple, légère comme la gazelle, tendre et craintive, dénuée d'art, et toute livrée à ces sensations primitives, dont une civilisation plus avancée altère la fraîcheur. Debout, dans un coin de la salle, elle fixait sur l'étranger des regards attentifs, dont l'expression était cachée par le voile qui l'enveloppait; quelquefois, sans doute par hasard, cette mobile draperie se soulevait un peu. Ses yeux rencontraient ceux du soldat; et aussitôt, rapide comme l'éclair, elle avait disparu.

Gourgîne quitta Téflis avec sa fille, et répéta souvent à Starofsky, que sa présence à Kouschanloû serait pour la famille Gourgîne une époque de joie et de bonheur : le jeune Moscovite lui-même ne tarda pas à changer de garnison; il résida tour à tour en divers cantons, où

l'appelaient les besoins du service; et après avoir stationné près d'une année dans le Schirvân, il reçut enfin l'ordre de se rendre avec son régiment à Kar Ecclisia, près de l'habitation du fermier. La vie des camps ne favorise point les rêveries amoureuses. Starofsky avait vu la plupart de ses camarades mourir de fatigue ou succomber à la contagion de la peste. De longues marches, de sanglantes escarmouches avec les Tcherkasses, qui descendaient dans les plaines, et bravaient insolemment les armes russes; des travaux pénibles et continus, avaient dû affaiblir dans l'imagination du jeune soldat le souvenir de son aventure héroïque, de son combat avec le Géorgien, et de ses visites chez Khoujâ Schatoûr. Quelquefois, cependant, quand il veillait sous les armes, ou reposait sous la tente, une vision divine lui apparaissait; mais cette féerie lointaine, ce vague souvenir de Schuschan ne pouvaient laisser aucune trace profonde chez Starofsky. Ce n'était plus pour lui une réalité vivante, c'était un rêve de ses jours passés, rêve charmant et chimérique.

Cependant il n'avait pas fait une longue résidence à Kar Ecclisia, quand un de ses camarades, venant à prononcer le nom de Khouschanloû, ce mot réveilla chez Starofsky l'idée un peu effacée de ses aventures de Téflis et de son ami Gourgîne. « Oui, je me le rappelle bien, se disait-il à lui-même. C'est auprès de Kar Ecclisia que sa ferme est située. Il m'a si vivement engagé à l'aller voir! Se souviendra-t-il de moi? Retrouverai-je encore vivant ce bon vieillard qui m'a si bien accueilli? et sa fille! elle doit avoir grandi; elle était si jolie : sans doute elle est...! » Ici le bruit du tambour interrompit le monologue du jeune homme; un berger de l'Astrée se fût livré à des pensées plus mélancoliques, à de plus gracieuses méditations. Mais quand on sert sous les dra-

peaux d'un autocrate, on a bien autre chose à faire ; et la parade qui rappelait Starofsky à son poste lui suffira sans doute d'excuse auprès des lectrices les plus exigeantes.

Le soir de ce jour où le souvenir de Gourgîne était venu se représenter à son esprit, il se trouvait à l'appel, et promenait sur les soldats et les officiers qui l'entouraient un regard inattentif, quand il vit s'offrir à ses yeux, dans les rangs des officiers, une figure qu'il crut vaguement reconnaître. Plus il regardait cet officier, plus il restait convaincu de l'avoir vu ailleurs, et moins il pouvait se rappeler dans quelle circonstance et dans quel lieu. Cependant son aspect lui faisait éprouver un sentiment de répugnance et un effroi involontaire. C'était un homme fort grand, décoré de plusieurs ordres, couvert de riches vêtemens, et le front caché sous un bonnet de fourrures noires, rabattu sur ses yeux. L'ombre projetée par cette coiffure voilait une partie de son visage et contribuait sans doute à donner à sa physionomie une teinte sombre et farouche, qu'augmentait le caractère prononcé de ses traits. Notre soldat cherchait à rassembler ses souvenirs et à se rendre un compte un peu exact des impressions que l'aspect de ce visage sévère et hautain laissait dans son esprit. Une sorte d'effroi mystérieux semblait attaché à ce bizarre personnage. Starofsky s'étonnait de ses émotions : une idée singulière le poursuivait. Serait-ce ?... mais non ; quelle analogie peut se trouver entre un officier russe et un brigand géorgien ? Le soldat eut bientôt repoussé, comme extravagant et fantastique, ce caprice de son imagination. Cependant l'œil noir et ardent de l'officier s'était fixé sur lui avec une expression étrange. Starofsky pensa toute la nuit à cette apparition qui réveillait chez lui une foule de souvenirs et de vagues terreurs.

Un congé d'une semaine fut accordé à notre soldat, qui se hâta d'en profiter pour se rendre à Khouschanloû. Ce village est situé à seize milles de Kar Ecclisia, dans une gorge étroite, traversée par un ruisseau qui descend des montagnes et va confondre ses eaux avec celles du fleuve Bembeck. Le sol se hérisse de rochers au milieu desquels apparaissent, irrégulièrement jetées, les maisons des paysans avec leurs petites terrasses, et leur enceinte environnée de grands chênes verdoyans. La colline qui domine le village s'élève au-dessus de lui en amphithéâtre, et développe aux regards la richesse de sa végétation, dont une excellente culture augmente le luxe et la beauté. Dans le fond, et des deux côtés, de hautes montagnes, couronnées d'épaisses forêts ou tapissées d'un gazon velouté, forment le cadre d'un tableau à la fois solitaire et brillant, sombre et pittoresque.

Starofsky avait quitté Kar Ecclisia dans la soirée : il atteignit Kouschanloû trois ou quatre heures après s'être mis en route. Une belle nuit d'automne éclairait à demi les moissons déjà mûres et les bois environnans : un doux éclat, se répandant sur le paysage, en caressait les contours, en adoucissait les aspérités. La route, après avoir suivi le lit du ruisseau, s'en éloignait, et remontait la colline dont le village occupait la pente. A mesure que le soldat avançait, il voyait s'abaisser le fond de la vallée, avec son ruisseau garni d'une double allée d'ébéniers sauvages, et ses petites fermes, dont la toiture brillait sous les rayons de la lune. Le sentier tournait souvent autour de masses de granit, d'où s'échappaient des sources vives qui, serpentant à travers les rocs, allaient rejoindre le ruisseau. Starofsky se trouva sur les bords d'un abreuvoir où quelques jeunes filles lavaient du linge : à son approche elles s'enfuirent; il vit leurs robes flottantes

disparaître et reparaître à travers les clairières du taillis, et tout se tut. A peine le sourd mugissement d'une vache, appelant la main accoutumée qui chaque soir la débarrassait de son lait ; à peine le cri lointain du villageois, revenant de la forêt et annonçant son retour à sa famille ; à peine l'aboiement interrompu du chien de garde troublaient le silence universel. C'était un spectacle ravissant par le calme de sa splendeur paisible. L'éducation guerrière du soldat russe n'avait pas fermé son cœur à toutes les impressions douces et sensibles dont la nature nous pénètre, et que les ames les plus grossières ressentent.

Debout auprès des eaux étincelantes de l'abreuvoir, il contemplait cette scène de repos, quand tout-à-coup l'écho multiple des montagnes, répétant des cris d'horreur, des gémissemens, des menaces et le bruit des pas de plusieurs chevaux, arracha Starofsky à sa rêverie. Bientôt il aperçoit plusieurs cavaliers qui galopent à travers le taillis. Il arme son mousquet et se dirige vers le point d'intersection, où le sentier suivi par les cavaliers aboutit à la route principale. Tout lui rappelle son aventure des ruines de Téflis, aventure qui, trois années auparavant, avait formé sa liaison avec Gourgîne. La coïncidence devient bien plus frappante, lorsqu'il voit une femme luttant avec un de ces cavaliers, et dont les vêtemens en désordre, s'accrochant aux buissons du taillis, ralentissaient la course de ce dernier. Il se tient en embuscade, épie leurs mouvemens ; et déjà il ajuste le ravisseur, lorsqu'un long cri, échappé à la victime inconnue, et demandant « *du secours au nom de tous les saints* » parvient jusqu'à lui. « C'est elle ! elle-même ! Arrête, s'écrie-t-il, en saisissant la bride du cheval ; lâche cette proie, ou tu es mort ! » et il appuie le canon du mousquet sur la poitrine du cavalier.

« Encore toi ! s'écria ce dernier. Toujours toi ! l'enfer t'envoie pour contrarier mes desseins; je vais t'y renvoyer. Essuf! Mourzouch ! A l'aide ! à l'aide ! abattez ce misérable ! »

Deux hommes accourent ; l'un d'eux brandit son cimeterre sur la tête du soldat : Starofsky, plus prompt que l'éclair, a lâché la détente de son fusil ; l'homme tombe mort, et le cheval du ravisseur, se cabrant avec violence, renverse son maître, qui tenait embrassée sa captive gémissante et demi-morte. Le Russe s'élance vers la jeune fille ; c'était Schuschan : il la relève et, s'emparant d'elle, s'assure que la vie lui est restée. Le village, éveillé par le bruit, accourt vers ce lieu de tumulte : on voit la lumière des flambeaux qui s'approchent ; et le bruit des pas des villageois fait retentir le terrain. Starofsky avait déjà rechargé son arme ; et les compagnons du ravisseur s'étaient enfuis. « Insensé ! misérable ! s'écria une voix sombre et terrible ; deux fois tu t'es jeté sur ma route ; deux fois tu as mis en danger ma vie ; deux fois tu m'as enlevé ma proie. Tu me reverras ! » Comme il disait ces mots, la lune qu'un nuage avait voilée, semblait renaître dans le ciel, et frappait le front nu du brigand. Quel objet de surprise pour Starofsky ! c'était le Géorgien qu'il avait déjà rencontré au milieu des ruines de Téflis ; même costume, même physionomie ; et sur la tempe gauche une cicatrice profonde, sillon que la hache du soldat y avait imprimé, et qui en se refermant était devenu semblable à une ligne noirâtre, profondément creusée sur ce front sauvage.

Le Géorgien saisit de la main gauche la crinière de son coursier. Son bras droit, cassé dans sa chute, se balançait à son côté, inutile fardeau. C'était la cause du peu de résistance que Starofsky avait éprouvée de sa part. Il

lance son cheval au galop, et tirant un pistolet de l'arçon de sa selle, lâche son coup au hasard sur Starofsky. Ce dernier lui répond par un coup de mousquet également perdu; et bientôt le ravisseur, disparaissant dans le bois, échappe à tous les yeux.

Il était dans la destinée de notre ami de rendre deux fois Schuschan à son vieux père, et d'être deux fois regardé comme le ravisseur de celle qu'il sauvait. Les paysans l'environnent : son mousquet tout fumant encore, ses vêtemens tachés de sang, son attitude martiale, la jeune fille qu'il tient dans ses bras; toutes les vraisemblances, font peser sur lui une culpabilité dont la présence seule du vieux Gourgîne vient dissiper enfin la fausse évidence. On conduisit, ou plutôt on traîna Starofsky chez le vieillard. La reconnaissance fut touchante : délivrée miraculeusement du même danger qu'elle avait couru trois années auparavant, Schuschan baigna de larmes le visage et la barbe vénérable de son père. « C'est Starofsky; c'est votre ancien ami, qui m'a encore sauvée, lui dit-elle! — Starofsky, viens dans mes bras; toi le plus courageux et le plus noble des chrétiens! Que toutes les bénédictions de Dieu et de saint Nicolas descendent sur ta tête! Viens que je t'embrasse en même tems que ma fille! je t'aime, je te bénis comme son frère!... Mais qu'est-ce que ce sang qui te couvre? — Il est blessé! » dit la jeune fille pâlissante. On approcha les torches, et l'on reconnut qu'une balle, effleurant le bras du soldat, avait fait couler son sang. On entra dans la ferme; les soins les plus tendres furent prodigués à Starofsky, et bientôt l'urgence des événemens et leur bizarrerie établirent entre le Russe et la jeune Arménienne cette précieuse intimité, plus innocente et plus douce peut-être que l'amour même : rapports de sympathie secrète qui rapprochent

deux cœurs, et les unissent à leur insu : magie enivrante, que les mœurs orientales ignorent, et qui fait le plus grand charme de la civilisation européenne.

Rien de plus commun que les enlèvemens de femmes, en Arménie et en Géorgie : là ce ne sont pas seulement des objets de désir et d'amour, mais des objets de prix. Il y a des hordes entières qui font métier de voler des jeunes filles pour les vendre : aussi l'aventure de Schuschan aurait-elle excité assez peu d'attention parmi les habitans de Khouschanloû, sans une particularité singulière, que le récit de Gourgîne et de Starofsky ne tarda pas à rendre publique. Le même homme qui avait essayé d'enlever Schuschan à Téflis, l'avait suivie à Khouschanloû. C'était donc la fille du fermier qui était le but spécial des efforts du ravisseur. On s'épuisait en conjectures pour deviner à quelle nation pouvait appartenir ce brigand opiniâtre. «Peut-être, dit l'un des frères de Schuschan, qui se nommait *Evannís*, peut-être est-ce quelque guerrier de ces tribus turques qui habitent les hauteurs de Scharagil.» D'autres prétendaient que le ravisseur était Persan; quelques-uns le donnaient pour un Tcherkasse; mais les questions les plus importantes restaient toujours à résoudre. «Comment cet homme avait-il pu commettre un pareil attentat en présence des troupes russes; et comment Schuschan, toujours cachée dans la ferme de son père, avait-elle pu éveiller les désirs de cet étranger?»

Starofsky passa chez ses hôtes reconnaissans tout le tems de son congé. Sa franchise, sa gaîté plaisaient à la famille : peut-être aussi la prudence du vieillard, dont les propriétés se trouvaient situées près du théâtre de la guerre, aimait-elle à se ménager un protecteur dans la personne de ce soldat russe, estimé de ses chefs, et dont il con-

naissait la loyauté, le dévouement et le courage. Quoi qu'il en soit, le résultat de cette aventure fut tel que nos lecteurs peuvent aisément le prévoir. L'amour le plus vif s'empara du cœur des jeunes gens, et la vierge arménienne, dont la beauté s'épanouissait chaque jour, et devenait plus parfaite, perdait graduellement quelque chose de cette timidité que la solitude et l'exemple de leurs mères, toujours captives et soumises, donnent aux jeunes filles de ce pays.

Le congé expiré, une nouvelle circonstance rapprocha les deux amans ; car sans s'être fait aucun aveu, ce titre seul leur convenait. La vallée de Khouschanloû devint un poste militaire, et Pierre, en sa qualité de charpentier, fut chargé de diriger et de préparer la construction des casernes. Il se trouva ainsi placé sous l'immédiate influence des charmes de Schuschan ; et son attachement pour elle augmenta de jour en jour. Le vieux Gourgîne et sa famille auraient eu mauvaise grâce de maltraiter l'amant de sa fille, qui lui devait deux fois la vie. Cependant un obstacle se présentait ; entre un riche fermier arménien et un pauvre soldat russe la distance était considérable : l'un avait ses serviteurs, ses vassaux, et vivait comme un opulent patriarche ; l'autre, soumis à toutes les chances de la guerre, n'avait à compter que sur sa paie, et peut-être sur la gloire lointaine, attachée au grade de sergent-major. Aussi de part et d'autre restait-on dans une espèce de *statu quo*, tout aussi dangereux dans les affaires privées que dans les affaires publiques : les hommes ont beau vouloir arrêter les événemens, les événemens ont leur inévitable fatalité qui les entraîne.

On peut se représenter (pour peu que l'on ait d'imagination) la douce existence de Starofsky, tant qu'il fut

de service à Khouschanloû. Lui-même me fit une peinture charmante de ces riens auxquels le cœur attache tant d'importance; de son intimité fraternelle avec Schuschan, de l'aimable accueil de la jeune fille, des soins qu'elle lui prodiguait. Rien n'est plus délicieux que ce développement naïf d'un amour ardent et d'une tendresse involontaire dans une ame timide et qui s'ignore. Cependant il fallut quitter Khouschanloû, le toit hospitalier de Gourgine et la présence de Schuschan : Starofsky, rappelé à Kar Ecclisia par ses chefs, reprit son service ordinaire.

Deux jours après son retour, il passait devant le quartier-général. Ce même officier qui avait attiré son attention d'une manière si pénible était encore là, vêtu du même uniforme, portant les mêmes ordres, le front voilé du même bonnet de fourrures noires; mais son bras droit suspendu reposait sur une écharpe. A peine Starofsky eut reconnu cet homme, le bonnet de fourrures qui couvrait la tête de ce dernier, se relevant tout-à-coup par un mouvement subit qu'il fit en se tournant vers le soldat, laissa à découvert le visage du brigand de Téflis, du ravisseur de Schuschan, avec lequel Starofsky avait lutté deux fois, à trois années de distance. Il était impossible de s'y méprendre; cette double blessure, ce bras en écharpe, la férocité de ces traits, la malice et la perfidie qu'ils exprimaient avec tant de force, le froncement que contracta cet épais sourcil quand l'officier vit Starofsky s'arrêter devant lui; tout prouvait l'identité de ces deux personnages. Il est plus facile d'imaginer que de rendre la stupéfaction du jeune homme. Quoi! ce misérable qui avait deux fois, à trois années de distance, et avec autant d'opiniâtreté que d'audace, tenté un enlèvement que le hasard seul l'avait empêché d'accomplir; ce brigand qui avait menacé notre brave soldat de toute sa

vengeance, se trouvait être son supérieur, l'un des officiers, au commandement immédiat duquel il pouvait et devait même, selon toute vraisemblance, être soumis tôt ou tard.

L'étonnement avait enchaîné les pas de Starofsky, que cette découverte pénétrait de surprise : il était là immobile devant son ennemi, qui, rabaissant son bonnet sur ses yeux, rentra aussitôt dans le quartier-général. Starofsky resta, pour ainsi dire, abîmé dans ses pensées. Il prévoyait son sort : le soldat russe n'est qu'une machine que l'on brise sans scrupule. Encourir la haine d'un officier de grade supérieur, c'est s'exposer à tout ; c'est se livrer sans défense à ce que la vengeance a de plus bas et de plus cruel. Entre le subalterne et celui qui commande, aucun lien ne subsiste; l'un est roi, l'autre est esclave. Cette communauté de dangers et de gloire, qui, dans les armées d'Europe, unit tous les rangs par une sympathie puissante, est ignorée en Russie, où quelques officiers font mouvoir ou anéantissent à leur gré les instrumens humains qu'ils nomment leurs soldats.

Fallait-il que le malheureux amant de Schuschan allât dénoncer son adversaire ? Ses récits n'eussent obtenu aucune croyance : les preuves et les témoins lui manquaient ; il aima mieux se taire et attendre en silence ce que lui réservait le sort. Mais il s'était fait un ennemi trop redoutable pour que son repos même ne fût pas aussi dangereux pour lui qu'une attaque déclarée : c'est ce qu'une expérience cruelle devait bientôt lui apprendre.

Les renseignemens qu'il prit sur le compte de l'officier en question devaient peu le rassurer. C'était le fils d'un chef kahétien fameux par ses brigandages, et dont la tribu avait acquis une sorte de célébrité sanglante à force

d'audace et de férocité. Le gouvernement russe s'était servi de ce chef redoutable pour soumettre quelques hordes réfractaires ; et son fils avait reçu, comme récompense de ce service rendu par son père, un grade supérieur dans les troupes moscovites. La politique du cabinet de Saint-Pétersbourg favorisait de telles mesures ; elles lui aplanissaient la route vers une soumission complète des tribus sauvages qui opposaient tant d'obstacles à l'extension de sa puissance. Farouche, dissimulé, d'une témérité sans égale, ne reconnaissant de règle que sa volonté, de principe que ses passions, le jeune Tetchengki (tel était le nom de l'officier) inspirait à ceux qui l'entouraient cette sorte de crainte qu'une bête sauvage lancée dans une ville inspirerait à ses habitans. Étranger à la civilisation, mais d'un caractère aussi souple que prononcé, il s'était assez facilement plié aux formes extérieures de la discipline et de la sociabilité. Sous ces formes agréables, sous cette fourrure veloutée et brillante, l'œil du tigre étincelait, et sa griffe meurtrière se montrait à demi.

Starofsky ne tarda pas à éprouver les effets de la position périlleuse où le sort et son courage l'avaient placé. Dès-lors une persécution secrète, dont ceux qui connaissent les armées et leur organisation intérieure peuvent seuls avoir quelque idée, empoisonna tous ses momens, détruisit son repos, troubla sa vie, porta atteinte à sa réputation, le compromit auprès de ses chefs, altéra sa gaîté, sa santé et son bonheur. Tout ce que le service avait de pénible, de repoussant ou de hasardeux, pesa sur lui. Des rapports insidieux le calomnièrent et le compromirent ; ses plus légères fautes contre la discipline furent durement punies ; on lui tendit des piéges, on l'entoura

d'espions. Partout il retrouva la main de Tetchengki; mais sa vengeance persévérante ne se contenta pas de semer sous ses pas les mortifications et les ennuis. Bientôt de plus graves accusations furent lancées contre le malheureux soldat. Ses rapports avec la famille Gourgîne lui furent imputés à crime; les bruits les plus infamans furent répandus contre lui : naguère aimé de ses camarades, et en faveur auprès de ses chefs, il vit s'altérer et l'opinion des uns et l'amitié des autres. Ces coups étaient d'autant plus terribles qu'ils partaient d'une main inconnue : son ennemi joignait, à cette persévérance malfaisante qui distinguait sa propre nature, cette ruse profonde et ces calculs de perfidie que tous les voyageurs ont observés chez les peuples sauvages. Le capitaine de Starofsky, qui plus d'une fois avait eu occasion d'admirer la loyauté, la candeur, la franchise et l'honnêteté du jeune homme, résistait encore à toutes les impressions défavorables qui conspiraient à flétrir son caractère et à rendre sa conduite suspecte. Cet homme estimable le défendait contre tous; mais son protégé avait affaire à trop forte partie. Après avoir soumis le pauvre soldat à cette longue torture, et jeté sur son nom et sa personne une foule de soupçons vagues, il eut recours pour le perdre à des moyens plus puissans.

Le printems était déjà fort avancé, et les opérations militaires, interrompues depuis quelques mois, reprenaient leur cours. Starofsky, en butte aux machinations et à l'espionnage de son adversaire, n'avait pas osé retourner à Khouschanloû. Mais le souvenir et l'image de la belle Schuschan l'emportèrent enfin sur les conseils de la prudence. Il sollicita un congé de deux jours; et l'ayant obtenu, il se mettait en route pour le village, quand un

caporal et trois soldats vinrent l'arrêter, en le prévenant qu'une accusation de la nature la plus sérieuse lui était intentée, et qu'il y allait de sa vie.

Qu'on se figure l'horreur et l'étonnement du soldat, conduit devant le conseil des officiers de son régiment, les bras liés derrière le dos! L'air sombre et solennel qui régnait sur toutes les physionomies augmenta encore la terreur dont l'innocent Starofsky était frappé. « Vous êtes accusé, lui dit le président, d'avoir entretenu correspondance avec l'ennemi et engagé le sirdar (1) d'Érivan à surprendre les villages qui appartiennent aux Russes; villages que nos troupes ont laissés sans garnison il y a trois jours. Répondez; avouez-vous le fait? »

Un coup de foudre eût moins accablé Starofsky. « Moi! s'écria-t-il; moi! Pierre Starofsky! moi, qui me suis battu tant de fois contre les Persans, sous vos yeux, mon capitaine! Qui peut m'accuser d'un tel crime? comment ose-t-on me l'imputer? Au nom de la Vierge, au nom de tous les saints, cela est faux, je le jure. Que l'accusateur paraisse; quel qu'il soit, je le convaincrai d'imposture!

— Vous avez, reprit le président, toute liberté de vous défendre. Faites venir le capitaine Tetchengki. »

Alors parut l'accusateur en face de sa victime. Starofsky, en voyant cette figure terrible et sombre, pâlit tout-à-coup. Les membres du conseil militaire aperçurent cette altération subite, et l'indice qu'ils en tirèrent ne fut pas favorable à l'accusé. Tetchengky déposa « que la veille, se trouvant à la tête d'un détachement chargé de surveiller les avant-postes persans, il avait aperçu, à distance, un homme revêtu du costume arménien, et qu'il

(1) Gouverneur persan militaire.

avait cru devoir envoyer deux cavaliers pour l'observer de près ; que ce prétendu Arménien n'était qu'un espion chargé par le sirdar d'Érivan d'obtenir des communications secrètes sur les mouvemens de l'armée moscovite ; enfin que cet espion avait opposé une résistance obstinée aux soldats russes ; qu'il avait été impossible de le prendre vivant, mais qu'après sa mort on avait trouvé sur lui plusieurs lettres, dont une adressée à Pierre Starofsky, et prouvant jusqu'à l'évidence les rapports de ce dernier avec l'ennemi. » La déposition de Tetchengky une fois entendue, on apporta les lettres, écrites en langue persane, portant pour suscription le nom de Starofsky, et dont le contenu justifiait la déposition de Tetchengky. Pour comble de malheur, un autre fragment de lettre, absolument semblable à celles qui faisaient la base de l'accusation, fut trouvé parmi les effets de notre malheureux soldat. Il n'eut à opposer à cette accablante coïncidence de preuves que ses inutiles dénégations et le témoignage de quelques-uns de ses camarades, qui vinrent attester sa bonne conduite : il ajouta qu'il avait lieu de soupçonner le capitaine Tetchengky lui-même d'avoir ourdi, pour le perdre, le complot auquel il succombait ; et à ce sujet il fit le récit des deux circonstances où il avait rencontré le jeune officier kahétien, à Téflis et à Khouschanloû. Mais ce récit, au lieu de servir la cause de Starofsky, produisit une impression tout-à-fait contraire à celle qu'il s'était promise. On n'y vit qu'un effort inutile et désespéré pour se venger, par une imputation calomnieuse, de l'accusation portée contre lui. Starofsky n'eut pour défenseur que son propre capitaine, militaire expérimenté qui connaissait les hommes, et qui, comparant le caractère et les antécédens de Starofsky avec ceux de

son adversaire, était loin de partager la conviction des autres membres du conseil. Il les pria de prendre en considération le nouvel aspect sous lequel se présentait la cause, et de surseoir à leur jugement. Mais l'armée russe se trouvait dans une position difficile; si des communications s'étaient établies entre ses soldats et l'ennemi, c'en était fait du succès de l'entreprise. Il fallait, disait-on, donner un exemple sévère, et arrêter la trahison à sa source même; Starofsky fut condamné à être fusillé le lendemain.

La mort est une idée si familière au soldat, que Starofsky écouta sa sentence sans effroi. Mais le sentiment de la justice, toujours dominant chez l'honnête homme; mais la conscience de sa loyauté, outragés par ce jugement inique, se révoltaient dans son sein : et les réflexionsles plus poi gnantes se succédaient dans son esprit. Son ennemi triomphait; et sans doute Schuschan, la vierge ingénue, ne tarderait pas à être sa proie. Un dégoût profond s'emparait de l'ame du jeune homme, que ses souvenirs, ses craintes, la certitude d'une mort ignominieuse torturaient affreusement. On l'avait enfermé dans un vieux corps-de-garde, les mains liées, et l'on avait chargé trois sentinelles de garder tour à tour cette prison. C'était une baraque de bois assez délabrée, dont la porte faisait face au quartier-général, et dont la partie postérieure se trouvait au bord d'une pente douce qui dominait le village. A quelques toises de là une grande route était frayée.

Pendant la nuit qui précéda le jour fatal, Starofsky n'avait encore entendu que le bruit monotone des pas de la sentinelle, quand un *qui vive* aigu frappa son oreille. *Au large!* cria ensuite le soldat. Puis sa voix sembla s'adoucir, et l'on entendit quelques éclats de rire

et un mélange de voix confuses. Starofsky cherchait à écouter cette conversation nocturne dont il ne pouvait saisir une parole, quand son attention fut distraite par un nouveau bruit. De l'autre côté de la prison, il lui semblait qu'une main lente et timide cherchait à saper silencieusement les fondemens du fragile édifice. Quelle pouvait être l'intention de ceux qui essayaient de s'introduire ainsi dans son triste asile? Il l'ignorait et peu lui importait d'ailleurs. Qu'avait-il à craindre? l'heure de sa mort était fixée d'avance. Peut-être aussi cette vague espérance, qui n'abandonne jamais le cœur de l'homme, laissait-elle entrevoir à Starofsky quelque moyen inattendu de délivrance. Il se tut. Pendant une heure entière le même bruit continua. Ensuite on frappa trois coups sur le bois qui formait la muraille; et une voix, qui semblait partir d'une ouverture pratiquée dans le mur, prononça doucement, et d'un ton très-bas, les mots suivans en langue arménienne : « Ne dors pas cette nuit; tais-toi : à deux heures après minuit il te viendra du secours. »

Un silence profond régna ensuite, la sentinelle fut relevée; et bientôt Starofsky entendit recommencer, d'une part les murmures joyeux, d'une autre le bruit souterrain dont j'ai parlé plus haut. Après environ une heure, Starofsky vit s'ébranler une des solives enfoncées dans la terre, et une partie du sol, miné par le travail patient de son libérateur, céder et former une ouverture de quelques pieds de large. Un bras en sortit, puis une tête, puis un homme. C'était Evannîs, fils de Gourgîne. Mais une nouvelle difficulté se présentait : comment le soldat russe, qui avait les mains liées, pouvait-il profiter de la généreuse adresse d'Evannîs? Ce dernier imagina de placer son ami, la tête la première, du côté

de l'ouverture et de l'attirer ainsi en dehors; mais l'ouverture était irrégulière et étroite; la terre en se détachant étouffait le malheureux soldat et l'aveuglait. Plus d'une sourde plainte, plus d'un gémissement involontaire lui furent arrachés par la douleur. Ce travail pénible dura long-tems. A demi suffoqué et tout meurtri, notre héros se trouva enfin hors des murailles de sa prison. Mais que de précautions à prendre encore! que de fatigues à subir! Des sentinelles, placées de distance en distance, obstruaient leur route. Ils ne pouvaient avancer qu'en rampant; et Starofsky, dont les mains étaient embarrassées et captives, se traînait avec une peine extrême. Evannîs fut obligé de le charger sur ses épaules et de le porter ainsi, toujours en marchant sur les pieds et sur les mains, et en profitant des inégalités du terrain pour échapper à la vigilance des sentinelles.

Mais après cette marche si dangereuse et si fatigante, quelle joie, quand ils arrivèrent chez le vieux Gourgîne! Quel doux repos Starofsky goûta sous le même toit que la belle Schuschan! On lui apprit comment Evannîs et son jeune frère, profitant de la négligence des sentinelles russes et de leur amour pour l'excellente eau-de-vie arménienne, étaient parvenus l'un à occuper l'attention des gardiens de Starofsky, l'autre à pratiquer l'ouverture à travers laquelle il s'était évadé. On lui prépara une cachette dans la ferme de Gourgîne, et il fut résolu que jusqu'à nouvel ordre il n'en sortirait pas.

Au bonheur qu'éprouvait Starofsky rendu à la vie, et habitant la maison de sa jeune maîtresse, se joignaient cependant toutes les craintes et toutes les inquiétudes de sa position. Déserteur, et sous le coup d'une sentence de mort, comment échapper aux recherches des Russes, qui couvraient tout le pays et en étaient les

maîtres absolus? Se réfugier en Perse? c'était faire l'aveu du crime qui lui était imputé. Rester à Khouschanloû? c'était exposer la vie et la fortune de Gourgîne. Trois jours s'étaient passés, et Starofsky s'était tenu étroitement renfermé dans la petite salle basse qu'on lui avait assignée pour lieu de résidence; quand Evannîs, poussant violemment la porte, s'écria : « Des gens à cheval viennent de ce côté-ci. Entendez-vous le galop des chevaux et les aboiemens de nos chiens? — Ce sont, dit le pauvre Starofsky, les Cosaques qui viennent me chercher! — Ils ne vous découvriront pas où vous êtes, reprit le jeune homme. Restez en repos. »

Bientôt Evannîs rentra dans la chambre de son ami, supportant sa vieille grand'mère et accompagné de Schuschan. « Les Persans! les Persans! s'écria-t-il! Nous sommes perdus! Je vous confie ma sœur et ma vieille mère! Peut-être cet endroit-ci échappera à leurs recherches diaboliques. Du moins vous les défendrez! »

En effet, c'était une troupe de maraudeurs persans qui venaient piller le village. Peu de tems après qu'Evannîs eut confié les deux femmes à la protection du soldat russe, le bruit des armes à feu se fit entendre, et une lueur rougeâtre pénétra dans l'appartement reculé que ces trois personnes occupaient. C'était la ferme de Gourgîne que les brigands incendiaient. Starofsky s'élance, emportant les deux femmes, à travers les poutres enflammées, les vapeurs ardentes, la fumée épaisse et les débris de murailles. A chaque pas la toiture s'écroulait sur sa tête, la fumée l'aveuglait; et plus d'une fois il fut sur le point de tomber avec son double fardeau, au milieu des ruines embrasées. Enfin, cependant, il parvint à sortir de ces décombres; mais l'impression de l'air extérieur l'étourdit, et il tomba la face contre terre. Quand

il reprit ses sens, il vit avec effroi le cadavre de la vieille aïeule que l'effroi, le mouvement, la chaleur étouffante de l'incendie avaient tuée dans ses bras. Les flammes l'environnaient ; des cavaliers fuyaient de toutes parts emportant leur proie ou leur butin. A peu de distance de là le corps sanglant d'un villageois était étendu, privé de sa tête, que sans doute le schah de Perse aura vue figurer parmi les trophées de ses victoires remportées sur les Russes. Mais Schuschan! qu'est-elle devenue? Starofsky se retourne, voit deux Persans qui entraînent une femme, reconnaît la voix de Schuschan, saisit un débris de poutre enflammée et court comme un furieux vers les deux cavaliers. « Cette femme est la seule part du butin que je réclame, disait l'un d'eux. — Elle est à vous, répondait l'autre. » Celui qui réclamait la propriété de Schuschan était Tetchengky lui-même.

Starofsky le reconnut sous le costume persan, et aussitôt lançant contre lui l'arme enflammée qu'il portait, il l'atteignit au visage. Tetchengky s'effaça, et le brandon, qui semblait devoir lui donner la mort, ne fit qu'effleurer sa joue gauche, et alla retomber sur sa cuisse. « Mille malédictions sur toi! s'écria le chef kahétien : mais je suis vengé. Ta maîtresse est en mon pouvoir ; et voici ce que je t'envoie. » En disant ces mots, il lâcha son coup de pistolet sur le soldat. Mais son compagnon, soulevant par un mouvement rapide le bras de Tetchengky, changea la direction du coup, et la balle siffla au-dessus de la tête du soldat. « Garde ta conquête, lui dit-il, et ne touche pas aux prisonniers du schah. »

Aussitôt Starofsky, garrotté, fut placé en croupe sur le cheval d'un soldat ; il vit la malheureuse Schuschan entraînée par Tetchengky, et l'escorte persane se mit en route. On peut imaginer les angoisses de ce malheureux,

épuisé de fatigue, battu, enchaîné, témoin du triomphe complet de son odieux rival. Mais les vicissitudes de la guerre et l'état de désordre où se trouvait cette contrée lui réservaient de nouveaux malheurs, de nouvelles chances d'infortune. La retraite des maraudeurs persans était confuse, lente et embarrassée par la nécessité d'entraîner après eux le butin qu'ils avaient fait. Souvent des taureaux, des génisses, qui se pressaient dans les sentiers étroits des montagnes qui séparent l'Arménie de la Perse, roulaient ensemble dans les précipices et les abîmes : après un jour de route, comme ils entraient dans un petit bois situé sur l'extrémité d'un pic élevé, un homme à cheval poussa un long cri, déchargea sur les premiers cavaliers de la troupe persane un coup de pistolet, et s'enfonça ensuite au milieu des arbres. Les Persans étaient tombés dans un poste russe, confié à un piquet de Cosaques : rencontre qui commença par effrayer nos maraudeurs; mais ensuite ils crurent n'avoir affaire qu'à deux ou trois indigènes de l'Ukraine, et reprenant courage, ils répondirent par un long hurlement à l'acclamation de l'ennemi.

Ils se trompaient. De toutes parts brillèrent les longues lances des Cosaques. Bientôt les Persans, s'enfuyant en désordre, laissèrent leurs prisonniers et leur butin à la merci des vainqueurs. Starofsky fut mené au quartier-général; et, reconnu pour être le même soldat qui, condamné à mort, avait échappé par la fuite au sort qui lui était réservé, il fut confiné dans une prison plus étroite, et n'attendit plus que le dernier moment de sa vie et de ses malheurs.

Telle était la situation du jeune soldat, quand un événement subit, une péripétie inattendue vint changer la face des événemens : le hasard est souvent plus

romanesque que les créations du romancier; et rien n'est plus invraisemblable que le réel. Un homme, attaché depuis long-tems à Tetchengky, et qui lui avait servi d'instrument aveugle, se présenta devant le conseil de guerre qui s'était assemblé pour ratifier une seconde fois la sentence portée contre Starofsky. Là, il déclara « que son maître, le capitaine Tetchengky, était réellement coupable d'avoir pillé, la semaine précédente, le village de Khouschanloû; que ses relations avec le sirdar d'Érivan et sa parfaite connaissance des lieux lui en avaient facilité les moyens; que son but principal était d'enlever une jeune fille, nommée Schuschan, fille de Gourgîne, qu'il avait vue pour la première fois à Téflis, et qu'il avait tenté d'enlever à plusieurs reprises; que les lettres adressées à Starofsky avaient été fabriquées par celui même dont on écoutait la déposition; et que Tetchengky les avait dictées : enfin, que ce dernier avait accusé faussement le soldat russe, afin de se venger de deux blessures que Starofsky lui avait faites; que Tetchengky, ayant refusé au témoin une somme d'argent que ce dernier réclamait, et irrité des reproches que ce même témoin lui adressait, lui avait tiré un coup de pistolet par derrière : et que, se trouvant exposé à la méchanceté et à la vengeance du chef kahétien, il avait cru devoir faire sa déposition et se recommander lui-même à la clémence des juges. »

On confronta ensemble Starofsky, le vieux Gourgîne et le jeune Kahétien; et la vérité des assertions du témoin fut bientôt reconnue. Tetchengky prit la place du prisonnier, et paya de sa tête l'audace et l'atrocité de ses ruses. Enfin Schuschan, que le ravisseur avait confiée à la garde d'un de ses complices, en attendant le moment où il pourrait accomplir ses desseins sans inspirer aucun

soupçon, fut mariée au jeune et brave Starofsky. Peu de tems après il eut le bras gauche cassé dans une escarmouche; et c'est à Téflis, où il s'est établi avec sa femme, qu'il m'a fait le récit des aventures bizarres, périlleuses et même poétiques, auxquelles son rang et son titre de simple soldat semblaient peu le destiner : vrai drame, d'autant plus piquant, que le héros en est vulgaire, et que les incidens en sont romanesques. Cette histoire m'a, d'ailleurs, paru propre à donner une idée exacte de la situation actuelle de ces belles contrées, berceau d'une civilisation antique, et qu'aujourd'hui la barbarie persane et l'imparfaite civilisation des Russes, qui se les disputent, ont choisies pour champ de bataille.

(*Blackwood's Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Animaux marins empoisonnés par l'eau douce. — L'été dernier, dit un des rédacteurs du *Magasin d'histoire naturelle*, je voulus vérifier si en effet, comme on me l'avait assuré, l'eau douce faisait mourir sur-le-champ le petit animal marin nommé *Aphrodita squammata*. En conséquence, j'en recueillis sept ou huit sur le rivage, que je déposai vivans dans une fiole remplie d'eau de mer; mais, quoiqu'ils s'agitassent beaucoup dans cette eau, et qu'ils y parussent très-vivaces, sitôt que je les transvasai dans un bocal rempli d'eau douce, ils cessèrent leurs mouvemens, tombèrent au fond du vase, et ne donnèrent plus aucun signe de vie.

Les observations que j'ai faites tout récemment sur une autre espèce d'animaux marins de plus grande dimension ne paraîtront pas moins extraordinaires, et sont, je crois, entièrement nouvelles. Je m'étais procuré un certain nombre de spécimens vivans du ver que les matelots nomment ver blanc, la *nereis cærulea* de Linnée. Ces spécimens avaient été déposés dans un bocal d'eau de mer. Quand on agitait le vase, ils circulaient rapidement tout autour, en contournant leur corps comme des serpens ou des vipères. Ils avaient environ un pouce d'épaisseur sur un pied anglais de long.

J'en pris un que je posai dans un vase qui contenait un peu d'eau douce. Il tomba sur-le-champ au fond, et il y resta quelques instans immobile et comme privé de vie. Il se ranima toutefois, et se lança de côté et d'autre dans l'eau, tandis que ses deux extrémités étaient vivement agitées; mais cette extrême agitation cessa bientôt: il retomba au fond du vase, et ne parut plus éprouver d'autre mouvement que ceux que j'observai çà et là dans des parties séparées de son corps. Sa peau, qui s'était contractée, était couverte de rides. Six minutes après, l'animal paraissait tout-à-fait mort; je n'aperçus plus nulle part aucun signe d'irritabilité, et les rides de son enveloppe avaient complètement disparu. Je fis ensuite les mêmes observations sur les autres spécimens, qui tous reproduisirent à peu de chose près les mêmes phénomènes. Dix minutes après l'immersion, il n'y en avait pas un seul qui donnât signe de vie.

Je les laissai dans l'eau toute la nuit, et le lendemain, quand je voulus les prendre pour les mettre dans l'esprit de vin, ils étaient tellement pourris, qu'ils tombèrent en lambeaux, et que je ne pus en faire aucun usage. Cependant ils n'exhalaient aucune odeur putride ou nauséabonde.

Quelques jours après, j'obtins d'autres spécimens: plusieurs étaient entiers, mais d'autres avaient été coupés par la bêche, et étaient réduits en fragmens. Ces derniers n'en étaient pas moins très-vivaces, et les lésions de la bêche ne paraissaient pas avoir compromis davantage leur existence que celle du ver de terre ordinaire ne le serait dans un cas semblable. Dans un des spécimens complets, deux pouces environ de l'extrémité inférieure étaient de formation récente. L'animal avait été divisé entièrement par un coup de bêche, et une

nouvelle portion avait été restaurée. Cette portion, comme il arrive d'ordinaire dans les reproductions, avait un diamètre plus petit que le reste de l'animal. Elle était aussi d'une couleur moins foncée, et la ligne de démarcation entre les anciennes et les nouvelles parties était marquée très-distinctement.

Les pièces séparées de ces vers, même celles qui n'avaient ni tête ni queue, étaient affectées par l'eau douce de la même manière que les spécimens complets. Ils avaient éprouvé d'abord de violentes convulsions, puis des mouvemens spasmodiques locaux, et, au bout de quelques minutes, toute apparence de vitalité avait disparu.

La première idée qui me vint sur la cause de ces phénomènes fut que l'eau douce, n'ayant pas la densité de l'eau de mer, empêchait ces animaux de respirer, et qu'en conséquence ils étaient morts de suffocation. Pennant assure que le *torpedo* meurt dans l'eau douce presque aussi rapidement qu'à l'air ; mais je me suis assuré que ces vers pouvaient rester à l'air plusieurs heures sans paraître en éprouver aucun dommage. J'avais un certain nombre de spécimens qui étaient immobiles sur un grand plat où je les avais déposés, car ils sont peu disposés à se mouvoir quand on ne les trouble pas. Je trempai un petit balai dans de l'eau douce, et je le secouai ensuite au-dessus du plat. Deux secondes après, les vers étaient dans une violente agitation; ils contournaient leur corps dans tous les sens, et semblaient éprouver les plus vives douleurs. J'essayai alors d'appliquer une petite goutte d'eau sur un de ces vers : la partie mouillée se contracta sur-le-champ à peu près comme une sangsue se contracte dans l'endroit où l'on a placé du sel. Puis l'agitation du ver devint générale, et j'observai qu'il

avançait et retirait alternativement son *proboscis*. Des effets semblables suivirent invariablement les autres essais que je fis, quelle que fût la partie du corps sur laquelle je plaçai de l'eau douce. Ce qui est plus extraordinaire, c'est que des fragmens de ver soumis à la même épreuve ressentaient les mêmes convulsions que les animaux complets. Il me parut, cependant, que l'extrémité voisine de la bouche était plus sensible que les autres parties du corps; car, lorsque j'appliquais vers la bouche ce poison d'un nouveau genre, l'animal éprouvait des convulsions plus violentes et plus prolongées.

Il est évident, d'après cela, que ces vers ne peuvent se propager que dans l'eau de mer; jamais ils ne se répandront dans les rivières et les lacs. Si on continuait ces expériences sur d'autres espèces, elles répandraient sans doute quelque lumière sur la distribution des animaux aquatiques. De quelque manière qu'agisse l'eau douce sur ces vers, je m'assurai qu'elle leur était tellement contraire, qu'ils ne pouvaient pas se maintenir sur les portions du rivage qui restaient un peu de tems à découvert. Une légère ondée, lorsque les eaux de la mer se retirent à la marée basse, suffit pour les détruire : aussi n'est-ce que dans les parties de la côte habituellement couvertes d'eau salée que l'on peut les trouver en grand nombre.

On peut conclure de ces observations que si certains animaux marins ne se répandent pas dans les rivières, ce n'est pas toujours parce qu'ils n'y trouvent point les alimens de leur goût, mais aussi parce que l'eau douce leur est pernicieuse (1).

(1) Voyez, dans notre 4e numéro, un article très-curieux sur un projet d'introduire le poisson de mer dans l'eau douce, et de le parquer sur les côtes.

Sources brûlantes aux États-Unis. — On trouve un assez grand nombre de sources d'eau chargée de gaz inflammable près de Canandaigua, capitale du comté d'Ontario, dans la partie sud-ouest de l'état de New-York. Celles de Bristol, à dix milles au sud de Canandaigua, sont situées dans un ravin à environ un demi-mille de l'église presbytérienne; le ravin est formé d'une terre légère, et traversé par un petit ruisseau. Le gaz s'échappe, par les fissures de la terre, des bords et du lit du ruisseau; quand il sort de l'eau, il y forme de petites cloches, et il ne s'enflamme que lorsqu'on en approche du feu: mais lorsqu'il sort directement du roc, il donne une flamme brillante et continue que des pluies d'orage peuvent seules éteindre. Il est impossible de voir sans surprise ce feu qui court sur les ondes, comme jadis le feu grégeois. La vive imagination des Grecs n'eût pas manqué sans doute de prendre pour le Phlégéton, ces ruisseaux américains avec leurs vagues enflammées.

Les sources de Middlesex, à douze milles de Canandaigua, sont répandues sur un rayon d'environ un mille de longueur. Les unes se trouvent au fond de la vallée, et les autres sont placées sur une hauteur qui la domine, à une élévation de quarante à cinquante pieds.

Ces dernières sources, qui sont fort nombreuses, ont été découvertes il y a quelques années. Elles sont indiquées par de petites élévations de plusieurs pieds de diamètre et de quelques pouces de haut, formées d'une terre sombre et bitumineuse qui paraît avoir été déposée par le gaz, et qu'il traverse en un ou plusieurs courans pour arriver à la surface. Quand on a mis le feu à ces courans, ils répandent de vives lueurs dans l'atmosphère. Ce phénomène est surtout remarquable en hiver, lorsque la terre est couverte de neige, et que la flamme qui en

sort contraste avec la blancheur des frimas. Dans les tems très-froids, la glace forme des espèces de tubes de deux ou trois pieds de haut, d'où le gaz s'échappe ; on dirait alors des flambeaux fixés sur des candélabres d'argent. Au milieu des ténèbres d'une nuit épaisse, c'est un spectacle à la fois bizarre et magnifique que celui de cette plaine hérissée de ces tubes de glace d'où sortent des gerbes de flammes qui colorent au loin la campagne.

L'industrieux habitant des États-Unis ne pouvait rester à côté de ces beaux phénomènes naturels sans chercher à les utiliser. Ceux qui vivent dans le voisinage ont placé des bois perforés à l'orifice de ces sources de gaz ; l'autre extrémité de ces bois vient aboutir au foyer de leur cuisine, et le feu fourni par le gaz suffit pour faire cuire leurs alimens. D'autres tuyaux conduisent le gaz dans le parloir, ou salon de compagnie ; la flamme qui en sort donne une lumière égale à celle de quatre ou cinq bougies. La singularité de ce spectacle attire dans cette partie du comté un si grand nombre de curieux, que les propriétaires ont converti leurs maisons en auberges publiques.

On a vu, dans un numéro précédent, qu'il existait également en Chine des sources naturelles de gaz inflammable, et que les Chinois avaient à peu près tiré le même parti que les Américains de ce phénomène. Il ne paraît pas que ni en Chine ni aux États-Unis on ait tenté d'épurer le gaz, pour en rendre l'odeur moins désagréable.

Littérature.

Situation des théâtres à Londres. — C'est un fait remarquable qu'à Londres, ainsi qu'à Paris, les théâtres

privilégiés ou patentés, comme on les appelle en Angleterre, fassent tous des affaires plus ou moins mauvaises, tandis que les petits théâtres sont dans la plus brillante prospérité. C'est une preuve nouvelle des fâcheux effets de l'intervention de l'autorité dans l'administration de nos plaisirs. C'est à un journal anglais que nous empruntons les observations qu'on va lire sur la situation respective des divers théâtres de Londres.

« Tandis que les théâtres patentés poursuivent le cours de leurs extravagances, bâtissant des salles qui ont le double de la dimension ordinaire, dans l'espérance chimérique de doubler leurs recettes, accumulant dettes sur dettes, hypothèques sur hypothèques, et élevant le prix de leurs places à un taux exorbitant pour sortir de leur embarras, les petits théâtres construits dans leur voisinage s'éclairent par leurs fautes, et prospèrent à leurs dépens. Les dimensions moyennes des salles de ces théâtres, le prix modéré des places et l'absence de toute espèce de dettes, sont les principes de leur prospérité. Les propriétaires ont pu, par leurs grands bénéfices, payer des honoraires considérables à des acteurs habiles; il en est résulté que ces troupes irrégulières ont peu à peu rivalisé avec les troupes réglées des théâtres royaux, et qu'elles ont joué, concurremment avec eux, les chefs-d'œuvre de la scène anglaise. Cependant ce sont les propriétaires de Drury-Lane et de Covent-Garden qui ont les premiers donné l'exemple des empiétemens et des usurpations. Effrayés des succès de leurs rivaux des faubourgs, et dans le but de s'approprier tous les genres de séductions théâtrales, on les a vus recruter dans les petits théâtres des danseurs de corde, des joueurs de gobelets, des éléphans, des chevaux, des chiens sa-

vans. Que pouvaient faire des théâtres irréguliers, si ce n'est de prendre la place que les théâtres royaux leur abandonnaient? Ils procédèrent d'abord timidement à l'exécution de ce projet, et ils firent en sorte d'approprier la tragédie et la comédie aux termes de leur licence ou brevet. Ces licences leur permettaient seulement de représenter des *burletta* et des mélodrames mêlés de danse, de musique, d'évolutions équestres, etc. En conséquence, ils donnaient sur l'affiche à chaque pièce qu'ils voulaient représenter, le titre de burletta ou de mélodrame. Quelques coups d'archets donnés dans le cours de la représentation, ou dans l'intervalle des actes, suffisaient pour sauver les apparences, et leur permettre de se présenter impunément sur le terrain de leurs rivaux. On vient tout récemment, en France, d'imiter cet exemple, et, à l'aide du même expédient, le théâtre de la Porte-Saint-Martin a pu représenter une véritable tragédie. Mais bientôt le théâtre de Cobourg fut plus hardi, et il imprima sur ses affiches *Richard III*, tragédie de Shakspeare. Le théâtre de Surrey l'imita en faisant représenter *Jane Shore* et d'autres tragédies sous leur véritable titre et sans les déguiser par des dénominations burlesques.

» Nous n'examinerons pas la légalité de ces actes, ni s'ils sont en opposition avec le droit positif. Nous dirons seulement que, s'il en était ainsi, il faudrait se hâter de modifier notre législation; car, s'il y a des oppressions plus odieuses, il n'y en a pas de plus ridicules que celles qui veulent nous contraindre à nous amuser d'une certaine manière, et suivant le bon plaisir de nos maîtres. Nous conviendrons cependant que les spectateurs habituels de ces petits théâtres sont peu propres à améliorer

le jeu des acteurs. Les grimaces dans la comédie, les éclats de voix et les contorsions dans la tragédie, sont indispensables pour émouvoir leurs grossiers organes; et l'acteur le plus habile, lorsqu'il joue quelque tems devant eux, est forcé de recourir à ces moyens indispensables pour leur plaire (1). Le théâtre de Surrey est fréquenté par beaucoup de personnes de la haute société. Les propriétaires des trois autres petits théâtres se sont avisés d'un expédient ingénieux pour s'assurer chaque soir d'un autre genre de spectateurs. Ils répandent gratis dans le public un très-grand nombre d'espèces de billets à ordre. Au moyen de ces billets on peut entrer dans la salle en payant un schelling (1 fr. 25 c.) à la porte. De cette manière, les entrepreneurs ont presque toujours chambrée complète.

» Ces entrepreneurs montrent aussi une juste susceptibilité pour le décorum. Il y a vingt ans, dans les grands théâtres, on ne recevait, dans les places que l'on désigne par le titre *cercle paré* (2), que les personnes qui s'y présentaient en toilette. Depuis, on est devenu, dans ces théâtres, beaucoup plus tolérant, et des bottes sales ne sont plus aujourd'hui un motif d'exclusion. Les petits théâtres se montrent moins faciles à cet égard; car, sur les billets à un schelling, une petite note annonce qu'aucun spectateur ne sera reçu s'il n'est pas convenablement habillé; il est vrai que la note ne s'explique pas sur ce

(1) NOTE DU TR. Il est remarquable cependant qu'à la Porte St.-Martin, dans les représentations de *Marino Faliéro*, les acteurs ordinaires de ce théâtre jouent en général beaucoup mieux que ceux que l'on a recrutés sur nos deux scènes tragiques. Leur jeu plus naturel n'est point faussé par cette déclamation factice et cette pantomime convenue que l'on apprend au Conservatoire.

(2) *Dress Circle.*

que les entrepreneurs entendent par *convenablement habillé*, et qu'elle n'a pas la précision des affiches du *Bal Américain*, qui portaient qu'aucun *gentleman* « n'y serait reçu sans chemise. »

» Nous pensons que, dans l'intérêt de l'art, les entrepreneurs des théâtres royaux feraient bien de ne recevoir, comme jadis, dans les premières places, que des personnes bien et même élégamment vêtues. Le goût plus délicat de ces spectateurs d'élite, en possession exclusive des places les plus rapprochées du théâtre, exerçait une influence salutaire sur le jeu des acteurs. Malheureusement le genre de vie actuel des hautes classes, et surtout les heures tardives de leurs repas, ne leur permettent pas de fréquenter les spectacles aussi assidument qu'autrefois. Pour obvier à cet inconvénient, l'entrepreneur de l'Opéra anglais avait essayé de diviser en deux chaque représentation. La première partie était destinée aux personnes qui dînent aux heures vulgaires, et la seconde au monde *fashionable*. Mais cet essai ne réussit pas, et ne fut tenté qu'une fois. Cette représentation fut très-orageuse, et la première audience ne voulut pas vider les lieux pour faire place à la seconde qui, en conséquence, fut forcée de rester à la porte. »

Voyages.

Lettre du sultan Bello au capitaine Clapperton. — Dans l'article que nous avons publié dans un de nos derniers numéros (1), sur le second voyage du capitaine

(1) Voyez le numéro 43.

Clapperton en Afrique, nous avions blâmé la conduite de Bello, sultan des Fellatas, envers cet infortuné voyageur, d'après le compte qu'il avait lui-même rendu des procédés du prince africain à son égard. Depuis, on nous a communiqué la traduction d'une lettre arabe adressée au capitaine Clapperton par Bello. Cette lettre est admirable; elle fait également honneur au cœur et à la tête du prince qui l'a écrite. Il est vraisemblable qu'elle n'est point parvenue au capitaine, ou que, lorsqu'il l'a reçue, il était déjà trop malade pour l'apprécier; car, sans cela, elle aurait sans doute adouci l'irritation de son humeur. Quoi qu'il en soit, voici la traduction qu'on nous en a donnée :

« Au nom de Dieu; louanges soient à Dieu! Abdallah Clapperton, salut et estime!

» Vous êtes maintenant notre hôte, et un hôte est toujours bien reçu par nous; vous êtes le messager d'un roi, et le messager d'un roi est toujours honoré par nous; vous venez à nous avec le caractère d'ambassadeur, et nous protégeons les ambassadeurs. Les ministres de votre roi n'ont eu aucun tort en vous envoyant au scheik de Bornou, et vous avez raison de vouloir vous rendre près de celui auquel on vous envoie. Mais à votre premier voyage nous étions en paix avec le scheik de Bornou, et maintenant il est notre ennemi; personne ne peut donc nous blâmer de vous empêcher de lui porter des munitions de guerre.

» Nous continuerons à garder notre foi envers vous, et nous vous rendrons tous les services que nous pourrons vous rendre, parce que nous vous considérons comme un bon et fidèle ami, et que nous vous accordons une haute estime. N'usurpez rien sur nous, et nous n'usur-

perons rien sur vous. Nous savons que nous avons à la fois nos droits à maintenir et les vôtres à protéger. »

Statistique.

Dépenses de la nation anglaise occasionées par la guerre. — La Grande-Bretagne a fait soixante-cinq guerres dans un espace de cent vingt-sept ans ; c'est-à-dire depuis 1688 jusqu'en 1815. Voici les sommes que lui ont coûtées les années de guerre :

	Liv. st.	Fr.
Celle qui commença en 1680...	36,000,000	(900,000,000)
Celle de la Succession.........	62,500,000	(1,562,500,000)
Celle d'Espagne..............	54,500,000	(1,362,500,000)
Celle de Sept Ans............	112,000,000	(2,800,000,000)
Celle d'Amérique............	136,000,000	(3,400,000,000)
Celle de la révolution.........	464,000,000	(11,600,000,000)
Celle de l'empire............	1,159,000,000	(28,975,000,000)
Total.....	2,024,000,000	(50,600,000,000)

Que l'on calcule quelle serait la prospérité de la nation anglaise, si ces sommes effroyables eussent été employées en améliorations utiles, au lieu de l'être en moyens de destruction ! Le sang se soulève en pensant qu'une portion assez notable de ces sommes a été employée le siècle dernier à disputer quelques misérables arpens de neige dans l'Amérique du Nord.

Depuis 1803 jusqu'en 1816 inclusivement, l'Angleterre a répandu 3,227,715 fusils dans la circulation, non compris ceux sortis du royaume pour le compte des par-

ticuliers. Le nombre ci-dessus a été distribué à la charge du trésor public, dans les proportions suivantes :

2,143,643	fusils aux alliés de l'Angleterre.
349,882	aux troupes de ligne anglaises.
59,405	à la milice régulière des trois royaumes.
151,969	à la milice locale. d°.
307,583	aux différens corps de volontaires. d°.
215,233	à la marine anglaise (1).

On consomma, terme moyen, par année de guerre, 80,000 barils de poudre à canon; mais depuis 1812, la consommation en était devenue tellement considérable, à cause de l'épuisement des ressources de l'Autriche et de la Prusse, qu'on a renoncé, en quelque sorte, à en évaluer la quotité.

Économie Domestique.

Comparaison des cafés préparés à l'anglaise et à la française. — Avant de communiquer à nos lecteurs les observations impartiales d'un gourmet anglais sur cette matière importante, ses doléances au sujet du café détestable que l'on sert en Angleterre, les justes éloges qu'il donne à la délicieuse infusion qui termine si agréablement un repas français, nous ne devons point omettre un grave avertissement. Voilà donc un point sur lequel nous n'avons point de rivaux; la Grande-Bretagne même n'ose soutenir contre nous une lutte trop inégale, et se

(1) La provision d'armes à feu a été toujours plus considérable en France qu'en Angleterre. En 1793, au moment de la guerre, il n'y avait que 47,000 fusils à la Tour de Londres. Il y en avait 558,000 en France vers 1771, et 700,000 en 1789. En 1811, la réserve était encore de 500 à 600,000.

déclare vaincue. Mais avons-nous atteint la perfection? Nous est-il permis de nous arrêter en si beau chemin? Partout où l'on grille du café, l'air est parfumé d'un arôme qu'il emporte au préjudice de la liqueur que l'on tirera de cette graine torréfiée. Nous n'avons encore point d'appareils pour recueillir toutes ces précieuses émanations. La cuisine et l'office font à merveille tout ce qui les concerne : que la chimie vienne couronner l'œuvre, qu'elle achève la part du travail qui lui est dévolue dans ces recherches gastronomiques, et nous saurons enfin ce que c'est que du café *parfait*. Écoutons maintenant le judicieux observateur anglais.

« Il faut l'avouer, rien n'est plus affligeant que l'ignorance dans laquelle nous sommes encore plongés au sujet du café. Combien de fois, dans les maisons les plus opulentes, n'avons-nous pas été frappés d'une douloureuse surprise à la vue d'une tasse de décoction boueuse et presque froide que la politesse nous interdisait de refuser. Il fallait tout surmonter, dégoût, nausées : des larmes s'échappaient furtivement de nos yeux, et soulageaient un peu l'angoisse intérieure. Quelquefois des sirènes au doux langage nous rendaient un peu d'espoir pour quelques momens : elles avaient trouvé, disaient-elles, la meilleure manière de faire le café ; hors de leur maison on n'avait aucune idée du bon café ; elles étaient enchantées d'avoir enfin rencontré des connaisseurs, elles s'en rapporteraient à leur jugement. Que ces discours avaient de charmes dans la bouche d'une jolie femme ! Une jolie femme qui sait faire de bon café ! nous aurions dit volontiers comme Sir Henry Steward : « Si elle est demoiselle, je cours mettre à ses pieds ma personne et ma fortune ; si elle est mariée, je vais chercher dans ma tête les moyens d'en faire une veuve le plus tôt possible. »

Mais bientôt, beaucoup trop tôt, hélas! la triste réalité vient dissiper ces illusions : un domestique apporte une tasse de prétendu café : insipide comme de l'eau, frais comme le zéphyre, on n'y distingue qu'une légère amertume communiquée par une substance brûlée, réduite en cendres plutôt que grillée. Quant à l'eau bouillante, il paraît que, de fondation, l'usage en est inconnu dans cette maison. Pour comble de disgrâce, une idée lumineuse vient vous frapper avec la vitesse de la foudre; le goût, l'odeur de cette liqueur détestable vous décèle une infusion du *blé grillé*, ou café radical (1) de Hunt.

» Ce fut en 1652 que le café parut pour la première fois dans la Grande-Bretagne, et, depuis cette époque, l'art de le préparer n'a fait aucun progrès. Les Français ont été mieux avisés : ils ont maintenant dans leur capitale trois mille cafés auxquels président des divinités qui connaissent tous les secrets de la préparation de la boisson qu'on y débite. Il n'est point surprenant que l'empereur Alexandre n'ait pu résister à l'éclatante beauté de l'une de ces dames; on l'a vu, quittant et reprenant sa tasse plus de vingt fois avant de la vider, porter autant de fois sur la dame ses regards passionnés. Oui, il faut en convenir, ce n'est qu'à Paris que l'on sait bien faire le café. Le voyageur Bernier ne trouva dans la grande ville du Caire que deux personnes qui pussent, à cet égard, soutenir la comparaison avec les Parisiens. Y a-t-il rien de plus agréable, de plus digne d'un honnête épicurien, que le spectacle de convives sortant de la salle à manger et passant dans le salon, afin d'y prendre plus agréable-

(1) NOTE DU TR. Hunt, le démagogue, a fait un commerce considérable de grain grillé, qu'il nommait *café radical*, parce qu'il ne payait pas de droits comme le café colonial, et que, par conséquent, il frustrait l'avidité du fisc.

ment encore ce délicieux breuvage? Celui-ci le veut pur, un autre y mêle un peu de crême, et les dames surtout préfèrent ce mélange. On sert bien chaud, suivant le précepte des cuisiniers français.

» Honneur au café, lorsqu'il est préparé *à la parisienne!* On ferait une longue liste des chefs-d'œuvre dont nous serions privés, si cette *boisson intellectuelle* n'avait point inspiré les écrivains. Schiller n'aurait point fait sa plus belle tragédie, si le café lui eût manqué. Napoléon n'aurait point monté sur le trône, conquis l'Europe, laissé pour l'histoire plus de souvenirs que trois ou quatre siècles ordinaires. N'oublions point, au sujet de cet homme prodigieux et du café, que le vainqueur de Lodi, de Marengo, d'Iéna, de Wagram, etc., etc., etc., nous a transmis la connaissance d'une recette, pour tirer de la fève d'Arabie le breuvage le plus agréable. *Le café*, dit le docteur Kitchener, *excite à la gaîté; c'est le plus agréable des toniques.* Un ancien écrivain renchérit encore sur cet éloge : *Le café ne se borne point à réjouir le cœur, comme le bon vin; il donne plus de force à l'ame, et redouble la vivacité de l'esprit.* »

REVUE

BRITANNIQUE.

Économie Rurale.

DE LA CULTURE DES MARAIS ET DES TERRES EN FRICHE (1).

Plusieurs personnes paraissent considérer avec un vague effroi les progrès toujours croissans de l'extension des machines. Elles pensent que la substitution des machines au travail des bras, dans l'industrie agricole ou dans celle des fabriques, de la charrue à la bêche, de la mul-jenny au rouet ou à la quenouille, est un mal d'autant plus funeste qu'il est inévitable. Émues d'un sentiment de compassion pour les souffrances qu'éprouvent les classes laborieuses, depuis l'introduction des machines, elles voudraient, puisqu'elles ne peuvent pas les proscrire entièrement, tâcher du moins d'en diminuer le nombre, en soumettant à une taxe toutes les méthodes

(1) Note du Tr. Il sera facile de reconnaître, dans cet article, la touche de Walter Scott, surtout après avoir lu, dans le 46e numéro, son article sur les jardins et les plantations pittoresques.

abrégées de travail qui seraient inventées à l'avenir; et, dans le fait, nous ne voyons pas pourquoi cette proposition serait repoussée, s'il était démontré que l'usage des machines compromît le bien-être de la classe la plus nombreuse de la société. Mais telle n'est pas notre opinion; loin d'en regarder l'emploi comme un mal, nous croyons au contraire, que chaque application nouvelle des découvertes des sciences aux besoins de la société, chaque mode de travail plus prompt et plus économique est un pas dans cette carrière fortunée d'améliorations que l'auteur de la nature a ouverte devant l'espèce humaine. En substituant les machines au travail manuel, dans les fabriques, on a concouru indirectement à augmenter le nombre des individus qui peuvent s'employer à perfectionner ou à étendre notre agriculture; on les a rendus plus heureux, en même tems qu'on a accru les ressources et la force de l'empire.

L'économie intérieure de la société éprouve, dans ce moment, une grande crise. On offre à nos fabriques plus de travail manuel, plus de machines animales qu'elles ne peuvent en employer. Que faire de ce fonds surabondant? Faudra-t-il réduire à moitié le travail de chacun des individus des classes inférieures, pour qu'ils puissent tous en avoir, ou bien abandonner une partie de ces malheureux à l'opprobre et aux hasards de la charité publique?

Selon nous, ces deux alternatives peuvent également être évitées. Les classes laborieuses ne seront pas forcées de se contenter d'une nourriture insuffisante, ou du pain de l'aumône. Un champ nouveau est ouvert à leur activité. Mais où ce champ se trouve-t-il? Les fabriques sont encombrées d'ouvriers, et les districts agricoles ont également une population surabondante. Quel est le remède de ce mal? Ce remède, c'est l'émigration; non l'émigra-

tion dans des contrées lointaines et au-delà des mers, mais dans les marais et les terres en friche de notre propre pays. C'est un champ inépuisable que la nature nous offre; une mine de richesses qui, si elle est convenablement exploitée, fournira des occupations productives à des millions d'hommes. Nous dirons donc au peuple de ce pays, comme à ceux de l'Europe entière : si les limites de vos domaines sont trop étroites, reculez-les! la demande du travail est devenue, dites-vous, inférieure à la population, et vous êtes obligés d'en entretenir une partie dans l'oisiveté; eh bien, éloignez-la des places qu'elle encombre, pour la transporter dans des districts, où non-seulement elle pourra vivre par sa propre industrie, mais où elle deviendra, pour l'état, le principe d'un énorme accroissement de revenu!

C'est l'intention manifeste de la nature, que toute la terre finisse par être cultivée et occupée. Mais les progrès de cette culture ne peuvent être que lents et graduels. Il faut que la population parvienne à un nombre suffisant pour consommer la totalité des produits des champs mis anciennement en valeur, avant qu'il convienne d'exploiter de nouvelles terres. La nature prend soin elle-même d'améliorer les champs stériles de chaque pays, et de les disposer pour les travaux de l'agriculteur. Jamais son activité ne sommeille, et c'est avec une énergie persévérante qu'elle prépare les habitations futures d'une population progressive. Les limites de la fertilité ne sont pas des barrières immuables; au contraire, dans chaque pays elles tendent à les reculer sans cesse : d'énormes territoires en friche, qui, il y a quelques siècles, semblaient tout-à-fait stériles, sont devenus, depuis, d'une prodigieuse fécondité. La décomposition de plantes souvent presque imperceptibles, finit, après une longue suc-

cession d'années, par les couvrir d'une couche de terre végétale assez profonde pour engager l'agriculteur à l'exploiter. Beaucoup de terrains qui, aujourd'hui, paraissent encore condamnés à une stérilité éternelle, doivent enrichir un jour le pays et le propriétaire, au moyen des lentes, mais infaillibles préparations de la nature.

Ceux dont l'esprit inattentif n'a pas observé ces préparations graduelles, et qui ne connaissent pas l'histoire de l'agriculture, supposent que la stérilité présente de nos terres en friche et de nos communaux indique qu'ils ne peuvent pas être mis en valeur à moins d'y faire une dépense dont on ne serait pas indemnisé par les produits. Telle n'est pas notre manière de voir; nous croyons, au contraire, qu'il existe beaucoup de terrains qui n'ont besoin que d'un peu de travail pour porter des fruits; et que la quantité et la valeur de ces fruits s'augmenteraient par une culture prolongée et judicieuse. Une partie de nos meilleures terres étaient jadis aussi incultes que nos communaux; c'est l'industrie de l'homme, secondée par les opérations de la nature, qui les a amenées à l'état où elles sont aujourd'hui. Que les bras de l'homme ouvrent la terre, et l'atmosphère y déposera les principes de fertilité dont elle abonde; ces principes étant la nourriture naturelle des plantes, en faciliteront la croissance et récompenseront le cultivateur entreprenant qui aura fait entrer, dans le domaine du premier des arts, un sol improductif.

C'est une chose intéressante que de suivre les pas imperceptibles par lesquels l'agriculture a pris successivement possession de districts étendus qui donnent maintenant d'abondans produits, après une longue série de siècles de stérilité. Sur un sol en friche s'élevait d'abord une demeure monastique ou seigneuriale d'un aspect mélanco-

lique, autour de laquelle ne tardaient pas à se grouper quelques rares chaumières, isolées au milieu de petits enclos. Les bestiaux que les pauvres habitans de ces chaumières pouvaient se procurer broutaient à discrétion pendant le jour; le soir ils rentraient dans l'enclos qu'ils fertilisaient. Le cultivateur de ces tems reculés améliorait aussi la terre de son enclos, en y apportant, à la pelle, celle qu'il enlevait fréquemment à la surface de la friche. Quand la population du village s'augmentait, les limites des enclos étaient reculées, et la culture faisait de nouvelles conquêtes sur l'antique domaine de la stérilité. Des huttes additionnelles étaient construites; d'autres familles venaient grossir le village; et le baron ou l'abbé augmentait le nombre de ses vassaux. Le propriétaire de chaque nouvelle hutte défrichait une nouvelle partie de la bruyère. Ce travail était en général exécuté par les bras. Le sol, encombré de pierres et de souches d'arbres, ne pouvait guère être exploité par la charrue; et même lorsqu'il était libre de ces obstacles, la pauvreté du cultivateur ne lui permettait pas de recourir à des appareils trop dispendieux pour lui. Ce fut ainsi que chaque manoir ou chaque paroisse devint le centre d'une aggrégation de chaumières qui toutes possédaient un petit enclos, et qui jouissaient en commun du droit de pâture sur les bruyères voisines.

Quiconque a voyagé dans plusieurs parties du nord de l'Europe continentale a eu occasion de voir, sur des bruyères, quelques endroits dont la fécondité contraste encore avec la stérilité qui les environne de toutes parts. Si on va aux informations, on apprend qu'à une époque antérieure tout était également inculte; que ce contraste est le résultat du travail humain, et que ce travail, qui a été si utile au pays, eût été perdu pour lui, ou

peut-être dirigé contre son repos, si l'on n'en eût pas fait ce judicieux emploi.

Ce système contribua à améliorer les enclos, non-seulement par les soins que le cultivateur leur donnait, et les engrais dont il nourrissait le sol, mais d'une autre manière qui mérite d'être mentionnée. Ces enclos étaient nécessairement d'une très-petite dimension; et par conséquent les fossés et les atterrissemens qui les entouraient étaient beaucoup plus considérables que ceux des grands domaines. Les personnes qui ne sont pas étrangères à l'économie rurale, savent avec quelle rapidité la terre des fossés augmente de fertilité et de profondeur. L'atmosphère est constamment chargée des élémens décomposés des matières animales et végétales, sous une forme volatile ou gazeuse, et de semences trop menues pour être observées à l'œil; or, les haies forment des espèces d'écrans qui interceptent ces principes répandus dans l'air; ils en arrêtent les progrès ultérieurs, les attirent et les font descendre sur le sol, tandis que les arbustes qui forment ces haies s'emparent de l'humidité de l'atmosphère qui se répand ensuite sur le terreau du fond et du bord des fossés. Il en résulte que ces fossés et les atterrissemens qui sont le plus exposés à l'action des brises, pendant les tems secs de l'été et de l'automne, lorsque les matières végétales qui flottent dans l'atmosphère se transportent plus facilement d'un lieu à l'autre, sont toujours embellis d'une variété de plantes qui possèdent une vigueur inaccoutumée.

Cette influence des enclos sur la fertilité du sol était si bien connue autrefois, que, dans plusieurs districts, on en établissait qui n'avaient pas d'autre but. Dans quelques cantons d'Écosse, par exemple, il était d'usage d'enclore certaines portions du sol avec des atterrisse-

mens et des bordures en terre. Les cultivateurs de ces petits domaines construisaient des huttes dont les côtés étaient formés des mêmes matériaux et couvertes de paille, de jonc et de fougère sèche. Avec le tems, les clôtures et les huttes elles-mêmes se saturaient si bien de matières végétales, qu'elles devenaient des amas de riches engrais; cela déterminait le cultivateur à les démolir, et à en répandre avec soin les débris sur la surface du sol, tandis qu'il se construisait une seconde hutte, dans une autre situation, et qu'il entourait son champ d'une nouvelle clôture. C'est sous l'empire d'un système analogue, au moins dans ses effets, qu'une grande partie du sol de l'Angleterre est parvenu à son degré actuel de fécondité.

Comment ne pas reconnaître, dans ces admirables combinaisons, la bonté et la sagesse de la Providence, qui veut que rien ne soit perdu dans l'économie de la nature! Les clôtures sont nécessaires pour protéger les récoltes contre les dévastations des animaux; mais, afin que l'espace qu'elles occupent et la terre dont elles sont composées ne soient pas inutiles, elles arrêtent la marche des germes féconds répandus dans l'atmosphère, et elles augmentent ainsi, dans une proportion très-forte, la richesse du sol, qu'elles paraissent seulement destinées à enfermer.

Nous espérons que les personnes recommandables, qui se sont dernièrement occupées avec tant de zèle de la question de l'émigration étrangère, ne se méprendront pas sur l'objet que nous avons eu en vue. De notre côté, nous rendons une justice complète à la pureté de leurs motifs. Nous savons qu'elles n'ont pas d'autre but que le désir d'améliorer les conditions des classes inférieures. C'est au même but que nous voulons arriver, et nous ne différons avec elles, que sur le choix des moyens. Nos

adversaires, parmi lesquels nous nous faisons gloire de compter plusieurs amis, diminuent, selon nous, beaucoup trop les ressources des terres incultes de ce pays, tandis qu'ils s'exagèrent la fertilité de nos possessions transatlantiques. A les entendre, il semblerait que la nature ait fait présent à ces contrées lointaines d'une fécondité inépuisable. Mais l'expérience apprend bientôt au cultivateur de l'Amérique du nord, que rien n'est moins exact que cette opinion. Lorsque ce cultivateur a débarrassé le sol des arbres et des buissons qui le couvrent, il obtient, pendant quelques années, une succession d'excellentes récoltes; mais s'il néglige d'en entretenir la force, en le fumant ou en le laissant reposer, ce sol s'épuise promptement. Rien n'est plus destructeur que l'homme, quand il se persuade que ses ressources ne peuvent jamais lui manquer. L'imprévoyant cultivateur des États-Unis, lorsqu'il a défriché un champ, continue à le semer tous les ans, sans le fumer; mais bientôt les ronces qui s'y multiplient le forcent de l'abandonner. Il quitte alors sa charrue, reprend sa hache, et abat un nouveau pan de forêt; mais après quatre ou cinq bonnes récoltes, il faut encore qu'il aille dans les bois à la conquête d'un nouveau champ. C'est ainsi, qu'en Amérique, une agriculture imprévoyante a forcé d'abandonner des millions d'acres qu'elle avait épuisés, et dont un système plus judicieux eût entretenu la fécondité primitive.

Nous ne prétendons pas que les terres incultes et les communaux des Iles Britanniques aient précisément le même degré de fertilité que les déserts du Canada; nous disons seulement que nous possédons des champs immenses sans culture, couverts d'une couche de terre végétale assez épaisse pour être mise en valeur; et que ces champs ont, sur ceux du Nouveau-Monde, l'avantage

inappréciable d'être à nos portes, et non pas sur l'autre rivage de l'Atlantique.

Ce qui s'est passé dans des contrées de l'Europe continentale rapprochée de nos côtes, vient, à cet égard, confirmer notre manière de voir. Dans les Pays-Bas, le district nommé Waesland, entre Gand et Anvers, est purement agricole. Il est plus peuplé, mieux cultivé et plus productif qu'aucun point de l'Europe d'une égale étendue. Au tems des guerres civiles de Flandre, ce n'était qu'un vaste champ de sables, sans habitans, sans culture et sans bétail. Ce changement a été produit par cette action lente de la nature, que nous avons décrite plus haut, secondée par les travaux persévérans de plusieurs générations successives. On reconnaît au premier coup d'œil les résultats de ces travaux, dans la fertilité des terres, les habitations commodes où se loge une population saine et bien vêtue, la beauté des bestiaux et tous les autres signes de la prospérité champêtre.

« On sait, dit l'abbé Mann, dans un mémoire sur l'agriculture des Pays-Bas, que la Campine du Brabant, qui est la partie septentrionale de cette province, était autrefois couverte de sables et de bruyères, mêlés à des bouquets d'arbres de sapins et à de grands marécages. La tradition rapporte qu'elle faisait jadis partie de la mer. Aujourd'hui même, là où la culture ne s'est pas étendue, le sol ne produit encore que des sapins et des bruyères. Le sable est de la plus mauvaise qualité, et paraît tout-à-fait rebelle à la culture. Comme l'acquisition de ce sol ne coûte presque rien, plusieurs personnes ont essayé d'en cultivér quelques parties, et le gouvernement a tout fait pour favoriser ces entreprises; mais aucune d'elles n'a réussi, et plusieurs de ceux qui les ont tentées, ont compromis leur fortune. Toutes les cultures de la Campine

sont le résultat des efforts des maisons religieuses qui s'y trouvaient, et particulièrement de abbayes de Tongerloo et d'Everbode. Leur activité continue et persévérante, pendant cinq ou six siècles, a conquis ces sables stériles, et, dans plusieurs endroits, les a rendus très-productifs. La méthode qu'elles suivaient était simple et uniforme. Jamais elles n'essayaient de mettre en culture plus de douze ou quinze acres par an; et, avant de rien entreprendre, elles examinaient toujours la quantité d'engrais dont elles pouvaient disposer. Lorsqu'une portion de terrain préparée par ces engrais pouvait faire vivre une famille, elles y faisaient construire une habitation commode, et la louaient à bail, à des conditions très-douces. C'est ainsi que des parties considérables de la Campine ont été mises en valeur, et se sont couvertes de villages, d'habitations bien construites, d'églises et de châteaux. »

M. W. Cowling, ingénieur civil très-distingué, a fourni au comité d'émigration le tableau suivant de la situation du sol de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des îles voisines. Le tableau indique la quantité des terres cultivées, celle des terres en friche qui pourraient l'être, et celle des terrains qui ne sont susceptibles d'aucune amélioration :

DIVISIONS TERRITORIALES.	TERRES labourables et jardins.	PRAIRIES et marais.	TERRES incultes susceptibles d'améliorations.	TERRES incultes qu'on ne peut pas améliorer.	RÉCAPITULATION de chaque division territoriale.
Angleterre	10,252,800	15,379,200	3,454,000	3,256,400	32,342,400
Pays de Galles. . .	890,570	2,226,430	530,000	1,105,000	4,752,000
Ecosse.	2,493,950	2,771,050	5,950,000	8,523,930	19,738,930
Irlande.	5,389,040	6,736,240	4,900,000	2,416,664	19,441,944
Iles.	109,630	274,060	166,000	569,469	1,119,159
Total des acres. . .	19,135,990	27,386,980	15,000,000	15,871,463	77,394,433

Cette estimation repose sans doute sur des données, en partie conjecturales; mais elles ne doivent pas s'écarter beaucoup de la vérité, et elles font voir combien il existe encore, dans les Iles Britanniques, de terres susceptibles de donner des produits, et que notre incurie a frappées de stérilité. Il suffit, au surplus, pour s'en convaincre, de s'éloigner de Londres, dans quelque direction que ce soit, d'une vingtaine de milles. Celui qui fera cette excursion rencontrera nécessairement des portions de terrain qui, réunies, feraient une étendue considérable, et que personne n'a encore tenté de retirer des mains de la nature, où elles continuent à languir. Même l'habitant de la Cité, dans ses courtes promenades du dimanche, ne peut guère manquer d'en rencontrer. Si, dans le voisinage immédiat de la plus grande et de la plus opulente ville du monde, le voyageur aperçoit des terres en friche qui seraient susceptibles d'être fécondées par l'agriculture, on peut croire qu'elles se trouvent encore en bien plus grand nombre dans les autres parties du Royaume-Uni. En effet, à mesure que le voyageur s'éloigne de la métropole, les friches deviennent à la fois plus nombreuses et plus étendues. M. Cowling pense que celles de l'Angleterre valent mieux que celles de l'Irlande, et que ces dernières seraient plus facilement améliorées que celles de l'Écosse.

Par des raisons qu'il n'explique pas, M. Cowling estime que, quoique ces terres vagues soient très-susceptibles d'être mises en valeur, cependant celui qui les cultiverait le premier, éprouverait immanquablement une perte. Il désire donc que cette entreprise se fasse d'abord aux dépens du public, et il observe que les charges qui en résulteront seront balancées par l'économie que l'on fera sur la taxe des pauvres.

« Vous avez maintenant, dit-il, un excédant de travailleurs, dont l'entretien occasionne une dépense annuelle de deux millions sterl. (50,000,000 fr.). Si vous employez ces ouvriers à la culture de vos terres vagues, et que vous perdiez un million st. dans cette exploitation, vous serez encore en bénéfice d'un million, puisque vous aurez réduit votre dépense de deux. » A cet égard nous allons plus loin que M. Cowling; nous sommes convaincus qu'il existe dans les limites de notre territoire, de grandes quantités de terrains dont l'exploitation judicieuse, en réduisant la taxe des pauvres, ferait aussi une bonne spéculation pour ceux qui l'entreprendraient. Nous avons même lieu de croire, qu'en Irlande, en particulier, il en existe de très-considérables dont l'exploitation donnerait des profits au moins égaux aux opérations purement industrielles qui sont le plus productives.

Les marais d'Irlande (1) ne consistent pas, comme les étrangers l'imaginent, dans un certain nombre de terres fangeuses. Ils se subdivisent ordinairement en marais plus petits, dont chacun est environné de terres exhaussées et très-sèches. Ceux, par exemple, qui se trouvent à l'est de Shannon, et qui occupent une portion considérable du comté du Roi et du comté de Kildare, sont généralement désignés par le nom du Marais d'Allem. Mais les terres qui ont reçu ce nom générique, au lieu de former un marécage continu, sont coupées à tout moment par des terrains élevés, parfaitement secs. Il est évident que cette disposition du sol en faciliterait beaucoup la culture. C'est, au surplus, ce que l'expérience fait voir, ainsi que le prouvent les faits authentiques que nous allons rapporter.

(1) *Bogs.*

En 1800, lord Dillon donna, pour un certain nombre d'années, à des paysans de sa terre, la jouissance gratuite d'un marais qui en faisait partie. Cette concession stimula beaucoup leur zèle; ils commencèrent par construire leurs habitations dans la portion la plus sèche du marais, près des terrains qui étaient déjà en culture; puis ils s'occupèrent de leurs travaux de desséchement. Ils ont déjà rendu à la culture dix ou douze acres qui étaient, avant ces travaux, frappés d'une stérilité complète, et qui produisent aujourd'hui d'aussi bonnes récoltes de pommes de terre, de foin et d'avoine que les meilleures terres du voisinage.

En 1790, un homme célèbre à bien des titres, M. Edgeworth, entreprit de mettre en valeur un marais de vingt-sept acres. Au commencement de son opération, il offrit au fermier de la terre voisine de le lui donner à bail, moyennant une demi-guinée (12 fr. 50 c.) par acre. Cette offre ne fut pas acceptée; mais M. Edgeworth, sans se laisser abattre par ce refus, prit l'affaire à son compte, et remit, chaque année, à son agent, la demi-guinée par acre. Le capital employé ne s'éleva jamais à plus de cent livres sterl., si bien que, toutes les dépenses compensées, il y avait déjà, au bout de cinq ans, un profit net de dix-sept livres (425 f.). A cette époque, ce même terrain fut donné à bail, sur le pied de trente schellings (37 f. 50 c.) par acre, à ce même fermier qui n'en avait pas voulu pour une demi-guinée; et malgré la dépréciation qui a eu lieu depuis dans les propriétés rurales, il continue à se louer à un prix avantageux.

A la même époque, M. Sadlier prit à bail, de lord Digby, des marais d'environ trois cent quarante-trois acres. Ils étaient évalués alors à environ cinq schellings par acre. Après avoir été desséchés, ils furent nivelés

et brûlés, et ils donnèrent une excellente récolte de raves sauvages, qui remboursa tous les frais du desséchement. Ce cultivateur judicieux tire aujourd'hui de sa terre trente à quarante schellings par acre.

En 1760, feu M. Grench fit un essai qui fut taxé de folie par tous ses contemporains. Il s'agissait de mettre en valeur un marais de deux cent quatre-vingt-douze acres, qui, par la fange dont il était couvert à une profondeur de plusieurs pieds, paraissait un des moins propres de toute l'Irlande à être cultivé. Cette entreprise fut continuée et finie par lord Ashtown, fils de M. Grench. Un art judicieux et persévérant a consommé cette entreprise, moyennant une dépense de dix livres par acre. Près de soixante-dix ans se sont écoulés depuis, sans qu'aucune dépense additionnelle ait été nécessaire; et le sol est devenu si ferme, qu'un cheval peut aujourd'hui le parcourir, dans toute son étendue, sans laisser aucune trace de son passage. Cette dureté, jointe à la grande profondeur du terreau en fait une des meilleures terres de l'Irlande; elle est évaluée à environ deux livres st. (50 fr.) par acre.

Nous pourrions beaucoup multiplier ces exemples; il nous suffira de dire que ces entreprises ont presque toujours réussi, quand elles ont été conduites par des propriétaires. Si parfois des fermiers les ont abandonnées, après quelques travaux, ce n'est pas qu'ils les jugeassent mauvaises, mais ils calculaient que leurs baux étaient trop courts, pour qu'ils pussent s'indemniser de leurs avances. Que ces baux s'alongent, et des milliers d'acres couverts de fange disparaîtront encore sous d'immenses tapis de verdure. Ainsi donc cela ne serait pas moins conforme à l'intérêt des propriétaires qu'à celui des fermiers.

Un autre obstacle s'oppose à l'exploitation de beaucoup de terres vagues, ce sont les privilèges que les communes s'attribuent sur la plus grande partie de ces terres; mais cet obstacle tient à des lois qu'il dépend de nous de modifier. La destruction de ces droits collectifs rendrait à la culture d'énormes quantités de terrains, et par conséquent contribuerait puissamment à améliorer le bien-être et la moralité des classes laborieuses. Aussi le ministre qui, sans se laisser arrêter par de vaines clameurs, aurait l'énergie nécessaire pour faire disparaître ces entraves aux progrès de l'agriculture, acquerrait un titre éternel à la reconnaissance de la nation. A cet égard, nous pouvons nous guider par l'exemple de ce qui s'est fait en Hanôvre, dans le cours du siècle dernier.

On commença d'abord par faire le relevé de tout le territoire de l'électorat. Cette opération fut confiée à un corps d'ingénieurs habiles. On construisit ensuite une carte sur une échelle d'un mille et demi, par mille d'Allemagne. Cette carte indiquait tous les cours d'eau, quelque peu considérables qu'ils fussent; toutes les espèces de sols, les bruyères, les sables, les marais. Après avoir constaté de cette manière les ressources agricoles du pays, on essaya de les mettre toutes à profit. Les travaux préliminaires qui excédaient les moyens des particuliers furent exécutés aux frais du gouvernement, quand les terrains lui appartenaient, et aux frais des corps municipaux, quand ils appartenaient aux communes. Des routes furent tracées dans toutes les directions; des tranchées profondes creusées dans les marais, firent communiquer les eaux stagnantes avec les rivières. De cette manière, la surface en devint assez ferme pour être cultivée. Lorsque ces grandes lignes du plan furent achevées aux frais du public, les terrains furent partagés en domaines

de dimensions diverses, mais en général peu considérables, afin de ne pas être hors de proportion avec les capitaux et l'activité des cultivateurs à venir. Ils furent ensuite donnés à bail à long terme ou vendus au meilleur prix possible. Ce prix excéda toujours les dépenses faites par l'état ou par les communes.

Ce plan a réalisé toutes les espérances de ceux qui l'avaient conçu. Les demandes de terrains ont suivi les progrès de la population, et, dans moins d'un siècle, d'immenses zones de bruyères et de marais ont été converties en champs de blé ou en riches pâturages. Ainsi, sans que les limites en fussent reculées, la richesse et les ressources du Hanôvre se sont prodigieusement accrues. Le même système continue à être suivi d'une manière progressive, et les champs incultes disparaissent graduellement devant l'industrie et l'activité des habitans, secondés par la protection d'un gouvernement sage et paternel.

A une époque toute récente, les Hollandais, avec la persévérance qui les caractérise, ont dirigé leur attention vers l'amélioration de leurs friches. Les habitans des districts cultivés de la Hollande se trouvant surchargés d'une multitude de pauvres dont les bras ne trouvaient pas d'emploi, voulurent essayer de se débarrasser de ce fardeau, en les établissant dans quelques-unes des terres sans culture qui abondent dans ce pays. C'est ainsi que des terres, jusque-là stériles, sont venues augmenter les ressources agricoles du pays. Dans plusieurs districts, des colonies ont été établies et placées sous un système de discipline dont la rigueur égale presque la sévérité de la police militaire. Afin de défrayer la dépense de ces établissemens, on s'est procuré des fonds par des contributions volontaires. On envoie,

dans ces colonies, les pauvres qui ne peuvent pas se procurer ailleurs de l'ouvrage et du pain. Le sol sur lequel on les établit paraît tout aussi ingrat qu'il peut l'être, et la température est triste et brumeuse. Cependant, malgré tant de circonstances défavorables, le succès de cette entreprise est maintenant hors de toute espèce de doute. Dirigée par des administrateurs habiles, l'industrie des colons produit autant d'alimens qu'il en faut pour leur subsistance, et l'accroissement de ces produits suit une marche progressive. Ces exemples pourraient être imités en Angleterre, avec un succès beaucoup plus grand encore, puisque nous possédons des terrains plus susceptibles d'être mis à profit.

Les changemens qui s'opèrent peu à peu et d'une manière presque imperceptible, dans l'économie intérieure de la société, finissent presque toujours par une crise qui appelle vivement l'attention générale. Ce qui caractérise surtout la supériorité de l'homme d'état, c'est la décision avec laquelle il s'éloigne des voies routinières suivies par ses prédécesseurs, et adopte un système plus conforme à la situation nouvelle dans laquelle il se trouve et aux difficultés qu'il a à combattre. Jusque vers le milieu du seizième siècle, la population de ce pays était employée presque exclusivement aux travaux de la campagne; et les manufactures y étaient à peu près inconnues. Une population surabondante aux besoins de l'agriculture s'éleva peu à peu; c'eût été vainement qu'elle eût demandé à l'industrie l'occupation que l'agriculture ne pouvait pas lui fournir, puisque tous les produits fabriqués, qui ne se confectionnaient pas dans l'intérieur de la famille du fermier, étaient tirés des Pays-Bas, ou de la Lombardie, avec les fruits naturels que les propriétaires de cette époque pouvaient obtenir en excédant de

leurs consommations. Il résultait de cet état de choses, qu'une partie de la population était réduite à l'aumône, et ne vivait que de ce qu'elle obtenait de la commisération publique.

C'est cette crise que les ministres d'Élisabeth se trouvèrent appelés à combattre. Mais comme ils se rendaient un compte exact du mal, ils surent facilement en trouver le remède. Ils adoptèrent un plan qui changea tous ces consommateurs improductifs, dont le pays était infesté, en membres actifs et utiles de l'état. Ils favorisèrent l'établissement des manufactures. Les mendians, expulsés des rues et des grandes routes, furent tous mis à l'œuvre. Certaines marchandises du dehors furent soumises à de gros droits, afin d'en encourager la production dans l'intérieur. Cela suffit pour rendre inutile la disposition du fameux statut qui autorisait les inspecteurs des paroisses à acheter des matières brutes pour donner de l'ouvrage aux pauvres. Les différentes fabriques du pays, à mesure qu'elles s'établissaient, absorbaient tous les bras disponibles. Peu à peu, les paroisses furent déchargées du fardeau énorme qui pesait sur elles, et elles n'eurent plus à soutenir que les pauvres impotens. En agissant de cette manière, en établissant des fabriques, et en favorisant seulement l'exploitation des meilleures terres, les ministres d'Élisabeth se conduisirent avec plus de sagesse que s'ils eussent encouragé la mise en culture des marais et des communaux qui, à cette époque, se trouvaient encore en très-grand nombre dans l'état de nature.

Mais aujourd'hui les progrès de l'extension des machines et la substitution presque générale qu'on en fait au travail de l'homme, ont amené une nouvelle crise, d'une nature toute différente, et qui a besoin d'un

autre remède. Dans le 16e siècle, la population agricole était devenue trop considérable, et une partie de nos produits naturels s'échangeaient à l'extérieur contre des produits fabriqués. C'est précisément l'inverse aujourd'hui; loin d'avoir besoin de nouveaux bras, l'industrie manufacturière en est surchargée, et ne saurait employer tous ceux qui réclament de l'ouvrage. D'un autre côté, les progrès toujours croissans de la population ont donné à l'industrie agricole plus d'individus qu'elle ne peut en occuper dans son état actuel; d'où il résulte que les ouvriers congédiés de nos fabriques ne peuvent trouver un asile dans nos champs.

Nous ne saurions appeler trop fortement l'attention de celui qui préside aux conseils de l'Angleterre sur cette crise qui pourrait avoir des suites terribles, si elle n'était pas ménagée avec beaucoup d'adresse et de prudence. Celui qui vient de pacifier l'empire, par son heureuse intervention dans les affaires d'Irlande, a sans doute toute la sagacité nécessaire pour la bien juger, et assez de fermeté pour s'en rendre maître. Les nombreux changemens qui ont eu lieu dans les vingt dernières années, ont mis à sa disposition plus d'individus valides qu'il n'en conduisait jadis sur le chemin de la gloire. Qu'il ouvre à cette armée de travailleurs une route vers toutes les terres en friche du pays; qu'il donne à chacun d'eux l'espace qui lui est nécessaire pour s'utiliser, et alors nous ceindrons son front d'une couronne civique, plus glorieuse encore que celle dont il a conquis les fleurons dans trente batailles! Quand la guerre de Sept Ans fut glorieusement terminée, Frédéric II, avec cette décision et cette énergie qui l'avaient élevé au faîte de la gloire militaire, s'occupa d'améliorer l'agriculture de la Prusse. Il dessécha, défricha, colonisa d'immenses territoires

dans la Poméranie et le Brandebourg. La reconnaissance dont ses compatriotes sont pénétrés pour l'ardeur qu'il mit à répandre les flots de la population, et à introduire l'agriculture dans des champs jadis déserts et stériles, n'a rien diminué de l'admiration qu'ils éprouvent pour l'éclat de sa vie guerrière. C'est en suivant ce grand exemple que l'on donnera à notre prospérité une base plus vaste et plus solide. Nous sommes, au reste, d'autant plus disposés à croire que nos avis, à ce sujet, ne seront pas négligés, que nous savons, qu'à l'exemple de plusieurs grands capitaines, le lord de Strathfieldsaye (1) a un goût particulier pour les travaux des champs. Éclairé par la révolution française, il veut, dit-on, prévenir les catastrophes d'une crise semblable parmi nous, en faisant des réformes opportunes et volontaires; le projet que nous proposons ne doit pas rester étranger à l'exécution de ce grand dessein (2).

Qu'on ne croie pas cependant que nous désirions que le gouvernement se charge lui-même de cultiver nos friches et nos communaux! Tout ce que nous lui demandons, c'est qu'il écarte les obstacles qui empêchent de les exploiter. Nous ne pensons pas qu'un système qui tendrait à les faire cultiver par grandes masses pût réussir. Ce soin doit être dévolu à des propriétaires d'un nombre limité d'acres. Stimulés par le désir d'assurer leur existence et celle de leurs familles, eux seuls peuvent pratiquer cette économie rigoureuse indispensable au succès d'une pareille entreprise. Si la culture de nos friches se faisait sous la surveillance de fonctionnaires

(1) Domaine du duc de Wellington.

(2) Voyez dans le 46e numéro l'article sur l'état actuel et l'avenir de la Grande-Bretagne, dont la publication dans le *Quarterly Review* a si vivement excité l'attention de l'Angleterre.

salariés par l'état, ou même de grandes compagnies, il est vraisemblable qu'elle ne donnerait que des pertes. Alors s'enracinerait encore davantage cette opinion vulgaire, que la mise en valeur de ces terres doit nécessairement être préjudiciable à ceux qui la tentent les premiers, et l'on dirigerait contre l'ensemble du système des reproches qui ne devraient porter que sur le choix des moyens d'exécution. Le gouvernement ou les compagnies devraient se borner à ouvrir des chemins, à construire des digues, là où cela serait nécessaire, en un mot, à préparer les voies au cultivateur : ce serait à ce dernier à faire le reste.

Nous n'examinerons point ici cette question long-tems débattue, s'il est plus avantageux d'avoir de grandes ou de petites fermes, dans les terres déjà fécondées par le travail. Ce qui nous paraît incontestable, c'est que le système des petites fermes est bien plus avantageux dans celles que l'on tente de mettre en valeur pour la première fois. C'est ainsi, comme le prouve l'histoire de chaque pays, que l'agriculture a successivement pris possession de la plus grande partie du territoire européen, et en particulier de celui de l'Angleterre. Le vassal du seigneur étendait peu à peu son champ sur la friche voisine de sa chaumière; d'autres en faisaient autant, et elle ne tardait pas à disparaître sous leurs efforts combinés. Aujourd'hui même on voit encore des traces de cet ancien système, dans les montagnes de l'Écosse. Une verdure d'une vivacité remarquable signale les conquêtes que le cultivateur montagnard a faites sur la pourpre de la bruyère. Maintenant que ces cultivateurs sont exilés dans les déserts transatlantiques du Canada, tandis que leurs chefs font construire des châteaux, des salles de bal et de concert, la beauté et même la richesse de ces cultures recu-

lées témoignent encore de l'industrie laborieuse de ceux qui les ont entreprises. On a, dernièrement, réuni en grandes fermes des centaines de ces parcelles de terre, et quelques arbres isolés indiquent seulement les places d'où sortait jadis la fumée d'humbles foyers. Au lieu d'expulser les clans qui les habitaient autrefois, après les avoir employés à féconder le pied et les flancs de ces montagnes, il eût été plus humain, et peut-être plus utile, de les diriger plus haut pour qu'ils en fécondassent les sommets. C'est également sous l'empire du même système que les terres incultes de la Flandre ont été mises en valeur. Les habiles cultivateurs de ce pays se bornaient à l'exploitation de petites parcelles de terre qui n'excédaient pas leurs moyens. Non-seulement ces admirables villageois augmentaient graduellement le terrain en culture; mais, chaque année, la charrue pénétrait plus profondément dans le sol. Ce sol, qui d'abord n'avait pas plus de trois ou quatre lignes de terre végétale, en a partout, aujourd'hui, dix-huit pouces ou deux pieds. Faire, chaque année, quelques pas en avant et les faire bien, a été la judicieuse maxime des Flamands; c'est ainsi que cette race industrieuse a fait, du pays le plus stérile de l'Europe, la terre la plus productive du monde.

Une marche différente a produit parmi nous des résultats opposés. L'ardeur des spéculateurs agricoles leur a fait méconnaître leurs véritables intérêts. Ils avaient à peine de quoi mettre en valeur une douzaine d'acres, et ils en exploitaient des centaines. Que si, au contraire, quelques-uns avaient la sagesse de se contenter d'un petit nombre de lots d'une dimension modérée, presque toujours leurs efforts étaient couronnés de succès. Nous pourrions citer à l'appui de ce que nous avançons, des faits très-nombreux; nous nous contenterons de rap-

porter les suivans. En 1771, on obtint du parlement l'autorisation de diviser la grande forêt de Kuaresborough. Les lots des grands propriétaires furent bien long-tems sans les indemniser de leurs avances ; et même il est douteux qu'ils le soient aujourd'hui. Il n'en fut pas ainsi des petits lots donnés aux simples cultivateurs. Ils consacrèrent à l'amélioration de ces lots tout l'excédant de leur tems ; et la stérilité primitive en a été convertie en un état permanent de fécondité. La même chose est arrivée, en 1803, quand on a mis en culture les communaux de Christchurch, dans le Hampshire. Les lots des grands propriétaires ont, jusqu'à présent, été très-négligés, tandis que les parcelles des petits cultivateurs donnent déjà des produits considérables. C'est à l'exploitation de ces petits domaines qu'ils consacrent des loisirs que, sans ce stimulant, ils auraient en partie passés au cabaret. Ainsi, la mise en valeur de ces champs incultes contribue à la fois à l'accroissement de la richesse générale et à l'amélioration des mœurs du peuple (1).

Les communaux doivent être traités comme un domaine national, et il faut les répartir par lots, à mesure que la société a besoin de plus de travail et d'espace. Nous les considérons, en quelque sorte, comme la ferme du peuple, comme une propriété que le public a droit de prendre à son compte, en payant une indemnité convenable aux personnes intéressées, pour les droits collec-

(1) NOTE DU TR. Cet éloge de la petite propriété et de la petite culture, dans un recueil voué dès sa naissance à la défense des vieilles doctrines et des vieilles institutions et au culte des classes aristocratiques, est encore un fait très-remarquable. Rien ne prouve mieux la révolution qui s'opère actuellement dans les esprits chez nos voisins. Il faut louer le gouvernement anglais de l'envie qu'il témoigne de se mettre à la tête de ce grand mouvement, pour le modérer et le conduire, au lieu de s'exposer à en être écrasé, en lui opposant une imprudente résistance.

tifs dont cette mesure leur ferait perdre la jouissance. La société pourrait, ce nous semble, parler ainsi à ces intéressés : « Des milliers de vos concitoyens sont sans emploi et sans alimens ; vous possédez des centaines d'acres qui vous donnent peu ou point de profit, et qui, fécondés par leur travail, leur procureraient d'abondans moyens d'existence. Si vous voulez vous-mêmes entreprendre l'exploitation de ces terres négligées, rien n'est mieux ; vous augmenterez à la fois votre fortune et celle de l'état, en même tems que vous procurerez du travail à ceux qui en demandent. Mais si vous aimez mieux rester inactifs, l'intérêt public exige que le gouvernement vous retire cette source de richesses, en vous donnant les compensations que vous avez droit de réclamer. » Nous ne croyons pas qu'aucun individu raisonnable auquel on tiendrait ce langage, pût se plaindre ni soutenir que le droit de propriété doive être porté plus loin. Ce serait en effet un singulier droit que celui qui autoriserait les propriétaires collectifs des communaux à dire : « Non-seulement nous ne voulons rien faire produire à nos bruyères, mais nous ne voulons pas que d'autres leur fassent produire quelque chose. »

Le plan que nous proposons aurait aussi l'avantage de faire renaître, parmi les prolétaires de nos campagnes, cet esprit d'une honnête indépendance, que l'impossibilité de pouvoir acheter de petites parcelles de terrain a probablement, plus que toute autre cause, contribué à éteindre. A la manière dont la terre est maintenant répartie, dans la Grande-Bretagne, le paysan ne peut plus espérer d'améliorer sa condition par son travail, quelque suite qu'il y mette, ni par son économie, quelque rigide qu'elle soit. Ce travail, cette économie l'empêcheront sans doute de tomber à la charge de sa paroisse ;

mais voilà tout ce qu'il peut en attendre, et jamais ni lui ni les siens ne sortiront d'une condition dans laquelle l'ordre qui régit la société actuelle les condamne à rester. C'est là ce qui a détruit cette classe honorable de petits propriétaires qui faisaient jadis la gloire et la sécurité de ces royaumes. Dans les époques antérieures, et qui, sous ce rapport du moins, étaient meilleures que celle-ci, le plus pauvre laboureur pouvait, par son travail et sa frugalité, parvenir à la condition de petit propriétaire, et cette persévérance, qui lui donnait les moyens d'avoir un petit domaine, pouvait aussi lui donner les moyens de l'agrandir. Cet espoir, qui excitait son ardeur, qui adoucissait ses travaux et ses privations, avait communiqué à toute cette classe un degré d'énergie et de mâle indépendance qu'un système contraire a malheureusement éteint. Que ce système soit modifié, que l'économie, que la persévérance au travail puissent encore obtenir leur récompense, et cet esprit se ranimera dans nos campagnes, où il viendra relever l'ame et le caractère de ceux qui y vivent! Tels sont aussi les heureux résultats qu'a produits en France le partage des grands domaines. On ne saurait imaginer combien l'idée de devenir propriétaire peut exciter, parmi les simples cultivateurs, d'honorables ambitions, utiles aux autres comme à eux-mêmes. Le vieux paysan de Wordworth dit à son fils :

I have been toiling more than seventy years,
And in the open sun-shine of god's love,
Have we all lived; yet if these fields of ours
Should pass into a stranger's hand, I think
That I could not lie quiet in my grave (1).

(1) « J'ai travaillé pendant plus de soixante-dix ans, et nous avons tous vécu sous la protection et dans l'amour de Dieu; mais si ces champs qui

Que les capitalistes du pays n'imaginent pas que la question dont l'examen fait l'objet de cet article, leur soit étrangère! elle ne les intéresse pas moins que les classes agricoles. Les droits seigneuriaux et ceux des communes avaient fermé nos friches à l'industrie. Il en est résulté que des capitaux qui auraient donné un bénéfice plus considérable aux propriétaires, s'ils eussent été employés au défrichement de nos terres incultes, ont, par une direction forcée, été s'engager dans les opérations du commerce et de l'industrie. Cet état de choses a fait au pays un double préjudice. Les friches sont restées improductives, et les capitaux du commerce et des fabriques, accrus dans une proportion exagérée, ont donné moins de profit. On nous parle sans cesse de la surabondance des capitaux, du taux trop peu élevé de l'intérêt, et de la difficulté de trouver des placemens avantageux pour ses fonds. Tout cela finirait, si les capitaux pouvaient circuler librement, et, des canaux où ils surabondent, s'épancher dans ceux qui en sont privés et qui les réclament. D'un autre côté, la culture de nos friches ne serait guère moins utile à la classe des industriels qu'à celle des capitalistes; car, en peuplant ces déserts d'habitans laborieux et aisés, elle créerait de nouvelles classes de consommateurs pour les produits de nos fabriques. Il serait superflu d'ajouter que ces mêmes friches seraient encore plus avantageuses aux prolétaires des villes et des campagnes. Il n'y a encombrement de bras dans les fabriques et dans nos champs, que parce que la population n'a pas assez d'espace; qu'au lieu de la parquer, comme elle l'est aujourd'hui, on lui laisse librement épandre ses flots partout où elle pourra,

nous appartiennent passaient dans les mains d'un étranger, il me semble que je ne pourrais pas rester tranquille dans mon tombeau. »

cet encombrement cessera bien vite, et la condition de l'ouvrier s'améliorera avec la hausse du taux de ses salaires.

Une chose a dû contribuer à entretenir les préventions qui existent chez certaines personnes contre l'exploitation de nos communaux, c'est le peu de succès de quelques-uns des défrichemens que l'on a tentés. Nous ne nierons pas que plusieurs terres ont plutôt perdu, qu'elles n'ont été améliorées par ces essais; mais le mauvais succès de ces tentatives résulte exclusivement de l'ignorance ou de l'avidité de ceux qui les ont faites. Certains cultivateurs anglais ont fait précisément la même faute que ces cultivateurs américains dont nous parlions tout à l'heure. Les fermiers auxquels les lots étaient échus n'avaient pas toujours la sagacité nécessaire pour comprendre leurs véritables intérêts, ou bien ils tenaient ces terres à des baux trop courts. Dans l'un et l'autre cas, il y a eu dommage pour le public et pour le propriétaire. L'impatience du fermier pour obtenir des profits immédiats lui faisait adopter un système de récoltes continuelles, qui épuisait bientôt la terre vierge que la nature avait lentement formée et remise aux mains de l'homme, et à laquelle une culture judicieuse pouvait communiquer une fertilité permanente. Mais sa prodigalité ou son ignorance a dissipé, dans un petit nombre d'années, un trésor accumulé à son profit pendant la longue révolution des âges. La faute a trouvé son châtiment dans l'état d'épuisement où ces terres sont tombées, épuisement toujours proportionné au degré d'imprudence et de prodigalité du cultivateur. Telle est, selon nous, la principale, si ce n'est l'unique cause, du peu de succès de quelques-uns des essais qui ont été tentés. On n'a pu résister à l'envie d'obtenir sans efforts

et presque sans frais, cinq ou six récoltes d'une terre vierge; on en a follement épuisé toutes les ressources, et quand les auteurs de ces fautes en subissent la peine, c'est la nature qu'ils accusent. Nul doute, cependant, que les résultats auraient été tout autres, s'ils eussent suivi une marche différente, si la terre eût été tenue avec propreté, et qu'une récolte verte eût succédé à une récolte blanche. Une autre faute qui a été commise, c'était de vouloir mettre en valeur des terres que la nature n'avait pas encore suffisamment préparées. Sa marche est certaine, mais lente; il faut savoir en attendre les résultats, et ne pas tenter de les obtenir violemment; car elle ne punit guère moins la précipitation que l'inertie.

Rien n'est plus intéressant, pour un esprit méditatif, que les moyens par lesquels la nature augmente sans cesse l'étendue de la terre cultivable : ces moyens sont assez variés pour détruire tous les obstacles qui se présentent; mais quelle qu'en soit la diversité, ils tendent toujours au même but. Quand, par exemple, la surface d'un roc est exposée à l'action de l'atmosphère, elle est attaquée à la fois par des agens chimiques et mécaniques. La lumière développe le feu latent, et bientôt les pores s'élargissent suffisamment pour admettre l'humidité, qui, peu à peu, se répand sur la superficie et la rend inégale. L'air dépose des semences de lichens, dans ces inégalités; ces précurseurs de la végétation prennent racine, et les fibres au moyen desquelles plusieurs de ces petites plantes adhèrent au roc produisent un acide végétal qui est un mordant très-actif et qui accroît les inégalités déjà produites par l'humidité et la chaleur. Cependant, ces petites plantes se flétrissent et meurent; en se décomposant elles forment une couche de terre végétale

propre à la production de plantes plus considérables; ou bien, quand la surface du sol présente des crevasses naturelles, elles y tombent et se combinent, en le fertilisant, avec le sable fin que le vent y a transporté, ou que l'action de l'air a détaché des bords intérieurs des crevasses. L'œuvre de la production et de la décomposition continue, et le sol acquiert la profondeur et la richesse dont il a besoin, pour donner naissance à des plantes encore plus perfectionnées et de plus grande dimension. La nature, redoublant d'ardeur, prend une force de plus en plus accélérée, à mesure qu'elle approche de la consommation de son ouvrage. Lorsque, par exemple, elle peut produire des bruyères qui se fanent et meurent tous les ans, leurs débris forment de petits amas coniques de terre végétale autour du sol sur lequel croît chaque plante. Quand il s'est écoulé assez de tems pour que ces élévations coniques se trouvent répandues sur une grande surface, la nature modifie encore ses moyens; elle sème des ronces, des genets, des épines qui y prospèrent, et qui, par la chute annuelle de leurs feuilles, augmentent beaucoup l'épaisseur et la fécondité de la terre. Cette espèce de plante constitue surtout le moyen qu'elle emploie pour préparer un lit aux plus grands arbres. C'est, en effet, cette même espèce qui se montre la première dans les bois qui ont été récemment coupés. L'air jette souvent au milieu des ronces la semence d'un chêne majestueux; il grandit, il prospère, dans un sol qui lui convient, tandis que les épines dont sont armés les buissons qui l'environnent, le défendent contre les morsures des animaux. Ces grands arbres, ayant atteint la hauteur et les dimensions qui leur rendent inutiles des appuis étrangers, étouffent les

protecteurs et les nourriciers de leur enfance, en leur retirant l'air et la lumière qui leur sont indispensables. Les plantes épineuses se retirent alors à l'extrémité de la forêt, où, abondamment saturées de la lumière du jour, elles continuent à augmenter graduellement le domaine de leurs supérieurs par des envahissemens successifs sur la friche qu'elles fertilisent, jusqu'à ce que cette friche finisse par se couvrir en totalité d'une végétation magnifique. Les racines des plus grands arbres pénètrent le sol dans toutes les directions; elles s'enfoncent même dans les crevasses des rochers déjà remplies de matières végétales en décomposition; là elles se gonflent et se resserrent, selon que la chaleur s'accroît ou diminue. Agissant comme des espèces de leviers, elles ébranlent, soulèvent, brisent et finissent par pulvériser ces rocs où d'abord elles se sont insinuées avec tant de peine. Tandis que les racines s'occupent, sous le sol, à détruire tous les obstacles qu'elles rencontrent, à l'extrémité supérieure, les branches et les feuilles ne sont pas moins actives. Elles s'emparent de tous ces atomes végétaux qui flottent dans l'atmosphère, et qui sont propres à l'alimentation de l'arbre. Ainsi soutenu et alimenté, l'arbre augmente incessamment ses dimensions, produit et dépose sur le sol des feuilles et des fruits. Les fruits servent de nourriture aux animaux, ou deviennent le principe d'un nouvel arbre, dans quelque lieu voisin où ils sont transportés; et les feuilles, en se décomposant, augmentent beaucoup l'épaisseur des couches végétales. Une autre cause contribue à en accroître la fécondité : les produits des plus petites plantes font subsister des myriades d'insectes; ces petits êtres périssent après une existence éphémère, et leurs débris concourent

encore à l'amélioration de la terre avec laquelle ils se combinent. Mais enfin arrive l'époque où l'arbre, parvenu à sa plus grande perfection, peut être coupé, et le cultivateur entre alors en jouissance de cette terre que lui a si habilement préparée la main bienfaisante de la nature. Telle est sa marche invariable, tantôt plus hâtive et tantôt plus lente, selon les obstacles ou les facilités qu'elle rencontre. C'est, au surplus, ce que quiconque a des yeux peut voir, soit en étudiant la même terre, pendant une série d'années d'une certaine étendue, soit même en observant simultanément des terres diverses dont chacune offrira une des phases que nous venons de décrire. Ainsi donc, ces lichens, ces mousses, ces genets, ces bruyères que l'ignorant méprise, et dans lesquels il n'aperçoit que les signes d'une stérilité sans remède, sont, au contraire, des germes de fécondité, et les moyens dont se sert la sagesse éternelle pour préparer des terres fécondes aux générations à venir d'une population progressive :

The course of nature is the art of God (1).

Ce qui retarde, en Angleterre, les progrès de la fécondité, c'est que les bestiaux, en paissant sur nos friches, contrecarrent et arrêtent sans cesse la marche de la nature. Il n'y a peut-être aucune de nos bruyères dont le tems n'eût fait une forêt, sans les droits qu'y exercent les communes.

Tout le monde reconnaît qu'il importe beaucoup à la nation de favoriser la venue des bois propres aux con-

(1) « La marche de la nature est l'art de Dieu. »

structions navales; c'est dans ce but qu'on a replanté des forêts royales dont le bois était mort ou avait été coupé. Ces efforts sans doute sont dignes d'éloges, mais nous croyons qu'ils ont été dirigés d'après de faux principes. Selon nous, c'est une aussi grave faute, dans l'économie forestière, de semer des chênes là où il en était venu auparavant, que, dans l'économie rurale, de semer du froment immédiatement après en avoir récolté. C'est un fait incontestable que, lorsque des arbres quelconques sont morts naturellement, ils ne sont pas remplacés par des arbres de la même espèce. Ainsi, quand un bois de sapins a péri, sans le concours de l'homme, il n'est pas remplacé par des arbres de même nature, mais par des chênes, des bouleaux, etc., qui trouvent un sol qui leur est favorable dans celui qu'a formé la décrépitude des sapins. Les forêts dont les arbres sont morts, après être parvenus à leur plus haut point de perfection, sont beaucoup plus propres à être cultivées qu'à être replantées. Enfoncez-y la charrue, et elles se couvriront des plus abondantes et des plus belles moissons. Peut-être conviendrait-il d'autoriser l'administration des forêts à vendre les parties des bois du domaine qui sont actuellement sans arbres, et à employer le produit de ces ventes à acquérir des friches qui seraient plus favorables à la croissance de ces grands végétaux.

Les plantations qui, dans les cinquante dernières années, ont été répandues sur les friches de beaucoup de districts, en donnant des profits énormes aux propriétaires, ont aussi contribué à accroître, dans une proportion très-forte, la richesse publique. C'était le moyen le plus efficace pour approprier ces terres stériles à la culture. Beaucoup d'arbres, et principalement le mélèse, dé-

truisent les bruyères, et sont très-favorables, par l'ombre qu'ils leur procurent, à la venue des meilleures espèces de gazons. Il en résulte que, même sans compter le bois qui s'y trouve, le sol de ces plantations a au moins doublé de valeur. Que l'administration des forêts se montre aussi soigneuse de la richesse publique, que certains particuliers l'ont été de la leur; qu'elle contribue activement à l'exécution des plans que nous proposons; et l'on verra s'accroître nos ressources intérieures dans une proportion assez forte, pour rendre inutile cette expatriation en masse d'une partie de nos concitoyens, que certains économistes proposaient dernièrement comme une mesure indispensable, et la seule qui pût sauver l'Angleterre des périls dont une population surabondante menace son avenir (1).

(*Quarterly Review.*)

(1) Voyez l'article sur les pauvres d'Irlande, dans le numéro 21 de notre recueil.



DU RADICALISME PHILOSOPHIQUE EN ANGLETERRE (1).

M. Mill est, sans contredit, l'homme le plus remarquable, du moins après son fondateur, de cette secte

(1) NOTE DU TR. Nous nous sommes engagés, dans la préface de la REVUE BRITANNIQUE (*), à ne laisser échapper aucune occasion de faire connaître à nos lecteurs les divers partis qui divisent l'Angleterre, et qui peuvent influer sur son avenir. L'article qu'on va lire est plus propre qu'aucun autre à nous éclairer à cet égard. Ces partis se réduisent à deux, depuis que le gouvernement, pressé par les embarras de sa position, s'est séparé des vieux torys sur lesquels l'émancipation de l'Irlande vient d'être si heureusement conquise, et qui ne pourront jamais se remettre de cet échec. C'est ce qui explique le silence des whigs pendant les dernières sessions. Ce silence a été calomnié; on l'a également attribué à des transactions honteuses ou à une coupable apathie; il est au contraire le résultat du patriotisme le plus désintéressé et le plus habile. L'ancienne opposition a sacrifié les intérêts de sa gloire à la patrie et au triomphe de ses doctrines, en laissant faire sans trouble au ministère des actes dont l'exécution eût été plus difficile, si elle eût voulu y prendre une part ostensible et directe. Tout se débat donc maintenant entre les whigs ou libéraux modérés, et le radicalisme philosophique qui a succédé aux démagogues enrôlés sous les bannières de Hunt et de Cobbett. Ceux-ci faisaient des appels véhémens aux passions populaires. Le radicalisme philosophique, qui se nomme aussi le parti des utilitaires, moins impétueux, quoique aussi absolu, attend la victoire de la puissance de sa logique, du tems, des progrès de la raison humaine. Cette opinion a, comme on sait, pour organe la *Revue de Westminster*, à laquelle nous avons déjà fait de nombreux emprunts (**). Ses chefs, dans le Parlement

(*) Voyez le 1er volume.

(**) Voyez, dans le 7e numéro, l'article sur l'éducation des classes inférieures; dans le 8e, celui sur les substitutions et les droits d'aînesse; dans le 10e, celui sur

politique qui s'est donné le nom d'*utilitaire*. Nous nous contenterons aujourd'hui d'examiner le plus important de ses ouvrages, son traité sur le gouvernement. Il est fort difficile, en parlant de cet écrivain, de satisfaire les adeptes de la même école; car, quoiqu'ils ne le placent pas au même rang que M. Bentham, et que l'expression de leur admiration pour le disciple paraisse faible à côté des hyperboles de leur enthousiasme pour le maître, on ne pourrait guère, cependant, parler en plus hauts termes de Locke et de Bacon lui-même. L'écrit dont nous allons faire l'examen est peut-être un des plus dignes d'attention de ceux qui ont fait la renommée de M. Mill. La secte à laquelle ce publiciste appartient le considère comme un ouvrage accompli. Tous les axiômes en sont pour elle des articles de foi, et les anathêmes dont son *credo* politique abonde, à l'égal des *credo* re-

et en dehors, sont MM. Hobhouse, Bentham, Mill, etc. Ceux des whigs, plus connus sur le continent, sont le marquis de Landsdown, lord Holland, Sir James Mackintosh, MM. Brougham, Jeffrey, éditeur de la *Revue d'Édinbourg*, etc., etc. C'est à Sir James Mackintosh qu'est attribué l'article qu'on va lire. Il est consacré à l'examen d'un traité de M. Mill sur le gouvernement; et comme il contient de nombreux extraits de cet ouvrage, les deux grands partis qui se divisent l'Angleterre y sont, en quelque sorte, en présence. Indépendamment de l'intérêt qu'il offre sous ce rapport, les hautes questions qui y sont débattues lui en donnent encore un autre plus élevé. Ces questions sont celles qui intéressent le plus l'ordre politique des sociétés modernes, car l'objet du débat est de savoir s'il vaut mieux se borner à modifier les institutions défectueuses que nous ont léguées nos ancêtres, ou bien, comme le proposent les utilitaires, tout niveler d'abord pour tout reconstruire ensuite.

les institutions de charité; dans le 11e, celui sur l'utilité des morts pour les vivans; dans le 12e, les considérations sur les Arabes et les Persans; dans le 16e, l'article sur l'émigration; dans le 27e, celui sur les bibliothèques publiques de la Grande-Bretagne; dans le 37e, celui sur la nécessité d'une éducation scientifique pour les classes supérieures et moyennes, etc., etc.

ligieux les plus intolérans, ne sont pas ménagés à ceux qui pensent que cette doctrine n'est pas sans réplique. Quiconque, disent-ils, a suffisamment d'intelligence pour comprendre la première proposition d'Euclide, ne peut lire ce chef-d'œuvre de dialectique, sans être profondément convaincu.

Notre manière de voir, sous ce rapport, est bien différente : non-seulement nous sommes persuadés que l'ouvrage de M. Mill repose sur de faux principes, mais nous croyons, en outre, que les déductions qu'il en tire ne sont pas logiques. Nous concevons cependant que ses hypothèses aient rempli les utilitaires d'admiration. Ou nous nous trompons bien, ou ces hommes, que de bonnes gens regardent comme les lumières du monde, et que d'autres considèrent comme des démons incarnés, sont, en général, des esprits étroits qui n'ont qu'une instruction bornée et superficielle. Leur dédain pour la littérature élégante est évidemment le mépris de l'ignorance. Nous croyons que la plupart ont peu ou point lu, et qu'ils sont ravis d'être délivrés du sentiment de leur infériorité, par un maître qui leur dit que les études qu'ils ont négligées sont de nulle valeur, leur met cinq ou six lieux communs dans la bouche, leur prête un numéro de la *Revue de Westminster,* et, dans moins d'un mois, en fait des philosophes. Au milieu de ces subalternes, de ces argumentateurs à la suite, qui ont juste assez de philosophie pour troubler la tête de leurs vieilles tantes, et mettre au désespoir leurs pieuses grand'mères, se trouvent, sans doute, quelques hommes qui ont beaucoup lu, et qui n'ont pas moins pensé, mais dont les lectures et les méditations ont été dirigées vers un seul objet, et qui, par conséquent, quoiqu'ils possèdent des lumières sur cet objet, sont exposés à faire de fréquentes méprises, parce qu'ils n'ont

pas considéré la société sous des points de vue assez généraux.

Rien de plus curieux et de plus instructif que la manière dont certaines gens, qui regardent en pitié le reste du monde, tombent dans des piéges que le simple bon sens de leurs voisins aurait découverts et évités. C'est un des principaux articles de la foi des utilitaires, que le sentiment et l'éloquence sont des obstacles à la recherche de la vérité. Ils affectent partant une simplicité de quakre, ou plutôt une négligence et une impureté de style étudiés. Les argumens les plus vigoureux, quand ils sont parés des grâces du langage, ne leur paraissent plus qu'un non sens. D'un autre côté, ils cèdent aux plus pitoyables sophismes, lorsqu'ils sont déguisés sous la forme de syllogismes. On dirait qu'ils ignorent que la logique a ses illusions aussi bien que la rhétorique, et que l'erreur peut se cacher dans un syllogisme comme dans une métaphore.

M. Mill a précisément tout ce qu'il faut pour séduire des esprits de ce genre. Ses argumens sont présentés avec la plus grande affectation de précision ; ses divisions sont tranchées et formelles, et son style est presque aussi sec que celui des *Élémens d'Euclide*. Que ce soit un mérite, c'est ce dont il est permis de douter. Ce qu'il y a de certain, c'est que les âges où on comprenait le moins les principes d'une saine philosophie, étaient précisément ceux où l'on observait le plus les formes de la logique, et que l'époque d'où datent les progrès des sciences expérimentales, fut celle où on renonça à ce faste de formules pédantesques, pour prendre un style qui suivait les mouvemens de l'ame et de la pensée, qui en recevait sa forme et ne les leur imprimait pas.

Le style que les utilitaires admirent est celui qui con-

vient seulement aux sujets sur lesquels on peut raisonner *à priori*. Ce fut la frivole pédanterie des écoles du moyen âge qui le mit en vogue, vogue qui cessa à la naissance de la philosophie baconienne, cette grande ère de l'esprit humain. La méthode inductive comportait et même réclamait une diction plus libre. Il était impossible de remonter des phénomènes aux causes, d'apprécier des différences légères, d'exprimer des nuances délicates, dans le jargon sec et décoloré de la scholastique. C'est à cette école que M. Mill a emprunté à la fois son esprit et son style. On dirait un aristotélien du quinzième siècle qui s'est trompé d'époque. Sans deux ou trois allusions qui se trouvent dans son livre, M. Mill paraîtrait ignorer qu'il existe déjà des gouvernemens parmi les hommes. Il commence par établir certaines dispositions de la nature humaine, et de ces prémisses il déduit, par la synthèse, toute la science de la politique. C'est avec peine que nous nous persuadons que son ouvrage n'est pas antérieur à Galilée et à Bacon, et n'a pas été composé dans ces tems où les médecins méditaient sur la nature de la chaleur pour guérir la fièvre, et où les astronomes, à l'aide de doctes syllogismes prouvaient que les planètes ne pouvaient avoir aucun mouvement qui leur fût propre, parce que les cieux étaient incorruptibles, et que la nature haïssait le vide.

Le premier chapitre de son essai est relatif au but du gouvernement. Selon lui les idées qu'ont à cet égard la plupart des hommes sont vagues et inexactes. Il commence d'abord par établir avec assez de raison que l'objet du gouvernement est d'accroître le plus possible les jouissances, et de diminuer également le plus possible les peines dont les hommes sont le principe les uns pour les autres. Il établit ensuite, avec un pompeux appareil

de formes syllogistiques, « que la société jouit de sa plus grande somme de bonheur lorsque chaque individu conserve la plus grande quantité possible du produit de son travail. » Il est remarquable que M. Mill, avec toute son affectation de précision, ait donné une définition beaucoup moins exacte du but du gouvernement, que celle qui se trouve dans la bouche du vulgaire. Le premier individu avec lequel il voyagera dans une voiture publique pourra lui apprendre que les gouvernemens sont établis pour la protection des personnes et de leurs biens. Mais ce publiciste paraît croire que la conservation des biens doit être le premier et l'unique objet des gouvernans. La plupart des injures que l'on fait aux personnes résultent sans doute du désir de s'approprier leurs biens. Cependant l'usage des assassinats provoqués par la vengeance, qui existe encore dans certaines parties du midi de l'Europe; celui non moins horrible de ces duels ou plutôt de ces boucheries du seizième et du dix-septième siècle, dans lesquelles des bandes de témoins ou de seconds jouaient leur vie aussi bien que les intéressés; d'autres pratiques encore non moins funestes, sont assurément très-préjudiciables à la société, et nous ne voyons pas comment un gouvernement qui les tolérerait « diminuerait le plus possible les peines dont les hommes sont le principe les uns pour les autres. » Ce gouvernement pourrait, cependant, « assurer à chaque individu la plus grande quantité possible du produit de son travail, et par conséquent, selon M. Mill, remplir toute sa mission. » L'inexactitude de cette définition n'a sans doute rien de très-grave; mais nous avons voulu faire voir comment le vague de la pensée peut se cacher sous un grand appareil logique.

Après avoir déterminé le but, M. Mill examine quels

doivent être les moyens de l'atteindre. Pour conserver les biens, il faut déléguer le pouvoir à une certaine portion de la société. Cette portion, c'est le gouvernement, et toute la question est de savoir comment on peut empêcher ceux auxquels ce pouvoir a été remis d'en abuser.

M. Mill passe ensuite en revue les diverses formes de gouvernement. Il reconnaît qu'il serait physiquement impossible que toute la communauté se réunît en masse; il en résulte que les pouvoirs du gouvernement ne peuvent pas être exercés d'une manière directe par le peuple. Mais, suivant lui, c'est là l'unique objection que l'on puisse faire contre la démocratie pure.

« Une société politique ne saurait, dit-il, avoir un intérêt opposé au sien. On ne pourrait, sans contradiction dans les termes, affirmer le contraire. Une nation peut vouloir le mal d'une autre, mais jamais le sien propre. C'est une vérité incontestable et qui est d'une très-haute importance. »

M. Mill continue et s'applique à faire voir que les états aristocratiques sont nécessairement mal gouvernés :

« La raison pour laquelle on a institué les gouvernemens, c'est que, si un homme était plus fort qu'un autre, il ne manquerait pas de prendre, dans l'avoir de ce dernier, tout ce qui lui conviendrait. Mais ce que cet homme ferait isolément, plusieurs réunis le feront également. Si donc les pouvoirs de l'état sont remis aux mains d'un petit nombre, c'est-à-dire d'une aristocratie, comme les dépositaires de ce pouvoir se trouveront plus forts que le reste de la communauté, ils en profiteront pour lui ravir tout ce qui sera à leur convenance, et par conséquent ils manqueront tout-à-fait le but dans lequel les sociétés politiques ont été instituées. »

C'est absolument de la même manière que M. Mill prouve que la monarchie absolue est une mauvaise forme de gouvernement :

« Si, comme on vient de le voir, tout gouvernement est fondé sur cette loi de la nature humaine, que, lorsqu'un homme est plus fort qu'un autre, il lui prend tout ce que ce dernier peut posséder à sa convenance, il est clair que cet homme, en devenant roi, ne changera pas de disposition, de manière que, s'il a assez de force pour enlever à ses sujets tout ce qui lui plaira, il n'hésitera pas à le faire. Prétendre le contraire, serait soutenir que les gouvernemens sont inutiles, et que les hommes n'ont pas besoin d'un pouvoir qui les empêche de se nuire les uns aux autres. Ces observations s'appliquent à tous les gouvernemens qui n'émanent pas du peuple ou de la généralité de la société. »

Mais n'est-il pas possible qu'un roi ou une aristocratie, une fois saturée des objets de ses désirs, n'assure à la société la jouissance paisible de ce qui lui restera ? M. Mill répond par la négative. Il cherche à prouver par une longue série de syllogismes, que chaque homme désire que les autres agissent conformément à sa volonté. Or, les autres ne conforment leur volonté à la nôtre, que lorsqu'ils y sont déterminés par le sentiment du plaisir ou de la peine. Infliger une peine, c'est faire une injure directe; et lorsque le gouvernement prend la voie plus douce d'obtenir l'obéissance au moyen du plaisir qu'il procure, il ne peut y parvenir qu'en conférant des faveurs. Mais comme il n'y a aucune limite à son désir d'obtenir l'obéissance, il n'y en a aucune à sa disposition à conférer des faveurs ; et attendu qu'il ne peut le faire sans mettre le peuple au pillage, il n'hésitera pas à piller le peuple. Il est donc faux qu'une aristocratie ou un roi croie ja-

mais avoir entièrement tout ce dont il a besoin. Aussi ses rapines, pour se procurer des moyens de récompense, seront-elles proportionnées aux cruautés qu'il commettra pour intimider les mécontens ou pour les rallier à lui par le sentiment de la crainte. Une loi de sa nature dont il ne saurait s'affranchir, lui commande d'être à la fois féroce et avide. Telle est du moins l'argumentation de M. Mill.

Quiconque a la plus légère connaissance de l'état réel du monde, pendant les anciens âges ou aujourd'hui, peut au premier abord être surpris par ces argumens, mais il ne saurait en être convaincu. Dans le cours des deux derniers siècles, plusieurs centaines de princes absolus ont régné en Europe. Est-il vrai que leur cruauté ait maintenu un système permanent de terreur, et que leur insatiable cupidité ait pris à leurs sujets tout ce qui n'était pas rigoureusement nécessaire à ceux-ci pour les faire vivre? Cela est-il vrai de tous, de la moitié, d'un seul? Cela est-il vrai même de Philippe II et de Paul Ier? Mais il est inutile de citer l'histoire. Tout homme de sens, quelqu'étranger qu'il soit aux livres, ne peut être séduit par l'argumentation de M. Mill; car nous ne pouvons passer un jour au milieu de nos semblables, sans voir d'innombrables faits qui la contredisent.

Nous accordons que des souverains sans contrôle prendront le plus possible tout ce qui sera à leur convenance, et que, comme l'intermédiaire d'autres hommes est indispensable pour atteindre ce but, ils emploieront tous les moyens en leur pouvoir, pour s'assurer d'une entière et prompte obéissance. Maintenant quels sont les objets de nos désirs à tous? En partie sans doute les jouissances physiques. Mais les appétits que nous avons en commun avec les animaux seraient satisfaits presque avec

aussi peu de frais et aussi facilement que ceux de ces animaux eux-mêmes, si nous ne donnions rien à l'ostentation, à nos affections, à nos caprices. C'est assurément une bien faible portion de son revenu, que celle qu'un propriétaire aisé consacre à se procurer d'agréables sensations corporelles. La plus grande, même celle qu'il emploie dans sa cuisine ou dans sa cave, ne sert pas à flatter son palais, mais à maintenir sa réputation d'hospitalité, à empêcher qu'on ne l'accuse d'avarice, à entretenir ses relations de bon voisinage. Il est évident qu'un roi ou une aristocratie pourraient se rassasier de jouissances matérielles, si elles étaient dégagées de tous leurs accessoires, sans ruiner les états les plus pauvres.

Il n'en est pas de même des goûts et des désirs que nous avons comme êtres pensans et doués d'imagination. A cet égard nous ne pouvons jamais être entièrement satisfaits. Le raisonnement de M. Mill serait donc juste, sous ce rapport, si les désirs de ce genre que nous éprouvons ne se servaient pas réciproquement de contre-poids. Par exemple, la généralité des hommes ne désire rien tant que la bonne opinion des autres. Le poids de la haine et du mépris public nous paraît intolérable. Il est probable que ce respect que nous avons pour l'opinion de nos semblables vient originairement de la possibilité que nous leur attribuons de nous nuire ou de nous être utiles. Mais dès le moment où nous nous sommes fait un besoin de l'estime d'autrui, nous ambitionnons les suffrages même de ceux qui ne peuvent évidemment nous faire ni bien ni mal. C'est ainsi que le désir d'une gloire ou la crainte d'une flétrissure posthume, dont qui que ce soit n'est entièrement affranchi, est pour certains hommes le principe d'actions héroïques ou des plus laborieux travaux. Pour empêcher que nos adversaires ne nous

adressent le reproche de sentimentalité, expression qui, dans le vocabulaire des Benthamites, équivaut à celui d'idiotisme, nous allons citer ce que M. Mill a dit lui-même à ce sujet, dans son Traité de Jurisprudence.

« Les peines morales résultent des sentimens défavorables que les autres ont pour nous. Ces peines peuvent avoir un tel degré d'intensité, que les autres maux inhérens à notre nature ne les égalent que bien rarement. Il n'y a que des êtres au-dessous de l'humanité qui puissent supporter sans douleur la haine ou le mépris de leurs semblables. Il est inutile de relever toute l'importance que doit avoir, comme moyen de prévenir les actions criminelles, un agent aussi puissant. Bien dirigé, il peut faire à lui seul plus que tous les autres ensemble. »

C'est sans contredit une chose étrange qu'un écrivain qui considère le mal que nous fait l'opinion défavorable des autres comme suffisant pour rendre inutile la potence ou le *treadmill*, n'en tienne aucun compte, quand il discute des questions politiques. Nous allons essayer de faire une théorie de gouvernement, dans la forme mathématique qui plaît à M. Mill, en partant de ses prémisses, et qui nous conduira à des résultats tout-à-fait opposés à ses idées politiques.

THÉORÈME.

Les souverains ne feront jamais ce qui peut leur être préjudiciable ou leur occasionner de la peine. Or, les sentimens défavorables du peuple leur causeraient de la peine. Ils ne feront donc rien de ce qui excitera ces sentimens. Mais les sentimens défavorables du peuple sont excités par tout ce qui le blesse. Les souverains éviteront par conséquent ce qui pourra les blesser; ainsi tous les

gouvernemens sont bons, quelle qu'en soit la forme, et c'est ce qu'il fallait démontrer.

Nous venons, ce nous semble, d'imiter fort exactement la marche ordinaire de M. Mill, et nous pourrions, pour compléter la ressemblance, proclamer notre εὕρηκα, en nous servant de ses propres paroles : « Cette déduction logique est forte et serrée à un degré qui n'est pas ordinaire. »

Le fait est que lorsqu'en traitant de choses qui ne peuvent pas être circonscrites dans des définitions précises et exactes, on adopte ces formes logiques; lorsque l'on parle de gouvernement, de morale, du bonheur, de la peine, du plaisir, etc., comme un géomètre parlerait de lignes et de nombres, il n'y a sorte d'absurdités et de contradictions où l'on ne puisse arriver de syllogisme en syllogisme.

M. Mill dit que, si les hommes n'étaient pas disposés à se piller les uns les autres, les gouvernemens seraient inutiles; et que, puisque cette disposition existe, on abusera certainement des pouvoirs de l'état, dès que l'exercice en sera confié à un petit nombre. Ce n'est pas avec de pareils dilemmes que l'on arrivera jamais à des conclusions rationnelles, dans les sciences morales. Toute cette question n'est qu'une question de quantité : si tous les hommes préféraient la bonne opinion de leurs voisins à toutes les jouissances de la fortune ou du pouvoir, on n'aurait sans doute aucun besoin de gouvernement; de même que, s'ils avaient une passion si violente pour les richesses, qu'ils fussent disposés à braver, pour six sous, la haine de leurs semblables, les argumens de M. Mill, contre les monarchies et les aristocraties, seraient parfaitement exacts. Mais la vérité est que les hommes ont à la fois des motifs qui les poussent à nuire à leurs voi-

sins, et des impulsions tout aussi fortes qui les déterminent à leur être utiles ; car chacun de nous a des désirs qu'il ne peut satisfaire qu'en blessant les intérêts d'autrui, et d'autres qu'il ne pourrait pas satisfaire davantage, s'il ne se rendait pas agréable à ses voisins pour obtenir leur aide. M. Mill n'a vu la nature que sur une seule face ; il n'a pris en considération que les motifs qui décident les hommes à s'opprimer et à se piller les uns et les autres, comme si ces motifs étaient les seuls qui les influencent. Nous avons déjà prouvé qu'en ne mettant en ligne de compte que les impulsions contraires qui agissent sur nous, on arriverait à des résultats entièrement opposés et tout aussi inexacts. Avec cette étrange manière de raisonner, on prouverait également que toutes les formes de gouvernement sont bonnes, ou que tous les gouvernemens sont superflus.

M. Mill examine ensuite si la combinaison des trois formes de gouvernement peut prévenir les abus de pouvoir. Il soutient la négative, et voici de quels argumens il appuie son opinion :

« Il résulte des principes que nous avons posés, que chacun des trois pouvoirs cherchera à obtenir la plus grande part des différens objets en possession d'exciter les désirs humains, ou, pour parler plus exactement, de se procurer le plus possible les moyens de satisfaire ces désirs ; c'est-à-dire la richesse et la force. Un des moyens qui sera le plus tôt tenté sera la combinaison de deux des pouvoirs pour paralyser le troisième. Cette combinaison est sans contredit, de toutes les choses qui peuvent dépendre de la volonté de l'homme, une des plus certaines ; les plus puissans motifs existent pour la provoquer, et pas un seul pour la prévenir. Ce mélange des trois

formes de gouvernement est donc une chimère ; voyons s'il en est de même du mélange de ces formes réduites à deux.

» Supposons que la monarchie soit combinée avec l'élément démocratique. Leur pouvoir sera égal ou inégal. S'il n'est pas égal, il résultera nécessairement des principes que nous avons établis, que le plus fort empiétera sur le plus faible jusqu'au moment où il lui aura tout pris. Ainsi donc la seule question est de savoir ce qui arrivera, si le pouvoir est égal.

» En premier lieu il paraît impossible que cette égalité puisse exister. Comment pourrait-on l'obtenir, et par quel moyen assurerait-on qu'elle existe? que s'il est impossible de trouver ce moyen, l'égalité ne pourra être que l'effet du hasard. Dès-lors il y a mille à parier contre un qu'elle ne s'établira pas. Cette idée est donc aussi chimérique qu'absurde.

» La doctrine du mélange des trois formes de gouvernement est fondée sur la théorie de la balance des pouvoirs. On suppose, dans cette théorie, que lorsqu'un gouvernement est composé des trois élémens monarchique, aristocratique et démocratique, ces pouvoirs se balancent, et qu'une bonne administration résulte des obstacles qu'ils opposent à leurs empiétemens respectifs. Les observations que nous venons de faire sur la coalition qui s'établira inévitablement entre deux de ces pouvoirs suffisent pour démontrer que, s'il y a une théorie qui mérite d'être traitée de visionnaire, c'est sans contredit celle-là. D'autres considérations nous amèneront au même résultat.

» En effet, nous avons vu que l'intérêt de la société, considéré en général ou sous le point de vue démocratique, est que chaque individu reçoive protection, et que

l'action des divers pouvoirs soit exclusivement dirigée vers ce but. Nous avons vu aussi que l'intérêt du roi et de l'aristocratie est précisément l'inverse ; car ce qu'ils désirent, c'est d'avoir un pouvoir sans limites sur le reste de la société, pour en user à leur profit. Il ne peut jamais être dans l'intérêt de la monarchie ou de l'aristocratie de faire cause commune avec la démocratie, parce que l'intérêt de la démocratie ou de la nation en général est que ni le roi ni l'aristocratie ne prenne une seule parcelle du pouvoir ou de la richesse publique pour en user à leur avantage particulier. Une conséquence nécessaire résulte de cet état de choses, c'est que la monarchie et l'aristocratie ont tout profit à se coaliser pour s'emparer de ce pouvoir sans limites, auquel elles aspirent, et que la démocratie ne veut pas leur laisser prendre. »

. . .

Nous avons rapporté textuellement toute l'argumentation de M. Mill, afin qu'on ne nous accusât pas de l'avoir affaiblie ; maintenant il nous sera facile d'en faire sentir le vide. Elle repose entièrement sur cette idée que deux pouvoirs politiques ne pouvant jamais être parfaitement égaux, le plus fort finira toujours par détruire le plus faible. Nous observerons à M. Mill que lorsqu'une affaire civile est soumise au jugement de deux arbitres, et que ces arbitres ne peuvent se passer de leurs suffrages respectifs, l'on dit qu'ils ont un pouvoir égal. Pourquoi n'en serait-il pas de même de deux pouvoirs politiques, investis chacun d'un droit absolu de *veto*, surtout lorsqu'un troisième pouvoir ne peut intervenir comme tiers arbitre pour les départager. Or c'est précisément ce qui arrive dans notre constitution, où le roi coalisé avec la pairie ne pourrait pas, cependant, se passer des communes.

Si le raisonnement de M. Mill était juste, quant aux différentes branches de la législature, il le serait aussi des divers gouvernemens considérés dans leurs relations mutuelles. Chaque gouvernement, pourrait-on dire, cherchera à enlever aux autres ce qui, dans les avantages dont ils jouissent, sera à sa convenance. Si la France peut subjuguer l'Angleterre, elle le fera; si le gouvernement anglais peut subjuguer la France, il le fera également; mais le pouvoir de ces deux états est égal ou ne l'est pas. La chance de l'égalité est comme l'infini à un, et par conséquent doit être mise hors de compte; donc l'une de ces puissances finira nécessairement par être maîtresse de l'autre.

Rien, sans doute, ne serait plus facile que de répondre à cette argumentation. A quelques égards, la France est plus forte que l'Angleterre; à d'autres, au contraire, c'est l'Angleterre qui l'est davantage. La France a une plus grande population, l'Angleterre un plus grand capital; la France une armée plus considérable, l'Angleterre une plus grande flotte. Nous serions plus forts s'il s'agissait d'une expédition à Rio ou aux Philippines; la France serait placée dans une condition plus favorable s'il s'agissait d'une campagne sur le Pô ou le Danube; mais l'une ne pourrait pas tenir l'autre sous le joug pendant un mois. L'invasion serait périlleuse pour toutes les deux; l'idée d'une conquête définitive insensée. C'est ainsi qu'il faut discuter des questions de ce genre. Au fond, les *ergo* de M. Mill ne pourraient pas même en imposer à un enfant, à moins que ce ne fût celui devant qui on avait parlé de la force de Bonaparte, et qui demandait un jour en ma présence s'il était plus fort qu'un éléphant.

M. Mill nous rappelle ces philosophes du seizième

siècle, qui, ayant démontré *a priori* que la rapidité avec laquelle les corps descendaient vers la terre varie précisément comme leurs poids, refusaient de croire le contraire, malgré la conviction que devaient leur donner leurs yeux et leurs oreilles. La constitution anglaise, selon la classification de cet écrivain, est une combinaison de la monarchie et du gouvernement aristocratique que représente une chambre haute composée de nobles héréditaires, et une autre chambre presque entièrement choisie par une classe privilégiée, qui possède son droit électoral en vertu de ses propriétés foncières, ou de ses rapports avec certaines corporations. Or, d'après les théories de M. Mill, depuis l'introduction de ces deux élémens dans notre constitution, c'est-à-dire depuis le berceau de notre histoire, l'un a dû sans cesse empiéter sur l'autre ; car suivant lui toutes les usurpations doivent toujours se faire d'un seul côté ; le premier empiétement rendant l'usurpateur plus fort, ce qui le met à même de le devenir encore davantage. Ainsi, en raisonnant de cette étrange manière, on pourrait conclure de ce que le parlement a été plus fort que la couronne en 1641, qu'il l'était également sous le règne d'Henri VIII. « Hippocrate, répond la servante, dans Molière, dira ce qu'il voudra ; mais le cocher est mort. » M. Mill pourra dire ce qui lui plaît, mais la constitution anglaise subsiste toujours : que, depuis la révolution, le parlement ait exercé un vaste pouvoir, c'est ce qu'il est impossible de nier ; mais d'un autre côté, le roi peut créer de nouveaux pairs et dissoudre les communes. Guillaume III supporta de cruelles mortifications de la seconde chambre et en fut opprimé. La reine Anne voulut se débarrasser d'un ministère qui avait la majorité dans les deux chambres ; elle attendit son moment pour une dissolution, créa douze pairs torys, et accomplit son

projet. Trente ans plus tard, la Chambre des Communes enleva le ministère à Walpole. En 1784, Georges III put maintenir M. Pitt en place en dépit de la majorité de la seconde chambre. En 1804, au contraire, la crainte d'une défaite parlementaire força le même prince d'abandonner ce ministre chéri; mais, en 1807, il put faire précisément ce qu'avait fait la reine Anne, un siècle auparavant. Maintenant le pouvoir du roi a-t-il grandi pendant ce dernier siècle, ou bien est-il resté stationnaire? Quelques personnes prétendent que la prérogative royale n'a pas cessé de s'augmenter; tandis que d'autres soutiennent que c'est l'autorité du parlement qui s'est accrue (1). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aux deux époques, le roi et les chambres se sont trouvés investis d'un grand pouvoir; s'il y avait le moindre fondement dans toute l'argumentation de M. Mill, cette question n'en serait pas une, et l'on reconnaîtrait d'une commune voix quelle est celle des deux parties qui a augmenté ses prérogatives et son influence.

L'autre principe posé par M. Mill, que lorsqu'il y aura réellement trois pouvoirs distincts dans l'état, deux de ces pouvoirs seront entraînés par la force des choses à se réunir pour étouffer le troisième, n'est pas plus exact que celui que nous venons de réfuter. Selon lui c'est toujours l'aristocratie qui se coalisera avec le roi; mais est-il bien démontré que les intérêts de l'aristocratie et de la couronne soient identiques? Tout à l'heure notre adversaire nous disait que, lorsque les pouvoirs de l'état sont partagés entre elles, l'une finit toujours par ravir à l'autre ceux qui lui avaient été départis. En raisonnant

(1) Voyez, à cet égard, le bel article sur les annales constitutionnelles de l'Angleterre, inséré dans notre 46e numéro.

conséquemment à son principe, il aurait dû supposer que la prévision de cette issue qu'il regarde comme inévitable, s'opposerait à cette coalition. Il suffit au surplus d'avoir lu les abrégés de Goldsmith pour savoir que tantôt le peuple s'est joint au roi pour lutter contre la noblesse, et que tantôt la noblesse et le peuple ont fait cause commune contre la couronne. En général quand il existe trois partis distincts dans l'état, et qu'il se forme une coalition entre deux, il est rare qu'elle dure assez long-tems pour atteindre son but. On ne tarde pas à reconnaître quel est celui qui doit le plus gagner à la coalition. Dès-lors il devient un objet d'inimitié et de crainte pour son allié qui passe dans l'autre camp et l'oblige à rendre ce qu'il a pris. La même chose a lieu de nation à nation. On sait comment Henri VIII se ménageait entre François Ier et Charles-Quint; mais il est inutile de citer des exemples d'un fait qui se reproduit presque à chaque page de l'histoire ancienne et moderne. C'est à ce principe que la plupart des états de l'Europe ont dû tour à tour de conserver leur indépendance.

Après avoir prouvé à sa manière que toutes les formes simples de gouvernement sont mauvaises, et que les formes mixtes ne valent pas mieux et ne sauraient se maintenir, M. Mill veut bien cependant nous rassurer un peu, et il reconnaît que l'avenir de l'espèce humaine n'est pas tout-à-fait désespéré.

« La solution, dit-il, de toutes les difficultés spéculatives et pratiques doit se trouver dans le système représentatif, la plus grande et la plus belle des découvertes des tems modernes; sans quoi on serait forcé de conclure qu'un bon gouvernement est une chose impossible; car comme il n'existe aucun individu ou aucune combinaison d'individus, excepté la société elle-même, qui ne trouvât

pas son compte à un mauvais gouvernement, s'il était investi de tous ses pouvoirs, et comme la société est incapable d'exercer ces pouvoirs en masse, il est clair que si elle n'a pas de moyens de tenir en bride ceux à qui elle les confie, ils les feront servir à leur intérêt particulier, au lieu de les employer dans celui de la communauté. Comment celle-ci parviendra-t-elle à contenir les dépositaires de ses pouvoirs? elle ne peut agir que lorsqu'elle est assemblée; et, quand elle est assemblée, elle est incapable d'agir. Dès-lors il est clair que, pour sortir de son impuissance, il faut nécessairement qu'elle se choisisse des représentans. »

Notre auteur examine ensuite comment le corps des représentans doit être constitué. Il commence par établir deux principes sur lesquels, dit-il, il ne peut y avoir aucune contestation.

« 1° L'assemblée destinée à maintenir les magistrats de la nation doit avoir le pouvoir nécessaire pour remplir son mandat;

» 2° Il est indispensable qu'elle ait des intérêts identiques avec la communauté. Autrement elle ferait un mauvais usage de son pouvoir. »

La première de ces propositions ne saurait sans doute être contestée, mais avant d'admettre la seconde il sera nécessaire de s'entendre sur ce que M. Mill appelle l'intérêt de la société.

Il ne paraît pas facile, d'après ses principes, de trouver un moyen de rendre les intérêts du corps représentatif identiques avec ceux du corps constituant ou du peuple. Le plan qu'il propose est simplement celui d'élections multipliées. « Limiter la durée de leurs pouvoirs est, dit-il, l'unique moyen d'en prévenir les abus. » Mais tous les argumens par lesquels M. Mill a prouvé que la mo-

narchie et l'aristocratie étaient dangereuses peuvent également servir à démontrer que cette garantie est illusoire. Il est clair que les représentans du peuple, dès qu'ils sont élus, forment une aristocratie, et que partant ils ont un intérêt distinct de celui de la masse de la nation. Pourquoi, par exemple, ne rendraient-ils pas une loi pour prolonger leur pouvoir ? Une assemblée qui était assurément composée d'élémens fort démocratiques ne l'a-t-elle pas fait en France (1) ? Ils seront en mesure de le faire si toute l'autorité législative leur est attribuée. Que si, au contraire, ils n'en ont qu'une partie, quels seront les dépositaires de la portion qu'on ne leur a pas donnée ? Sera-ce le peuple en général exprimant son approbation ou son *veto* dans des assemblées primaires ? Mais M. Mill nous a dit que le peuple ne pouvait agir que lorsqu'il était réuni, et que, quand il l'était, il ne pouvait pas agir. Établira-t-on, comme dans quelques-unes des républiques de l'Amérique du Sud, qu'aucun changement ne sera fait dans la loi fondamentale du pays, sans une convention élue à cet effet ? Mais la même difficulté se reproduit : pourquoi les membres de la convention ne trahiraient-ils pas leur mandat comme ceux de la législature ordinaire ? Quand les membres de cette convention étaient de simples particuliers, ils étaient tout naturellement zélés pour des intérêts généraux qui étaient les leurs. Ils ont dû l'être surtout quand ils ont brigué les suffrages de leurs concitoyens. Mais une fois réunis en convention, investis du pouvoir suprême, et partant isolés de la masse du peuple, ils commenceront à avoir des intérêts distincts qui, selon les principes de M. Mill, doivent les

(1) La Convention nationale. La dernière chambre des députés a imité son exemple.

amener à prendre des mesures contraires aux intérêts du grand nombre. Il faut donc trouver un moyen de se garantir contre cette garantie déjà employée contre une autre garantie, quelque autre appui pour porter la tortue qui porte l'éléphant qui porte le monde.

Nous savons parfaitement bien qu'à cet égard il n'y a pas de danger véritable ; mais il n'y a pas de danger, parce que les principes de M. Mill sont faux. Si les hommes étaient tels qu'il les suppose, quand bien même nous accepterions purement et simplement les constitutions qu'il voudrait bien rédiger, nous n'aurions aucune garantie véritable contre un mauvais gouvernement. La meilleure garantie c'est que les législateurs seront maintenus dans la bonne voie par la crainte de l'infamie et celle de la résistance. D'ailleurs cette grande ligne de démarcation que M. Mill essaie de tirer entre les monarchies et les aristocraties d'un côté, et les démocraties de l'autre, n'a point de réalité. Dans aucune forme de gouvernement il n'y a identité absolue d'intérêt entre le peuple et ses chefs ; dans toutes, les chefs ont quelque crainte du peuple, dans les aristocraties les moins libérales, comme dans les monarchies les plus absolues.

Toujours dominé par son aversion pour les gouvernemens oligarchiques, et afin que chaque classe de la nation soit également représentée, M. Mill demande que tous les individus mâles, parvenus à leur maturité, les riches et les pauvres, ceux qui ont reçu de l'éducation, et ceux qui n'en ont pas, puissent tous également voter aux élections. Pourquoi pas aussi les femmes? cette question a été faite souvent dans les débats parlementaires, et jamais, à notre connaissance, on n'y a répondu d'une manière satisfaisante. M. Mill l'esquive le plus tôt pos-

sible ; mais nous prendrons la liberté de peser un peu les mots de l'oracle : « Une chose, dit-il, est évidente, c'est que tous les individus dont les intérêts sont renfermés dans ceux d'un autre peuvent être écartés des élections sans inconvénient. C'est sous ce point de vue que les femmes doivent être considérées ; car les intérêts de la plupart sont confondus avec ceux de leurs maris, ou avec ceux de leurs pères. »

Si, en raisonnant de la même manière, nous prétendions que les intérêts de la nation sont confondus dans ceux du roi, une clameur générale s'élèverait contre nous ; et cependant cette assertion ne serait pas, ce nous semble, beaucoup plus déraisonnable que celle de M. Mill. Sans poser un fait, sans prendre la peine de compliquer la question par un sophisme, il poursuit sa route, en se débarrassant lestement des intérêts de la moitié de l'espèce humaine. Si l'histoire tout entière n'en impose pas, les femmes ont toujours été, et sont encore, dans la plus grande partie du globe, les humbles compagnes, les jouets, les captives, les servantes, les bêtes de somme de l'autre sexe. Excepté dans quelques heureux pays, parvenus à un haut degré de civilisation, partout elles sont esclaves, et même chez les peuples où elles sont le mieux traitées, les lois leur sont généralement défavorables, sur les points qui les intéressent le plus.

M. Mill ne fait pas seulement ses lois pour l'Angleterre, la France ou les États-Unis. Croit-il donc qu'un Turc ait le même intérêt que les odalisques qui composent son harem ? Le Chinois et la femme qu'il attelle à sa charrue ont-ils le même intérêt ? non assurément ; pas plus que ce père italien et la fille infortunée qu'il enferme pour la vie dans un cloître. Sans doute il n'en est pas de

même en Angleterre et dans tous les pays qui jouissent des bienfaits d'une civilisation perfectionnée. Mais pourquoi un Anglais use-t-il rarement de tous les avantages que la loi lui accorde sur sa femme? Pourquoi, afin d'augmenter ses jouissances personnelles, ne la réduit-il pas à sa portion légale? Parce que, s'il l'aime, il a du plaisir à la voir satisfaite ; et parce que, s'il ne l'aime pas, il ne veut point s'exposer à être taxé d'avarice ou de méchanceté par son voisinage. Pourquoi la législature, entièrement composée d'hommes, ne rend-elle pas une loi qui dépouille les femmes de tous les priviléges et en fasse des esclaves? En rendant cette loi, ils satisferaient ce désir, qui, selon M. Mill, est inséparable de la nature humaine, celui de posséder le pouvoir sans limites de faire de la peine aux autres. Si donc ils ne rendent pas cette loi, et si aucun homme en Angleterre ne la réclame, c'est que notre nature vaut mieux que cet écrivain ne le suppose, et qu'elle n'éprouve pas si impérieusement le besoin de ce funeste pouvoir.

Si, dans ce pays, il y a identité d'intérêt entre les deux sexes, cela ne peut résulter d'autre chose que du plaisir d'être aimé et de communiquer le bonheur. Que cela ne vienne pas du seul instinct du sexe, c'est ce que prouve évidemment la manière dont les femmes sont traitées dans la plupart des contrées du globe. Si l'on objecte que la condition de nos femmes a été réglée par nos lois sur le mariage, on ne fait que reculer la difficulté, car ces lois ont été faites par les hommes. Puisque les sentimens bienveillans de la moitié de l'espèce humaine sont, dans certain pays, une garantie suffisante pour le bonheur de l'autre moitié, pourquoi ces sentimens n'empêcheraient-ils pas aussi les rois et les patriciens d'écraser leurs sujets? En examinant comment il se

fait que les femmes soient mieux traitées en Angleterre ou en France qu'en Perse, M. Mill apprendra aussi par quelle raison les sujets d'un prince absolu en Danemarck sont mieux gouvernés que ceux de Caligula.

Nous allons aborder maintenant la question la plus importante qui soit discutée dans cet essai. Convient-il que tous les hommes arrivés à l'âge de discrétion contribuent indistinctement à l'élection de la représentation nationale, ou bien faut-il exiger des électeurs une certaine fortune, comme cela a presque toujours eu lieu? M. Mill pense que, plus le cens sera faible, mieux cela vaudra; mais qu'il serait mieux encore qu'on n'exigeât des électeurs aucune condition de fortune.

« Ces conditions, dit-il, seront telles qu'elles embrasseront la majorité du peuple, ou quelque chose de moins que la majorité. Supposons, en premier lieu, qu'elles embrassent la majorité, toute la question est de savoir si elle aura un intérêt à opprimer ceux qui, dans cette hypothèse, se trouveraient dans la minorité. En examinant les élémens du calcul, nous verrons que le déplorable intérêt qu'elles auraient à mal faire ne serait pas grand, quoique cependant il ne fût pas entièrement détruit. Si cette majorité était deux fois plus grande que la minorité exclue du gouvernement, l'intérêt qu'elle trouverait à opprimer le reste de la société serait encore considérablement réduit. Cet intérêt s'accroîtrait à mesure que les conditions du cens électoral exclueraient un plus grand nombre d'individus. En un mot, les chances d'un mauvais gouvernement diminuent en raison inverse de l'accroissement du nombre des électeurs. »

La première observation que nous ayons à faire sur ces assertions, c'est que même un gouvernement où tous les êtres humains auraient droit de suffrage serait encore

défectueux; car sous le système du suffrage universel, la majorité des électeurs nomme les représentans, et la majorité des représentans fait la loi : de manière que, si tout le peuple vote, il n'y a que la majorité qui gouverne. Ainsi de l'aveu même de M. Mill, dans le système de gouvernement le plus parfait possible, le pouvoir suprême a encore un intérêt à opprimer, quoique cet intérêt soit très-faible.

Est-il bien vrai d'ailleurs que cet intérêt soit aussi faible qu'il le dit ? Telle n'est pas notre opinion. Si chaque individu possédait une égale portion de ce qu'il appelle les objets de nos désirs, la majorité s'abstiendrait probablement de mettre la minorité au pillage. Une forte minorité ferait une résistance vigoureuse, et les dépouilles qu'on lui enleverait ne compenseraient pas les peines et les frais de l'attaque. Mais chez tous les peuples civilisés, il n'y a qu'une petite minorité de gens riches et une très-grande de pauvres. S'il y avait un millier d'hommes ayant chacun cent livres de rentes, il serait peu avantageux pour neuf cent quatre-vingt-dix d'entre eux d'en dépouiller dix autres; et ce serait une chose dangereuse, même pour six cents individus, d'en dépouiller quatre cents. Mais si dix sur les mille avaient chacun cent mille liv. st., la chose serait bien différente. Il y aurait alors, dans cette tentative, beaucoup de profits à faire et nul risque à courir.

Afin de nous prouver que la sécurité de la fortune des riches peut se concilier avec le gouvernement d'une majorité de pauvres, on ne manquera pas sans doute de nous opposer ce qui se passe aux États-Unis; mais selon nous cet exemple est fort peu concluant. Dans un pays où les choses de première nécessité sont à vil prix et les salaires très-élevés; où un homme qui n'a pas d'autre

capital que ses jambes et ses bras, peut devenir riche avec de l'économie et du travail, le pauvre n'a pas d'intérêt bien pressant à dépouiller ceux qui sont plus fortunés que lui. Mais il n'en est pas ainsi dans les contrées où les classes inférieures ne se procurent qu'à grande peine les moyens de s'alimenter, tandis que les richesses se trouvent accumulées par grandes masses dans les mains d'un petit nombre. Les premiers besoins deviennent, à certaines époques, pressans, impérieux, irrésistibles. Nous avons vu, de notre tems, ces besoins faire méconnaître le danger de la potence et des baïonnettes. Que serait-ce si les hommes contre qui elles étaient dirigées les avaient à leurs ordres? Et qu'on ne dise pas que cet état de choses n'existe que dans les mauvais gouvernemens. S'il y a la moindre vérité dans les doctrines de l'école à laquelle appartient M. Mill, les progrès de la population doivent l'amener partout. Mais comme les gouvernemens équitables et à bon marché doivent favoriser ces progrès, il en résulte que c'est sous l'empire de ces gouvernemens que la multitude sera le plus promptement et le plus fortement disposée à piller les riches. Au fond ce n'est que dans quelques siècles que l'on pourra juger ce que valent les institutions de l'Amérique du Nord.

Les conséquences d'une spoliation générale de la propriété seraient incalculables. Sans doute dans un pays où un système politique rempli d'abus est inséparablement uni avec la répartition de la propriété, une convulsion violente, qui détruit ce gouvernement et fait passer au moins partiellement la propriété dans d'autres mains, peut être utile à un peuple qui a le courage de recourir à ce remède héroïque. Si, quand le choc est passé, on établit des institutions qui assurent la sécurité de la propriété, sous la protection de ces lois, l'industrie des ha-

bitans réparera bientôt le ravage produit par la violence des convulsions politiques. Il est incontestable que la révolution française a été, à tout prendre, un événement heureux pour la grande nation qui l'a faite. Mais en eût-il été de même si la France eût continué à rester soumise aux formes démocratiques de son gouvernement de 1793? Non assurément, car il est probable que, dans ce cas, tout son capital serait maintenant anéanti. Dès que les souvenirs de l'explosion se seraient effacés, que la richesse aurait recommencé à germer, que les pauvres auraient fait de nouvelles comparaisons entre leurs chaumières, leurs grossiers alimens, et les hôtels, les tables splendides des riches, il y aurait eu un nouveau houra sur la propriété, une nouvelle confiscation, un nouveau maximum, une nouvelle terreur. Quatre ou cinq convulsions de ce genre, se suivant les unes les autres à des intervalles de dix ou douze ans, réduiraient les contrées les plus florissantes de l'Europe à un état semblable à celui de la Morée ou de la Barbarie.

Les parties civilisées du globe n'ont plus rien à craindre des nations barbares. Ce n'est plus vers nos heureuses contrées qu'elles dirigeront leurs flots. Depuis que l'art de la guerre a pris pour auxiliaires les plus hautes sciences, la victoire doit en définitive rester aux peuples les plus éclairés; mais ne serait-il pas possible que la civilisation portât elle-même, dans son sein, le germe qui doit la détruire? Ne pourrait-on pas établir telle institution qui, sans le concours des tremblemens de terre, des famines, des pestes, du fer des barbares, minerait lentement les travaux d'une longue série de siècles de gloire et de sagesse, et bannirait la littérature, le commerce, l'industrie manufacturière, tout en un mot hors ces arts grossiers nécessaires au maintien de la vie animale? Ne

pourrait-il pas arriver, par ces institutions funestes, que dans deux ou trois siècles, quelques misérables pêcheurs vécussent avec les bêtes fauves au milieu des ruines de nos plus belles cités, qu'ils suspendissent leurs filets aux débris gigantesques des grands ouvrages de nos ports, et qu'ils construisissent leurs chaumières avec les fûts et les chapiteaux des colonnes de nos palais? Si M. Mill a raison; si, comme il l'assure, tout homme investi du pouvoir suprême en abuse toujours quand il n'est pas contenu par un autre pouvoir qui le contrôle; nous n'hésitons pas à dire que la forme de gouvernement qu'il recommande amènera infailliblement ce résultat. Que si, au contraire, ses doctrines sont fausses, c'est aux classes élevées et moyennes, les seules qui aient assez de lumières pour bien comprendre leurs intérêts et ceux des autres, que la représentation nationale doit être attribuée. Sur quelques points sans doute leurs intérêts peuvent différer de ceux des classes inférieures; mais, dans la généralité des cas, ils y seront conformes, et c'est là ce qui importe.

M. Mill a bien senti qu'il ne pourrait point faire prévaloir sa théorie sur le suffrage universel, s'il ne démontrait pas que les classes inférieures sont capables de comprendre leurs véritables intérêts. Voici à cet égard comment il raisonne :

« C'est des classes moyennes les plus éclairées, les plus intelligentes, les plus vertueuses de toutes que les rangs inférieurs du peuple reçoivent leurs opinions. C'est à ces classes en contact continuel avec lui que le peuple s'adresse dans ses embarras, pour en obtenir de l'assistance et des avis. C'est sur elles qu'il cherche à se modeler, et dont il cite les exemples à ses enfans. Il ne saurait donc s'égarer dans l'emploi du pouvoir qui lui sera remis en

prenant pour guides ces classes intermédiaires, l'orgueil et la force des nations, qui fournissent presque sans partage aux arts et aux sciences ceux qui en sont les plus brillans ornemens. »

Ce seul paragraphe suffit pour ébranler tout le système de M. Mill. En effet, de deux choses l'une : ou les intérêts des classes moyennes et des classes inférieures sont identiques, ou ils ne le sont pas. Dans le premier cas, pourquoi ne pas remettre aux classes moyennes la garde des intérêts communs? Que si, au contraire, leurs intérêts sont différens, les classes moyennes donneront aux autres de mauvais conseils, sans que ces dernières, aveuglées par une folle confiance, puissent en reconnaître le piége, et par conséquent sans que le droit qu'elles ont de voter aux élections leur procure les moyens d'éviter les abîmes où les entraîneraient des avis intéressés et perfides.

Voilà donc cette philosophie pour laquelle on voudrait nous faire dédaigner une expérience de trois mille ans! C'est à l'aide de ces sophismes qui, comme on vient de le voir, ne comportent pas le plus léger examen, et qui n'ont pas même l'avantage de concorder entre eux, que l'on voudrait nous faire jeter dans le creuset tous les trésors intellectuels accumulés pendant tant de siècles. Et quels sont ceux qui nous parlent avec tant d'empire? Est-ce à eux que le monde doit la découverte de la navigation ou de l'alphabet? mais non; nuls grands travaux ne les recommandent; ils n'ont fait que réunir quelques lieux communs, sans même pouvoir les coordonner; et cependant on dirait à les entendre que, jusqu'à l'heureuse époque où ils ont vu le jour, les peuples de l'Europe vivaient dans les bois et se mangeaient les uns les autres.

Nos lecteurs ne se méprendront pas sans doute sur le but de cet article. Ils ne supposeront pas que la *Revue d'Édinbourg* consacrée, depuis son origine, à la défense de toutes les doctrines généreuses, veuille faire indirectement l'apologie des monarchies absolues ou des aristocraties, en exagérant les vices des gouvernemens populaires. Nous avons voulu seulement combattre des théories dangereuses parce qu'elles sont fausses, et qui, lorsqu'elles sont vraies dans quelques parties de détails, ont encore l'inconvénient de s'étayer sur de mauvais raisonnemens.

Les utilitaires se vantent d'avoir donné pour appui à ces théories l'unique base qu'elles doivent avoir, en les faisant reposer sur la connaissance de la nature humaine. Selon eux les hommes se gouvernent toujours d'après leur intérêt personnel. Mais à quoi peut servir cet apophthegme, malgré sa simplicité apparente, s'il est prouvé que cet intérêt se produit sous les formes les plus variées, et qu'il peut provoquer les actes les plus divers? Un homme se passera de dîner pour épargner un schelling qu'il ajoutera à un capital de cent mille liv. st.; un autre se ruinera et fera des dettes pour donner des bals, des concerts, des mascarades; un troisième coupera la gorge d'un beau-père pour hériter de ses vieux habits; un quatrième va exposer sa vie pour sauver celle d'un ennemi : tel autre entre dans un régiment séduit par les excitations d'une vie remplie de périls; et tel autre se fait chasser de l'armée comme un lâche. Admettons que l'intérêt personnel ait également déterminé ces actes, comment prendre pour base un principe capable de produire des conséquences si diverses et si opposées?

Tout l'art de M. Mill, dans l'écrit que nous exami-

nons, consiste dans un jeu de passe-passe, au moyen duquel il emploie tour à tour un mot dans des acceptions différentes. L'homme, dit-il, s'emparera des objets de ses désirs, chaque fois qu'il le pourra. Mais que conclure de cette maxime générale? Quand nous voyons un homme prendre quelque chose, nous savons qu'il désirait cette chose; mais jusque-là quel moyen avions-nous de connaître s'il en avait ou non envie? M. Mill raisonne constamment comme si les hommes ne désiraient jamais que ce qu'ils peuvent se procurer par l'oppression et la spoliation. En rétrécissant ainsi l'acception du mot *désir*, on arrive à des conséquences aussi fausses que les prémisses d'où on est parti. Comme l'expérience le démontre, il n'y a rien qui, au moyen de certaines associations d'idées, ne puisse devenir un objet d'aversion ou de désir. La crainte de la mort est considérée généralement comme un des sentimens les plus forts de notre nature. C'est la plus redoutable sanction que le législateur ait pu donner à ses lois; et cependant, ainsi que l'observe Bacon, il n'existe pas une seule passion qui n'ait fait surmonter cette crainte. La douleur physique est, sans doute, un grand mal; et, non-seulement elle a été supportée avec patience, mais même accueillie avec joie. D'innombrables martyrs triomphaient dans des tourmens qui faisaient frémir les spectateurs, et nous voyons chaque jour le désir d'être mère faire braver les maux de l'enfantement.

L'amour de la gloire est-il un sentiment plus fort que l'amour des richesses? C'est là une de ces questions à laquelle il nous serait impossible de répondre d'une manière absolue et générale, quand bien même il ne s'agirait que d'un seul individu dont nous aurions une connaissance intime. On entend répéter souvent dans le monde

que tel individu aime mieux la réputation que l'argent, ou l'argent que la réputation; mais c'est là une de ces formules de conversation, une de ces manières de parler dont il ne faudrait rien conclure; car il y a à peine un homme qui n'encourrait pas quelques brocarts pour beaucoup d'argent, s'il était dans des embarras pécuniaires; ou qui, s'il était riche, s'exposerait pour une bagatelle à la haine et au mépris de ses concitoyens. Ainsi donc, pour faire une réponse précise, alors même qu'il ne s'agit que d'un seul individu, il faut que nous sachions d'abord quel est le montant du sacrifice de réputation demandé, et celui des avantages pécuniaires offerts en échange, et ensuite la position particulière où il se trouve dans le moment donné, et par conséquent les tentations qui doivent le plus le séduire. Mais quand la question concerne toute l'espèce humaine, l'impossibilité de répondre devient évidente. Les hommes, les générations, les peuples, diffèrent les uns des autres. L'éducation, l'âge, le sexe, contribuent encore à augmenter le nombre de ces variétés infinies.

Pour mieux sentir encore tout le vide de ces théories absolues que l'on voudrait nous imposer, il suffit de voir que, même dans des gouvernemens dont la forme serait semblable, le même motif peut faire prendre des déterminations tout-à-fait contraires. C'est ainsi, par exemple, qu'un souverain avide d'argent, mais patient et éclairé, et moins désireux d'avoir de suite une grosse somme que de s'assurer d'un revenu régulier et progressif, fera disparaître toutes les entraves mises au commerce, baissera les tarifs des impôts pour les rendre plus productifs (1), et, en donnant de bonnes garanties à la

(1) NOTE DU TR. Voyez, dans notre 1er numéro, un article sur le produit comparé des hautes et petites taxes. Les chefs de nos administrations

propriété, encouragera l'économie et l'esprit d'accumulation et attirera les capitaux du dehors, tandis qu'un autre, également intéressé, mais sans lumières, multipliera les grosses taxes, les restrictions, les avanies, et diminuera à la fois les ressources de l'état et la fortune des particuliers. La politique commerciale de la Prusse, qui est peut-être supérieure à celle de toutes les nations du monde, et qui devrait faire rougir nos frères des États-Unis des entraves qu'ils ont récemment apportées à la liberté des relations mercantiles, a eu probablement pour principe le désir qu'éprouvait un monarque absolu de s'enrichir.

Comment donc pourrons-nous arriver à des conclusions saines et judicieuses dans une matière qui intéresse à un si haut degré le bonheur de l'espèce humaine? par cette méthode qui a si heureusement signalé sa puissance dans toutes les sciences expérimentales où on l'a introduite; par cette méthode à laquelle la nouvelle école voudrait substituer de misérables jeux de mots tout au plus dignes du jargon barbare du moyen-âge; c'est-à-dire par la méthode d'induction. En observant l'état actuel du globe; en étudiant l'histoire des siècles passés; en rapprochant les faits dont l'authenticité est bien démontrée; en généralisant avec discrétion; en comparant les nouveaux faits avec nos théories; en les modifiant ou même en les abandonnant, selon que ces nouveaux faits en auront démontré l'erreur en partie ou en totalité; nous pourrons espérer de former un système aussi supérieur à celui que nous venons d'examiner, que peuvent l'être les prescriptions diverses d'un médecin judicieux

financières et même les membres des deux chambres ne paraissent pas avoir donné, à cet article si remarquable, toute l'attention qu'il mérite; du moins on ne s'en est pas assez aperçu dans la discussion du budget. S.

à la panacée avec laquelle un charlatan veut guérir tous les maux.

Cette belle science de la politique, également éloignée des théories sèches et absolues de l'école utilitaire, et de ces artifices subalternes pris pour l'art de l'homme d'état par des esprits élevés dans les habitudes de tromperies des diplomates et dans les misères de l'étiquette officielle, est, sans contredit, la première et la plus importante des sciences. Nous sommes affligés et surpris quand nous voyons des hommes bien intentionnés et doués de talens naturels, s'égarer dans ces vagues et stériles hypothèses, et nous éprouverions une satisfaction sincère si les observations que nous venons de faire pouvaient les ramener dans d'autres voies. Quant aux comparses de la secte, à tous les utilitaires de second et troisième ordre, qu'ils fassent de la mauvaise métaphysique ou qu'ils reviennent aux lieux communs du républicanisme de collége sur Brutus et Timoléon, le devoir de tuer les tyrans, le bonheur de mourir pour sa patrie, peu importe! Tout bien considéré, ils auraient pu faire pire, et autant vaut qu'ils emploient leur tems à discourir sur les motifs de nos actions, les objets de nos convoitises, le plus grand bonheur du plus grand nombre possible d'individus, que de déranger leur santé, en buvant immodérément, ou leur fortune en jouant gros jeu. Cette manière d'occuper leurs loisirs n'est pas plus ridicule que la phrénologie, et elle est plus humaine que les combats de coqs.

(*Edinburgh Review.*)

LA COUR DE BERNADOTTE.

L'on répète chaque jour qu'un état de civilisation très-avancé neutralise tous les caractères, et donne aux habitudes sociales une uniformité insipide et monotone. S'il en est ainsi, il faut croire que les cours sont loin encore d'être parvenues à ce haut degré de civilisation, car elles diffèrent essentiellement les unes des autres, et même, au bout de quelques années, elles sont d'ordinaire fort dissemblables à elles-mêmes. Il n'existe guère plus d'analogie entre les Andes et les jardins de Kensington ou des Tuileries, qu'il n'y en a entre les cours d'Angleterre, de France, d'Autriche, de Naples, de Suède et de Russie. Le caractère moral et la splendeur substantielle de la cour de Georges III; la mollesse lascive de celle de Naples; la grandeur empesée de l'ancienne cour hollandaise; les pompes brillantes de celle de Napoléon; le caractère domestique et familier de celle de Suède; l'air militaire de la cour de Russie; ne sont pas moins différens que les cours de François I[er] et de Henri VIII; de la reine Élisabeth et de la reine Marie; de Washington et de l'impératrice Catherine.

La mémoire des faits et des noms propres est une faculté que l'on attribue généralement aux souverains. Je puis moi-même en citer un exemple assez singulier. Je fus présenté à la cour de La Haie, en 1792; mais ce fut une présentation collective : il n'y eut point d'échange de paroles entre le stathouder et moi, et je me bornai à m'incliner en passant devant lui; je me rappelle même que mon amour-propre souffrit un peu d'être confondu

parmi cette foule d'émigrés qui encombrait alors toutes les cours de l'Europe. Le prince avait l'air assoupi et peu communicatif, et se bornait à faire des mouvemens de tête comme un mandarin chinois. Cinq ans après il s'était réfugié en Angleterre, et je le rencontrai au parc de Saint-James, la tête courbée et ses bras croisés derrière lui. Il paraissait insensible à tout ce qui se passait dans le parc, lorsqu'à ma grande surprise il s'arrêta tout-à-coup, et me regarda de cet air qui, pour un homme habitué aux cours, semble dire : Approchez-vous. Quand je fus près de lui, il ôta son chapeau, et me dit : « Colonel, la dernière fois que je vous vis à La Haie vous étiez sur le point, à ce que me dit l'ambassadeur de votre nation, d'aller servir dans l'Inde. J'espère que vos services auront été utiles à votre roi et profitables pour vous. » Le mot *profitable* me parut une expression toute hollandaise; je m'inclinai profondément, avec ce respect mêlé de pitié qu'inspire à toutes les ames généreuses la grandeur déchue.

La cour de Bernadotte est, comme on doit bien s'y attendre, d'après sa situation toute particulière, celle qui diffère le plus de toutes les autres cours contemporaines. Ce prince n'occupe son trône que pour les services qu'il rend à la nation; l'utilité de l'individu ou de la place est la seule garantie de la stabilité de ce trône. Bernadotte le sent, et il n'ignore pas que c'est en se conformant aux convenances de sa position spéciale, qu'il peut transmettre sa couronne à son fils. Il n'a dans la tête qu'une seule classe d'idées, celles qui se rapportent aux affaires. La simplicité avec laquelle il communique ce qu'il sait et avoue ce qu'il ignore, le désir qu'il témoigne d'apprendre, forment un contraste frappant avec tout ce que j'ai observé dans les autres cours.

Pendant un séjour que je fis dernièrement à Stockholm, Bernadotte me donna une audience particulière, et il fit voir les égards qu'il a pour les convenances des autres, en me faisant écrire, le matin du jour où je devais lui être présenté, qu'il ne pourrait me recevoir qu'une heure après celle qui avait d'abord été indiquée pour mon rendez-vous. Quand j'arrivai au palais, il n'était gardé que par une seule sentinelle. Après avoir traversé de grands vestibules, je me trouvai au pied d'un magnifique escalier qui me conduisit à une vaste salle où je fus fort embarrassé, car je n'y vis personne pour m'indiquer la direction que je devais prendre. J'étais entouré de porphyre, de jaspe, de marbre, de statues, de peintures; mais on eût dit le palais de la Mort, car on n'apercevait aucun être animé. A la fin, cependant, j'y vis entrer un valet de pied qui portait la livrée du roi; il me conduisit dans une pièce où je trouvai un certain nombre d'officiers avec lesquels je m'entretins agréablement pendant un quart d'heure. Nos commérages militaires m'avaient presque fait oublier le roi, lorsqu'un chambellan entra, me fit traverser la salle du conseil où tous les grands officiers de l'état étaient réunis, et me conduisit dans la salle de présentation où il me quitta *sans cérémonie*. Cette salle était une longue galerie remplie de tableaux et de sculptures taillées dans ces belles roches qui se trouvent, en Suède, en si grande abondance (1).

Quand le roi m'aperçut, il quitta quelques personnes

(1) Le roi de Suède a établi une fabrique royale où l'on fait des vases, des chambranles de cheminée, etc., avec le porphyre connu des amateurs sous le titre de *porphyre de Suède*. Chaque année on envoie à Paris un assez grand nombre d'articles sculptés dans cette fabrique, et on les vend à des prix très-modérés en vente publique.

avec lesquelles il s'entretenait, et vint à moi avec une familiarité qui n'avait rien d'affecté. Il paraissait, en parlant, s'interdire tous ces lieux communs de cour qui en complètent, en quelque sorte, le cérémonial, et qui rendent si fastidieuses et si vides la plupart des conversations de souverains. Ses questions portèrent de suite sur des objets d'un intérêt positif; il me parla de notre marine, de notre armée, du calme que lord Londonderry conservait dans les orages parlementaires; en ajoutant toutefois qu'il n'avait pas assez demandé pour l'Angleterre en 1814, et qu'il avait laissé trop prendre aux autres. Puis, m'entretenant de la Suède : « Vous verrez, me dit-il, quelle est l'heureuse situation de mon pays; vous n'y rencontrerez pas un seul gendarme; mon peuple est moral, heureux, paisible; la conscription s'y fait, sans qu'on emploie jamais la contrainte, dans l'intérieur des églises : on notifie l'époque à laquelle chacun doit payer sa taxe, et le contribuable apporte lui-même son argent, ce qui épargne presque tous les frais de la perception. En Hollande, terme moyen, le contribuable paie 18 p. °/ₒ de son revenu; en Prusse, 13 p. °/ₒ; en Dannemark, 12; et en Suède il ne paie que 5. En Angleterre vous payez bien davantage que partout ailleurs, mais aussi vous êtes la nation la plus riche du monde. » On m'a dit depuis que, lorsque le roi recevait des étrangers, il leur faisait presque toujours ces rapprochemens entre les contributions de la Suède et celles des autres pays. La modération de l'impôt dans les deux états qu'il gouverne est la chose dont, à juste titre, il paraît le plus fier.

Sa Majesté entra ensuite dans des détails de statistique rapides et fort intéressans, sur la Suède, ses pêcheries,

ses mines, ses forêts, son commerce ; puis il m'entretint de ses goûts et de ses plaisirs particuliers, surtout de son amour pour les fleurs, et il finit par m'engager à dîner pour le lendemain à sa Villa-Botanique, sa résidence de prédilection, et celle où il invite d'ordinaire pendant l'été les personnes qu'on lui présente.

Dans le cours de ma vie j'ai vu beaucoup de rois, mais je n'en ai rencontré aucun qui eût ce genre de conversation à la fois familier et noble, et qui parût mieux comprendre les obligations que lui impose son haut rang. Je ne veux pas cependant blesser l'orgueil des vieilles dynasties, et conclure témérairement, de l'exemple de Bernadotte, qu'on est d'autant plus propre au trône qu'on n'était pas destiné à y monter. Je n'oublierai jamais cette profusion de cheveux noirs dont la tête du roi de Suède est encore couverte, quoiqu'il ait actuellement de soixante à soixante-dix ans; son nez aquilin, son grand front, et ce regard vif et pénétrant qui arrêterait l'attention générale alors même qu'on le trouverait chez un individu ignoré. Quand il parle, chaque muscle de sa figure et de son corps est sans cesse en mouvement; ses questions sont précises et vont droit au but, et il semble éprouver de l'impatience quand chaque phrase ne lui apporte pas quelque instruction. On voit qu'il entend le métier de roi comme Frédéric II. C'est, en un mot, si je puis m'exprimer ainsi, un *roi d'affaires*.

C'est vraiment un spectacle curieux que de voir la confiance qui existe entre Bernadotte et son peuple. Cette sécurité, suite de sa bonne conscience de roi, a quelque chose de touchant et de remarquable chez un prince étranger à la nation qu'il gouverne, seul, entre tous les souverains qui se partagent l'Europe, dont l'ori-

gine soit bourgeoise, et qui occupe un trône dont les anciens possesseurs vivent encore. Le premier venu peut traverser le palais, monter les degrés et s'introduire dans les salons, sans être arrêté par des sentinelles, des valets, des pages ou des chambellans; on vient de voir même, par ce qui m'est arrivé, que le seul embarras que l'on éprouve, c'est de trouver quelqu'un qui vous indique votre route. Les cours de Stockholm et de Saint-Pétersbourg forment à cet égard un contraste qui peut donner lieu à de graves réflexions et à de piquans rapprochemens.

Au surplus parfaitement posé à Stockholm, Bernadotte ne l'est pas aussi bien, lorsqu'il s'éloigne de la Péninsule Scandinave, comme il appelle ses deux royaumes dans la solennité un peu emphatique de son langage d'apparat. Il put s'en convaincre quand, après avoir battu le maréchal Ney qui marchait sur Berlin et avoir ainsi arrêté les suites de la belle victoire que Napoléon avait remportée sous les murs de Dresde, il vint se joindre aux rois alliés sortis triomphans du champ de bataille de Leipsick. Il dut sentir qu'il n'était pas des leurs à la gêne qui régna de part et d'autre dans cette entrevue, malgré l'éclat des services qu'il venait de rendre à la coalition. Une chose à peu près semblable est arrivée à son fils qui voyageait en Italie, et qui vint voir les souverains réunis en congrès à Vérone. Faisant allusion à son origine française et au prénom de son père, l'impertinence de quelques courtisans des vieilles cours rassemblées dans cette ville ne le désignait que par le sobriquet de *Jean de Paris*. Cette malveillance se manifesta encore quand les grandes cours refusèrent l'alliance de ce jeune prince, en même tems qu'elles empêchaient les petites de l'accepter. Il fallut qu'il épousât une fille d'Eugène de

Beauharnais, pour paraître s'allier à une maison souveraine (1); partout ailleurs il n'éprouvait que des refus, en offrant une couronne.

Quelque chose de plus menaçant encore, c'était le mariage projeté entre le fils de l'ancien roi de Suède et une fille du roi des Pays-Bas, mariage qui devait se faire, dit-on, d'après le vœu manifesté par la cour de Russie, si intimement unie à celle de La Haie (2). Il est vraisemblable que ce projet eût été mis à exécution sans les vives représentations de Bernadotte. Elles furent écoutées : les premières hostilités de l'empereur Nicolas contre les Turcs n'avaient pas été heureuses; les Autrichiens se réunissaient sur les flancs de son armée; l'Angleterre gardait une neutralité suspecte; et les vieux levains de la conspiration de 1824 fermentaient encore dans les états-majors russes. Le cabinet de Saint-Pétersbourg put craindre que Bernadotte ne profitât de cet état de choses pour se venger, en essayant de reprendre ces belles provinces ravies à la Suède par les Ivans, Pierre I[er] et Alexandre (3), dans lesquelles il eût, sans aucun doute, trouvé de nombreux partisans et où il pouvait jeter facilement une armée de plus de 60,000 hommes (4). Cette tentative

(1) Au moyen de cette alliance, il va devenir le beau-frère de l'empereur du Brésil; mais c'était alors une chose impossible à prévoir.

(2) Il est inutile de rappeler que le prince d'Orange a épousé une sœur de l'empereur Nicolas.

(3) L'Ingrie, la Livonie, la Finlande, etc. La prise de possession de la Finlande, sous le règne d'Alexandre, n'est pas un acte moins odieux que le partage de la Pologne, quoiqu'il ait été moins remarqué.

(4) L'état de guerre de la Suède et de la Norwège est évalué à 138,000 hommes; mais ses finances ne lui permettraient pas probablement de mobiliser une armée aussi considérable. Voyez le tableau statistique de l'Europe dans notre 21[e] numéro.

eût plu à une nation aventureuse et guerrière, à laquelle elle eût rappelé ces tems de gloire où la Baltique roulait comme un grand fleuve au milieu de la monarchie suédoise qui l'environnait presque de tous côtés, comme jadis la monarchie de Mithridate enveloppait l'Euxin. C'eût été pour Bernadotte une brillante manière de sanctionner ses droits au trône des Gustave que de réparer tous les malheurs de Charles XII. Il eût pu trouver d'utiles auxiliaires dans l'armée polonaise forte de 80,000 hommes que les Russes laissaient imprudemment réunis et campés sur leurs derrières. Cette armée aurait d'autant plus vivement répondu à son appel, que c'eût été encore une voix française qui le lui aurait adressé. De cette manière, la Suède eût joué de nouveau un rôle de premier ordre, dans les affaires de l'Europe orientale, et ses intérêts se seraient trouvés en contact et mêlés, comme il y a un siècle, avec ceux de la Pologne et de la Turquie (1). Mais les satisfactions que l'on donna à Bernadotte l'empêchèrent d'en venir à ces ex-

(1) Note du Tr. Lorsqu'en 1812, Napoléon s'enfonçait dans la Pologne russe, il commit une grave faute, en ne faisant pas tous ses efforts pour déterminer Bernadotte à envahir la Finlande. Si en même tems il eût fomenté l'insurrection des Tartares de Kasan, la Russie se serait trouvée attaquée à la fois dans toutes les conquêtes qu'elle a faites depuis quatre siècles; car l'insurrection des Tartares aurait gagné toutes les populations musulmanes qui lui sont soumises. Il est vraisemblable dès lors que la campagne eût eu une tout autre issue, et par conséquent que l'Europe serait dans une situation bien différente de sa situation actuelle. Avant de faire une guerre d'invasion à la Russie, Napoléon n'en avait pas suffisamment étudié l'histoire; il eût pu tirer un bien plus grand parti de tout ce qu'il y a d'hétérogène dans cet amalgame de populations d'origines si diverses que cette puissance a successivement soumises à son joug. Il paraissait n'apercevoir, dans tout ce vaste empire, que des Russes et des Polonais, et ignorer que la conquête des provinces suédoises avait encore été plus difficile que celle des provinces polonaises.

trémités ; et il devient de jour en jour plus probable que sa popularité et le peu d'accord des grandes puissances le dispenseront plus tard d'y recourir, pour consolider sa dynastie sur le trône. Elle sera la seule qui aura pu se maintenir de toutes celles qui sont écloses du sein de la révolution française. Bernadotte est né dans la même province que Henri IV, et la finesse, la dextérité qu'on attribue aux habitans de cette province n'auront sans doute été inutiles ni à l'un ni à l'autre pour sortir des positions si difficiles où ils se sont trouvés. Une autre analogie qui existe entre ces princes, c'est que tous les deux ont changé de religion pour monter sur le trône : le premier, né protestant, s'est fait catholique ; le second, né catholique, est devenu protestant.

(*Extractor.*)

A cette époque l'occupation de la Finlande, par les Russes, était un événement tout récent, et elle n'avait pas eu le tems de se faire à ses nouveaux maîtres.

Voyages.—Statistique.

VOYAGE AU PÉROU.

Il y a quelques années, nous n'avions pas plus de renseignemens sur les contrées situées à l'ouest de Buénos-Ayres que nous n'en avons maintenant sur Tombouctou et le cours du Niger. Seulement quelques rapports vagues avaient jeté sur ces questions géographiques une lumière indécise plus capable d'exciter que de satisfaire la curiosité. Mais, grâce à un heureux concours de circonstances, le tems, ce puissant protecteur de tous les progrès, a enfin soulevé un coin du voile ; et, aujourd'hui, le voyageur entreprenant peut traverser ces vastes solitudes, et trouver entre l'Atlantique et l'Océan Pacifique une route plus facile et plus sûre que celle du cap Horn. C'est surtout à M. de Humboldt que nous devons les renseignemens que nous possédons sur ces contrées jusque-là inconnues. C'est lui qui, avec une intrépidité et une persévérance rares, a exploré ces régions singulières, et son exemple a éveillé cet esprit d'entreprise qui nous a valu successivement tant d'utiles relations. Entre ces récits, il serait injuste de ne pas citer au premier rang celui du capitaine Head (1), la relation de M. Caldeleugh (2) : comme ce dernier était attaché à l'ambassade anglaise, près la cour du Brésil, il est naturel de penser que sa position

(1) Voyez, dans le numéro 16 de la *Revue Britannique*, un extrait de la relation du voyage du capitaine Head.

(2) Voyez l'extrait de son voyage dans le 2e numéro.

officielle lui a procuré des ressources qui manquent aux voyageurs sans mission. Dans le fait, son ouvrage contient beaucoup de renseignemens curieux, mais il s'y trouve une certaine roideur qui, malgré son mérite incontestable, l'empêchera de devenir populaire; et nous doutons que jamais lecteur soit tenté d'aller le reprendre sur le rayon où il l'aura confiné après une première lecture.

Quant au voyage de M. Miers, il abonde en détails sans doute, mais il faut les chercher comme l'or dans les mines du Potose. Il n'y a pas moins de fatigue à le suivre à travers ses descriptions, qu'il n'en eut lui-même à parcourir la contrée qu'il observait, dans une vieille voiture, à roues brisées, rattachées par des lanières de peau, et qui se balançait sur des barres de fer au lieu de ressorts. Ce n'est pas ainsi que l'on marche avec le capitaine Head. Une fois engagé à la suite de cet aventureux cavalier, l'intérêt du récit nous emporte avec une rapidité à perdre haleine. Il faut, quoi qu'on en ait, le suivre jusqu'au bout du voyage. Et même, quand on prend congé de lui, c'est avec des sentimens pareils à ceux qu'on éprouve quand on va se séparer, peut-être pour toujours, de ces gais compagnons que le hasard nous offre sur la route de la vie, et dont le souvenir jettera quelques teintes riantes sur la tristesse et les souffrances que nous garde l'avenir.

Il ne serait pas généreux à un lecteur, encore sous le charme d'impressions si vives, d'établir une comparaison entre le journal du lieutenant Brand et l'ouvrage du capitaine Head. Le livre que nous avons sous les yeux est écrit sans prétention : c'est l'œuvre d'un officier intelligent, dont le seul but est de présenter le résultat de ses observations comme de simples faits dont la nouveauté peut amu-

ser le lecteur ou ajouter à nos connaissances sur ces contrées lointaines. D'ailleurs, l'auteur s'exécute de si bonne grâce et se présente avec tant de modestie et de candeur, que la critique en est désarmée.

Le lieutenant Brand quitta l'Angleterre le 23 avril 1807, et arriva à Rio-Janeiro après une traversée de quarante-quatre jours, ce qui, en estimant la distance entre ces deux pays à 4,500 milles environ, donne pour terme moyen 100 milles (33 lieues) par jour; rapidité prodigieuse (1) si l'on considère la nature inconstante des élémens contre lesquels le navigateur doit lutter.

Dans le récit de la traversée on trouve avec plaisir les détails donnés en passant sur la conduite de l'équipage. Tout insoucians que soient en général les matelots anglais, nous pensons que, sous une direction habile, il y a peu de classes d'hommes plus susceptibles de sentimens religieux, et plus disposés à contracter de bonnes habitudes. Grâce à l'influence du commandant du paquebot, le lieutenant Snell, pas une seule parole, pas un jurement ne fut entendu à bord, et pendant la célébration du service l'attitude respectueuse de l'équipage édifiait les passagers.

Que les yeux d'un Anglais, en abordant sur un rivage où l'esclavage est toléré, soient blessés par le spectacle de cet usage barbare, rien n'est plus naturel. Aussi, à peine débarqué à Rio, voyons-nous notre voyageur donner un libre cours à l'indignation que lui inspire un marché d'esclaves.

« La première boutique (2) de ces marchands de chair

(1) NOTE DU TR. La rapidité de cette traversée n'a rien d'extraordinaire. La plupart des paquebots anglais l'achèvent dans le même espace de tems, et on a plusieurs exemples du même voyage accompli en un mois.

(2) NOTE DU TR. Un jeune Français qui arrive de Rio-Janeiro a bien

humaine, où nous entrâmes, contenait environ trois cents enfans mâles et femelles ; les plus âgés pouvaient avoir douze ou treize ans, et les plus jeunes n'en avaient pas plus de six ou sept. Ces pauvres créatures étaient toutes accroupies dans un immense magasin : les filles d'un côté et les garçons de l'autre, pour la plus grande commodité des acheteurs. Leurs vêtemens consistaient en un morceau de toile à carreaux bleus et blancs, autour de la ceinture ; et la place seule qu'ils occupaient faisait distinguer les garçons et les filles. C'était un spectacle nouveau pour moi, mais bien douloureux, de voir tant d'enfans arrachés à leurs parens et à leur patrie pour

voulu nous communiquer la note suivante extraite de la relation inédite de son voyage.

« Je viens de courir le Val Longo qui est le marché général des esclaves : là presque chaque maison est une boutique fournie de cette marchandise. Chaque marchand entasse ses nègres dans une salle où ils ont quelques bancs pour s'asseoir et le plancher pour s'accroupir : ils sont là hommes, femmes, enfans, la tête rasée, ayant pour tout vêtement une toile à matelas à carreaux bleus et blancs, qui les entoure de la ceinture à mi-jambe ; celles des femmes qui ont de la pudeur s'arrangent pour cacher... comment dirai-je ? leurs mamelles. J'en ai vu qui dansaient en attendant les acquéreurs : la danse des nègres est ignoble ; ce ne sont point des pas cadencés, des attitudes élégantes, des mouvemens de bras et de jambes déployés et ramenés mollement : ils sautillent presque accroupis ; tantôt ils font mouvoir comme par un tremblement leurs jambes seules tandis que le reste du corps est immobile : tantôt ils donnent le même mouvement à leurs fesses seulement avec une rapidité extraordinaire. Je ne sais pas de plaisir plus misérable qu'une pareille invention : il y a là beaucoup plus du sale animal qui s'agite que de l'homme sensible à la cadence musicale et qui y plie ses mouvemens. Leur instrument et les airs qu'ils en tirent sont de la force de la danse ; il consiste en quelques branches de fer inégales placées à côté l'une de l'autre, comme les touches d'un clavecin, et adaptées sur une tasse de coco dans le vide de laquelle les branches de fer frappées rendent quelques sons sourds et tristes. Les danseurs accompagnent cette musique de grognemens analogues, et en frappant de tems en tems dans leurs mains.»

une destinée si cruelle. Ces pauvres créatures étaient là, causant, riant et jouant entre eux comme s'ils eussent été parfaitement heureux. Aussi long-tems qu'ils demeurent réunis, ils sont toujours ainsi; mais lorsqu'on commence à les vendre, à mesure que leur nombre décroît, leur gaîté s'éteint, jusqu'à ce qu'enfin ils deviennent mornes et taciturnes. L'odeur et la chaleur qui régnaient dans ce réduit étaient accablantes et fétides. J'avais avec moi mon thermomètre, et j'observai qu'il s'éleva à 92° *Farhenheit*. Nous étions en hiver : qu'on juge de ce que ce doit être en été! Dans le magasin suivant, il y avait environ cinquante enfans, de nations différentes, et arrachés dès leur premier âge à leur pays; ils n'avaient pas la gaîté de leurs voisins, sans doute parce qu'ils regrettaient leurs compagnons dont on les avait séparés sans qu'ils sussent comment ils les avaient quittés ni pourquoi on les retenait eux-mêmes. Le magasin suivant en contenait moins encore : dix-huit ou vingt environ; tous mâles pour la plupart, et quatre ou cinq femmes. Là, la misère se montrait dans toute sa laideur. Les uns étaient assis, mornes et silencieux; les autres, d'un air pensif, attendaient leur sentence, comme des bœufs sous le couteau du boucher. »

En quittant le magnifique bassin de Rio (1), notre voyageur longea la côte vers le sud, et en douze jours il arriva à Monté-Vidéo. Le moment n'était pas favorable pour s'engager dans le pays. L'armée brésilienne occupait alors les avenues de la ville et la Banda Orientale pour tenir en échec les forces de Buénos-Ayres. Les déserteurs

(1) Voyez une magnifique description de la rade de Rio Janeiro, l'un des plus beaux sites de l'univers, dans le troisième article de notre 2e numéro.

étaient répandus sur les flancs des deux armées, tous prêts à faire un mauvais parti aux voyageurs qui leur tomberaient sous la main. On peut juger des dispositions bienveillantes de ces bandes irrégulières par le compte qu'il rend des troupes réglées. « C'étaient des hommes d'un aspect farouche, tous montés sur des chevaux à moitié sauvages; sans souliers ni bas, avec d'énormes éperons attachés par des courroies à leurs talons nus : leurs longs cheveux noirs tombaient sur leurs épaules, ils avaient d'épaisses moustaches noires, des bonnets rouges et des ponchos (1) bleus rayés de rouge, sous lesquels ils laissaient voir, quand le galop les emportait, une paire de pistolets par devant, et, par derrière, un long et large coutelas. Ajoutez à tout cet attirail un sabre et un mousqueton. Ceux qui n'avaient pas de mousqueton portaient de vieux mousquets, des fusils de chasse et autres armes. Somme toute, ils ressemblaient beaucoup plus à des bandits armés qu'à des patriotes combattant pour la liberté de leur pays. »

Le lasso (2) est maintenant un terme si familier pour des oreilles européennes que l'on ne met plus en question ses effets merveilleux. Comme il est curieux d'en considérer l'usage dans des circonstances différentes, nous ne nous ferons point scrupule d'entrer ici dans quelques détails sur la manière dont on s'en sert pour marquer les chevaux, opération aussi importante dans l'Amérique du Sud que la tonte des brebis en Angleterre.

On pousse tous les chevaux dans le corral qui, d'ordinaire, est préparé pour cet objet. Deux péons se pla-

(1) NOTE DU TR. Espèce de manteaux sans manches, et ouverts sur les côtés à peu près comme les chasubles de nos prêtres.

(2) Voyez l'article sur le voyage du cap. Head, dans le 17e numéro.

cent de manière à en garder l'entrée. Quelques hommes arrivent alors avec leurs lassos, qu'ils font tourner autour de leur tête pour effrayer les animaux et les faire galoper; car ils ne jettent jamais le lacet tant que le cheval est en repos. Lorsque l'animal est au plus fort de sa course, ils lacent les jambes de devant, ce qui le renverse aussitôt à terre la tête en arrière, avec une force incroyable. Sans lui donner le tems de se relever, un péon saute ensuite sur son cou et le retient ferme par les oreilles, pendant que l'autre applique le fer rouge sur l'animal, auquel on rend ensuite la liberté.

Les progrès de la civilisation dans ces pays n'ont pas encore amélioré beaucoup les aisances sociales. Les auberges, si de méchantes cabanes méritent ce nom, auprès desquelles une chaumière irlandaise, dans le Connaught, serait une demeure somptueuse, sont aussi sales et aussi repoussantes qu'au tems de nos premiers voyageurs dans l'Amérique du Sud. Nous ne voulons point, en citant les propres expressions de l'auteur, encourager les progrès de ce mauvais goût qui entraîne les voyageurs dans la description minutieuse d'objets dégoûtans. Il suffit de dire, ce qu'on croira sans peine sur sa simple affirmation, qu'étant arrivé dans un camp brésilien abandonné, qui offrait toutes les apparences de nombreuses étables à porcs, le lieutenant Brand fut obligé de coucher dans une chambre infectée de tout ce que la malpropreté a de plus repoussant.

Nos voyageurs atteignirent, non sans peine, Buénos-Ayres, après avoir essuyé le feu de l'amiral Brown chargé du blocus de la côte. Ils y firent un court séjour, et ils en partirent ensuite pour la contrée des Pampas dans une voiture qu'ils avaient louée avec deux Espagnols. Comme tous les autres observateurs, notre auteur re-

marque particulièrement l'art admirable avec lequel on attelle les chevaux, au moyen d'un long bout de courroie, retenu à l'extrémité par une cheville qui traverse un anneau attaché à la selle; de sorte que le cheval ne tire que d'un côté, et peut être détaché en un clin d'œil quand il s'emporte, ce qui arrive souvent. Ils éprouvèrent plus tard les avantages de cette méthode, lorsque leur voiture roula sur un banc de sable, au sortir d'un marais. « Au moment où la voiture fit son mouvement d'ascension, les péons, dit le lieutenant Brand, dételèrent et arrivèrent aussitôt à notre aide. » Le capitaine Head décrit dans des termes plus clairs et plus détaillés cette méthode d'atteler. « Les chevaux, dit-il, tirent par la selle au lieu de tirer par le collier, et comme ils n'ont qu'un trait au lieu de deux, rien ne les empêche, sur un chemin difficile, de profiter de chaque point où le pied peut se poser solidement. Quand le chemin n'offre de passage que pour un seul cheval, chaque péon se fait une trace pour lui seul, et les jambes des chevaux se meuvent en toute liberté. »

Nous sommes entrés dans ces détails minutieux, parce que nous pensons que cette méthode serait en beaucoup de cas très-préférable à la nôtre. Dans l'artillerie à cheval par exemple, et dans tous les services où l'on requiert la simplicité et la rapidité, le trait simple a de grands avantages; il est évident que, dans ce cas, les forces agiront dans un angle qui les rendra plus centrales, et que chaque écart de l'animal ajoutera à sa puissance; que par-là tout danger d'engager la jambe du cheval dans le trait extérieur a disparu; et qu'enfin, dans les cas extrêmes, l'attelage entier peut être dégagé en un instant. Nous savons d'ailleurs que quelques expériences faites en Angleterre ont obtenu l'approbation des juges compétens.

A quelques milles de Buénos-Ayres les immenses plaines des Pampas s'étendent comme une mer unie et tranquille, jusqu'au pied des Cordillières, sur un espace d'environ 900 milles (300 lieues), et dans la direction du nord au midi, sur une surface qui est encore beaucoup plus considérable. Il y a dans cette contrée singulière plusieurs particularités bien dignes de fixer l'attention de tous les observateurs. Le capitaine Head divise cette vaste plaine en trois régions distinctes : la première, et la plus proche de Buénos-Ayres, est couverte, sur une ligne de 180 milles, de trèfle et de chardons; la seconde est un herbage de 450 milles d'étendue; et la troisième, qui touche à la base des Cordillières, forme une immense forêt semée çà et là de fondrières et de lacs d'eau salée. Parmi ces lacs les lagunes de Guanacache, situées au nord-ouest, sont d'une étendue prodigieuse et communiquent entre elles pour la plupart. Il semblerait, d'après l'uniformité des Pampas qui, suivant la remarque de Miers, est rarement interrompue par quelques mouvemens de terrain, que ces plaines doivent être des dépôts lents et réguliers de l'Océan qui a recouvert ces contrées, quoiqu'ils ne puissent pas s'être formés à la même époque puisqu'ils n'ont pas partout le même niveau. Sous ce rapport, elles ont une ressemblance remarquable avec les steppes de la Russie, les vastes déserts de l'Afrique centrale, au milieu desquels Mungo-Park aperçut le premier le majestueux Niger, « brillant au soleil du matin », coulant lentement à l'orient; et, autant que le constatent nos informations, aux plaines sablonneuses du Turkestan oriental, à travers lequel un fleuve immense, descendant du Kashgar, serpente jusqu'à ce qu'il atteigne à l'occident les bords de la mer Jaune dans le golfe du Pétcheli.

Les Pampas ont une autre analogie avec les steppes qui, au sud de Voronez, n'ont, au dire de Clarke, ni une seule pierre ni un seul caillou. Miers remarque comme une circonstance curieuse, qu'à deux milles environ, à l'est de Barienguitor, il tira du sable un petit fragment de quartz à peu près de la grosseur d'une noisette; c'était le premier caillou qu'il eût vu depuis son départ de Buénos-Ayres. Nous regrettons de ne pas pouvoir faire connaître le rapport d'élévation de ces plateaux, comparés à ceux de l'ancien monde; car on pourrait tirer de ces données quelques résultats intéressans sur l'écoulement des eaux qui ont couvert simultanément toute la surface du globe. Un autre caractère, qui sert à établir une division entre ces plaines, c'est la présence ou l'absence d'humidité. Nous ne connaissons pas un point dans le monde qui, soumis à l'influence d'une atmosphère en apparence aussi identique, présente des différences de climat aussi marquées. Par exemple, tandis que d'un côté le voyageur endormi sous la tente des cieux est exposé à des rosées ou à des brouillards qui mouillent jusqu'à la moindre partie de ses vêtemens et de ses couvertures, et qui pénètrent de leur humidité jusqu'aux bottes elles-mêmes et putréfient avec une incroyable rapidité toutes les substances animales; ailleurs, celui qui sommeille étendu sur le sol, court la chance d'y demeurer éternellement desséché comme une momie; les progrès de la dessication étant si rapides que les fluides sont absorbés avant que la décomposition puisse commencer. Le seul changement que la mort opère, c'est de dessécher toutes les substances molles, ce qui rend la peau dure comme du cuir, et donne au squelette un degré de légèreté difficile à concevoir. On sait que des phénomènes semblables

ont lieu quelquefois dans les déserts de l'Afrique, et même sous quelques latitudes de l'Europe.

« Les rayons du soleil, dit Mungo-Park, sous un climat sec et sablonneux, élèvent la température à un degré de chaleur insupportable; le sol est souvent échauffé au point que le pied ne peut le toucher nu, et parfois le vent était si brûlant que je ne pouvais exposer ma main au courant d'air qui pénétrait à travers les crevasses de ma hutte sans éprouver une sensation douloureuse. » Même dans les parties méridionales de l'Espagne, le thermomètre s'élève souvent à plusieurs degrés au-dessus de 100° *Farhenheit*, tandis que, dans les districts des Pampas, il dépasse rarement 80°. La conservation des animaux morts doit donc être attribuée presque entièrement à l'absence d'humidité. Le lieutenant Brand cite un exemple curieux de cette énergie dessicative de l'air : « Plusieurs carcasses de mules étaient étendues sur notre route, précisément à l'endroit où elles sont mortes, et il était surprenant de voir dans quel état de conservation on les trouvait : quelques-unes semblaient mortes de la veille ; en les examinant, leur peau paraissait avoir été desséchée au four : elle était collée aux os, et il ne restait de l'animal qu'un simple squelette, de sorte que je pouvais aisément les soulever et les tenir dans mes bras, tant ils étaient légers. »

Les cadavres offrent aussi le même aspect dans d'autres parties de l'Amérique du Sud. En 1787, Wafer, chirurgien anglais, ayant débarqué à Vismejo, dans le Pérou, marcha environ pendant quatre milles sur le sable d'une baie qui, dit-il, était toute couverte de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfans, si serrés, qu'il aurait pu, s'il eût voulu, marcher un demi-mille sans jamais po-

ser le pied ailleurs que sur un corps mort : leur apparence était celle de personnes mortes depuis une semaine au plus; mais, au toucher, on les trouvait aussi légères et aussi sèches qu'une éponge ou un morceau de liége. C'étaient les restes d'une tribu d'Indiens qui, plutôt que de tomber aux mains des Espagnols, avaient creusé des trous dans le sable et s'étaient ensevelis vivans. Les hommes, dans cette posture, avaient avec eux leurs arcs brisés, les femmes leurs rouets et leurs quenouilles entourées de coton (1). L'exactitude de ces détails est confirmée par le capitaine Head; le fait de la légèreté des squelettes, avancé par le lieutenant Brand, est certainement fort curieux, mais n'a rien d'invraisemblable. Même chez les sujets vivans, dans les circonstances particulières de fatigue et de privation, surtout de liquides, le poids du corps sera prodigieusement réduit. On peut se rappeler que, dans son *Voyage en Afrique*, Riley évalue le poids de ses compagnons, quand ils atteignirent Mojador, à quarante livres chacun. Sans doute il est impossible de ne pas soupçonner quelque exagération dans ce calcul; mais nous avons devant nous des preuves convaincantes qu'un malade, atteint de consomption, peut être réduit au poids de soixante-dix livres; partant, sous l'influence de causes plus puissantes que les progrès silencieux de la maladie, la caravane de Riley peut avoir approché de cet état de maigreur presque incroyable.

Le caractère des habitans des Pampas, placés comme ils le sont en dehors de la civilisation, offre un mélange de vices et de vertus qui résulte à la fois de leur position et de leur genre de vie. Sous un climat délicieux, il faut s'attendre à trouver peu de commodités dans l'in-

(1) *Voyage et description de l'Isthme d'Amérique*, par Wafer.

térieur des maisons, puisqu'il est parfaitement indifférent aux habitans de reposer sous la voûte des cieux ou sous le toit de leurs cabanes. En observant les habitudes des Pamperos et des autres sauvages, car ceux-là, quoique de souche espagnole, ne méritent réellement pas le nom d'êtres civilisés, nous sommes inévitablement conduits à tirer des conclusions peu favorables à la propreté de l'espèce humaine. Les Esquimaux, au nord; les habitans de la Nouvelle-Hollande, au sud; le Hottentot, dans son kraal; et le Gaucho, dans sa hutte, se complaisent également dans leur ordure. Il est vrai que les produits vivans de cette malpropreté leur fournissent dans leurs loisirs un passe-tems agréable; mais l'hospitalité et la politesse qui l'accompagne souvent sont des vertus qui compensent bien ces défauts.

On cite encore en faveur des Gauchos une autre qualité, compagne ordinaire de l'indépendance. Quoiqu'il n'y ait pas de puissance sur la terre qui puisse les faire sortir de leur repos, ils cèdent naturellement aux douces impulsions de la sympathie, et si un voyageur prudent sait ménager avec adresse cet heureux penchant, il est rare qu'il manque de trouver auprès d'eux l'assistance dont il a besoin. « Je souhaiterais fort à nos compatriotes, dit le capitaine Brand, la moitié de leur politesse; cédez un peu à leur humeur, et vous en obtiendrez tout; » et ailleurs : « Leurs bonnes qualités sont vraiment remarquables; traitez-les civilement, et ils vous rendront vos bons procédés avec usure. Un cigare présenté à propos, et avec la civilité convenable, fera plus que toutes les duretés dont vous pouvez les accabler, car ils ne les supporteraient pas. Et pourquoi le feraient-ils? aussi libres et aussi indépendans que l'air, ils ne peuvent ni ne veulent reconnaître de supériorité dans un mortel quel

qu'il soit; » et dans un autre endroit : « J'ai souvent lu dans leur physionomie pleine d'intelligence, tout ce qu'éprouvait leur orgueil, quand on leur offrait de l'argent pour prix d'un service. Ils semblaient dire : « Je » ferai cela pour vous; mais votre argent, je n'en veux point. » Trouverions-nous beaucoup mieux chez les habitans civilisés de l'Angleterre ? » Nous souhaitons de tout notre cœur qu'on en pût trouver autant. Au surplus, en Europe, comme dans le Nouveau-Monde, on peut observer que le désintéressement est une vertu plus commune chez les peuples pauvres que chez les nations riches.

Quant aux vices des habitans des Pampas, il est juste de remarquer que la plupart peuvent être attribués à la dégradation de la religion, qui, sur le vaste continent de l'Amérique du Sud, est entièrement dépouillée de tout ce qui peut lui donner quelque titre au nom de christianisme. Çà et là quelques fleurs, échappées au souffle empesté, excitent notre sympathie, et l'on gémit que, sur un sol aussi fécond, si peu des ouvriers dont abonde la contrée, soient fidèles à leur pieuse mission. Nos remarques ultérieures ne prouveront que trop que nous ne pêchons point ici contre la charité, quand, après avoir traversé les plaines, nous nous reposerons au milieu de la population des capitales. Cependant, de quelques vertus que les Pamperos rachètent leurs défauts, on ne saurait nier leur penchant à la cruauté. S'il faut ramener un porc au troupeau, un misérable enfant entraîne avec son lasso l'animal attaché à la queue de son cheval jusqu'à ce qu'il semble avoir perdu la vie. S'il faut tuer un mouton, une autre espèce de demi-brute part sur son cheval sauvage, et revient bientôt au grand galop avec le pauvre animal, traîné sur le sol, lié par les

pieds de derrière et mort de la violence de la course. Mais que sont ces souffrances auprès de celles que les malheureux chevaux sont condamnés à supporter? « En attachant les fardeaux, ils serrent les sangles comme si les chevaux étaient de fer. J'ai vu souvent deux hommes, le pied contre les flancs du cheval, serrant la courroie jusqu'à ce qu'elle se cache dans le ventre de l'animal, et qu'il ne puisse se tenir ni respirer qu'avec peine ; alors, ils attachent les chevaux à la queue l'un de l'autre; un péon conduit le premier, tandis qu'un autre galope par derrière, armé d'un long fouet de cuir dont il les frappe incessamment sans pitié. »

Le premier cheval qui porta le bagage de notre voyageur, au départ de Buénos-Ayres, au moment où le fardeau fut enlevé de son dos, tomba pour ne plus se relever. Un heureux préjugé sauve les cavales de ce supplice : une vieille opinion, héritage de l'ancien esprit chevaleresque des Espagnols, attache je ne sais quoi de vulgaire à cette monture. Aussi, lorsque l'âge ou quelque accident les met hors de service, on les égorge et leur cadavre sert d'aliment au feu.

Nous avons parlé du déplorable état des logemens qui attendent le voyageur : nous voudrions rendre un meilleur compte de sa table. L'appétit le plus vif ne résisterait pas aux apprêts dont les voyageurs sont témoins. Ils voient le mouton vivant; un instant après ses membres palpitans sont à la broche; et on les mange que la vie ne les a pas encore quittés. Souvent aussi on tire de dessous la selle une tranche fumante de buffle, attendrie et cuite dans son jus par le poids du cavalier et le frottement de la selle dans une course rapide. On n'a, en général, qu'une eau bourbeuse, heureux encore d'en rencontrer, quelle qu'en soit la qualité. Le thé du Paraguay

est un objet de luxe, quoique l'usage de le humer avec des chalumeaux ou des tubes en métal ne soit pas des plus agréables. « Le thé du Paraguay est fort recherché: le seul inconvénient que j'y trouvasse était de le sucer avec le même tube que mes compagnons, qui n'étaient pas des modèles de propreté. Voici comment on prépare ce breuvage : on jette la feuille dans une petite gourde, contenant environ une demi-pinte d'eau; on y ajoute du sucre, et on boit la liqueur à l'aide d'un tube d'argent qui passe de main en main sans autre cérémonie. »

Il semble, comme le dit le poète, que la vie ne soit donnée à l'habitant de ces solitudes que pour jeter un regard autour de soi et mourir. Que sont les besoins de la vie civilisée pour des êtres qui n'ont besoin que d'un poncho et d'un quartier de bœuf cru, et qui, une fois pourvus de ces deux objets qu'ils se procurent sans peine, ne désirent plus rien ? Le tems et l'espace leur semblent également sans valeur; ils n'en tiennent aucun compte. On ne peut pas dire qu'ils mesurent le tems dans sa fuite, car les jours, les semaines, les mois et les années apparaissent à ces fils du désert comme un seul et même point. Et que sont nos étroites divisions de l'espace, comparées à celles de ces hommes qui, placés à cinq cents milles du médecin le plus voisin, ne pensent pas qu'en cas d'accident ils soient trop éloignés des secours ?

La rapidité des voyages est une suite naturelle de cet état de choses. Elle a d'ailleurs l'avantage d'être la garantie la plus sûre contre les attaques des voleurs. Comme les tribus d'Indiens et les montagnards sont constamment aux aguets pour tomber sur les voyageurs, le moyen le meilleur et le plus sûr de leur échapper est de presser la course de son cheval, de sorte qu'ils ne

puissent vous atteindre. Une autre raison, c'est que cette rapidité qui, après tout, ne va pas au-delà de dix milles à l'heure (un peu plus de trois lieues), convient davantage à des chevaux qui ne connaissent pas d'allure intermédiaire entre le pas et le galop. Le capitaine Head, ravi du sentiment délicieux de liberté et d'indépendance qu'il goûtait en galopant nu, sur un cheval sans selle, peut être une exception héroïque; mais nous supposons que les neuf dixièmes des cavaliers qui parcourent par jour des distances de 100 à 120 milles, tout en prenant bien leurs précautions et en se munissant de fortes bottes de cuir de daim, pourront encore passer pour d'habiles écuyers. Ces fatigues, avec tous leurs inconvéniens, ne peuvent être comparées à la destinée du malheureux voyageur qui a la maladresse de se confier aux roues d'une voiture plutôt qu'aux pieds d'un cheval, pour se frayer une route à travers les chardons gigantesques, les hauts herbages et les bruyères des Pampas.

Nous ne pouvons point quitter le pays plat sans ajouter quelques détails sur le parti que les habitans tirent du cheval et du bœuf, ce fonds de leurs richesses. Nous avons parlé de l'usage auquel servent les os et la chair des cavales; quant à la peau, à quelque animal qu'elle appartienne, les Pamperos lui ont encore bien d'autres obligations.

Ont-ils besoin d'un grenier? « Ils prennent une peau entière dont ils cousent les jambes, et la remplissent de blé; alors on l'attache à quatre pieds, les jambes en bas, de sorte qu'elle présente l'aspect d'un éléphant suspendu; la partie supérieure est recouverte de peaux qui en ferment l'accès aux rats. Quand on a une peau à étendre pour la faire sécher, le bois est si rare dans la plus grande

partie des Pampas que l'on conserve avec soin les os des côtes, pour en tenir lieu, et qu'on s'en sert comme de chevilles pour la fixer sur le sol. »

Lorsqu'il leur faut un berceau pour un enfant nouveau-né, « une peau de mouton carrée est assujétie à un morceau de bois grossièrement taillé, et suspendue comme le bassin d'une balance à une poutre transversale. »

Enfin a-t-on pris un malheureux oiseau ? lecteur compatissant, lisez et gémissez. « Les pauvres perroquets qui sont très-nombreux, et qu'on retient généralement prisonniers quand on les prend en vie, sont cousus dans une boîte en peau, dans laquelle on a découpé une petite ouverture de forme circulaire, juste assez large pour que l'oiseau puisse passer sa tète et prendre sa nourriture : dans cette étroite prison à peine ont-ils assez de place pour se mouvoir ; mais leur esclavage est de courte durée, le défaut d'air et leurs ordures y mettent bientôt un terme ; car, de les en tirer pour les nétoyer, c'est à quoi l'on ne songe jamais. »

Nos voyageurs, après avoir mis seize jours à un trajet qui n'en demande ordinairement que neuf ou dix, entrèrent à Mendoza au grand galop ; ils avaient fait environ soixante milles (vingt lieues) par jour : « Les péons enfonçaient leurs éperons dans les flancs des pauvres chevaux, jusqu'à en faire couler le sang, ce qui paraissait fort édifiant à nos compagnons de voyage. » Il paraît que ces derniers, deux frères nés à Mendoza, avaient acheté une voiture anglaise, et que, pour la première fois, ce produit importé de l'ancien monde allait entrer dans une des grandes cités du nouveau. Il avait déjà recueilli sur la route le tribut d'admiration qui lui était dû : « A chaque mauvais relais où nous nous arrêtions, on donnait

une description de la voiture, on l'examinait à loisir, les portes étaient ouvertes et fermées, les glaces étaient vingt fois levées et abaissées, à la grande satisfaction des simples Gauchos, qui s'extasiaient devant cette merveilleuse nouveauté. Mais c'est à Mendoza que l'attendait son plus beau triomphe : sa valeur était allée toujours croissant, et grâce à la vanité peu scrupuleuse des propriétaires, ce qui à Buénos-Ayres ne valait que 2,000 piastres en papier, en coûtait 3,500 en arrivant à Mendoza. »

Si les mages de l'Orient avaient visité cette cité de l'Ouest, avec leurs riches trésors, ils n'auraient pas été accueillis avec plus de cordialité et d'enthousiasme que ces deux frères, chargés de tabatières, de montres, de bagues, d'éventails, semblables en tout à nos colporteurs d'Angleterre. Les montres, quoique de mauvais aloi, passaient pour des chronomètres; les bagues, avec leurs faux brillans, étaient des diamans de la plus belle eau; les éventails, semés de paillettes de clinquant, étaient examinés avec admiration, et en haute faveur auprès des dames de Mendoza.

Un dîner auquel furent invités nos voyageurs parut à tous les convives le dernier terme de la félicité et de la magnificence humaine.

« Enfin arriva le jour des jours : la voiture vola à travers la ville attelée d'une couple de mules, pour aller prendre toutes les dames et les mettre en présence des nobles étrangers. Nous étions à table étouffés par la foule des convives. Les plats venaient l'un après l'autre : chacun se servait lui-même; il n'y avait rien à découper, toutes les parts étant faites d'avance; le maître de la maison circulait autour de la chambre, habit bas et fumant négligemment son cigare; on servit environ trente ou quarante plats; les dames prenaient grand plaisir à

manger des olives confites dans l'huile ; et le colonel, l'un de nos colporteurs, pour prouver qu'il connaissait la politesse étrangère, invitait les dames l'une après l'autre à demander aux Anglais de boire avec elles ; ce ne fut pas une mince épreuve pour nous de faire raison à tant de défis. Quand tous ces plats eurent défilé, le dessert arriva ; alors les hommes tirèrent leur pierre et leur briquet, l'appartement se remplit d'un vaste nuage de fumée, et les dames allèrent préparer leur toilette de bal. »

Mais il faut quitter les fêtes et nous préparer à chercher d'autres plaisirs, à la suite de nos voyageurs, sur la crête solennelle des Andes, qui s'étendent auprès de la ville, « semblables à un immense amas de neiges impénétrables qui se dressent majestueusement dans les airs, comme si elles voulaient atteindre le ciel même. »

Quand on est assis dans un bon fauteuil, sur un siége élastique, appuyé sur des coussins délicats, il y a plaisir d'assister à de si grands spectacles, mais terrible est la tâche d'affronter les dangers qui en défendent l'approche. De jour en jour les rapports arrivaient plus défavorables sur l'état des montagnes : « Bien des voyageurs y avaient déjà perdu la vie, et les routes étaient tellement encombrées de neige, que pas un courrier n'était venu du Chili depuis cinq semaines, de sorte que nous étions dans une complète ignorance sur l'état des choses. »

Assurément le premier relais, à Villa-Franca, était peu propre à égayer le voyage. « Il consistait en une misérable hutte, construite avec des pieux, du torchis et quelques pierres. Le toit était alors presque à découvert, et les bouffées d'un vent froid venu de la montagne s'engouffraient dans cette habitation, en répandant sur nous la

boue et la poussière, tandis que nous grelottions dans notre lit. » Cependant c'était encore un hôtel de Clarendon en comparaison des gîtes que les voyageurs trouvèrent plus tard. Après quelques heures de marche, ils atteignirent un plateau nommé la vallée d'Uspallata, qui s'étendait au pied des montagnes; c'est là que la majestueuse Cordillière s'offrit tout-à-coup à leurs yeux dans toute sa magnificence, couverte de neige jusqu'à sa base. C'est au-dessus ou au milieu de ces scènes terribles que le voyageur doit se frayer un pénible chemin.

« Notre route côtoyait le Rio de Mendoza, qu'on suit jusqu'au bout de la vallée, enfermé entre de vastes montagnes qui s'élèvent à la hauteur de 1,500 ou de 2,000 pieds. Elles tombent tellement à pic dans le fleuve, qu'elles ne laissent aucun passage sur le bord. Il avait fallu en pratiquer un dans les flancs mêmes du roc à la hauteur de deux, trois et quatre cents pieds au-dessus du torrent; mais la chute continuelle de larges quartiers de roc et de pierres qui se détachent des hauteurs, forment des précipices qui expliquent comment je perdais tout-à-coup de vue mon guide et mes péons. Ce sont là ces *laderas* dont on a tant parlé. Dans ces endroits, nous faisions une halte générale, et les péons se mettaient à l'œuvre pour ouvrir un autre passage. Quand il était ouvert, nous recommencions à défiler. Regarder en haut ou en bas était dangereux, et suffisait pour donner des vertiges à la plus forte tête. Nos yeux restaient fixés sur nos pieds, et chaque pas faisait rouler des pierres qui tombaient avec fracas dans le torrent : si le pied nous eût manqué, nous aurions inévitablement été broyés entre les rocs du torrent qui écumait au-dessous de nous. Nous étions obligés de décharger nos mules, et les péons

portaient le bagage sur leurs épaules. C'était vraiment merveille de les voir accolés aux parois de la montagne et s'avancer en rampant.

» De l'autre côté du courant s'élevait une masse solide de granit, telle qu'on n'en voit nulle part : elle était haute de quatorze ou quinze cents pieds au moins, et presque perpendiculaire : elle offrait l'aspect d'une sombre muraille, sans que, dans tout son contour, une seule ligne indiquât deux couches différentes : tous les passages offrent plus ou moins cette apparence imposante et terrible. Dans le cinquième, celui de *Juan Pobre* (Jean le Pauvre), nous mîmes un tems considérable à nous frayer une route ; les mules furent encore déchargées une fois, et nous avançâmes sans trop de difficulté jusqu'à un endroit couvert de neige : ce fut là que commença notre plus grande détresse ; nous rampions sur nos mains et nos genoux, glissant souvent et nous retenant à l'aide de nos bâtons. Les mules vinrent ensuite ; on les avait toutes déchargées à l'exception d'une seule : quelques-uns des péons s'établirent à des distances différentes, au bas de la montagne de neige, avec leurs lassos à la main. Quelquefois le sentier passait sur les terrasses à pic ; ailleurs il paraissait complétement fermé par les masses inaccessibles qui l'entourent : telle est la *jaula* ou la cage où nous prîmes nos quartiers pour la nuit, protégés contre le vent par une masse de granit de plus de trente pieds carrés, avec un ciel clair et brillant pour dôme. Le nom de cage convient bien à cet endroit : il serait à peu près impossible d'en donner une juste idée, car je ne pense pas qu'il puisse exister ailleurs dans la nature une scène plus sauvage et plus grandiose. Le fleuve couvert d'écume, se partageant en différens bras, formés par les masses de

granit qui en obstruent le cours, coulait entre deux montagnes gigantesques, hautes d'environ quinze cents pieds et séparées par un intervalle de six cents pieds au plus : de sorte que, pour apercevoir le sommet de l'une ou de l'autre, il nous fallait renverser entièrement la tête sur nos épaules. Ces deux montagnes, réunies en un point, paraissaient n'en former qu'une seule, qui bornait notre vue à la distance de douze milles. Derrière nous s'élevait la majestueuse Cordillière, comme une masse de neige, qui semblait nous défendre d'avancer. Ainsi nous étions enfermés de toute part dans une enceinte de montagnes immenses, et, de quelque côté qu'on regardât, le tableau qu'on avait sous les yeux excitait l'étonnement, l'admiration et presque un respect religieux. D'énormes blocs de granit, détachés des hauteurs voisines, étaient semés çà et là et nous servirent d'abri pour la nuit : le torrent, couvert d'écumes, qui s'était gonflé, se précipitait en mugissant avec furie sur les rocs minés qui embarrassent sa course, non loin du lieu sauvage qui nous servait de refuge. »

Si des hommes libres de toute entrave éprouvent des difficultés presque insurmontables, comment ne pas s'étonner que des mules, chargées de lourds fardeaux, puissent marcher d'un pas ferme et franchir les barrières qui séparent les côtes orientales des rivages de l'occident, barrières qui ne semblent accessibles qu'au guanaco et au condor? Toutefois ces patiens animaux marchent avec une assurance singulière dans ces passages dangereux ; mais, malgré toutes les précautions, beaucoup d'entre eux tombent dans les précipices. Cependant, grâce à la puissance du lasso, on parvient, le plus souvent, à les arrêter dans leur chute, ou à les relever des gouffres au fond desquels ils sont tombés.

Pleins de confiance dans la véracité du capitaine Head, nous sommes charmés que son témoignage, sur un des faits les plus merveilleux qu'il raconte, soit confirmé par notre auteur. L'anecdote des deux petits chats-huans qui remuent lentement leur tête grotesque, tandis qu'ils font la garde devant les trous des graves biscachos, et plus encore les exploits aériens de sa plus belle mule, qui, en s'élançant d'un précipice, fit un ou deux soubresauts en l'air et disparut dans un torrent profond avec la valise et le bagage sur le dos, excitèrent des sourires qui touchaient à l'incrédulité chez beaucoup de gens d'un esprit positif, qui révoquent en doute, comme dit Shakspeare, tout ce que leur philosophie n'explique pas. Plus d'un lecteur était tenté de dire au brave capitaine, comme le bon sultan de Fleur-d'Épine : « Ah! par ma foi, mon neveu, vous êtes un peu voyageur. » Mais il a été prouvé que ces petits chats-huans, et leurs étranges habitudes, sont bien connus dans l'ornithologie américaine; et le fait du désastre de la pauvre mule est garanti par des accidens analogues dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux. En arrivant à l'un des passages les plus difficiles, les péons se postèrent à des distances différentes, au bas des montagnes de neige.

« Prévoyant ce qui allait arriver, ils tiraient les mules en avant après les avoir mises en mouvement à force de cris et de coups. Ces pauvres animaux commencèrent à chanceler, mais sans perdre leur équilibre, glissant sur leurs hanches, quelquefois l'espace de trois ou quatre pieds. Pendant ce tems, les péons criaient, juraient et faisaient tournoyer leurs lassos. Enfin, une mule roula dans le torrent, à deux cents pieds en bas de la montagne : elle fut aussitôt entraînée par la rapidité du tor-

rent, et, à mon grand étonnement, elle atteignit l'autre côté de la rivière sans paraître avoir beaucoup souffert de sa chute. Dans le même moment une autre mule, qui portait la moitié de nos provisions, perdit son aplomb et fut culbutée; mais tous les lassos furent lancés sur elle, et quand elle eut descendu tout le long de la montagne, ils la hissèrent au moment même où elle atteignait le torrent. »

Quelques observations météorologiques, faites dans ces latitudes, méritent un moment d'attention. Nous avons déjà parlé de l'extrême sécheresse de l'atmosphère, et nous en trouvons une nouvelle preuve dans le dégagement abondant du fluide électrique. « Je fus fort surpris, dit notre auteur, de voir, en touchant mes habits de laine, des étincelles électriques jaillir de tous les points où je posais la main. Mon compagnon m'assura que c'était un accident fort ordinaire dans les tems secs. » La violence du vent, dans les montagnes, surpasse toutes les idées que nous pouvons nous en former dans nos climats plus tempérés. L'impétuosité d'un de nos ouragans les plus terribles, parcourant soixante ou soixante-dix milles par heure, tout effrayante qu'elle puisse paraître, n'est rien auprès de la furie d'un coup de vent des Cordillières, ni de la puissance d'un courant d'air qui s'engouffre dans ces montagnes. Que l'air puisse acquérir une puissance et une rapidité prodigieuse, c'est ce dont nous avons des preuves incontestables. On nous a montré un point dans les Alpes où un paysan fut mis en pièces après avoir été enlevé de terre et transporté à une grande distance par une de ces violentes rafales qui précèdent si souvent la chute d'une avalanche. Il y a quelques mois que, nous trouvant dans les Pyrénées, nous vîmes dans une vallée,

au pied de la Maladetta, les restes de l'hospice de Vinasqué qui avait été renversé sur cette roche par un accident semblable. Le bâtiment avait été élevé à l'abri d'un roc que les plus terribles avalanches, descendant du sommet d'Estoaou, avaient vainement assailli; mais dans une nuit, une masse de neige tomba d'en haut comme le tonnerre : le roc la reçut et la brisa en éclats qui tombèrent des deux côtés du bâtiment placé sous son abri. L'avalanche avait été précédée par une de ces irrésistibles rafales qui, frappant cet édifice et ensevelissant sous une partie de ses ruines ses habitans endormis, emporta le reste dans les airs et le dispersa au loin dans toutes les directions. Ce ne sont encore là que de faibles accidens comparés à ceux que les pics et les vallées des Andes peuvent offrir. Même au milieu des plaines, et bien loin des montagnes, la lourde voiture de M. Miers, chargée de ses voyageurs, fut enlevée à la distance de plusieurs toises par une bourasque. Dans la gorge des Cordillières, quand le voyageur entend le gémissement du vent, il est souvent obligé de se jeter à terre et de s'y cramponner, au risque d'être enseveli sous la neige qui, tombant à flocons pressés, lui dérobe la vue des objets les plus voisins.

« Tandis que nous étions assis, tremblans de froid, dans la *casucha* (hutte), les montagnes que nous avions si près de nous semblaient un énorme mur de neige; leurs sommets se joignaient comme s'ils ne formaient qu'une seule masse, et des nuages de neige volaient autour de nous : en vain, en parcourant des yeux les montagnes de la base au sommet, cherchais-je un point plus sombre pour reposer mon regard mélancolique; en vain allais-je du ciel à la terre, tout n'était qu'un monde de neige, l'image

de la désolation. Le vent sifflait à travers les fentes de la hutte, l'ébranlait jusqu'aux fondemens, et mugissait avec fracas dans la montagne au-dessus de nos têtes. A chaque instant d'énormes masses de neige s'en détachaient avec un bruit terrible, menaçant d'anéantir tout ce qui se trouvait sur leur passage. »

Nous ne parlerons plus que de deux autres phénomènes plus ou moins communs dans toutes les régions élevées : le premier est cette raréfaction de l'air qui embarrasse la respiration. La relation du voyage de M. Brand peut servir à expliquer sur ce point quelques contradictions apparentes. Les lecteurs qui ont porté leur attention sur ce phénomène, ont sans doute remarqué que peu de voyageurs s'accordent sur l'intensité du mal et les hauteurs auxquelles il devient sensible. Quelques-uns, par exemple, ressentent de vives souffrances en s'élevant au sommet du Mont-Blanc, tandis que d'autres n'éprouvent que peu ou point d'incommodité. Dans l'Amérique du Sud ce mal a reçu le nom de *peina*, et nous verrons par l'explication de M. Brand qu'il se développe sous l'influence de causes qui n'ont pas été déterminées jusqu'à ce jour. Il se peut que l'état particulier de l'air y entre pour beaucoup. « Comme j'avais entendu parler de la *peina*, ou de l'embarras de la respiration, si redoutée des voyageurs, j'y donnai une attention particulière, et je dois dire que je n'ai rien ressenti que je n'eusse éprouvé également, si j'avais fait un trajet aussi pénible à une moins grande hauteur,

Acosta, d'un autre côté, souffrit beaucoup en gravissant les Andes en 1580. « Quand j'arrivai, dit-il, au terme que j'avais atteint au prix de tant d'efforts, le cœur me manqua, et j'eus des vomissemens si violens que je crus

rendre l'ame. » Il ajoute que quelques voyageurs perdirent la vie dans les mêmes circonstances, et que non-seulement le passage de Pariacaça, mais encore la chaîne de montagnes qui s'étend sur une longueur de cinq cents lieues environ à travers le Pérou et le Chili, produit les mêmes effets, mais nulle part avec autant de violence qu'à Pariacaça. Sur quatre voyageurs avec lesquels M. Brand parla de cette singulière incommodité, et qui tous avaient traversé les Andes par le grand passage d'Uspallata, trois lui rapportèrent qu'ils avaient ressenti la *peina* à un très-haut degré. Les animaux éprouvent aussi les mêmes effets; car notre auteur, à son retour en 1827, vit souvent les mules s'arrêter pour respirer surtout en montant au *Cumbre*. Acosta avait observé, comme M. Brand l'éprouva lui-même, qu'en cette occasion il n'y a ni coups de fouet ni éperons qui pussent faire avancer les mules, jusqu'à ce qu'elles se remettent en marche de leur propre mouvement. Cet effet n'avait pas lieu seulement à Cumbre ou dans les plus hautes parties de la Cordillière; en beaucoup d'endroits elles s'arrêtaient, comme forcées au repos par une douleur de poumons et non par les seules fatigues de la marche. Il en était de même de la plupart des péons qui s'arrêtaient de tems en tems en criant *peina, peina*; ils semblaient connaître exactement les lieux où ils devaient s'attendre à ce malaise; car ils répétaient souvent « nous allons avoir bien de la *peina* dans tel endroit. » M. Brand attribue ces douleurs à la présence de certains minéraux qui vicient plus ou moins l'atmosphère. Mais ce n'est point ici le lieu d'entrer dans l'examen de ce problème; nous en abandonnons la solution à des juges plus compétens.

M. de Humboldt et ses compagnons, dans leur mémo-

rable ascension au volcan de Tunguraua dans le Nevado (1) du Chimboraço, à la hauteur de 19,300 pieds, le point le plus élevé où l'homme soit jamais parvenu, éprouvèrent de vives souffrances. L'air était réduit à la moitié de sa densité ordinaire et le froid était vif et pénétrant, la respiration était pénible, et le sang leur sortait des yeux, des lèvres et des gencives. Une autre particularité dont les voyageurs font mention c'est l'étonnante transparence de l'atmosphère : le capitaine Head en fut frappé à l'occasion d'un condor qu'il avait tué et qui parut tomber à trente ou quarante pas de lui ; mais en envoyant un de ses mineurs pour le ramasser, il vit, à sa grande surprise, que la distance était telle qu'il fallut plus d'une demi-heure pour aller et revenir. M. de Humboldt observa le même phénomène : il raconte que, dans les montagnes de Quito, il pouvait distinguer le poncho blanc d'un homme à cheval, à la distance de dix-sept milles. Il parle aussi de l'extrême clarté et de la netteté de la lumière des étoiles, qu'on peut observer à un degré fort élevé même en Europe ; nous avons vu distinctement la planète de Vénus briller au ciel à onze heures et demie passées, du haut du port de Vinasqué, dans les Pyrénées.

Dans les Andes, comme aux régions polaires, la neige se colore parfois non-seulement de rose mais de vert : nous croyons qu'il est maintenant généralement reçu que cette couleur est due à une espèce de mousse nommée *uredo nivalis*. La descente de ces hauteurs n'offre pas un spectacle moins terrible que l'ascension.

« A Cuesta de Concual il y avait une descente qui

(1) *Nevado*, lieu couvert de neige.

aboutissait à un abîme, dans lequel une rivière précipitait son onde avec un épouvantable fracas : il était impossible de considérer ce spectacle sans effroi, et je répète ici l'opinion de plusieurs personnes que j'ai consultées sur ce point, en disant qu'il y avait au moins onze ou douze cents pieds à descendre presque en ligne droite, la pente étant si rapide partout qu'il n'était pas possible de s'arrêter; c'était pourtant la seule route que nous pussions prendre, et je n'aurais jamais cru qu'il fût possible à des êtres humains de la parcourir, sans l'épreuve que j'en fis avec mes compagnons de voyage. On lança le bagage du haut en bas et il roula en glissant, rapide comme l'éclair, jusqu'au pied du pic. Nos lits tombèrent dans la rivière et disparurent. Les péons firent alors leurs dispositions pour descendre, couchés à plat sur le dos, les bras et les jambes étendus : ils se laissèrent couler à ma grande surprise l'un après l'autre avec la vitesse d'une flèche, et, malgré la rapidité du mouvement qui les emportait, ils surent se garantir d'une chute dans la rivière; l'un d'eux roula sur lui-même une ou deux fois, et de culbute en culbute, il descendit comme une balle, et atteignit le fond du précipice sans le moindre accident. Pour moi, je jugeai que ce moyen ne me réussirait pas, j'attendis donc pour voir comment s'en tirerait mon compagnon; il s'approcha du bord, et faisant d'abord un trou pour y placer le talon, il enfonça son bâton dans la neige, de manière à s'en faire un appui pour aller un peu plus bas, et, après cette première opération, il creusa un second trou; par ce procédé il descendit la partie la plus roide, puis se laissa aller et fit le reste du chemin en glissant assis. Ce fut alors mon tour. Je commençai par imiter l'exemple de mon compagnon; mais

la route était si roide, et je trouvai si incommode de me tenir ainsi suspendu par un bras, que j'eus recours au moyen le plus sûr mais aussi le plus lent. Je fis d'abord un trou avec mon bâton et j'y mis le talon, puis un autre trou et j'y mis l'autre talon : de cette manière je voyais distinctement ma route devant moi, et j'avais toujours mes deux pieds solidement emboîtés, pendant qu'à l'aide de mon bâton je préparais à distance de nouveaux points d'arrêt : c'est ainsi que je manœuvrai dans la partie la plus rapide ; puis je me laissai aller en m'étendant sur le dos et je descendis avec une rapidité surprenante une hauteur de cinq cents pieds. Cette manœuvre m'occupa environ deux heures, mais je n'aurais pas voulu me laisser glisser dans l'endroit le plus roide pour tout l'or et l'argent que recèlent les mines du Pérou. »

Le treizième jour après leur sortie de Mendoza, nos voyageurs arrivèrent à Valparaiso, ayant ainsi traversé tout le continent de l'Amérique du Sud pendant l'hiver le plus rigoureux dont on eût gardé mémoire.

M. Brand entre dans quelques détails curieux sur les mœurs du clergé américain. Ces mœurs sont fort scandaleuses. La plupart des ecclésiastiques se consolent du célibat que leur prescrit la discipline romaine, en vivant dans un concubinage tellement général que personne ne s'en scandalise. Dernièrement, un évêque a établi sa famille dans le palais épiscopal, et à peine quelques voix se sont-elles élevées contre son cynisme. M. Brand pense qu'on ne pourra faire cesser ces désordres qu'en autorisant le mariage des prêtres; jusque-là, dit-il, la religion de l'Amérique du Sud, dépourvue du sentiment intérieur qui devrait la vivifier, ne se composera que de pratiques dévotes, sans influence sur la morale de ceux

qui la professeront, et par conséquent sans utilité pour personne, si ce n'est pour le clergé qui, malgré la révolution, possède encore une grande partie des richesses de ces belles contrées.

(*London Review.*)

AVENTURE

DANS L'ILE DE CEYLAN.

Les faits suivans qui eurent lieu, il y a quelques années, à Ceylan, pourront ne pas paraître sans intérêt à la généralité de nos lecteurs, quoique nous concevions que cet intérêt ne sera pas égal à celui que nous y avons pris nous-mêmes, attendu que l'un des acteurs (non pas l'ours assurément) est un de nos meilleurs amis.

Malgré la diffusion générale des lumières, nous craignons fort que beaucoup de ceux qui liront ce récit ne connaissent guère de l'île de Ceylan que son nom, et que ce brave général qui assurait, il y a quelques années, en notre présence, qu'elle était placée « à la bouche de la Mer Rouge, » ne soit pas le seul qui n'ait, sur cette portion de notre empire, que des notions inexactes ou absurdes. Nous dirons donc, pour l'instruction des personnes qui n'en savent pas davantage, que Ceylan est une grande et belle île, située à l'une des extrémités de la péninsule de l'Inde, en face du cap Comorin : elle a environ soixante lieues de large sur cent vingt-trois de long. Sa population est évaluée à 1,500,000 ames. Il existe, assure-t-on, de bonnes preuves que cette île a été jadis le paradis terrestre. L'Écriture-Sainte dit, il est vrai, que le séjour de nos premiers pères était situé près de l'Euphrate ; mais comme, en chaldéen, l'Euphrate est le nom générique de tous les fleuves ou cours d'eau, de même qu'en sanscrit le mot *gange,* indépendamment de sa signification spéciale, s'applique également à tous les fleuves et rivières, ce texte de l'Écriture ne contredit pas expressément la

tradition que nous venons de rapporter. Ce qu'il y a de certain, c'est que, lorsque nous étions à Ceylan, on nous a montré les bocages où Adam a passé ses jours d'innocence, et qu'au sommet du pic qui porte son nom, nous avons nous-mêmes mesuré la dernière empreinte qu'il ait laissée de ses pas dans cette île, lorsqu'il en fut expulsé par l'ange. Cette empreinte nous a donné une très-haute idée des dimensions de son pied qui devait avoir environ deux mètres de longueur. Après son expulsion de ce séjour de délices, afin d'en être éloigné le moins possible, il vint se fixer dans l'île de Ramasseram, où il passa une bonne partie des neuf cent trente ans de son existence. Il n'en sortit qu'après la mort de Caïn et Abel (*Aubul* et *Caubul*). Ces deux frères y sont enterrés à côté l'un de l'autre, dans des tombes dont l'une a cinquante, et l'autre soixante pieds de long. Le gazon qui les recouvre est soigneusement entretenu par un fakir qui garantit l'identité de ces sépultures. Il est inutile de dire que cette tradition est musulmane et non pas indienne, car les Hindous n'ont jamais entendu parler d'Adam, si ce n'est peut-être par quelques missionnaires européens qu'ils n'écoutent guère, tandis que les musulmans, attendu leur consanguinité avec les juifs, en leur qualité d'Ismaélites, ont adopté l'*Ancien Testament*.

Quoi qu'il en soit, l'île de Ceylan, que les Grecs appelaient jadis Trapobane, les Arabes Serindib et les Hindous Lanka, est devenue aujourd'hui une possession anglaise. Elle ne fait point partie de ce vaste empire que la Compagnie des Indes a pris à bail dans la péninsule; elle est régie directement par les ministres du roi : c'est un essai qu'on a voulu faire pour voir si, en 1833, époque de l'expiration du bail de la Compagnie, le gouvernement anglais pourrait se charger de gouverner sans cet inter-

médiaire ses immenses possessions de l'Hindostan. C'est en 1796 que nous avons fait la conquête de cette île sur les Hollandais. Depuis, nous nous sommes emparés des états du roi ou rajah de Kandi, qui régnait encore dans l'intérieur. Quoique l'on continue à ramasser quelques perles sur ses rivages, et qu'elle produise la seule canelle qui vienne dans l'univers, c'est, à tout prendre, un joyau dispendieux de la couronne d'Angleterre. Il convient cependant d'observer qu'elle est utile à beaucoup de fils cadets de notre aristocratie, qui vont y chercher des emplois de gouverneur, lieutenant-gouverneur, juge et autres fonctions destinées à soutenir la dignité du gouvernement dans nos possessions étrangères.

Quelques régimens de ligne, un excellent corps de cipayes (1) et un peu d'artillerie nous garantissent la possession de cette île. Cette petite et vaillante armée eut une lutte terrible à soutenir quand les Kandiens de l'intérieur excitèrent la révolte de nos sujets de la côte afin de nous expulser entièrement de Ceylan. Jamais peut-être le courage britannique ne fut mis à une si rude épreuve. Assurément les Anglais dont les os ont blanchi dans les forêts de Ceylan n'avaient pas montré moins d'intrépidité que ceux qui sont tombés dans les champs de Salamanque ou de Waterloo; mais l'éclat de ce dernier fait d'armes avait absorbé toute l'attention du pouvoir, et les conquérans du royaume de Kandi, qui n'avaient pas succombé dans cette lutte, furent entièrement oubliés dans les récompenses décernées à l'armée britannique.

Nous voilà un peu loin de l'histoire que je me suis engagé à raconter; mais celui qui en est le héros appartenait à l'état-major de cette brave armée, et c'est cette

(1) Troupes indigènes disciplinées à l'européenne.

île qui a été le théâtre de son aventure : cette double circonstance fera sans doute excuser par le lecteur ma petite digression. Cette aventure m'a été racontée par un ami commun ; et dans la crainte de ne pas pouvoir améliorer sa relation, je me bornerai à transcrire la lettre qui la contient.

« Vous désirez connaître les particularités de la singulière rencontre de notre ami Horton dans les bois de Ceylan ; je vais donc, pour vous satisfaire, surmonter la répugnance que j'ai à écrire. Je m'appliquerai à reproduire, autant que possible, les propres expressions dont il se servait en me faisant son récit. Pour l'intelligence de ceux qui ne connaissent point le lieu de la scène, il est nécessaire de dire que la côte méridionale de Ceylan, depuis Tangalle jusqu'à la province de Batticalva, est une vaste solitude, à l'exception de Hambantotte où se trouve un fonctionnaire civil chargé d'inspecter la récolte du sel qui vient spontanément le long de la côte. Le pays offre des caractères variés ; des vallées sablonneuses y sont mêlées à des bois et à de belles plaines couvertes de grands herbages. Les habitans de cette vaste étendue de pays qui a près de deux cents milles (environ 67 lieues), y sont en si petit nombre que cette contrée semble entièrement livrée aux éléphans, aux buffles, aux porcs sauvages, aux léopards et à des ours très-féroces. Le voyageur isolé qui traverse ces solitudes, à la vue de ces quadrupèdes qui tantôt marchent par petits groupes et tantôt en troupes nombreuses, est tenté de se croire dans ces contrées fantastiques, décrites par Gulliver, et dont l'empire appartient aux animaux. On n'y aperçoit pas d'autre habitation que les chaumières des piétons ou coureurs, chargés de porter les dépêches que

le gouvernement expédie par cette voie. Ces chaumières, où se trouve ordinairement une chambre destinée à abriter le voyageur contre l'ardeur du jour, sont séparées les unes des autres par une distance de quinze à vingt milles. Mais je vais maintenant laisser parler notre commun ami.

« Je me rendais, me disait-il, pour affaire de service, de » la pointe de Galle au poste d'Hambantotte, et j'avais » fait partir en avant mes domestiques et mes bagages » par la voie de terre, lorsque je me décidai à m'embar- » quer sur un de ces petits bâtimens indigènes appelés » *dhoney*, dans la baie de Belligham, située à moitié che- » min de la pointe de Galle et de Matura. Comme nous » étions dans le mois de juillet, et que la mousson souf- » flait en ma faveur avec toute son énergie, j'étais con- » vaincu que je serais rendu le lendemain à ma destina- » tion au lever du jour. Dans cette conviction, je n'avais » pris avec moi aucune provision de bouche, à l'excep- » tion d'une bouteille d'eau-de-vie que l'on m'avait don- » née accidentellement, et qui, comme vous le verrez » bientôt, me rendit un genre de service bien inattendu. » Vous pouvez juger de mon désappointement quand, à la » levée du jour, entre cinq et six heures du matin, je » me convainquis que nous avions dépassé le point où » je devais m'arrêter. Il était impossible d'aborder dans » l'endroit où nous nous trouvions, qui, à l'époque de » la mousson, est battu avec fureur par les vagues, et le » *tandil* ou pilote de notre bâtiment, qui se rendait à » Trincomali, me dit que tout ce qu'il pouvait faire en » ma faveur c'était de me débarquer sur une petite » pointe de terre appelée Pontanie, et qui se trouvait à » environ soixante milles (vingt lieues) du déjeuner qui » m'attendait à Hambantotte. Cela était sans contredit

» fort contrariant pour un homme qui avait un excellent
» appétit, qui n'avait rien mangé depuis son déjeuner de
» la veille, et qui se trouvait dans une contrée tout-à-fait
» déserte. Mais j'étais alors plein de force et de santé, et
» ma campagne contre les Kandiens m'avait accoutumé
» aux jeûnes et à la fatigue. J'espérais, d'ailleurs, qu'une
» fois sur le rivage, il me serait facile de trouver une de
» ces huttes dont j'ai déjà parlé, et qui sont habitées par
» les coureurs de la poste, et je pensais que ces bonnes
» gens m'offriraient de partager leur carré (1) et leur riz.

» Un petit canot, dans lequel je descendis, m'amena
» au rivage. Un pauvre colporteur hindou, qui se ren-
» dait à Trincomali avec une petite pacotille de marchan-
» dises, m'avait offert de me suivre pour me montrer
» une cabane qui, suivant lui, devait se trouver dans le
» voisinage, et où logeaient des piétons de la poste qui
» pouvaient me servir de guides et porter un porte-man-
» teau de cuir où j'avais mis du linge et quelques petits
» meubles de toilette. Nous ne fûmes pas plus tôt débar-
» qués que les hommes du canot s'éloignèrent traîtreu-
» sement à force de rames. Dès que le pauvre colporteur
» s'en aperçut, il se jeta à mes pieds en me priant de
» le laisser retourner sur le navire et de m'éloigner suf-
» fisamment pour que les matelots du canot consentissent
» à venir le reprendre, m'observant que tout son petit
» avoir se trouvait à bord du dhoney, et qu'il serait
» ruiné s'il ne pouvait pas s'y rembarquer. Ces consi-
» dérations ne me permettaient pas de refuser ce pauvre
» homme, et j'eus la satisfaction, d'une certaine dis-
» tance où je m'étais placé, de voir le canot revenir
» près du rivage pour le prendre. Je ne tardai pas à

(1) Mets hindou introduit dans la cuisine anglaise.

» sentir toutes les horreurs de ma position. Le besoin que » j'avais de manger devenait, de moment en moment, » plus impérieux, et je ne savais quelle route prendre » dans ces solitudes, pour me rendre aux habitations les » plus rapprochées.

» Il était environ quatre heures de l'après-midi ; avec » ma petite valise dans une main, et dans l'autre ma bou- » teille d'eau-de-vie à demi pleine, je me mis à la quête » de la hutte des piétons de la poste. Après avoir em- » ployé une heure en recherches inutiles, voyant que le » soleil s'abaissait rapidement à l'horizon, je jugeai à » propos de me diriger vers l'ouest pour me rendre à la » station, nommée Yallé, où se trouve une maison de re- » pos ou caravansérail hindou, et dont je calculais que » je devais être à une distance d'environ seize milles. Le » pays se composait d'une succession de plaines, coupées » par des bois décorés de la végétation magnifique qui » caractérise ces contrées. Ce ne fut pas sans quelque » peine que je parvins à trouver le sentier ; j'éprouvai » en l'apercevant un vif sentiment de satisfaction. Tout » allait bien jusque-là, et je continuai ma route d'un pas » prompt et léger, lorsqu'au coucher du soleil j'aperçus » une troupe d'éléphans tout près de l'endroit où j'allais » passer. Ils se trouvaient dans une espèce de taillis, et » je ne pouvais voir que l'extrémité de leur dos ; les buis- » sons et les arbrisseaux parmi lesquels ils étaient me ca- » chant le reste de leur corps. A mesure qu'ils s'avançaient » au milieu du taillis, j'entendais craquer les petits arbres » qu'ils brisaient en marchant, à peu près comme un » homme briserait des épis en traversant un champ de » blé. Ces animaux ne m'inspirèrent que peu de crainte, » car, quoiqu'on m'eût dit qu'ils attaquaient quelque- » fois les hommes, c'est ce dont je n'avais jamais été té-

» moin dans les chasses fréquentes que je leur avais
» faites.

» Cependant, celui dont j'étais le plus rapproché ne
» tarda pas à m'apercevoir, et il poussa ce cri de colère
» que connaissent tous ceux qui ont été à la chasse
» aux éléphans. Je le huai en passant; mais, au lieu de
» fuir, comme je m'y attendais, il se mit aussitôt à ma
» poursuite. Je sentis alors mon danger et je courus de
» toutes mes forces pour lui échapper, en suivant tou-
» jours la même route. En me retournant, je m'aperçus
» qu'il n'était plus qu'à quelques toises de moi. Dans ma
» détresse, ne sachant plus que faire pour l'éviter, je lui
» jetai à la tête mon porte-manteau. Cet expédient me
» réussit, et il s'arrêta tout-à-coup comme pour exami-
» ner ce qui s'y trouvait. Pendant ce tems, je gagnai du
» chemin, et quand j'eus franchi cinquante ou soixante
» toises, je me retournai de nouveau pour examiner ce qu'il
» faisait. Dans ce moment, j'étais tout-à-fait remis de ma
» crainte, et cette aventure ne me paraissait plus que plai-
» sante. Je n'étais pas disposé à abandonner mon porte-
» manteau si facilement; je m'avançai de quelques pas
» en criant une seconde fois après lui. Ces cris, exci-
» tant de nouveau sa colère, il se remit à courir. Il n'é-
» tait plus qu'à quinze ou vingt pieds de distance et
» m'aurait atteint inévitablement, lorsque je me trouvai
» près d'un petit monticule que je gravis rapidement.
» Je me glissai le long d'un des côtés tandis que l'élé-
» phant continuait à marcher droit devant lui. Il ne tarda
» pas, cependant, à s'apercevoir que je lui étais échappé,
» et, des buissons où je m'étais caché, je le vis qui tour-
» nait de tous côtés des regards mécontens et inquiets,
» comme pour chercher ma trace. Quand il vit que ses

» efforts étaient infructueux, il quitta le sentier et rentra
» dans le taillis d'où mon approche l'avait fait sortir.

» Aussitôt que j'eus cessé de l'apercevoir, je quittai
» ma cachette pour revenir sur la route. A peine y avais-je
» fait quelques pas, qu'à la faible lueur du crépuscule
» j'aperçus deux animaux qui paraissaient se diriger vers
» moi, et qui en étaient éloignés d'environ cent toises.
» Je les pris d'abord pour des buffles sauvages, animaux
» fort communs dans cette partie de l'île; mais lorsqu'ils
» s'arrêtèrent au pied d'un grand arbre en soufflant et
» en dirigeant leurs museaux vers les racines, je recon-
» nus que c'étaient deux ours de grande dimension. Me
» jeter de côté était impossible, attendu que le bois qui
» bordait le sentier, tout hérissé de plantes épineuses,
» était impénétrable à l'homme; rétrograder eût été inu-
» tile, car je ne me trouvais plus qu'à vingt-cinq ou
» trente pas des deux ours. Dès qu'ils me virent, ils
» poussèrent, en signe de colère, un court rugissement,
» et se dirigèrent vers moi, le plus grand, qui était in-
» contestablement le mâle, devançant l'autre de toute sa
» longueur. Je continuais à les regarder fixement, et mon
» immobilité parut un instant les surprendre. Dans ce
» moment ils n'étaient plus qu'à quelques pas. Remis
» de l'étonnement que mon apparent sang-froid leur
» avait d'abord causé, ils firent un bond pour s'appro-
» cher, et je ne leur échappai qu'en reculant d'au-
» tant en arrière; un nouveau bond nous rapprocha
» encore davantage; et, au troisième, je devais néces-
» sairement tomber sous la griffe de ces monstres. Les
» périls d'une carrière toute militaire, passée en partie
» dans l'Inde, ne purent, je l'avoue, me défendre d'une
» vive impression de terreur. Je me rappelle distincte-

» ment que je poussai un long cri qui dut retentir au loin » dans la campagne ; mais, sans perdre ma présence d'es- » prit, quand je vis l'ours qui était le plus en avant se » dresser sur ses pattes de derrière, et avancer les deux » autres pour me saisir, je lui assénai sur le museau un » coup de la bouteille d'eau-de-vie que je tenais à la main. » Je n'ai pas besoin de dire que ma bouteille se brisa en » éclats. J'ignore s'il avait été déconcerté par le coup que » je lui avais donné sur le nez, partie qui est, dit-on, » très-sensible chez ces animaux, ou si l'eau-de-vie qui » se trouvait dans la bouteille avait jailli dans ses yeux ; » ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après avoir reçu le coup » que je lui avais porté, il fit volte face et s'élança dans » le bois, suivi de sa compagne. Ce dernier animal n'a- » vait pas pris une part active au combat, et il s'était » borné à encourager l'autre en poussant à distance de » fréquens et sourds mugissemens.

» Tout cela fut l'affaire de deux ou trois minutes, et » c'est sans doute parce que mon engagement avec l'ours » ne dura pas plus long-tems que je conservai ma pré- » sence d'esprit. Du reste, j'avouerai que je restai fixé » sur le sol comme un terme, jusqu'au moment où ces » deux monstres eurent disparu. Mais quand j'eus cessé » de les voir, ma première impulsion fut de me mettre » à courir de toutes mes forces, et ce fut après avoir » franchi environ trois milles (une lieue) avec la plus » grande rapidité, que j'atteignis une belle plaine décou- » verte que je supposai être celle d'Yallé. Je tombai » alors d'épuisement sur la terre, où je restai étendu en- » viron une demi-heure ; puis, continuant ma route, » je m'avançai lentement à travers la plaine dans l'espoir » d'arriver à la station qui, d'après ce qu'on m'avait dit, » devait être à l'autre extrémité. Il fallait, pour arriver

» plus promptement, traverser un bois qui se trouvait au » bout de la plaine; mais les rencontres que j'avais » faites dans ceux que je venais de traverser m'en firent » craindre de semblables dans celui que j'apercevais » devant moi, et j'aimai mieux suivre les sinuosités du » rivage. Au bout de quelque tems ma marche fut heu- » reusement arrêtée par une rivière dont l'aspect m'ins- » pira la plus vive satisfaction. Dès que je fus sur ses » bords, je me couchai sur ma poitrine, et je bus » avidement de son eau pour étancher la soif ardente qui » me dévorait. Au milieu des ténèbres d'un ciel sombre » et orageux, il était à peu près impossible que je pusse » découvrir la cabane solitaire destinée à servir d'asile » aux voyageurs. Je me résignai à mon sort, et je m'é- » tendis au bord du fleuve où je dormis d'un sommeil » profond jusque vers minuit. Je me levai alors; les » nuages s'étaient dissipés; à la faveur des rayons de la » lune, je recommençai mes recherches, et je fus assez » heureux pour découvrir enfin la station; j'y achevai » paisiblement ma nuit sur sa terre durcie.

» Le lendemain, à la pointe du jour, je me mis en » route pour découvrir la cabane des piétons de la poste: » j'appelai un de ces hommes que je ne tardai pas à » apercevoir, mais ce fut vainement; car, lorsqu'il me » vit, il se mit à courir et se jeta au milieu des arbres » qui étaient dans le voisinage. Cette conduite n'était » malheureusement que trop justifiée par les procédés » ordinaires de mes compatriotes à l'égard de ces pauvres » gens. Ils savent que, lorsqu'on les appelle, c'est pour » s'en servir comme guides ou leur faire porter des ba- » gages, services dont ils sont presque toujours fort mal » indemnisés.

» Voyant qu'il serait inutile de courir après cet homme,

» je me dirigeai vers Pallitopanie, à travers une plaine » de sable d'environ douze milles (quatre lieues); et ce » ne fut pas sans peine que je pus arriver dans cet en- » droit à trois heures de l'après-midi, à demi mort de fa- » tigue, de chaud et de faim. On concevra quel devait » être mon état en réfléchissant que j'avais traversé cette » plaine sablonneuse sous les rayons d'un soleil brûlant, » et que depuis le moment de mon embarcation, c'est- » à-dire pendant cinquante-trois heures, je n'avais rien » mangé! Heureusement il avait un peu plu la veille, et » j'avais trouvé de l'eau dans les trous creusés par les » pieds des buffles et des éléphans sauvages. Par les soins » empressés du seul Européen que je trouvai dans ce » poste, brave caporal du 19me régiment, j'eus bientôt » un bain pour me rafraîchir, un excellent carré et une » ration d'eau-de-vie qu'il me donna pour m'indemniser » de celle que j'avais perdue dans mon combat avec » l'ours. Le lendemain matin il m'escorta, avec son fusil » sur l'épaule, jusqu'à Hambantotte, où je retrouvai mes » domestiques et mes bagages. L'aimable accueil de mon » ami le receveur des sels, chez qui je fus logé, me remit » promptement de toutes mes fatigues.

» Je ne veux pas finir sans faire quelques observations » sur cette bouteille d'eau-de-vie à qui je dus mon salut. » Elle m'avait, en quelque sorte, été imposée, malgré mes » refus, par un de mes compatriotes, au moment où j'al- » lais m'embarquer à bord du dhoney; faute d'un tire- » bouchon, j'avais cassé le goulot pour soulager la femme » d'un soldat, malade du mal de mer, et qui espérait » guérir de ses angoisses au moyen de cette panacée. Ce » fut par le plus grand des hasards que je conservai cette » bouteille à la main lorsque je jetai mon porte-manteau » à l'éléphant. Depuis, j'ai toujours pensé que c'était à

» la Providence que je devais cette suite de circonstances » heureuses au moyen desquelles j'ai échappé à tous les » périls de ce dangereux voyage. »

» Telle est la relation de notre commun ami. Vous y reconnaîtrez la franchise ordinaire de ce brave officier, incapable d'aucune forfanterie, et qui n'hésite pas à convenir de ses mouvemens passagers de crainte quand il en a ressentis. Avis au surplus à ceux qui voyagent isolément dans les forêts de l'Inde; l'aventure du capitaine Horton doit leur prouver qu'une bouteille de Cognac est, à tout prendre, le meilleur pistolet de poche dont ils puissent se munir. »

(*Blackwood's Magazine.*)

Souvenirs de l'Italie (1).

N° XVI.

INTÉRIEUR DE SALON ET D'ATELIER.

Je retrouvai à Rome, au théâtre Valle, deux ou trois de mes compatriotes avec lesquels je m'étais lié à Florence; connaisseurs déterminés, amateurs intrépides, virtuoses complets, si l'on prend ce mot équivoque dans son acception la plus honorable. Ils avaient passé la journée dans les ateliers des artistes, et l'admiration de ces chefs-d'œuvre modernes, classés dès à présent au nombre des chefs-d'œuvre antiques, les avait laissés comme éblouis; leur conversation portait l'empreinte de cet étourdissement d'enthousiasme; et en dépit de la morgue commune à nos voyageurs, qui semblent en général choisir pour épigraphe le mot d'Horace, *nil admirari*, leurs éloges émanaient d'un sentiment trop vif et trop sincère pour ne pas me communiquer le désir de partager les jouissances qu'ils avaient goûtées. Les Anglais, surtout à l'étranger, se montrent sévèrement avares de louanges; ils ont le pédantisme du bon goût, et l'affectation du dédain. Le premier article du *code* des voyageurs britanniques est une loi formelle qui leur ordonne de témoigner à l'univers le mépris que l'univers leur inspire; c'est là le *nec plus ultra* de leur *savoir vivre*. Habitué à cette délica-

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 24, 25, 26, 27, 30, 32, 37, 40, 42, 44 et 47 de notre recueil.

tesse prétendue, à cette froideur affectée, je fus surpris d'entendre nos *virtuoses* (tel est le nom que reçoit en Italie tout ami des arts) s'extasier sur le génie de Canova, et abdiquer, une fois du moins, l'étiquette de leur indifférence convenue. Je n'avais pas encore visité l'atelier de ce sculpteur célèbre; ce ne fut pas, je l'avoue, sans une espèce de honte secrète, que j'écoutai une conversation à laquelle je ne pouvais prendre part, et qui m'accusait à mes propres yeux d'une négligence impardonnable ou d'un oubli sans excuse.

En regagnant mes foyers, je résolus bien de réparer ma faute aussitôt que possible; mais des engagemens nombreux et ces plaisirs mêlés de nonchalance, qui caractérisent spécialement l'Italie moderne, occupèrent toute ma journée du lendemain : la nuit était venue sans que mes bonnes résolutions fussent accomplies. Invité à passer la soirée dans une des maisons les plus brillantes de Rome, j'étais loin de croire que l'occasion que je ne cherchais pas encore viendrait à ma rencontre. La maîtresse du lieu était une dame riche, instruite, savante même, professant les opinions libérales; une fois par semaine elle réunissait dans son salon tout ce que Rome contient de remarquable en littérature. Habile à concilier les contraires, personne ne savait mieux qu'elle assortir les caractères de ses hôtes, adoucir les contrastes que leur position sociale pouvait offrir; dans le grand art de ménager les amours-propres et de sauver ces dissonances qui détruisent l'harmonie des réunions nombreuses je n'ai pas trouvé son égale. La bouquetière d'Athènes, dont l'immortalité repose sur le talent d'arranger et de nuancer des fleurs; cette Glycère, qui eut pour panégyristes Platon, Théophraste et Ménandre, méritait moins que la dame romaine dont je veux parler cette auréole

de gloire dont la postérité environne son nom. La finesse de tact, la délicatesse de goût, nécessaires à cette Glycère romaine, chez laquelle je vais introduire mon lecteur, valaient bien l'art pittoresque, si vanté chez la Glycère athénienne.

J'arrivai tard, c'est-à-dire *à l'anglaise*. En parcourant le cercle d'un rapide regard, je reconnus parmi les membres de cette brillante assemblée, l'antiquaire prussien Niebuhr et le Hollandais Millengen, auteur d'ouvrages estimés sur les beaux-arts (1); l'improvisateur Sestini et Akerblad, le déchiffreur d'hiéroglyphes; l'abbé Féa, dans toute l'importance de son érudition archéologique; le baron de Stakelberg, homme spirituel, malgré son vaste savoir; Nibby, le romancier des antiquaires; des femmes auteurs; des femmes d'esprit; et ce qui ne gâtait rien, beaucoup de jolies femmes. La conversation n'était point pédantesque, et ce salon, rempli d'érudition, ne ressemblait point à nos coteries *bleues* (2), où le talent se montre si insupportable. Sur un tapis vert, éclairé par le lustre central suspendu au plafond, quelques publications nouvelles attiraient l'attention des nouveaux venus, dont le nombre grossissait à chaque instant. Ces groupes isolés se tenaient debout, quand le concert, inévitable ornement des soirées italiennes, rappela les causeurs à l'ordre. Chacun reprit sa place.

Auprès d'une porte, et dans une attitude observatrice, se trouvait l'un de ces connaisseurs que j'avais rencontrés la veille au théâtre Valle. Je me dirigeai vers lui, bien sûr d'obtenir de sa piquante causerie les

(1) D'un *Traité sur les vases étrusques*, etc.

(2) Sociétés littéraires féminines, dont les membres ont été désignés par les satiriques anglais, sous le nom de *Bas Bleus* (Blue Stockings).

nombreux renseignemens dont j'avais besoin. Établi depuis long-tems en Italie, ami de tout le monde, collecteur de bons mots et chercheur d'anecdotes, il était doué de cette curiosité active, inquiète, communicative, qualité précieuse pour un Suétone de salon et de boudoir. Il épiait au passage chacun des arrivans, me répétait ses nom et prénoms, me signalait ses prétentions et ses talens, et composait impromptu un véritable dictionnaire des notabilités romaines. Nous allâmes nous asseoir dans un coin obscur d'une alcove, où rien ne venait interrompre notre occupation, plus amusante que charitable.

De cet observatoire, j'aperçus, dans un endroit peu éclairé du salon, une femme de moyen âge, grande, svelte, assise sur un sofa isolé, placé au-dessous d'un vieux tableau de l'école romaine, représentant des bourreaux et des martyrs, dont le tems avait obscurci les traits. La physionomie caractéristique et le teint bilieux de la dame me la firent prendre pour une Italienne ; son costume était simple et noir des pieds à la tête ; un air de mélancolie sombre régnait dans toute sa personne. A côté d'elle se trouvait placé un homme d'environ soixante ans, d'une taille médiocre et d'un extérieur simple. Rien de massif, de musculeux ni d'énergique chez lui; rien qui rappelât cette contraction des traits, ce profil vigoureux et serré, qui distinguent les indigènes de l'Italie méridionale. Tout était délicat, moëlleux et gracieux dans son ensemble. Ses cheveux, courts et bruns, formaient des boucles naturelles autour d'une tête qui exprimait la candeur et la sérénité. Aucune prétention dans ses vêtemens ni dans sa pose. Il se penchait doucement pour écouter la dame, qui paraissait réduire cette conversation à un simple monologue, et son voisin

au rôle d'auditeur. Il y avait quelque chose d'attachant et d'intéressant dans la physionomie de cet homme, dont l'âge avancé semblait déjà répandre sur sa figure une image de tristesse anticipée, sans lui communiquer les rides et la morosité de la vieillesse. C'était un visage expressif et ouvert, un front vaste et proéminent, un regard plein de ferveur et de calme, de philosophie et d'amour : enfin, je ne sais quoi d'intellectuel et de gracieux, de franc et de grave, qui indiquait un haut degré de culture intellectuelle et d'habitude sociale, joint à un sentiment délicat du beau, à une lucidité d'esprit, à une délicatesse de goût, à une douceur de caractère, à une chaleur tempérée, dont la séduction était puissante. Mon cicerone de salon me nomma ces deux personnages : la dame était une marquise irlandaise, catholique fervente ; son interlocuteur muet, son auditeur attentif était *Canova*.

« C'est donc là le plus grand sculpteur du siècle ! — Il est, me répondit mon voisin, aussi peu dans le secret de sa gloire, que vous-même, avant que je ne vous apprisse son nom. Le plus jeune élève de l'académie de France à Rome est moins modeste que lui. — Je n'en suis point étonné. Le vrai génie a mieux à faire que de perdre son tems à s'admirer. La médiocrité seule se console en se contemplant. — Quand vous le connaîtrez personnellement, vous admirerez en lui cette simplicité d'enfant, caractère du véritable artiste. Il est de la vieille race des Raphaël et des Michel-Ange ; de cette race aujourd'hui disparue, qui a fait place au vil peuple des artisans, à la nation des copistes et des esclaves, des vendeurs de toile et de marbre, des *manufacturiers* de beaux-arts. Chez ce grand artiste rien ne sent la spéculation de boutique, le désir du lucre, l'agiotage de

la réputation. Créer est une jouissance à laquelle il a sacrifié sa vie. Il n'existe que pour fonder une école meilleure, et léguer au monde l'idéal de la grâce et de la beauté. Ses chefs-d'œuvre n'ont pour objet que la recherche du beau, jamais la recherche du gain : il est passionné pour l'art en lui-même, et trouve son bonheur et la récompense de ses travaux dans ses travaux mêmes, non dans l'argent qu'ils rapportent, ou dans la célébrité qui s'attache à leur auteur. Intrigues et factions de boudoir s'agitent à ses pieds sans l'atteindre. Il n'arrête pas même son regard sur elles, et ne voit que l'Europe et l'avenir. Bienveillant pour tous, inaccessible à tout sentiment haineux, il est peut-être encore plus aimé qu'il n'est admiré. On ne peut l'approcher sans devenir meilleur, sans se réconcilier avec l'humanité, sans ressentir plus vivement cet élan sublime de l'ame humaine vers la beauté morale dont la beauté physique est le symbole, sans s'élever à des vues plus hautes et plus pures, sur la destination de l'homme et sur son avenir. Un sermon me laisse souvent froid; la conversation de Canova me rend et plus philantrope et plus accessible à toutes les pensées généreuses. Je vais le voir fort souvent; et je retrouve dans son aimable causerie ces émotions que l'aspect d'un beau paysage d'automne, que le charme d'une harmonie lointaine et douce, excite dans tous les cœurs que l'expérience du monde n'a pas blasés. »

Je priai mon compatriote de me présenter à l'homme de génie dont il parlait avec un enthousiasme si passionné. Nous traversâmes le salon; Canova joint mon ami, nous nous assîmes, et bientôt la conversation la plus familière s'établit entre nous. Rien de plus aimable que l'accueil de Canova; son affabilité émane de son propre caractère; c'est une qualité qui fait partie de son

être et non de son éducation. Sans effort, sans condescendance, il se montre gai, simple, expansif, homme du monde et homme naïf à la fois. Ce n'est pas un de ces personnages hors de ligne, qui vivent dans leurs pensées, et, comme Jean de La Fontaine, apportent dans la société une distraction puérile et incurable. Habile à saisir les convenances, Canova contribue au plaisir qu'il éprouve lui-même, et ne demande pas à la société plus qu'il ne lui donne. Il est gai, sans bruit et sans éclat; et ses paroles semblent porter l'empreinte de cette pureté gracieuse de ses pensées, de cette bonne foi de son talent, que mon ami m'avait éloquemment signalée. Je reconnus toute la justesse du panégyrique dont Canova venait d'être l'objet, et je prêtai une oreille attentive à ses discours.

Les arts ont sur la politique et la littérature un avantage immense, celui d'occuper spécialement de l'idéal et non du positif, de la beauté dans son essence et de ce qu'il y a de gracieux et de sublime dans les formes matérielles elles-mêmes. De là cette indépendance, cette audace de pensées, qui rejettent et repoussent tout ce qui dégrade l'homme, le rapetisse ou le flétrit. Les idées vulgaires et basses, la violence, la cupidité, la haine, tout ce qu'on pourrait nommer la *canaille* des passions humaines, se retirent devant Vénus-Uranie. Le véritable artiste s'entoure d'une sorte de sainteté; il exerce un sacerdoce : Raphaël et Mozart, Pergolèse et Le Corrège vécurent ainsi. Cette consécration du génie respirait dans la conversation de Canova; une sorte d'exaltation comprimée et suave l'animait; vous auriez cru sentir la présence d'un dieu caché, l'inspiration brûlante, mais adoucie du génie même des arts : sa voix était agréable, sa prononciation élégante, mais sans force. Il

s'exprimait habituellement en italien, quelquefois en français, si l'on peut nommer ainsi les périodes inintelligibles qu'il essayait de revêtir d'une forme à peu près française, et qui n'appartenaient à aucun idiome. On connaît la pantomime animée des Italiens; même en disant des riens, ils gesticulent. Canova, au contraire, se servait à peine de quelques gestes simples et arrondis, qui se trouvaient en harmonie parfaite avec son accent suave et son langage tempéré. La force et la véhémence de Thorwaldtsen (1) manquaient à sa personne comme à ses ouvrages; mais en revanche, quelle douceur, quelle élégance, quel charme!

Je vis bientôt Canova recevoir les hommages de la plupart des personnes réunies dans ce salon, et y répondre avec une grâce parfaite. Cette intimité qui régnait entre un homme de génie et ses contemporains me parut très-touchante. Je ne pus m'empêcher de la comparer à cette réserve hautaine, à cette étiquette pointilleuse, à cette morgue pétulante, à cette aristocratie du talent, dont les cercles anglais offrent tant d'exemples chez nous; il est facile de reconnaître les luttes constantes des prétentions qui veulent usurper l'attention universelle et de la fausse modestie qui les réprime; de l'amour-propre qui veut dominer, et de l'urbanité qu'on affecte. Sur le continent ces ridicules sont plus rares, une sociabilité plus perfectionnée y tient les vanités en bride (2); l'insolence des partis littéraires, l'exclusive jactance du pédantisme

(1) Sculpteur danois, auteur de plusieurs groupes remarquables; il réside à Rome depuis long-tems.

(2) NOTE DU TR. Peut-être, sous ce rapport, un observateur attentif des mœurs françaises devrait-il reconnaître qu'un changement est survenu dans nos habitudes, et que les éloges dont l'auteur anglais est prodigue ont cessé d'être applicables sans restriction.

y sont moins communes. Cette affabilité aisée est le véritable charme des réunions parisiennes et romaines ; c'est la népenthe d'Homère, le filtre magique qui calme les esprits et ramène la paix dans ce grand conflit des vanités qu'on appelle le monde.

On parla littérature, peinture, sculpture. Canova loua Flaxman (1), le premier de nos sculpteurs ; il décrivit avec originalité les impressions que lui causèrent son voyage à Londres, et notre atmosphère triste et notre activité commerciale et nos mœurs de boutique, de parlement et de taverne. Onze heures sonnèrent, on se retira ; j'eus soin auparavant de demander à Canova la permission de visiter le lendemain son atelier.

Je ne manquai pas à ma promesse. Canova demeurait près du Corso, dans la petite rue des Colonnes ; un amas de chapiteaux en marbre et de fûts brisés, divers fragmens de bas-reliefs antiques incrustés au-dessus de la porte indiquent le lieu de son habitation. C'est ainsi que Canova, simple dans toutes les habitudes de sa vie, s'annonce au voyageur curieux. Wicar, au contraire (2), a fait graver son nom en lettres d'or sur une table de marbre, à l'entrée de son atelier, dans la rue Sainte-Apolline. Quelle différence entre la fierté modeste du statuaire et l'orgueilleux amour-propre du graveur ! La maison de Canova est d'une architecture noble et sans prétention ; des chambres élégantes, mais peu spacieuses et peu élevées, se succèdent de plain-pied. Le maître de la maison était occupé au premier étage, quand je me présentai chez lui ; son neveu, Este, me servit de guide, et me conduisit à la galerie de son oncle, où se trou-

(1) Auteur de beaux dessins sur des sujets de l'*Odyssée*, etc., etc.

(2) Graveur célèbre qui habite Rome depuis long-tems.

vaient rangés sans aucun ordre les modèles en plâtre de toutes les statues de Canova. Des flots de cette lumière ardente et pure qui émane du ciel d'Italie traversaient les larges vitraux et embrasaient les contours de toutes ces nobles et brillantes images créées par l'artiste des tems modernes qui a possédé le secret de la grâce la plus idéale, et communiqué au bronze et au marbre la beauté la plus délicate et la plus éthérée. Quelque nombreuses que soient ces créations, on peut s'étonner de leur variété, mais non pas de leur nombre : la division du travail mécanique explique cette fécondité qui eût paru, il y a deux siècles, un inconcevable prodige. La tâche de l'artiste s'est simplifiée, et le maniement du ciseau n'a plus été qu'une œuvre secondaire, subordonnée aux directions de la pensée créatrice.

Le premier groupe qui attire l'attention est celui de *Thésée et du Centaure*. Il y a là peu de force, peu de grandeur, assez d'adresse et d'habileté, quelque idéalité, quelques parties assez bien rendues et assez bien senties. Le génie de Canova n'y a pas laissé sa vive empreinte, et s'est, pour ainsi dire, joué d'un sujet mythologique qui lui offrait peu de ressources sous le rapport de l'expression et des passions. Le moment est bien choisi : le demi-dieu abaisse d'une main la tête du monstre, et de l'autre soulève la massue qui va retomber pour l'écraser. L'anatomie du cheval-homme est laborieusement exacte ; on a renouvelé, en l'honneur de l'artiste moderne, ce vieux conte inventé pour Michel-Ange, et l'on assure que plusieurs chevaux sont tombés en sacrifice pour lui servir de modèles pendant leur pénible agonie. Thésée reste inférieur à son antagoniste : on voit qu'il se roidit et s'efforce ; mais cette énergie exagérée qu'il déploie est loin de suffire à l'ac-

complissement de la promesse qu'il a entreprise. Il a beau menacer le Centaure, et sembler prêt à l'immoler, on prévoit que ce dernier restera vainqueur. Le ciseau de Canova sait créer la chair, la colorer, pour ainsi dire, et l'animer d'un sang frais et jeune; mais, sous cette touche délicate, molle, voluptueuse, les nerfs deviennent chair, les muscles perdent leur vigueur, le système osseux est sans fermeté. Thorwaldtsen fait des héros de pierre ou de fer; Canova prête à ses Alcides et à ses géans la morbidesse d'Adonis, de Pàris ou d'Antinoüs. On ne peut s'empêcher de se rappeler ces deux peintres grecs, Euphranor et Parrhasius, qui tous deux sacrifiaient la vérité, l'un à l'énergie, l'autre à la grâce : « Le Thésée de Parrhasius est nourri de roses, disait Euphranor; le mien est nourri de chair (1). » Rien ne caractérise mieux que cette vieille épigramme les deux maîtres de la sculpture moderne.

Ce groupe, dont les seuls mérites sont une correction académique et un style idéal, fut originairement destiné à la ville de Milan; le droit de conquête l'a porté récemment à Vienne. Il a pour *pendant* un autre groupe également remarquable par le purisme du ciseau : c'est *Thésée et le Minotaure*, commandé par la république de Venise, dont cette fable mythologique rappelle, par une allusion assez heureuse, les anciennes victoires dans l'île de Crète. Thésée est assis sur le monstre dans cette attitude familière à tous les connaisseurs, et que David a imitée dans son *Léonidas*. On la retrouve dans les camées antiques, dictionnaire si souvent consulté par les artistes modernes, véritable répertoire du bon goût, du grand style et de l'art. Canova s'est également servi

(1) Pline l'ancien, liv. XXXV, chap. 2.

d'une peinture de Pompéia où le héros est représenté assis, foulant aux pieds la dépouille du monstre, entouré des vierges d'Athènes qui s'agenouillent devant leur libérateur (1). Je préfère ce second groupe au premier, dont l'action impétueuse manque de grandeur, d'énergie et de vraisemblance.

N'arrêtez pas long-tems vos regards sur ces études classiques, nées d'un savant effort, et non du génie intime de l'artiste. Admirez un peu plus loin son *Cupidon et Psyché*, groupe ravissant, où la passion se mêle à la pudeur, où la volupté se joint à la plus douce mélancolie. Ce n'est plus ici l'*Amour* populaire et terrestre, l'*Eros* de l'Anthologie.

Enfant au vol léger, à la flèche rapide,
Dont le rire est cruel et la gaîté perfide (2);

C'est le Cupidon céleste, le *vago fanciulletto* de Savioli (3), l'enfant gracieux et rêveur, l'amour de l'ame, enfin, l'*Eros ouranios*, symbole de toutes les affections pures et sublimes que Platon a divinisées, que Pétrarque a célébrées dans la mystique mélodie de ses hymnes suaves. Le *Cupidon* de Canova n'est qu'un Adonis plus jeune, un Apollon moins sévère et plus tendre : de la main droite, il enlace mollement le cou de Psyché ; de la gauche, il soutient le bras droit de la jeune fille, sur lequel elle place languissamment le papillon céleste, emblème mythologique de l'ame. Tous deux tiennent leurs

(1) NOTE DU TR. Ce sujet se retrouve ainsi traité dans plusieurs bas-reliefs antiques. On sait que M. Spontini, auteur de la belle partition de la *Vestale*, et résidant à Berlin, s'occupe, depuis quatre ans, de la musique d'un opéra français, fondé sur la fable mythologique de *Thésée* domptant le minotaure et dont MM. Jouy et Chasles sont les auteurs.

(2) Ὁ παῖς γλυκύδακρυς. *Anthologie.*

(3) Auteur d'odes anacréontiques.

regards fixés sur la terre comme si la rêverie de l'amour les absorbait, comme si l'ivresse des vagues désirs les accablait de son poids. Ce n'est pas le délire de la passion qui les dévore, c'est le pressentiment d'un bonheur inattendu joint au souvenir d'un bonheur passé. Le sourire expire sur leurs lèvres, le baiser donné a laissé sa trace sur cette bouche ingénue

Qui nous semble sourire encore
Au plaisir qu'elle a fait éclore
Et s'étonner de son bonheur (1).

Le papillon emblématique paraît concentrer toute l'attention des amans; mais leur rêverie voluptueuse naît d'un souvenir mêlé de trouble, d'une espérance vague et infinie, d'une alliance de volupté et d'innocence, de passion invincible et d'ignorance naïve. Admirable groupe où rien ne choque, où rien n'est tumultueux et violent, où l'art le plus sévère et le plus positif a réussi à exprimer les idées les plus rêveuses et les plus sublimes. C'est le prestige d'une mélodie lointaine, glissant sur les eaux pendant une belle nuit de printems, c'est le charme qu'on éprouve sur les bords d'un lac tranquille dont les vagues caressent la rive onduleuse et tapissée de frais gazon.

L'*Hébé*, placée à peu de distance du groupe dont je viens de parler, me semble inférieure à ce chef-d'œuvre. La draperie est trop compliquée et trop massive; c'est du marbre, et non de l'étoffe. La déesse est posée sur un nuage solide, que les vents n'entraîneront jamais, et qui ressemble à un rocher plutôt qu'à un amas de vapeurs. D'ailleurs, le style du Bernin est encore visible dans l'ensemble de cette statue, qui paraît copiée d'après un tableau, défaut commun à tous les prédéces-

(1) *Fabro del piacer.* Savioli.

seurs de Canova. Ne dépassons jamais les limites qui séparent les différentes régions de l'art. L'école de David a transporté sur la toile d'immobiles statues; Le Bernin a voulu donner au marbre le mouvement et la couleur. Cette confusion des genres a nui aux plus beaux talens, et mêlé des défauts graves à leurs créations les plus heureuses.

Cependant la grâce divine de Canova respire dans son Hébé : elle est svelte, légère, naïve, toute jeune, rayonnante de fraîcheur, d'innocence et de beauté. C'est une vision céleste : elle se penche et s'abandonne sans crainte au mouvement de l'air qui la soutient et va l'emporter; elle sourit à tout ce qui l'entoure, et semble l'emblême de la grâce ingénue et confiante. Sa tête est légèrement baissée; ses contours sont d'une flexibilité délicate et charmante, et s'accordent avec son âge, que révèle la légère ondulation de son sein virginal et découvert. On reconnaît les *mammulæ sororientes primulum*, si bien décrites par Catulle. L'Hébé de Thorwaldtsen est plus sévère, plus antique; celle de Canova n'appartient qu'à lui; c'est, malgré les défauts que j'ai signalés, l'expression de son ame tendre et rêveuse. J'en ai vu plusieurs répétitions dans son atelier; l'une de ces statues porte un vase et un collier d'or, malheureux sacrifices au goût perverti des antiquaires, idolâtres du passé, même dans ses erreurs. Ces accessoires de couleur et de matière différentes détruisent l'illusion, et sont contraires à toutes les règles de l'art; les admettre, c'est changer l'imitation de la nature choisie en décoration de théâtre. Quand les anciens ont jeté des draperies de marbre sur les statues de bronze; quand l'Algharde, et Ghiberti parmi les modernes, ont entassé plusieurs plans dans leurs bas-reliefs, ils n'ont créé que des monstruosités

prétentieuses, que tous les véritables artistes doivent répudier.

Les *Danseuses,* véritables figures d'opéra, erreurs d'un grand homme, se trouvent placées auprès de l'Hébé. Rien n'est plus joli, plus élégant, plus maniéré, plus faux, plus digne de tenir sa place dans un ballet de l'*Académie Royale de Musique.* C'est de la grâce affectée, la grimace de la volupté. En voulant imiter en marbre les draperies légères des anciens et leurs voiles *tissus d'air,* comme dit Pétrone (1), il a seulement rivalisé avec les modistes de la rue Vivienne et les coryphées de l'Opéra français. Ces créations si admirées sont les rêves du génie auquel le sommeil a enlevé sa raison, sans le priver de sa puissance.

La *Terpsychore* est plus digne d'éloges : elle a aussi de la vivacité et de la grâce, mais sans excès. Les formes en sont plus belles, plus développées, moins conventionnelles que celles des *Danseuses.* La déesse a cessé de danser, elle rêve et repose. Cette statue était originairement le portrait d'une princesse romaine, dont la tête a été remplacée par une tête idéale.

La *Vénus sortant du bain* est charmante; mais ce n'est pas Vénus, *cette mère cruelle des Amours* (2), cette déesse des voluptés, cette amante d'Adonis et d'Anchise, que les anciens nous montrent *à demi vaincue* (3), et dont Pétrarque a dit :

> Auprès de son berceau les grâces apparaissent :
> Elle sourit au monde, et le monde sourit (4) :

(1) *Ventus textilis.*

(2) *Mater sæva Cupidinum.* Horace.

(3) *Semi-reducta Venus.*

(4) *E'l riso al mondo nacque.*

c'est une jeune fille surprise au bain, entendant du bruit, craignant d'être vue, formant de vagues et secrets désirs, c'est la Musidore du poète, une vierge timide et craintive qui s'effraie de ses propres pensées, se rend à peine compte des mouvemens qui l'agitent, et se trouble en y rêvant. Camoens, dans un poème peu connu, a tracé un tableau délicieux de cette situation de l'ame :

> Désirs à peine éclos, regards pleins de langueur;
> Vagues pressentimens qui tourmentent le cœur :
> La crainte de l'amour, le besoin d'être aimée, etc. (1).

Considérée comme expression de ses sentimens ingénus et voluptueux, la *Vénus* de Canova est un chef-d'œuvre. Les contours en sont peut-être trop arrondis; Canova, le Corrége de la sculpture, tombe souvent dans ce défaut. Il a répété trois fois ce même sujet; lord Landsdown a acheté récemment l'une de ces répétitions pour la somme de douze cents livres sterling.

Le neveu du sculpteur me fit passer dans une salle voisine, toute garnie de portraits. J'y admirai la *Mère de Napoléon*, et *Marie-Louise*, statues d'une exécution admirable. La première est une imitation de l'Agrippine antique : la ressemblance est idéalisée, c'est-à-dire infidèle. Marie-Louise, représentée sous le costume et dans l'attitude de la Concorde, tient une patère antique, symbole nécessaire et que l'histoire a cruellement démenti. Un triste sourire vient se placer sur les lèvres du voyageur, quand il compare avec ces flatteries en marbre la réalité des événemens qui les ont réfutées et contredites.

La statue de la princesse Esterhazy est plus naturelle,

(1) *Gesto di qualler allegria duvidosa.* Sonetas.

moins roide, plus vivante. Canova, débarrassé du fardeau que lui imposaient ces divinités du monde politique, a donné un essor plus libre à son talent. La princesse tient un stylet, et va écrire : je crois qu'il y a quelque part une muse dans la même attitude ; mais ici l'artiste a communiqué au marbre tant d'ame et de vie, qu'on lui pardonne aisément le plagiat et la mythologie. Je ne connais pas de portrait plus gracieux ni plus animé : la princesse repose sur elle-même négligemment, avec indolence, avec langueur. Ses regards semblent fixés sur quelque vision lointaine et sublime placée au-delà du monde matériel. Sa tête est gracieuse et fière ; une grande élévation de pensée respire sur tous ses traits. De riches draperies enveloppent de leurs replis flottans cette noble image, ce type de la beauté intellectuelle et de la dignité morale réunies.

Le ciseau de Canova ne fait pas de vulgaires portraits ; ses statues sont des apothéoses. Voyez son Washington : jamais sculpteur n'eut de tâche plus difficile à accomplir. Comment reproduire et diviniser ces vertus simples et humbles, cet héroïsme presque bourgeois, cette grandeur morale privée d'éclat, dépouillée de pompe et reposant dans les profondeurs d'une ame pure ? Washington n'était pas un héros, il était quelque chose de mieux. La conscience de l'immense devoir qui lui était imposé faisait sa force ; c'est ce dévouement sans bornes à la cause de la patrie, c'est ce désintéressement de toutes les actions, ce sacrifice complet de toute vanité personnelle, cette fermeté inébranlable dans l'accomplissement d'une tâche sublime, qui ont immortalisé le général américain. Médiocre comme orateur, comme écrivain, peut-être même comme général d'armée, il puisait toutes ses ressources dans la force de sa volonté, dans la

bonne foi de sa vertu. Fondateur d'un état libre, oubliant sa propre gloire, étranger à toute pensée de succès individuel, et si dénué d'égoïsme, que cette abnégation illimitée de soi-même nous semble fabuleuse, il avait toutes les qualités que la morale admire, et que les arts sont impuissans à reproduire. Un Italien, surtout, paraissait incapable, par ses mœurs et sa position, de concevoir un caractère comme celui-là. Canova s'est élevé au-dessus de tous ces obstacles : son Washington est inspiré par le génie austère et paisible de la liberté américaine. Il est ferme, calme, idéal et sublime. C'est une statue qui rappelle les plus beaux passages d'Alfieri ; en la contemplant, vous sentez votre ame s'élever et s'animer, et les vers de l'auteur de *la Tyrannide* se représentent à votre pensée : *Non, jamais mon ame n'oubliera ce vœu sublime, jamais mes regards ne se détacheront d'un but si noble,* etc., etc. (1).

Le portrait du dernier roi de Naples, personnage colossal, d'une joyeuse humeur, bon compagnon, bon vivant, roi-lazzaroni dans toute la force du terme, offre encore une difficulté vaincue. Il est rare de trouver une figure qui prête davantage à la caricature, plus anti-idéale, plus dénuée de grâce et de majesté. Canova, qui, sans doute, ne put s'empêcher de rire en tenant le ciseau, a fait de cette majesté gigantesque un Mars plus gigantesque encore. Il lui a donné un beau casque grec, un manteau magnifique, une armure complète, une cuirasse du plus riche travail, le tout sans rien changer à cette physionomie hétéroclite, à ces traits comiques, à cette expression bouffone et sensuelle, qui

(1) Non io percio da si sublime scopo
Rimuoverò giammai l'animo, etc.

distinguaient le roi Ferdinand. Pasquin en a fait ses gorges chaudes ; et quand le roi s'est avisé de reconquérir, comme on sait, son royaume escamoté, le *Mars Gradivus* de Canova a servi de texte inépuisable aux railleries des Romains modernes.

Mais le portrait le plus remarquable que Canova ait jamais produit est celui de la *princesse Borghèse,* connu sous le titre de Vénus Victorieuse. Le sculpteur l'avait d'abord représentée sans voile ; une draperie légère couvre maintenant les formes voluptueuses de la déesse, et une pomme placée dans sa main gauche justifie le titre mythologique dont on l'a gratifiée. Cependant ce n'est là ni la *Venus Victrix,* ni la *Venus Armata ,* ni la *Vénus Nicéphore* des anciens. La première est ordinairement debout , tenant la pomme , trophée du triomphe remporté sur le mont Ida par sa beauté divine. Varron fait souvent allusion à cet emblème de la beauté triomphante (1). Quelquefois aussi elle tient à la main une épée ; un casque est à ses pieds. Les pierres gravées et les camées antiques présentent plus d'exemples de la *Vénus à la pomme* que de la *Vénus tenant l'épée.* La *Vénus armée* était la divinité de Sparte (2). Plusieurs familles romaines, et spécialement les Jules, rapportaient à elle leur origine ; elle ornait la *tessera* dont Jules César se servit à la bataille de Pharsale, et plusieurs impératrices furent représentées sous cet emblème flatteur. Quant à la Vénus Nicéphore, elle portait une petite statue de la Victoire, et n'était pas armée. Canova ne s'est conformé à aucune de ces traditions mythologiques ; et, soit qu'il ait embelli son modèle, soit

(1) *Varro. De L. L.* liv. IV.

(2) *Pausan. Lacon,* p. 246. *Cinth.* l. II.

que la fidélité de son imitation n'ait fait que rivaliser avec le chef-d'œuvre vivant qu'il avait à copier, jamais rien de plus beau n'est sorti de son ciseau.

Je passai dans la galerie voisine, où je me retrouvai au milieu de ses compositions originales. L'*Hercule et Lichas,* groupe colossal, sort de la route ordinaire suivie par le génie de l'artiste. C'est une conception hardie ; mais Canova n'a pas exécuté tout ce qu'il avait conçu. On voit l'effort, on le sent, on l'admire même, et cependant le but n'est pas atteint. Michel-Ange eût exprimé complètement cette pensée audacieuse ; il eût accusé ces muscles, il eût fait saillir ces nerfs que torture une douloureuse agonie, et que Canova s'est contenté d'indiquer d'une manière assez précise, mais peu énergique. On ne peut refuser à ce groupe une heureuse disposition, un agencement ingénieux, beaucoup d'originalité ; un degré de force de plus, ce serait un chef-d'œuvre.

Le *Persée* est gracieux sans héroïsme ; c'est un Apollon dandy. Dans le repos même du demi-dieu, vous devriez pressentir et deviner cette ardeur de gloire, cette inspiration guerrière et céleste qui l'animent. La statue de Canova, pleine de délicatesse, de langueur et de suavité, ne répond nullement au caractère poétique du libérateur d'Andromède. Son attitude est indolente, ses contours sont féminins ; une volupté toute asiatique règne dans son ensemble. Enlevez-lui ces ailes, et le bonnet phrygien qui le distinguent, ce n'est plus qu'un jeune voluptueux, faible habitant de Sybaris.

Canova, en créant son *Pâris,* s'est retrouvé dans le domaine de son génie. L'amant d'Hélène est adolescent ; il s'appuie sur un tronc d'arbre sur lequel sa tunique est négligemment jetée : sa houlette est à ses pieds, sa main

droite tient avec nonchalance la pomme qui semble prête à lui échapper. Son attitude offre un mélange heureux de grâce et de force : le juge des déesses semble admirer d'un regard ivre d'amour les visions de beauté surhumaine qui flottent devant ses yeux épris et charmés. C'est la mollesse de Catulle jointe à la morbidesse du Corrége.

Le groupe de *Vénus et Adonis* et celui de *Vénus et Mars* sont de simples modifications de la même idée. Je préfère de beaucoup le premier au second de ces deux groupes. L'Adonis est mélancolique et d'une expression douce et triste, comme l'Antinoüs antique, mais avec plus d'élégance encore et de charme. La Vénus est vraiment idéale; c'est le génie de Canova dans toute sa puissance. Les anciens ne connaissaient qu'une Vénus sensuelle, type de la volupté du corps, image corrompue et altérée de cette déesse créatrice que les cosmogonies primitives ont célébrée, que les mythologies ont adoptée en la surchargeant d'accessoires étrangers. Le sculpteur moderne a créé un emblême de l'amour passionné, un symbole de ces délicates rêveries, de ce délire de l'ame, nés de la civilisation moderne. Bernini, en essayant de donner à la déesse ce caractère idéal, l'eût fait sentimentale et précieuse. Chez Canova, vous ne trouvez que grâce exaltée, prestige moral, dévouement, élévation, pureté. La même époque qui a produit *Werther* et la *Nouvelle Héloïse* devait s'enrichir d'un tel chef-d'œuvre. Vénus enlace de l'un de ses bras le torse d'Adonis, et semble lui demander une grâce, une faveur que l'adolescent refuse avec tendresse ; sans doute elle veut le retenir, elle lui témoigne la crainte qu'elle ressent, et le supplie de ne pas exposer une tête si chère

aux dangers de la chasse, aux atteintes des bêtes féroces. Les commentateurs diffèrent sur le véritable sens des supplications de la déesse.

Je ne parle pas de *Vénus et Mars*, groupe plus remarquable, froide reproduction de *Vénus et Adonis*; espèce de plagiat dont le sculpteur s'est rendu coupable envers lui-même. Dans ses *Pugilistes* ou Creugas et Damoxènes, il a déployé une énergie dont son talent gracieux avait donné peu de preuves jusqu'alors. La ruse de l'un, le courage et la vigueur de l'autre, sont empreints sur tous leurs traits, se lisent dans leur attitude. Il est impossible de mieux exprimer ces deux caractères, de séparer ces individualités par des nuances plus distinctes et plus prononcées. Un tel sujet semblait inaccessible à la statuaire moderne : les anciens regardaient leurs athlètes comme des artistes, des héros populaires; et chaque contrée voulait posséder le portrait de ses athlètes favoris. Pour les modernes un pugiliste n'est que le type grossier de la force musculaire; le talent et l'esprit de Canova pouvaient seuls rajeunir ces lutteurs, objets des éloges dithyrambiques de Pindare, et méprisés par notre civilisation européenne.

Enfin je m'arrête devant ces *Grâces* fameuses, si souvent signalées comme le chef-d'œuvre de la sculpture. Leur doux abandon, leurs sourires langoureux, leurs bras enlacés, leurs contours onduleux me séduisent; mais en vain je cherche dans ce groupe la volupté pudique qui inspire les vers de Virgile, ou l'atticisme piquant, qui fit le charme de la muse d'Horace. Les *Grâces* de Canova me rappellent les *Baisers* de Jean Second, la manière énervée, le style efféminé de Métastase; enfin cette beauté molle et toute moderne, qui a son prestige, mais qu'un

goût pur désavoue. Les anciens représentaient les Grâces sous des couleurs plus chastes et plus sévères (1). Voyez le groupe de Ruspoli et celui de Sienne; ce sont là des déesses; les Grâces de Canova ne sont que des courtisanes.

La *Nymphe couchée* se rapproche au contraire de la simplicité antique, dans ce qu'elle avait de plus noble et de plus divin. Près d'une fontaine, qui jaillit d'une grotte, la nymphe est étendue, et semble prêter l'oreille au son de la lyre qu'un jeune Amour fait résonner sous ses doigts. Tout cela est imité de l'Hermaphrodite Borghèse et d'un camée de la galerie florentine; mais quelle souplesse, quelle grâce, quel moëlleux dans les formes! L'Amour chante; la Naïade écoute et rêve : il y a dans ce marbre non-seulement de la vie, mais de la poésie, de la rêverie et de la musique.

Les *Monumens funèbres* sont d'un mérite fort inégal : quelques-uns sont tout-à-fait indignes du génie de leur auteur. Une masse colossale, consacrée à la mémoire de Nelson, est faible de pensée et mesquine d'exécution. Mais le mausolée du pape Rezzonico l'emporte, selon moi, sur tous les monumens de la même espèce que j'ai vus à Rome; je n'excepterai que le tombeau de Jules II, dans l'église de Saint-Pierre-ès-Liens. Le vieux pontife est à genoux; sa vénérable faiblesse n'ôte rien à la grâce parfaite de sa pose, à l'élégance de ses draperies, au grandiose du style, à l'exactitude du portrait. Parmi les accessoires, il y en a d'excellens et de détestables; le Génie est dédaigneux, blasé, morose : il s'ennuie et ne pleure pas. La Religion est une bizarre et gigantesque figure, où se combinent et semblent se combattre, comme dans le cerveau de Pascal, la sévérité calviniste et la

(1) Voy. *Pausanias*, liv. xv.

pompe du catholicisme. Sa tête se couronne d'une auréole qui, pour être de tradition, ne me plaît pas davantage; mais qui ne passerait par-dessus une foule de défauts, en faveur de ces beaux lions qui gardent (on ne sait trop pourquoi, il est vrai) le tombeau du pontife, et mêlent leur majestueuse terreur aux allégories qui environnent la statue agenouillée? L'art antique n'a rien à leur opposer; c'est la nature dans sa beauté, dans sa puissance. Le lion dormant est surtout admirable : c'est le Jupiter en repos, qui a pris la forme du roi des forêts; un profond sommeil l'accable; toutes ses facultés, toute sa vigueur sont assoupies; mais ce profond sommeil, qui enchaîne son pouvoir, ne le prive pas de sa dignité; sa force, au lieu d'être anéantie, n'est que suspendue. Témoins de ce repos sublime (1); nous prévoyons les terreurs du réveil, et nous sommes tentés de nous écrier avec le prophète : « Qui osera jouer avec sa crinière flottante et l'arracher au repos ? »

Le *mausolée de Ganganelli* est faible; l'allégorie en est triviale, et l'exécution timide. Jeune encore, lorsqu'il a conçu cet ouvrage, Canova cherchait son génie; on y reconnaît les tâtonnemens d'un artiste peu sûr de lui-même. Certes, le pontife tolérant, qui licencia l'armée des jésuites, méritait mieux que ce froid panégyrique en marbre, et ce groupe sans expression, composé d'un vieillard assis, d'une Innocence niaise et d'une brebis bêlant à ses pieds.

La statue du pape *Pie VI*, portrait fort ressemblant du vaniteux Braschi, n'est qu'une contre-épreuve effacée

(1) Le lion dormant de Canova rappelle à tous les amis de la poésie l'expression simple et sublime du Dante :

A guisa di Leon quando si posa.

de la statue à genoux du pape Rezzonico; mais cette dernière respire la piété la plus onctueuse et la plus pénétrante, et la copie ne se fait remarquer que par l'éclat et le luxe des habits pontificaux. Le *monument des Stuarts* avec sa tour semi-pyramidale et ses figures circulairement disposées, comme la montre d'une boutique, est du plus mauvais goût. Les deux Génies, pleurant à l'entrée du sépulcre, sont dignes de Canova, et rachètent les défauts nombreux de cette composition manquée.

De tous ces monumens funèbres, celui de la *princesse Santa-Croce* est le plus original. Le mausolée s'ouvre; une foule de tout âge et de tout sexe s'y précipite. On y voit un vieux père soutenu par sa jeune fille, dont la piété dévouée suffit à peine au fardeau qu'elle s'impose; création poétique et touchante. Les détails sont parfaits; l'art moderne n'a rien produit de plus singulier ni de plus brillant que l'ensemble de ce mausolée.

Je n'ai pu faire mention de plusieurs ouvrages de sa jeunesse, dont l'éclat s'est effacé devant la gloire sans rivale de son âge mûr. Cependant on se souvient encore du *Dédale et Icare*, de la *Sophie* (buste de la *Sagesse*); de la *Béatrix* (amante du Dante) et surtout de l'*Hélène*. Tous les dons funestes qu'Homère attribue à cette beauté si fatale au repos du monde, Canova les a réalisés dans cette création. Les longs cils des paupières s'abaissent sur ses yeux, que la langueur des voluptés affaisse : vous reconnaissez le rêve, l'extase, l'oubli de toutes choses, l'abandon total d'une ame que le plaisir enivre. Quelque chose de cette émotion qui s'empara des vieillards homériques, vous saisit malgré vous, à l'aspect de cette figure ravissante.

Quant à ses bustes d'après nature, ils manquent généralement de vigueur; tous les contours fuient; c'est

une éternelle rondeur de formes, une inévitable *sfumatura*, comme s'expriment les Italiens avec une si pittoresque originalité. Sous le ciseau de Canova tous les hommes deviennent des Sybarites, toutes les femmes des Hélènes.

La *Descente de la croix*, groupe de grande dimension, destiné par l'artiste à orner l'église du village où il est né, se distingue par toutes les qualités spécialement propres à son talent. C'est une scène pathétique, le fragment d'une tragédie touchante; un amour divin anime la mère du Christ; une compassion profonde, le triomphe de la bonté céleste respirent sur les traits du fils de Dieu. Michel-Ange eût traité ce sujet avec plus de science; Canova y a mis plus de charme. Nous admirons le Dante; c'est le Tasse que nous aimons à relire.

La *Madeleine pénitente* est un chef-d'œuvre. Ici Canova n'a imité personne et ne s'est pas copié lui-même. Le remords et la pénitence ont épuisé ce beau corps et éteint les désirs de la femme voluptueuse. Le monde est oublié; nulle passion terrestre ne profane cette existence vouée au repentir. L'esprit de l'Évangile et sa touchante sévérité animent cette figure; et l'artiste, habitué à répandre sur ses créations le charme d'une volupté contagieuse, s'est élevé ici jusqu'au plus haut degré de sublimité morale.

Canova n'a réussi ni dans ses tableaux ni dans ses bas-reliefs. Dès qu'il veut agencer plusieurs figures, son génie l'abandonne; toute une région de l'art est pour lui une terre australe, dont la découverte lui est impossible. Sous ce rapport Thorwaldtsen est son maître.

J'avais passé trois heures à examiner rapidement cette collection unique en Europe, quand mon guide se retourna du côté d'un escalier qui conduisait à l'étage

supérieur. Canova, tenant le ciseau et le maillet, vêtu d'une jaquette grise, descendait de son atelier pour nous recevoir. Son accueil fut aussi aimable, aussi dénué de prétention que la veille. Après avoir encouragé ses ouvriers, et distribué quelques paroles gracieuses et obligeantes, il nous conduisit dans son boudoir. Là, il nous montra les gravures de ses ouvrages et deux ou trois de ses tableaux, détestables sous tous les rapports, mais dont il nous détaillait les mérites avec une admirable naïveté d'admiration. Imaginez de roides contours, quelque chose de maigre et de sec dans toutes les figures; une composition symétriquement ridicule, un coloris heurté, bizarre et extravagant : voilà les chefs-d'œuvre dont Canova, insensible aux éloges que l'Europe prodigue à sa *Vénus* et à son *Hélène*, nous vantait sérieusement la beauté. Pour moi, j'aime ces faiblesses des grands hommes. Elles comblent, pour ainsi dire, l'espace qui nous sépare de leur génie. Michel-Ange était fier de sa poésie un peu dure ; David jouait du violon ; Girodet lisait à ses amis ses poèmes ébauchés. Cependant l'heure du dîner approchait, je quittai Canova, après une conversation pleine d'intérêt, de saillies et d'abandon.

Michel-Ange, Raphaël et Canova ont commencé de même. Tous trois, ils n'ont pas eu de jeunesse : l'inspiration qu'ils ne cherchaient pas est venue les chercher. A l'âge où le vulgaire des artistes reste en tutelle, ils commençaient à créer. Michel-Ange, à quinze ans, avait terminé son *jeune Faune*. A quinze ans, Canova achevait son premier morceau de sculpture. Né pauvre, il eut à lutter contre tous les obstacles que l'indigence oppose au développement du talent. Des protecteurs généreux, entre autres sir William Hamilton, le soutinrent au commencement de sa carrière; mais un ami plus tendre,

Jean Falier, noble vénitien, lui fraya la route, lui prodigua ces encouragemens plus utiles que des secours, lui montra la gloire en perspective, et le consola dans ses revers. Lorsque Canova eut atteint ce but de tous ses efforts, il plaça dans la chapelle des Saints-Apôtres à Rome, une tablette monumentale et votive, consacrée à perpétuer le souvenir de sa reconnaissance et des bienfaits de Falier envers le jeune artiste sans fortune.

JOH. FALIERO. PAT. VEN. ANT. CANOVA.
QVOD. EIVS. MAXIME. CONSILIO. ET.
OPERA. STATVARIAM. EXCOLVIT.
PIETATIS. ET. BENEFICIORVM. MEMOR.

Je ne connais rien de plus touchant dans l'histoire des arts.

L'essor de Canova ne s'arrêta plus. Il vit le monde civilisé tourner vers lui des regards admirateurs, et chacun de ses ouvrages faire événement, au milieu des bouleversemens des royaumes et des querelles sanglantes de la politique. Les souverains se disputèrent l'honneur de lui devoir l'immortalité. Nouveau Lysippe, il trouva son Alexandre; il fit la statue colossale de Napoléon. Ses derniers jours s'écoulèrent dans la paix, la gloire et l'aisance; les honneurs pleuvaient, pour ainsi dire, sur sa tête; et les peuples aux plaisirs desquels il avait contribué, rivalisaient de reconnaissance et d'enthousiasme. Plus heureux que les conquérans, triomphateur pacifique, il n'entendait aucun cri de détresse se mêler à ces exclamations générales; et sa renommée n'avait pas coûté une larme à ses semblables.

Au milieu de cette splendeur, Canova restait modeste et simple jusqu'à la naïveté. Créé membre de la Légion-d'Honneur par Napoléon; marquis d'Ischia par le pape;

il ne signa jamais ses lettres que de son nom, *Antonio Canova*. Le misérable orgueil des parvenus était au-dessous de lui, et son bon sens l'avertissait que le plus glorieux de tous ses titres était celui-ci : *Canova*. Désintéressé, libéral, magnifique même, il ne fut ni prodigue ni ami du luxe. Ses profusions étaient des actions généreuses. On le vit ouvrir un concours à ses frais et inviter tous les jeunes sculpteurs italiens à choisir dans l'histoire de leur pays le sujet qui conviendrait à leur talent. C'est cette collection magnifique, dédiée au génie de la patrie, qui est exposée aujourd'hui dans le Capitole à l'admiration du monde. Quelle donation de prince fut jamais plus digne d'éloge! quelle libéralité fut plus noble et plus généreuse! Le marquisat d'Ischia, situé entre Castro et Canino, produit un revenu annuel de treize cents couronnes. A peine Canova l'eut-il reçu du pontife, il fit don de ce revenu à l'académie de Saint-Luc, et le consacra à l'éducation et à l'encouragement des jeunes artistes. Cette action fut regardée à Rome comme simple et naturelle. Faire de son talent un instrument de cupidité, dégrader son art en le considérant comme un moyen de lucre sordide, accumuler, thésauriser, sacrifier à l'avide soif des richesses l'indépendante dignité de l'artiste; voilà ce que les Romains ignorent : le génie et la spéculation mercantile leur semblent inconciliables.

Sa vie était frugale; sa dévotion dénuée d'hypocrisie; sa philosophie d'affectation; sa politesse naturelle. Adoré dans l'intimité, idole des cercles qu'il fréquentait, je n'ai jamais entendu prononcer une seule parole à son désavantage. L'envie se taisait devant ce vieillard vertueux et bienveillant. Un hommage volontaire, général, rendait justice à cette vie si pure et si belle. Ici les rois

meurent sans que personne songe à eux. La mort de Canova fut un jour de calamité publique. L'ancienne reine du monde venait de perdre sa dernière gloire.

Comme sculpteur, on ne peut l'apprécier si l'on ne se souvient de sa position entre deux âges différens, dans une époque de transition. Il s'agissait de détrôner Bernini, d'accomplir une révolution totale. Avant lui, le caprice régnait dans la sculpture; une fausse théorie avait produit une pratique plus fausse encore. L'impertinence du mauvais goût avait banni des ateliers l'étude de l'antique; plus on prouvait d'extravagances, plus on montrait de génie. Canova parut et renversa ce déplorable système. Une école ennemie de toute vérité, de toute grâce, se trouva détrônée tout-à-coup. Cependant la nature du génie de Canova, peu virile, peu énergique, étrangère aux émotions de la terreur, manquait de quelques-unes de ces qualités fortes qui assignent à l'artiste le premier rang parmi ses rivaux de tous les tems. On peut lui appliquer ces paroles de Quintilien sur Polyclète : « La grâce et le fini sont ses mérites, et bien que la voix publique lui décerne la palme, il est des critiques sévères qui l'accusent de manquer de force. En effet, s'il a donné à la beauté de l'homme un charme presque divin, il a peut-être éteint cette expression de majesté solennelle, dont la divinité s'environne (1). » Doué d'un talent voluptueux et féminin, les passions convulsives, l'agonie du désespoir, les visions de terreur, la sublimité de la pensée ne lui appartenaient pas. Mais son domaine magique et vaste renfermait les passions tendres et voluptueuses, les vagues

(1) Liv. XII, chap. 10.

désirs, les nuances délicates, les rêveries de beauté surhumaine, les formes pleines de grâce, de prestige et de jeunesse, les créations idéales et pures. Le génie de Michel-Ange s'était emparé de l'Enfer ; il a laissé l'Eden à Canova.

Son buste, placé dans la galerie du Vatican, lui ressemble et donne une idée assez juste du charme de ses traits. Ce sont bien là ces yeux levés vers le ciel, ce regard calme et exalté ; cette bienveillance répandue sur toute sa physionomie ; ce sentiment exquis du beau ; enfin, ce mélange de volupté, d'inspiration et de philosophie, qui le caractérisaient vivant, et qui lui survivent dans ses immortels ouvrages. Le beau portrait de Paësiello, par Mme Lebrun, peut donner quelque idée de l'expression ravissante de sa physionomie.

(*New Monthly Magazine.*)

Mélanges.

VISITE AU GÉNÉRAL JACKSON,

AUJOURD'HUI PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS.

Pendant mon voyage aux États-Unis, en 1823, j'avais entendu partout faire l'éloge de l'hospitalité du général Jackson. Le désir de voir ce capitaine célèbre me décida à en faire l'épreuve, et à visiter son *ermitage*, situé dans le voisinage de Nashville. C'était au mois d'avril. Le général H..., son ancien aide-de-camp, qui commande aujourd'hui les milices du Tennessée, voulut bien me servir d'introducteur. Nous arrivâmes le samedi, au moment où le général et sa famille montaient en voiture pour se rendre à un temple d'anabaptistes, construit à ses frais, à un mille de distance. Nous l'y suivîmes. Son recueillement, qui n'avait rien d'étudié, démentit à mes yeux tous les bruits que la calomnie avait semés sur ses principes religieux, et qu'elle a renouvelés lors de sa candidature à la présidence : sa piété me fit bien augurer de ses vertus privées et publiques. Au reste, ces vertus sont garanties par l'affection de ses serviteurs, de ses voisins, de ses nombreux amis, et par la confiance universelle dont il est entouré.

En rentrant à l'issue de l'office, nous trouvâmes le dîner servi; un coup d'œil jeté sur la table suffit pour m'assurer qu'il en faisait parfaitement les honneurs. Tout y respirait l'abondance et rien n'y sentait le désordre.

Elle était chargée de mets simples et substantiels, tels que du bœuf, du mouton, du gibier, de la volaille; mais point de fruits, de vins, de liqueurs; et, pour tout dessert, des *puddings*. Le dîner fut servi à trois heures. Nous étions trente, y compris dix dames, presque tous voyageurs attirés par la curiosité de voir le *lion de l'Amérique du Nord*. Le général tient table ouverte; rarement il a moins de vingt couverts, mais ce luxe est compensé par l'économie la plus rigide dans la tenue de la maison et par une surveillance continuelle. Chaque jour M. Jackson passe plusieurs heures à inspecter ses terres et les travaux de ses esclaves ou de ses ouvriers.

Sa ferme (aux États-Unis on désigne de ce nom tous les domaines) a une contenance de douze cents acres d'excellente qualité. Je n'ai vu de ma vie de site plus enchanteur. La contrée offre un enchaînement de paysages pittoresques; une variété admirable de plaines, de vallées, de collines boisées d'où s'échappent de nombreux cours d'eau qui serpentent et se divisent sur d'immenses tapis de verdure et de fleurs. Je me croyais transporté dans l'Arcadie, ou plutôt dans les régions magiques créées par les pinceaux du poète Sydney. Au mois d'avril, la saison est aussi avancée dans ce pays qu'elle l'est en Angleterre à la fin de mai; et le printems s'y montre dans toute la beauté que lui attribuent les poètes et les amans.

Lors de ma visite, le général possédait quatre-vingts nègres des deux sexes. Je n'en vis jamais de mieux vêtus et dont la condition parût plus heureuse. Il les traite avec douceur et fermeté. Sa réputation d'humanité attire vers son habitation tous les esclaves du pays, autorisés par les propriétaires à se vendre à un nouveau maître. J'en vis venir cinq ou six, en un jour, qui suppliaient

Massa Jackson de les acheter. Il est pour la contrée un modèle de charité et de bienfaisance. Sait-il qu'un étranger est tombé malade dans le canton? il s'informe à l'instant de son état et de ses ressources. Souvent il en a fait transporter chez lui, leur a prodigué les soins les plus touchans, et, après leur guérison, les a aidés de sa bourse.

Sa maison est vaste, mais d'une architecture très-simple. L'ameublement en est élégant; il ne paraîtrait que décent en Angleterre. Quant aux terrains qui joignent l'habitation, je n'en connais pas qui doivent moins à l'art et plus à la nature. Un bosquet d'acacias en face de la maison; à côté, un vaste potager : voilà tout son parc. Le jardin est un *fac simile* du génie du propriétaire. Les plantes utiles y abondent, admirablement cultivées, tandis que les fleurs y languissent dans l'abandon.

Doué d'un esprit juste et d'une grande puissance de volonté, le général Jackson est versé dans toutes les sciences, et en parle avec agrément et facilité. Ses manières ont à la fois de la grâce et de la noblesse; je ne connais pas d'Américain qui mérite mieux que lui le titre de gentleman accompli.

Placé aujourd'hui à la tête du pouvoir exécutif des États-Unis, quelle direction lui imprimera-t-il? je l'ignore. Pour m'en tenir à des conjectures, je crois qu'il apportera dans les dépenses publiques une économie peut-être excessive; qu'il sera pacifique au dehors, et, à l'intérieur, peu disposé à tracasser ses adversaires politiques. Il ne prodiguera pas ses documens officiels, et ses messages donneront moins à lire qu'à penser. Il comprimera les progrès d'un luxe qui, livré à lui-même, sapperait la fortune, le crédit, et surtout la constitution de l'Union. Le gouvernement américain, qui d'ailleurs rétribue trop mesquinement ses agens diplomatiques, s'est engagé de-

puis quelque tems dans la voie toujours funeste des prodigalités. Il est essentiel qu'il opère dans son budget de nombreuses et fortes réductions pour subvenir à l'accroissement de services que nécessitent les progrès de sa population et l'extension de son territoire. Le général Jackson paraît appelé dans sa patrie au rôle de réformateur des abus : ce n'est pas celui que présageait son invasion des Florides ; mais, si l'un est moins brillant que l'autre, il exige peut-être plus de courage, et promet une gloire plus solide.

(*Extractor.*)

VICISSITUDES DE LA VIE D'UNE GRANDE DAME.

« Je ne puis, dit le prince de ***, qui déjeunait dernièrement avec moi et quelques autres de ses amis, m'empêcher d'admirer la facilité avec laquelle les femmes entrent de suite dans l'esprit des rôles qu'elles sont appelées à jouer dans la vie. »

Cette observation lui était suggérée par la convenance et la grâce avec laquelle la duchesse de Saint-Alban (1) avait fait les honneurs de la fête champêtre qu'elle ve-

(1) La duchesse de Saint-Alban est une ancienne actrice fort aimée du public. Elle avait inspiré une passion très-vive à un riche banquier qui la retira du théâtre, l'épousa ensuite et lui laissa sa fortune en mourant. Depuis, cette grande fortune, qui s'élève, dit-on, à onze ou douze cent mille francs de rente, l'a fait épouser par le duc de Saint-Alban, qui est beaucoup plus jeune qu'elle. Plusieurs journaux anglais sont dans l'habitude de s'égayer sur l'empressement qu'elle témoigne à s'introduire dans tous les salons aristocratiques dont le rang de son nouvel époux lui a ouvert la porte.

nait de donner à Holly Lodge. Elle présidait évidemment à tous les détails de cette fête, et cependant, dans le cours de sa durée, elle était présente partout, et ne paraissait avoir d'autre sollicitude que d'en faire les honneurs et que d'accueillir chaque nouvel arrivant avec un salut gracieux et cordial.

« On dirait, reprit le prince, qu'il est aussi facile aux femmes de prendre le ton et les habitudes du grand monde, que de substituer à une robe de toile une robe de cachemire ou de dentelle. Elles ont l'art de tirer le meilleur parti possible de tous leurs avantages naturels. C'est ce qu'on put voir surtout dans la noblesse improvisée de Napoléon. Je crois qu'on ne cite guère que la maréchale Lefèvre qui ne pût jamais se mettre au pas, et qui déconcertât, par ses plaisantes incartades, les solennités de la cour impériale. Il n'en était pas de même des hommes, à l'exception de ceux qui avaient fait leur fortune dans l'armée; car, comme disait le prince de Ligne, des manières bourgeoises peuvent s'épurer dans un quartier-général, mais jamais dans une cour.

— Cette heureuse disposition des femmes, répliquai-je, tient à cette élasticité de caractère, à cette délicatesse d'organisation qui leur sont propres. Il faut observer aussi que leur vie est en général soumise à de plus fortes vicissitudes que la nôtre. L'amour, le plus grand des magiciens, les fait souvent sortir d'une condition obscure pour les élever aux plus hautes sommités sociales. C'est ainsi que Catherine Ire, d'abord servante d'auberge, monta sur le trône de toutes les Russies, et devint l'amie, la femme, le conseil, et, en quelque sorte, le bouclier de Pierre-le-Grand, dont elle contribua à augmenter la gloire. Mais une fortune plus analogue à la destinée de la noble hôtesse d'Holly Lodge, c'est celle de ma belle

et célèbre amie la comtesse Potocka, qui, née dans les dernières classes, est parvenue au plus haut rang; on pourrait même dire au pouvoir souverain, car ses immenses domaines comprenaient trente villes, trois cents villages et une population de trois ou quatre cent mille habitans, dans la riche province de l'Ukraine. Si Walter Scott se fût fait l'historien de cette vie si singulière, elle eût, sans contredit, paru l'un des épisodes les plus curieux de l'époque extraordinaire où ma belle amie a *fleuri*. Pardonnez-moi en sa faveur cette expression un peu surannée, car c'est celle qui lui convient le mieux.

— Vous excitez vivement ma curiosité, dit lord R..., et j'espère bien que vous ne nous quitterez pas sans la satisfaire.

— Très-volontiers, et je le ferai avec d'autant plus de plaisir que cette histoire me rappelle des noms et des personnes dont le souvenir m'est cher, et l'une des époques les plus agréables de ma vie. Mon intention cependant n'est pas de me mettre en scène, et je me contenterai d'être l'historien des autres.

» Dans une rue retirée du Fanar, quartier de Constantinople exclusivement habité par les Grecs, vivait un boucher nommé Cantacuzène, qui avait la prétention de descendre des empereurs du même nom, et qui, dit-on, établissait son illustre origine par des preuves qui ne valaient pas moins que celles sur lesquelles se fondent la plupart des prétentions généalogiques de nos familles aristocratiques. Malgré son activité et son économie, il avait beaucoup de peine à pourvoir à ses besoins et à ceux de sa femme et d'une fille unique nommée *Sophia* ou Sophie, dont la beauté extraordinaire faisait l'admiration de tout le voisinage.

» Le sort fit éprouver des pertes à ce pauvre homme, et il se trouva réduit à un état tout-à-fait voisin de la misère. Sa femme parla de sa détresse à un Grec de ses parens, drogman de l'ambassade française, qui, à son tour, en entretint un gentilhomme français, alors à Constantinople, et qu'on nommait le marquis de V. L'officieux drogman parvint à l'attendrir en faveur de la jeune Fanariote, en lui vantant ses charmes et en lui disant que la pauvreté de son père la condamnait, selon toute apparence, à passer ses jours dans la captivité d'un harem.

» M. de V. se fit conduire chez le père de Sophie; il fut frappé de sa beauté et de son esprit, et proposa à ses parens de la prendre chez lui. La misère à laquelle ces pauvres gens étaient réduits les excuse un peu d'avoir accepté une offre aussi singulière; ils consentirent à lui livrer leur fille pour quinze cents piastres, et Sophie, qui avait alors quatorze à quinze ans, trouva un protecteur généreux dans le marquis. Il lui fit donner toute sorte de maîtres d'agrément; ses avantages acquis, joints à tous ses dons naturels, en firent bientôt un être plein de charmes, de séductions et de danger.

» Quelques mois après, M. de V. quitta Constantinople, et repartit pour la France avec son trésor oriental. Pour diminuer, autant que possible, les fatigues d'un long voyage, il marchait à petites journées, et s'arrêtait toutes les nuits. Après avoir franchi les frontières de la Turquie d'Europe, il arriva, suivi de sa belle compagne, à Kaminieck, forteresse russe située en Podolie. M. de V. s'y arrêta dans l'intention d'y passer quelques jours pour y prendre un peu de repos. Le comte de Witt, Hollandais au service de Russie, et des-

cendant du grand pensionnaire du même nom, était alors gouverneur de cette place; il accueillit M. de V. avec toute sorte d'égards, mais il ne put voir la jeune Fanariote sans en devenir passionnément amoureux. Il apprit bientôt la situation équivoque dans laquelle se trouvait Sophie, et il profita d'une entrevue qu'il eut avec elle pour lui proposer de l'en faire sortir en l'épousant. Le comte était un fort bel homme, d'une trentaine d'années; il avait le grade de lieutenant-général, et possédait toute la faveur de Catherine II. Sophie comprit facilement qu'il valait mieux devenir sa femme que de rester la maîtresse de M. de V., et elle accueillit avec empressement les offres du comte.

» Il était facile de prévoir que le marquis de V. ne se dessaisirait pas volontairement d'une personne dont il avait acheté la possession quinze cents piastres, et qu'il estimait encore à un bien plus haut prix. Le général de Witt résolut en conséquence de recourir à un stratagême; et un jour que le marquis était allé se promener à cheval hors des remparts, les ponts-levis furent levés, et les deux amans se rendirent à l'église, où ils furent unis par un pope russe. Quand M. de V. reparut aux portes de la ville, et demanda à y entrer, un messager vint lui rendre compte de tout ce qui s'était passé pendant son absence, et, pour compléter le dénouement de la comédie, lui montra le contrat de mariage dressé en bonne forme.

» Afin d'éviter à Sophie les reproches que n'eût pas manqué de lui faire son amant, les gens et les bagages de M. de V. lui furent envoyés *extrà muros*. Le pauvre marquis sentit qu'il ne ferait que se rendre ridicule en faisant des plaintes ou des menaces, et que la cour de France ne prendrait pas les armes pour venger son in-

jure; et, conformément au sage avis d'un poète de sa nation,

> Le bruit est pour le fat, la plainte pour le sot,
> L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot,

il continua sa route, bien convaincu sans doute des inconvéniens qu'il y a à payer si cher des marchandises d'une garde si difficile.

» Deux ans après cet étrange mariage, le comte de Witt obtint un congé, et il en profita pour visiter avec sa femme les diverses cours de l'Europe. La beauté de Sophie, à laquelle une certaine langueur orientale donnait encore plus de grâce, excitait l'admiration de tous ceux qui la voyaient. Je ne sais quelle difficulté d'étiquette l'empêcha d'être reçue à la cour de Versailles; mais la reine la vit plusieurs fois dans une maison tierce. A cette époque M[me] de Witt parlait fort imparfaitement la langue française. Comme on lui faisait sans cesse des complimens sur ses *beaux yeux*, elle croyait que ces deux mots n'en faisaient qu'un, et voulaient simplement dire *yeux*. Un jour que la reine lui demandait comment elle se portait, elle répondit : « *J'ai mal à mes beaux* » *yeux*. »

» Ce fut à Tulczin que je la vis pour la première fois. Quoiqu'elle eût, à cette époque, plus de quarante ans, ses charmes conservaient encore tout leur lustre; et elle éclipsait les jeunes beautés de la cour, au milieu desquelles elle ressemblait à Calypso entourée de ses nymphes.

» J'arrive maintenant à la troisième époque de l'existence de Sophie, époque parfaitement en harmonie avec les deux autres. Le comte Félix Potocki, grand-général

et grand-maître de l'artillerie de la république de Pologne, en revenant à Varsovie, à la suite d'un voyage qu'il avait fait dans l'Europe occidentale, rencontra M. et Mme de Witt, à Hambourg : Sophie produisit sur lui son influence accoutumée, et, en la voyant la première fois, il en devint éperdument épris.

» Rien, comme vous savez, n'est plus facile que d'obtenir un divorce en Pologne. Le clergé catholique polonais, qui apparemment trouve le moyen de s'accommoder avec le ciel, ne manque jamais de découvrir des nullités canoniques dans tous les mariages qu'on veut faire rompre. Un des amis que j'avais dans ce pays-là n'avait pas moins de quatre femmes, toutes les quatre vivantes et qui portaient son nom. Dans un bal que le comte Plater donna à Napoléon, en 1812, après le passage du Niémen, il était fort surpris de voir réunies, dans le même salon, des femmes qui, à différentes époques, avaient eu le même mari, et qui ne paraissaient éprouver l'une pour l'autre aucun sentiment de jalousie ou de dépit.

» Le comte Potocki, après s'être assuré de l'agrément de Sophie, résolut de profiter de la facilité du clergé de son pays, et, en conséquence, il se rendit un matin chez M. de Witt. « Général, lui dit-il, j'aime votre femme,
» et je ne puis vivre sans elle. Je sais que je ne lui suis
» pas indifférent, et il dépend de moi de l'enlever; mais
» je veux vous devoir mon bonheur. Voici deux papiers :
» l'un est un acte de divorce auquel il ne manque que
» votre signature, car vous voyez que la comtesse y a
» déjà mis la sienne; l'autre est une traite de deux mil-
» lions de florins sur mon banquier dans cette ville. Nous
» pouvons arranger cette affaire à l'amiable ou autre-
» ment, précisément comme cela vous conviendra. »

M. de Witt se rappela sans doute son aventure à Kaminieck ; il se résigna, comme le marquis de V., et signa l'acte de divorce. Le même jour, Sophie devint comtesse Potocka, et elle rehaussa, par l'éclat d'une des plus grandes fortunes de l'Europe et du plus haut rang, celui d'une beauté véritablement incomparable et l'attrait d'un esprit plein d'agrément et de vivacité.

» Elle se flatta un instant de l'espoir d'une fortune encore plus brillante. Lorsqu'en 1791, la plupart des grands de la Pologne s'entendirent pour sacrifier une partie de leurs priviléges au repos de leur patrie, de mauvais citoyens protestèrent contre cette résolution généreuse, et prirent les armes à Turgowitz afin d'en empêcher l'exécution, de concert avec les Russes. Catherine, pour donner plus d'influence à cette fédération, voulut que le grand nom de Potocki y figurât. Cette femme artificieuse fit à la lettre briller la couronne aux yeux du comte Félix pour le décider à en devenir le chef. Un jour qu'il était dans son cabinet, elle prit son propre diadême qu'elle venait de déposer en sortant de je ne sais quelle solennité, et, le plaçant sur sa tête, elle lui dit en souriant : « Cela vous irait bien. » Mais c'était un vain leurre; l'impératrice songeait à accroître son empire aux dépens de la Pologne, et non pas à y élever un trône pour Potocki. La Russie, l'Autriche, la Prusse, se partagèrent jusqu'au dernier lambeau de cette antique monarchie; et la belle comtesse Potocka dut se résigner à n'être qu'une grande dame, et à n'avoir, comme auparavant, d'autre empire que celui de ses charmes. »

(*Court Journal.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Le baya ou gros bec indien. — « Ce petit oiseau fort remarquable, dit un voyageur, appelé *baya* en hindoustani, *berbera* en sanscrit, *babué* en bengali, *cibu* en persan, et *teneouit* en arabe, à cause de la manière dont il suspend son nid, est un peu plus grand qu'un moineau; il a un plumage d'un jaune foncé; sa tête et ses pieds sont du même ton, mais sa poitrine est d'une nuance plus tendre; son bec, qui a une forme conique, paraît très-fort proportionnellement à la dimension de ses autres membres. Le baya, très-commun dans l'Inde, est presque aussi intelligent qu'un chien domestique; il est fidèle, docile, se plaît dans la société des hommes, et se tient avec plaisir, quand il est privé, sur la main de son maître.

» Dans l'état de nature, il construit en général son nid sur les arbres les plus élevés qu'il rencontre, et de préférence sur les palmiers et les figuiers indiens, surtout quand ces arbres sont placés près d'un puits ou d'un ruisseau. Ce nid est fait de brins d'herbes dont le baya compose un tissu; il lui donne la forme d'une grande bouteille, et le suspend aux branches, de manière à ce que le vent l'agite et le berce; l'entrée en est placée en bas afin que les oiseaux de proie ne puissent pas s'y introduire. Il est ordinairement divisé en deux ou trois

chambres. La gracieuse imagination des Hindous a supposé que les vers luisans qu'on y trouve servent à en éclairer l'intérieur; mais des observateurs d'un tour d'esprit moins poétique, pensent que le baya n'y dépose ces insectes que pour s'en nourrir. Pour moi, je l'avoue, il me serait plus agréable d'admettre la première de ces suppositions. Ce serait en effet un spectacle intéressant que de voir cet oiseau industrieux imiter les habitans des rives de l'Orénoque, qui recueillent dans des calebasses les vers phosphorescens dont leurs champs sont couverts pour éclairer l'intérieur de leurs cabanes. Beaucoup d'exemples font voir à quel point l'instinct de certains oiseaux est ingénieux, et même combien il est flexible et s'adapte facilement aux circonstances. C'est ainsi qu'après l'introduction des fabriques de coton, dans l'ouest de l'Écosse, on s'aperçut que les oiseaux avaient remplacé par des couches de coton les plumes dont ils tapissaient antérieurement leurs nids. C'était, dans leur économie domestique, une véritable amélioration dont ils s'étaient empressés de saisir l'opportunité. Je conviendrai, cependant, que ce fait ne suffit pas pour admettre l'hypothèse des observateurs hindous. Une chose qui n'est pas douteuse, c'est que le baya apprend sans peine à rapporter des morceaux de papier ou tout autre petit objet que son maître lui indique. Il m'est également arrivé plusieurs fois de le voir, au signal qu'on lui donnait, s'élancer dans un puits, pour en rapporter un anneau qu'on y avait jeté. Un brahme m'assura que, lorsqu'on lui a indiqué une maison deux ou trois fois, on peut le charger d'y porter une lettre. Il est inutile de dire que je ne prends pas ce fait sous ma responsabilité, mais en voici dont j'ai été témoin et dont, par conséquent, je puis garantir la parfaite exactitude : les vierges

hindoues, à Bénarès et dans quelques autres villes de la Péninsule, sont dans l'usage de placer comme ornement, entre leurs sourcils, de petites feuilles d'or appelées ticas; quand elles passent dans les rues, il n'est pas rare de voir des jeunes gens faire enlever ces petits ornemens par des bayas apprivoisés. L'oiseau revient ensuite près de son maître, l'aile frémissante et d'un air de triomphe, en lui présentant, dans son bec, ces ticas ravies souvent au front d'une beauté chérie par le jeune Hindou et dont il désire arrêter l'attention.

» Le baya fait sa nourriture ordinaire d'insectes; mais, quand il est privé, on peut le nourrir aussi avec des légumes attendris dans l'eau; sa chair, très-savoureuse, est d'une digestion facile; elle est recommandée par la médecine hindoue comme un dissolvant de la pierre. Sa femelle pond de beaux œufs qui ressemblent à de grosses perles. Quand on les fait cuire, ils deviennent transparens, et la saveur en est délicieuse. Lorsqu'un certain nombre de bayas se trouvent réunis sur un arbre, ils font entendre des sons qui ressemblent plutôt à un bourdonnement qu'à un chant; leur manque de talent, comme chanteurs, est compensé par leur intelligence et leur sagacité très-supérieures à celles de tous les autres habitans de l'air. »

Influence de la lumière sur les mouvemens des infusoires. —Plusieurs animaux, dit M. Grant, qui n'offrent pas d'organe distinct de la vision, paraissent néanmoins être sensibles à l'impression de la lumière, et même quelques-uns, chez lesquels on ne trouve pas de traces de système nerveux, reçoivent indubitablement l'influence de ce puissant agent. J'ai vu des actinies placées

vivantes dans des bassins remplis d'eau de mer, se diriger lentement le long des parois de ces vases jusqu'à ce qu'elles eussent atteint le point le plus ombragé où elles s'arrêtaient; et l'on peut dire qu'en général elles semblent fuir la lumière dans leur élément naturel. J'ai souvent répété les observations de Trembley sur le soin avec lequel les hydres recherchent la lumière. Si on les place dans un vase en verre avec un peu d'eau pure, elles se transportent promptement du côté du vase qui est éclairé, et s'y réunissent toutes. Lorsqu'elles sont libres, elles ne montrent pas moins d'avidité pour la lumière et s'approchent de la surface de l'eau où on les trouve ordinairement adhérentes aux plantes qui flottent sur la mer. Si nous suivons aussi les mouvemens des méduses lorsqu'elles sont dans la mer, nous remarquons que généralement elles changent leur direction à mesure qu'elles approchent de la surface, et redescendent assez profondément avant qu'aucune partie de leur corps ait été en contact avec l'air. Voyant cet effet se reproduire alors même que l'eau était tranquille, j'ai cru pouvoir l'attribuer à ce que la texture transparente et délicate de l'animalcule devient sensible à l'éclat de la lumière solaire quand il approche de la surface de l'eau. J'ai fait encore la même remarque sur les œufs des zoophytes que l'on trouve presque toujours dans les parties ombragées des lieux qu'ils habitent. D'après la texture molle et gélatineuse de ces êtres, il semble naturel d'admettre qu'un agent qui darde sur eux avec tant de vitesse et en aussi grande quantité que le fait la lumière solaire, et qui pénètre toute leur substance, les affecte d'une manière quelconque, et peut-être par l'impression du toucher. L'examen des localités et des positions particulières que prennent ordinairement les dernières espèces des ani-

maux à formes fixes, dans des circonstances où la température et la pression ne varient pas, porte aussi à penser que leur distribution physique est principalement déterminée par l'intensité de la lumière.

Si l'influence de la lumière sur les mouvemens des infusoires a été inaperçue jusqu'ici, il faut l'attribuer à leur extrême petitesse, à leur texture transparente et incolore, et surtout à la manière dont on les examine généralement à l'aide de microscopes dans des vases de verre. Les mouvemens sont très-faciles à observer chez ceux qui, ayant quelque degré d'opacité et une couleur assez vive, sont assez gros pour être visibles à l'œil nu comme le *furcocerca viridis* de Hamark qui a une couleur brillante d'un vert de gazon. Cet animalcule se trouve en été dans les eaux douces stagnantes qu'il recouvre en partie sous la forme d'une légère membrane verdâtre. Müller l'a trouvé dans les eaux stagnantes du Danemarck, et on le rencontre aussi dans les étangs des environs de Londres. Müller a observé que quand ces animalcules sont placés dans un vase rempli d'eau, ils se dirigent vers le bord où ils ne tardent pas à se trouver à sec par l'évaporation, et se présentent encore sous la forme d'une légère membrane verte. Au mois d'août dernier, je remarquai sur le bord sud d'un petit étang, près de Londres, une pellicule verte qui offrait une surface de plus de vingt pieds carrés; comme, à l'œil nu, je crus reconnaître qu'elle n'était pas le résultat de la réunion de petits végétaux, j'en observai une partie avec un microscope de poche, et je vis toute cette substance verte se séparer en différens petits animalcules vivans avec une queue conique et bifurquée à l'extrémité et correspondant exactement avec les figures

et la description du *cercaria viridis* de Müller et de Bruguière.

Je mis alors une petite quantité de l'eau qui contenait ces animalcules dans un vase de cristal peu profond et près d'une fenêtre, afin de pouvoir observer avec soin leurs mouvemens et leurs formes avec le microscope. J'eus bientôt constaté leur texture granuleuse ou vésiculeuse; mais ils ne me présentèrent aucune des taches que Müller a prises à tort pour des yeux dans quelques autres espèces du même genre. Au bout de deux heures, je vis que ces animalcules verts s'étaient tous accumulés à la surface de l'eau d'un côté du vase, et se trouvaient presque à sec par l'évaporation du liquide. Pendant que la position inclinée du vase avait pu les porter à s'accumuler ainsi vers ce bord qui était tourné du côté de la fenêtre, je mis lentement cette partie du côté opposé, et après avoir remplacé l'eau qui s'était évaporée, j'agitai légèrement le liquide avec les animalcules qui étaient presque morts. Au bout de quelques heures, je les trouvai encore réunis vers le côté du vase qui correspondait à la fenêtre; pensant alors que, comme les hydres, ils pouvaient être attirés vers ce côté par l'influence de la lumière, je voulus m'en assurer, et je changeai de nouveau la position du vase, afin de faire tomber la lumière dans une direction différente : une heure après, ils étaient déjà tous réunis sur le bord le plus éclairé. Dans vingt essais que je fis ensuite, et dans lesquels le vase fut placé à différentes distances de la croisée, et dans diverses directions, j'obtins invariablement le même résultat. En tournant lentement, vers la fenêtre, le côté du vase le moins éclairé, je pus distinguer avec une loupe les animalcules qui s'avançaient vers la lumière, en suivant une

ligne droite, après s'être détachés du côté où ils s'étaient d'abord accumulés. Lorsqu'ils nagent dispersés dans l'eau, on dirait qu'ils ont disparu, parce qu'ainsi dispersés ils sont presque invisibles à l'œil nu : ils n'offrent une nuance verte intense que quand ils sont réunis en grand nombre.

On a beaucoup ri, dans ces derniers tems, des yeux que quelques naturalistes avaient voulu donner à ces petits êtres, comme si les yeux pouvaient exister sans nerfs optiques, et ces derniers sans un centre nerveux que l'observation microscopique démontre ne pas exister chez eux. Il est probable que les mouvemens des infusoires sont purement automatiques. Hamark suppose qu'ils sont le résultat de l'action des divers fluides impondérables qui pénètrent tous les corps.

L'appareil de la vue n'appartient qu'aux animaux qui en ont besoin pour modifier la lumière de manière à produire les images des objets éloignés, afin de pouvoir éviter les attaques de leurs ennemis, choisir leur nourriture et pourvoir à la propagation de leur race. On n'en rencontre même pas de rudiment chez les infusoires, les zoophytes et les rayonnés. Il est néanmoins intéressant de voir qu'un agent, aussi généralement répandu dans la nature que la lumière, ait une influence évidente et puissante sur les mouvemens du *furcocercæ viridis*, l'être qui présente presque les formes les plus simples de l'organisation animale.

Tremblement de terre à Lima en 1828. Le 30 mars, le *Volage*, bâtiment de la marine anglaise, se trouvait à l'ancre dans la baie de Callao; le ciel était d'une pureté remarquable, lorsqu'à sept heures et demie environ, un léger nuage passa au-dessus de la rade, et l'on entendit

ce bruit qui accompagne les tremblemens de terre dans cette contrée, et qui ressemble au roulement d'un tonnerre lointain. Le navire se balança violemment sur les ondes, et tout autour l'eau sifflait comme si on y eût plongé un fer chaud. D'immenses quantités de globules, provoquées sans doute par la présence d'un gaz, parurent tout-à-coup à la surface, et l'odeur qui s'en exhalait ressemblait aux émanations d'un marais bourbeux. Un cri de « regardez la ville » attira tout-à-coup mon attention vers Lima. Un nuage de poussière, provoqué par les oscillations continuelles du sol et la chute des maisons, l'enveloppait entièrement, et ne nous permettait pas de la voir; on n'apercevait au-dessus que la tour de la chapelle de la garnison, qui, après s'être quelque tems balancée dans l'air, tomba en débris de tous les côtés. Le grand rocher perpendiculaire situé à l'extrémité orientale de l'île de San-Lorenzo se fendit, et un fragment d'environ trente pieds d'épaisseur tomba dans la mer avec un bruit horrible. Les jetées du port furent crevassées; l'une des crevasses n'avait pas moins de dix-huit pouces de large. Beaucoup de personnes perdirent la vie, et l'on cita entre autres un prêtre qui fut tué dans une église par la chute d'une statue devant laquelle il s'était agenouillé. Mais ce simple exposé des faits ne peut donner aucune idée du spectacle épouvantable et sublime que j'eus devant les yeux pendant ces terribles momens.

Nous levâmes une des ancres pour examiner dans quel état elle se trouvait; le câble nous parut avoir beaucoup souffert dans une de ses parties. Lorsqu'on eut détaché la fange dont il était couvert, plusieurs de ses chaînons parurent avoir éprouvé une fusion partielle; ils étaient devenus raboteux, et s'étaient couverts de petits nœuds cylindriques que le simple frottement détachait et faisait

tomber. A notre retour à Porthmouth, ce câble fut mis hors de service, et l'on eût peut-être bien fait d'en envoyer les chaînons aux sociétés savantes. L'autre câble de notre navire n'avait éprouvé aucune altération, non plus que ceux des autres bâtimens qui se trouvaient dans la rade.

Il n'est plus douteux aujourd'hui que les phénomènes des tremblemens de terre sont déterminés par les mêmes causes que les explosions volcaniques, et que l'électricité y joue souvent un très-grand rôle. Il est probable que c'est à cette dernière cause qu'il faut attribuer les singuliers effets que nous venons de rapporter.

Sciences Médicales.

Hydrophobie causée par un bain froid local. — Le docteur Barth, médecin allemand, dans un ouvrage qu'il vient de publier sous le titre d'*Observations médicales*, parle d'un homme, âgé de quarante ans, qui éprouva tous les symptômes de l'hydrophobie, après avoir plongé ses pieds dans l'eau froide. La personne en question éprouvait habituellement, à cette partie du corps, des transpirations fort incommodes par leur abondance, et c'était pour en arrêter une qu'il avait pris ce bain local. Mais à peine ses pieds s'étaient-ils réfroidis qu'il éprouva des mouvemens spasmodiques dans tout le corps et une violente contraction du cou. Il rejeta avec violence une infusion de tilleul qu'on avait vainement essayé de lui faire prendre ; sa gorge s'était prodigieusement gonflée à l'extérieur ; il ne pouvait plus parler, et ne faisait entendre qu'un râlement convulsif. Ces phénomènes se reproduisaient chaque fois qu'on lui présentait un liquide. L'application de la moutarde sur la poitrine et aux pieds,

des lavemens anodins et des bains chauds, dans lesquels on avait jeté du sel et des cendres, provoquèrent une forte transpiration générale et rétablirent le malade. Cette observation tendrait à faire croire que l'hydrophobie peut être spontanée, et que ce n'est pas nécessairement un virus qui la communique. Elle vient à l'appui de l'opinion des médecins qui attribuent cette funeste maladie à une irritation très-intense du larynx.

Insensibilité pour la douleur. — Les adeptes de Mesmer font grand bruit de l'insensibilité pour la douleur qu'acquièrent certains individus dans l'état spasmodique qu'ils nomment sommeil magnétique. Quelques exemples, rapportés par le savant auteur du *Journal d'un Naturaliste*, prouvent que cette insensibilité peut exister aussi sous l'empire de certaines circonstances, dans le sommeil naturel. Nous citerons le plus remarquable de ces faits.

« Il y a quelques années, dit-il, un cultivateur fut surpris par une nuit obscure en revenant des champs. Ne pouvant plus trouver sa route, il s'assit sur la plateforme d'un four à chaux, et, comme il faisait très-froid, il plaça ses jambes engourdies près des pierres qui brûlaient. Il s'endormit dans cette situation, et le feu, redoublant d'intensité, eut bientôt atteint les pierres sur lesquelles un de ses pieds était placé ; mais son sommeil n'en fut pas troublé, et il continua à dormir paisiblement, quoique le feu eût consumé entièrement son pied et même sa jambe jusqu'au-dessus de la cheville. Ce fut dans cet état que les ouvriers du four à chaux le trouvèrent le lendemain matin à la même place, où il continuait à sommeiller profondément. Quand on le réveilla il n'éprouva aucune espèce de douleur, et, ignorant l'af-

freux accident qui lui était arrivé, il réclama un de ses souliers aux ouvriers qui l'entouraient, pour continuer son chemin. En se levant, encore à demi assoupi, il appuya sur le sol l'extrémité de la jambe qui avait été brûlée, mais elle se brisa en fragmens charbonnés; on le conduisit à l'hôpital où on lui prodigua tous les secours que réclamait un état aussi singulier. Il n'exprimait toujours aucun sentiment de douleur, et il est vraisemblable qu'il n'en éprouvait pas. Cependant l'incendie qui le consumait n'avait point arrêté ses ravages depuis qu'on l'avait retiré du feu, et au bout de quinze jours il avait cessé de vivre. Ce n'est pas sur de simples ouï-dire mais d'après mes propres observations que je rapporte ce fait qui s'est passé dans un four à chaux peu éloigné de la campagne que j'habite. On sait qu'en plongeant une blessure récente dans du gaz acide carbonique, on parvient à faire cesser la douleur qu'elle occasionne; j'ignore si c'est le gaz acide carbonique exhalé du four à chaux qui avait produit l'insensibilité si fatale à ce malheureux. Ce gaz, au moyen duquel les prêtres de l'antiquité déterminaient les convulsions des pythies, produit les effets les plus variés et même les plus contraires sur le système nerveux, car tantôt il cause des spasmes violens, et tantôt il paraît plonger les facultés cérébrales dans une atonie complète. »

Littérature.

Littérature arabe. — Les Arabes, sortis du désert pour propager leur nouvelle croyance, étendirent, en moins de deux siècles, la domination de leurs armes et de leur langue sur le tiers de la surface du monde alors

connu, depuis les Indes et la Tartarie, à l'orient, jusqu'aux bords de la Mer Atlantique à l'occident; empire plus vaste que celui des Romains, et qui ne l'était guère moins que ne le fut plus tard l'empire de Gengis, maître de la Chine et de toute la Haute-Asie. La facilité avec laquelle ce peuple sut acquérir tous les arts de la paix, n'est pas moins surprenante que la rapidité de ses conquêtes, qui semblent avoir été faites au pas de course de ses beaux chevaux. L'enthousiasme qui l'entraînait à la victoire hâtait aussi ses progrès dans la carrière des lettres et lui préparait un double triomphe. Toutefois, ce vaste édifice de puissance si rapidement construit n'avait aucun élément de stabilité, et fut redevable de sa durée, non à sa force, mais à la faiblesse de ses ennemis, et la littérature de cette nation singulière, dans son développement trop hâtif, porta des fruits qui n'eurent jamais la vigueur de la maturité. Tandis que la puissance des califes s'élevait sur les débris de l'empire romain, par une révolution simultanée, la littérature des Arabes éclipsait, de l'éclat de la brillante aurore, les lueurs languissantes que jetait à son couchant celle du monde chrétien. Heureusement pour l'humanité, les révolutions littéraires sont moins destructives que celles des empires. Le pouvoir de la science survit à la chute des pouvoirs politiques. La gloire de Rome antique se conserva dans sa langue, et, long-tems après la dissolution de l'empire, celle-ci témoignait encore de la grandeur du peuple qui l'avait répandue sur la moitié du monde. De même, la langue et la littérature des Arabes, ainsi que les études classiques de l'Orient, sont des monumens durables d'une domination qui n'a jamais été assise sur des bases solides, et dont l'existence n'est plus qu'un souvenir historique. A la vérité, dans ces deux exemples, la religion a con-

tribué à répandre l'usage des deux langues ; mais il faut reconnaître que la liturgie et le Coran ne les auraient pas fait vivre au-delà de l'enceinte des églises et des mosquées, si elles n'eussent pas eu en elles-mêmes une valeur indépendante. Toute langue vulgaire, par le seul fait de l'habitude, possède un avantage trop décisif pour se laisser déposséder par un langage qui n'aurait pas, sur elle, une incontestable supériorité. Mais ce n'est pas simplement la splendeur du nom des Arabes, ni l'innombrable légion de leurs écrivains, ni l'étendue du pays où leur langue fait le fond des études classiques, qui recommandent à notre attention l'étude de leur littérature; son caractère est si spécial, sa physionomie si fortement prononcée, son origine et ses révolutions si remarquables et si instructives, que, sans l'étude approfondie de toutes ces richesses, l'histoire du genre humain serait évidemment mutilée et incomplète.

L'époque la plus brillante de la civilisation arabe embrasse un tems où le reste du monde était plongé dans les ténèbres de l'ignorance : cette circonstance ne saurait échapper même aux plus inattentifs. La situation de ce peuple, pressé entre les Goths et les Celtibériens, n'est pas moins remarquable. Les Maures en Espagne transmirent le flambeau de la civilisation de l'antiquité aux tems modernes : cependant, l'influence qu'ils exercèrent sur l'Europe ne put se développer complètement, et le monde littéraire refuse encore d'en reconnaître tous les bienfaits. Cette ingratitude aussi bien que l'obscurité historique qui lui a donné naissance, s'expliquent l'une et l'autre par le caractère particulier de la littérature arabe, dont nous allons tracer un tableau abrégé, en essayant d'expliquer ce caractère même par l'histoire, et de

déterminer, par cette double considération, son influence sur l'Europe moderne.

Pendant que les Arabes, encore errans dans le désert, partageaient leur tems entre le soin de leurs troupeaux et de leur sûreté personnelle, l'attention qu'ils portaient à la pureté de leur langue préparait de loin leur future civilisation dont cette délicatesse instinctive était le présage. L'homme, à toutes les époques de l'état social, est porté, plus ou moins, à épurer son langage. Le Groënlandais lui-même rit de l'étranger qui prononce irrégulièrement ses durs polysyllabes, et nous trouvons fréquemment, comme chez les Indiens de l'Amérique du Nord, que l'abondance et le mécanisme du langage devancent, de très-loin, tout progrès social ou littéraire. Mais aucun peuple n'a peut-être porté, plus loin que les Arabes, cette susceptibilité native sur tout ce qui concernait leur langue.

L'histoire des premiers progrès de cette langue, comme de toutes les autres, se perd dans l'obscurité des tems anciens : cependant nous pouvons reconnaître quelques-unes des circonstances qui ont contribué à en augmenter la régularité et les richesses. Séparés du reste du monde, les habitans du désert conservèrent leur langue dans son originalité primitive, tandis que leur division en tribus donnait naissance à un grand nombre de dialectes divers, qui, venant à se réunir au sein de la Mecque, cette cité si commerçante et si populeuse, formèrent, par leur fusion, le riche idiome des Coréites. Comme l'idée d'un rang supérieur et d'une naissance illustre s'associe naturellement au bien dire, les Arabes, dans l'orgueil de leur noble origine, s'efforcèrent de justifier les brillantes traditions de leur généalogie par la correction du lan-

gage. Aussi, pendant que leur littérature se bornait encore à quelques chants d'un caractère passionné, mais monotone dans son expression, ils possédaient déjà, dans la richesse de leur langue, l'instrument et le gage des plus rapides progrès. Ce ne fut guère qu'à l'avènement de leur prophète qu'ils se familiarisèrent avec l'art d'écrire: encore les résultats que promettait cette secousse morale furent-ils ajournés par l'excès du fanatisme, et il fallut attendre que cette fièvre religieuse se fût calmée, pour que le mouvement imprimé aux idées produisît ses suites naturelles.

Le développement de la littérature arabe fut d'abord purement national. Aussitôt que le triomphe de l'islamisme fut complet, et que les califes commencèrent à se reposer de leurs conquêtes, le luxe, résultat nécessaire de la paix et d'une excessive opulence, s'introduisit dans les cours. Alors la Grèce vaincue imposa sa science à ses farouches vainqueurs; elle triompha, dans sa défaite, par la supériorité de ses lumières. Les palais des princes musulmans se remplirent de Grecs, de Juifs et de Syriens, qui se distinguaient plus ou moins par leur savoir. Le milieu du huitième siècle, illustré par la dynastie des Abassides, est l'âge d'or de la civilisation arabe. Trois de ces princes, Al-Mansor, Al-Raschid et Al-Mamon, ce dernier surtout, qu'on peut surnommer l'*Auguste* des Arabes, mirent en œuvre tous les moyens dont ils disposaient pour éclairer les peuples soumis à leur domination. Nous ne dirons rien du traité conclu par Al-Mamon, avec l'empereur Michel III, dans lequel, entre autres conditions imposées par le vainqueur, il demande des copies de tous les auteurs grecs; ni de ces cent chameaux que l'on vit entrer dans les murs de Bagdad, chargés de ce précieux bagage. Il nous suffit de rapporter

qu'au commencement du neuvième siècle, les Arabes étaient déjà familiers avec la philosophie, les mathématiques, la médecine et l'histoire naturelle des Grecs, et qu'ils possédaient des traductions d'Hippocrate, de Galien, de Théophraste, de Ptolémée, d'Euclide et d'Aristote.

Les nations, comme les individus, dans l'enfance de l'intelligence, montrent à la fois un ardent désir de connaître, et peu de sensibilité pour les plaisirs du goût. C'est ce qui explique, en partie, pourquoi la langue arabe n'a jamais prêté son riche vêtement et l'éclat de ses couleurs aux chefs-d'œuvre de la poésie et de l'éloquence des Grecs, et comment Homère, Sophocle, Sapho et Démosthène ne brillèrent point autour du trône des califes, au milieu des trophées de la conquête.

Les beautés du style et la grandeur des conceptions poétiques sont si étroitement liées aux idiotismes et au caractère de la pensée nationale, qu'un étranger doit, avant de pouvoir les reconnaître sous le vêtement qui les couvre, s'initier aux plus secrets mystères du langage par de longues et laborieuses études. La langue de chaque peuple est, en quelque sorte, l'expression et le miroir de sa vie intellectuelle; et si grande était la différence entre l'état social des Grecs et celui des tribus de l'Yemen, qu'aucune langue, quelque richesse et quelque flexibilité qu'on lui suppose, ne saurait jamais reproduire avec assez de fidélité les sentimens de l'un de ces peuples, pour exciter chez l'autre les mêmes impressions. L'inexpérience des traducteurs succombe dans cette lutte périlleuse, et la copie d'un brillant tableau devient, sous leurs mains inhabiles, une pâle contre-épreuve. D'ailleurs la mythologie des Grecs se mêlait si intimement à leur poésie, que l'orthodoxie musulmane devait s'en in-

diguer comme d'une impiété. Ces préjugés religieux ont peut-être, plus que toute autre circonstance, contribué à soustraire la littérature arabe à l'heureuse influence du goût sévère et de la généreuse indépendance qui distinguent les Grecs. Mais si les beautés littéraires sont nationales par leur nature, et, à ce titre, ont quelque chose de particulier, les ouvrages scientifiques, au contraire, tombent de droit dans le domaine du genre humain. Aussi les successeurs du prophète ne se firent-ils aucun scrupule de tirer parti de la science des infidèles au profit de la foi. Bagdad fut le centre de ce mouvement intellectuel dont l'impulsion s'étendit aussi loin que la langue et la religion des musulmans : aucune partie de ce vaste empire n'y demeura étrangère. Balk et Boukara devinrent célèbres par leurs écoles ; l'Afrique eut ses poètes et ses astronomes ; plusieurs de ses princes, et même des dynasties entières se distinguèrent par leur savoir. Le Caire s'enorgueillissait d'une bibliothèque de cent vingt mille volumes, ce qui était prodigieux avant l'imprimerie : Fez et Maroc tirèrent un éclat passager de la gloire de leurs académies.

Mais ce fut en Espagne que la littérature des Arabes montra le plus de fécondité. La douce influence du climat, les riches productions que prodigue cette terre privilégiée, adoucirent la férocité des conquérans, et assouplirent, à un degré extraordinaire, l'inflexibilité du caractère oriental. Ce fut là que la civilisation arabe, ou plutôt du monde musulman, atteignit le terme de ses progrès.

L'université de Cordoue fut fondée au commencement du dixième siècle par Al-Hakem, l'Al-Mamon de l'Occident. Sa bibliothèque, d'après le témoignage de plusieurs historiens arabes, ne contenait pas moins de six cent

mille volumes. L'exemple de ce prince fut suivi par ses successeurs : de sorte que les principales villes de l'Espagne eurent toutes leurs colléges, et que soixante-dix bibliothèques étaient ouvertes dans ce royaume, à une époque où le reste de l'Europe n'en offrait pas un nombre égal.

La ferveur littéraire des princes maures se soutint aussi long-tems que leur indépendance politique. Ils se montrèrent les protecteurs zélés des savans tant que la faiblesse des Espagnols leur laissa assez de loisir et de sécurité pour suivre leurs penchans naturels. Le patronage de la littérature était, à leurs yeux, le premier devoir de la royauté, et plusieurs d'entre eux faisaient passer les intérêts des lettres avant les affaires de l'état. L'Espagne, sous les Maures, produisit plus d'auteurs couronnés qu'aucune autre nation du monde. Les cours de ces princes ressemblaient à des académies, où le souverain vivait avec ses collègues sur le pied d'une parfaite égalité. L'orateur ou le poète, pour prix du succès, recevait l'anneau, le schall ou la pelisse de son maître, qui le traitait avec la familiarité d'un ami. La politesse des cours se répandait au dehors, et le peuple partageait l'ardeur littéraire de ses chefs avec cette merveilleuse fidélité d'imitation qui semble le trait caractéristique des peuples de l'Orient. Les Maures étaient en butte à la haine des Espagnols, qui redoutaient leur courage, et maudissaient leurs croyances. Ces fâcheux voisins, dans leur malveillante ignorance, faisant à leur insu le plus flatteur éloge de leurs ennemis, attribuaient à la magie leur grande supériorité dans la chimie et les autres arts. Toutefois la postérité a montré tant d'ingratitude envers cette littérature si féconde, que, malgré le nombre prodigieux de ses productions, elle compte aujourd'hui moins de

monumens que les littératures de Rome et d'Athènes.

Hadji Kalfa, qui vivait à Constantinople, dans le cours du dix-septième siècle, a dressé un catalogue de vingt mille auteurs environ, parmi lesquels les Arabes sont en majorité. Mais le nombre des ouvrages que le tems a épargnés n'est pas en proportion avec cette multitude d'écrivains; cependant ce qui nous en reste est encore un éclatant témoignage de leur fécondité. L'invention des encyclopédies est due aux Arabes. Ces sortes d'ouvrages, avec des dictionnaires complets et des répertoires destinés à alléger les travaux de l'érudition, attestent l'existence de grandes richesses littéraires. Mais à côté de ces ouvrages, qui annoncent la variété et l'étendue des connaissances, il y en a d'autres où la minutie des détails accuse l'épuisement et la stérilité. Telles sont les histoires des chameaux et des chevaux célèbres, et les traités de géographie, où la position du moindre puits et de la plus chétive fontaine est déterminée avec une précision puérile. Il n'y a presque pas une seule ville en Espagne qui n'ait la liste des illustres auteurs qu'elle a vus naître, ainsi que son histoire ou plutôt ses histoires littéraires où tous les aspirans à la gloire reçoivent leur part d'immortalité. Parmi les difficultés d'une histoire complète de la littérature des Arabes, l'une des plus sérieuses est, sans contredit, l'existence de cette foule d'histoires particulières, dont le simple dépouillement remplirait la vie de plusieurs hommes.

Mais toute cette ardeur érudite contribua plus à la diffusion qu'aux progrès des lumières. Le caractère primitif de cette littérature ne s'altérait point ; au quatorzième siècle comme au neuvième, c'était toujours le même goût dans les ornemens, les mêmes idées pour le fond des sujets.

Essayons de rassembler les traits de cette physionomie arabe si constante dans son originalité nationale. L'Arabe, toujours errant, transporte sa tente aussi souvent que l'herbe des pâturages manque à ses troupeaux. Il met sa volupté dans la vitesse de son coursier. Accoutumé à distinguer l'approche de la caravane aussitôt que la poussière s'élève à l'horizon, et à s'élancer sur le butin avec la rapidité d'une flèche, la même rapidité emporte et anime tous ses mouvemens. Son extrême sobriété, un exercice continuel et l'aspect éblouissant d'un ciel toujours pur, entretiennent, sans l'user, la souplesse de son corps et lui laissent toutes les émotions d'une sensibilité ardente. Mais la mobilité de ses sensations, quelle que puisse être d'ailleurs la supériorité de son intelligence, ne lui permet pas de s'asservir à une discipline sévère; il passe sans cesse d'un objet à un autre sans jamais faire le moindre effort dans ce rapide passage : l'activité du corps conserve la santé de l'ame, mais en même tems qu'elle fortifie l'instrument de l'intelligence elle en suspend l'usage. L'athlète robuste ne peut point se livrer péniblement au travail de la pensée. La circulation de son sang est trop rapide, pour ne pas troubler le paisible empire de la raison. L'enfant du désert, dans ses courses vagabondes, possède au plus haut degré la pleine activité des sens. Son esprit, tout en dehors, se distingue par la vivacité, la promptitude et la pénétration, et peut exprimer, dans un langage abondant, les passions qui l'animent; les plus longs récits intéressent sa curiosité et la tiennent en haleine; mais il ne se replie point sur lui-même, et la méditation, ce travail des intelligences plus froides, demanderait un effort que la vivacité inquiète des sens repousse aussi bien que la pesanteur de la stupidité.

La légèreté et l'absence de réflexion qui caractérisent les Arabes, ont fait de ce peuple des esclaves de l'habitude. Il n'y a que l'indépendance de la pensée qui puisse nous dégager des liens de la routine. C'est cette légèreté d'esprit qui a contribué sur toute chose à conserver le caractère uniforme de la littérature arabe. Mais cette cause ne fut pas la seule, et il en est d'autres qui concourent avec elle à affaiblir l'influence de la culture des lettres. En première ligne nous placerons le génie même de la langue. L'action du langage sur la pensée, dont il est l'instrument, nous paraît trop évidente pour être discutée. Sans contredit, la langue est le produit de l'intelligence, et elle ne peut se former de manière à devenir un obstacle insurmontable aux progrès de l'esprit; toutefois, à certaines époques de la civilisation, elle influe puissamment sur les habitudes de ceux qui l'emploient, et il peut arriver alors que l'instrument de la pensée asservisse à ses caprices et domine la pensée elle-même. L'arabe, comme toutes les langues d'origine sémitique, est totalement privé de la faculté de modifier le sens des mots, par l'emploi de ces particules dont l'usage a passé des langues grecques et teutoniques dans les langues de l'Europe. Mais il abonde, par compensation, en formes régulières, qui, suivant les règles d'une analogie rigoureuse, modifient le sens des différentes parties du discours. Rien n'est arbitraire dans ses procédés, ils sont régis par des lois nécessaires; les idées se divisent en castes comme les peuples : la grammaire semble, comme les gouvernemens, destinée à restreindre les droits de l'homme, et dans la sphère de son action, elle soustrait le langage à l'autorité de la raison et de l'expérience. La tyrannie d'une antique légitimité, en matière de langage, est d'autant plus redoutable, qu'à la faveur

du respect qu'elle inspire, elle arrête, sans éveiller les soupçons, les progrès de l'intelligence qu'elle est chargée de favoriser.

Écartons maintenant ces considérations métaphysiques, et reconnaissons, sans autre préambule, que le génie superficiel des Arabes trouva de prime abord, dans la richesse et la régularité de leur langue, la source de jouissances qui s'adressaient exclusivement aux sens. La rime s'introduisit d'abord dans leur versification, et, plus tard, elle devint l'ornement de leur prose : aussi sommes-nous fort disposés à croire que ce début exerça une puissante influence sur le caractère général des productions littéraires qui suivirent. Ceux dont les organes ne sont pas capables de saisir la riche et brillante variété des cadences, dans les vers blancs, doivent préférer la mélodie plus prononcée de la rime. Ce qui plaît à l'oreille, en ne s'adressant qu'aux sens, est un obstacle au développement de la véritable poésie, dont la lumière pénètre l'ame. Nous sommes tentés de croire que, si la poésie de tous les peuples eût, à sa naissance, disposé de la rime, le monde n'aurait jamais connu la poésie véritable. Si l'Europe moderne peut s'enorgueillir de quelques bons poètes qui ont fait usage de la rime, il faut observer que notre goût a été formé par les grands modèles de l'antiquité, qui doivent le charme de leurs vers aux seules inspirations de la vérité et de la nature. Le culte que Dante rend à l'ombre de Virgile est moins un hommage au génie de ce poète, car Virgile n'est qu'un pygmée auprès du poète de Florence, qu'un témoignage en faveur du vers non rimé. La poésie du vulgaire des contemporains de Dante n'était qu'une vaine et puérile harmonie; sonnets, acrostiches, difficultés de rimes et froids *concetti,* tels furent les produits de la rime, comme le témoignent

les œuvres des *Seicentisti* de l'Italie, et toute la menue poésie de cette contrée. Cette enfance des littératures modernes a quelque chose de singulier. En effet, l'homme, aux premières époques de la civilisation, a de la vivacité dans les sentimens. Son génie peut être rude, mais cette rudesse même l'éloigne des recherches du faux goût; il y a donc quelque cause particulière à laquelle il faut attribuer le caractère puéril des premiers essais littéraires de l'Europe. Cette cause fut, sans contredit, la manie de la rime qui, importée par les Arabes, infecta le génie de l'époque, et détourna l'attention du sens sur le son des mots. En Europe, l'influence des modèles classiques a triomphé de l'amour des faux ornemens et des difficultés puériles du vers rimé, et une critique judicieuse a fait justice des méfaits de notre enfance littéraire. Mais les Arabes n'avaient rien à opposer aux séductions de la rime; la critique et les modèles leur manquaient: ils cédèrent sans résistance à sa funeste influence; et le sentiment de la véritable poésie s'éteignit entièrement chez eux.

Commerce.

Les nouvelles, dit le *Nouveau Magasin Mensuel* (1), que le commerce de la Grande-Bretagne a reçues des diverses contrées du globe, pendant le cours du mois précédent, sont peu satisfaisantes. Presque tous les pays de l'Amérique du Sud accessibles aux produits de l'industrie anglaise en sont encombrés; et tant que la situation po-

(1) *New Monthly Magazine.*

litique des nouveaux états de cette partie du monde sera aussi orageuse, le commerce anglais et en général celui de l'Europe ne pourront pas y trouver de grandes ressources. Toutes les richesses de ces malheureux pays se perdent dans leurs orages intérieurs, et dans leurs hostilités continuelles les uns contre les autres. De tous ces états, le Brésil est celui qui est le plus paisible, mais c'est aussi celui que l'industrie européenne a le plus encombré de marchandises. Pendant des mois et des années entières, d'immenses ballots anglais ou français ont été renfermés dans les magasins des négocians, qui ne pouvaient s'en défaire qu'à des conditions ruineuses pour les expéditeurs. C'est un fait constant que, malgré les frais de nolis, les commissions, les droits de douanes, etc., les marchandises d'Europe étaient, dans ces contrées lointaines, à des prix inférieurs à ceux des marchés européens (1). Cependant, il paraît que l'encombrement commence un peu à diminuer au Brésil. D'après les dernières lettres reçues de Rio-Janeiro, des ventes assez considérables auraient eu lieu à des prix peu élevés, mais qui du moins ne présentaient pas de perte ; le change sur l'Angleterre, qui était tombé à 20, et qui paraissait devoir fléchir encore, s'est élevé jusqu'à 25 et demi. Mais il faudra une bien longue série d'opérations heureuses dans l'Amérique du Sud pour compenser toutes les mauvaises spéculations que le commerce et les capitalistes anglais, séduits par de faux rapports et des espérances insensées, y ont faites en 1824 et

(1) NOTE DU TR. Il faut observer que beaucoup des marchandises envoyées dans l'Amérique du Sud ne convenaient nullement aux consommateurs de ces contrées. C'est ainsi, par exemple, comme on l'a vu dans notre 14e numéro, qu'un fabricant de Birmingham avait envoyé une pacotille de patins à Rio Janeiro, où jamais on n'a vu de glace; autant eût valu en expédier en Égypte pour patiner sur le Nil.

surtout en 1825. Les fonds brésiliens ont éprouvé de grandes fluctuations à la bourse de Londres, dans le cours du mois : le dernier cours a été 42. On n'a pas, dans ce moment, le plus léger espoir d'obtenir le paiement d'aucun des dividendes des fonds sud-américains.

D'un autre côté, les intérêts commerciaux de la Grande-Bretagne, à l'Orient de l'Europe, ne sont guère dans une situation plus favorable. Ils sont excessivement lésés par la continuation de la guerre de la Russie et de la Turquie, et par l'incertitude du sort de la Grèce. Ce n'est point au blocus des Dardanelles que cet état de choses doit être attribué, attendu que les articles dont l'importation est défendue par les termes de ce blocus, n'étaient point de ceux que l'Angleterre fût dans l'usage d'envoyer au Bosphore. Le mal vient de la misère toujours croissante de la nation turque, de l'épuisement de ses ressources, et de la diversion occasionnée dans ses habitudes par tous les dangers qui la menacent. Une constante diminution dans la valeur intrinsèque de la monnaie turque a été la conséquence naturelle des embarras de ce gouvernement barbare, qui recourt à la fraude quand il ne peut pas employer la violence. Ces opérations frauduleuses des financiers de la Porte ont augmenté le taux du change en Europe, sans toutefois élever proportionnellement, sur les marchés de la Turquie, la valeur de nos produits. Il en résulte que l'importateur anglais n'obtient pas un plus grand nombre de piastres en échange de ses marchandises, et cependant qu'il est obligé d'en donner davantage pour la livre sterling avec laquelle il fait ses remises en Angleterre. Le commerce de la mer Noire, qui avait pris de l'importance pour nous dans ces dernières années, continuera à être tout-à-fait nul, tant que le grand-seigneur aura des raisons fondées pour fermer le passage du Bosphore.

D'après des calculs très-exacts, nous éprouvons, par suite de cet état de choses, dans la Méditerranée et dans la mer Noire, une perte annuelle de deux millions sterling (50,000,000 fr.). Le commerce que la France fait avec la Turquie, par ses ports de la Méditerranée, lui occasionne aussi des pertes très-considérables.

Nos fonds publics se maintiennent toujours en hausse presque sans aucune variation; cela provient surtout de la prolongation de la tranquillité publique, de l'éloignement très-prononcé du gouvernement anglais pour la guerre, et subsidiairement de la hausse continuelle des fonds français. Les 3 p. % de la France ont maintenant dépassé 81 fr., et doivent s'élever encore, par suite de la conversion du 5 p. % en 4, qui aura lieu probablement l'année prochaine; ils tendent donc fortement à se rapprocher des nôtres qui sont à 88 et demi. Les joueurs, dans l'impuissance de provoquer à la Bourse aucune convulsion artificielle, ont perdu courage et se sont éloignés du marché. Ce n'est point assurément la stagnation de cette dangereuse industrie que nous regrettons, mais celle du véritable commerce, dont, par malheur, les embarras ne sont pas encore au moment de finir.

Industrie.

Machines à vapeur. — On a calculé qu'il y a maintenant, dans la Grande-Bretagne, environ 15,000 machines à vapeur en activité, dont quelques-unes d'une force prodigieuse. Il en existe une, dans le comté de Cornouaille, qui a une force d'environ 600 chevaux. Supposons que, l'une dans l'autre, elles aient chacune une force d'environ 25 chevaux, supposition qui certes n'a

rien d'exagéré, il en résultera que leur force totale doit être d'environ 375,000 chevaux. Selon le calcul de Watt (1), la force d'un cheval équivaut à celle de cinq hommes et demi; les machines à vapeur de la Grande-Bretagne représenteraient donc une force égale à celle de deux millions d'hommes. Chaque cheval a besoin, pour son entretien, du produit de deux acres de terre. Si donc la totalité de l'ouvrage qui s'exécute maintenant par la vapeur, l'était par des chevaux, les habitans de la Grande-Bretagne auraient 750,000 acres de moins disponibles.

(1) Voyez une notice sur ce grand mécanicien, dans notre 2e numéro.

FIN DU VINGT-QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGT-QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

